N° 756 40e Année Tome CCXVI 15 Décembre 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, *5 fr. 75* ; plein tarif, *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Un fait capital s'est produit au cours de cette dernière quinzaine : la baisse du loyer de l'argent sur presque tous les marchés financiers du monde.

Elle est la conséquence immédiate de la fin du « boom » de Wall Street. La spéculation étant enrayée à New York, le Federal Reserve Bank a pu abaisser son taux d'escompte, cependant que, dans le même temps, la Banque d'Angleterre, la Reichsbank, la Banque Nationale de Hongrie, la Banque Royale Néerlandaise, pouvaient réduire elles aussi, leur taux de réescompte après l'avoir relevé il y a quelques semaines dans le but de réfréner un exode vers les Etats-Unis des capitaux de leurs nationaux.

Il y a détente monétaire générale ; et c'est là une situation nouvelle, qui mérite d'être examinée de très près. On pourrait dire qu'une grande aisance de crédits serait de nature à favoriser une reprise des divers marchés financiers, si l'on était moindrement assuré que les détenteurs de capitaux sont disposés à les investir en valeurs mobilières, Mais il n'en est pas ainsi. L'inaction persistante de Paris où les disponibilités restent pléthoriques, la lourdeur inquiétante de Londres, le malaise qui règne aussi bien à Berlin qu'à Bruxelles et à Madrid montrent clairement que les capitalistes se réservent. On parle, en France, de créer une Banque d'Acceptation, dans le but de permettre une résorption des capitaux sans emploi par le moyen de placements à court terme ; on envisage aussi une politique « constructive », un programme arrêté de grands travaux ; toutes choses qui seraient superflues si les capitaux étaient d'eux-mêmes disposés à s'employer.

Or, ils ne s'emploient pas. Tous les marchés financiers sont maussades. Et s'ils ne s'emploient pas, c'est assurément que leurs détenteurs éprouvent quelque appréhension à les placer.

La débâcle de Wall Street n'a pas eu seulement pour conséquence l'ouverture d'une crise aux Etats-Unis. Elle constitue pour tous ceux qui réfléchissent, un enseignement précieux. Elle met en évidence les dangers de la spéculation à outrance. Elle fait douter des conditions fondamentales de l'économie moderne, en grande partie étayée sur le crédit. Et il faudra nécessairement un certain temps, avant que la défiance disparaisse.

En outre, chez nous, les émissions d'obligations — opérations essentiellement bancaires — tendent à l'emporter sur les augmentations de capital, opérations plus particulièrement boursières. De plus en plus, la notion du placement domine la théorie de la spéculation ; de plus en plus, la recherche du rendement maximum prévaut sur celle de la plus-value en capital. Pour tout dire, le public a vaguement conscience que les niveaux actuels de toutes les bonnes valeurs sont largement suffisants, eu égard au revenu net immédiat et aux perspectives d'augmentation des prochains dividendes.

Un tel état d'esprit, qui ne peut manquer de persister, le franc étant stabilisé, est peu propice au développement de campagnes boursières. Aussi, en définitive doit-on prévoir le maintien de cette période de stagnation, dont on pouvait pressentir l'ouverture depuis plusieurs mois.

Nos Rentes maintiennent des tendances à la hausse par le fait même qu'elles sont essentiellement des affaires de placement, appelées à bénéficier de l'abaissement du loyer de l'argent. Les Banques, les Chemins de fer végètent, parce que sans attraits. Les Fonds Etrangers ne retiennent pas encore l'attention, bien que certains d'entre eux, comme les Fonds Ottomans, soient attrayants en raison de leur revenu élevé et de l'importance de la prime de remboursement qu'ils présentent. Les Mines se ressentent de la faiblesse du cuivre et de l'étain. Les Caoutchoucs restent sous le coup de l'augmentation des stocks. Seuls, les Pétroles donnent des signes de reprise, en raison de la diminution de la surproduction aux Etats-Unis.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr. ; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

LE CENTENAIRE

DE LA

REVUE DES DEUX MONDES

—

Par un luxueux volume, d'un haut intérêt, et riche en documents et illustrations, la *Revue des Deux Mondes* vient de célébrer son centenaire (1). Encore que son premier numéro porte la date d'août 1829, ce centenaire aurait pu, il est vrai, être partiellement commémoré dès 1918. Mais l'heure se prêtait mal à de telles évocations. Choisir la date de 1929, centenaire effectif du titre, c'est déjà rectifier l'erreur commise, en 1875, dans l'avertissement et l'établissement de la première table générale de la Revue, où, fondée par François Buloz seul, elle remonterait seulement à 1831.

(1) *Le livre du Centenaire. — Cent ans de la vie française à la Revue des Deux Mondes.* — Paris, Hachette et Cie; Revue des Deux Mondes, s. d. (novembre 1929), in-8. Pl. hors texte et fac-similés.

Sous le même titre, la *Revue des Deux Mondes* a inauguré le 22 novembre à l'Hôtel Jean Charpentier une remarquable exposition. Elle dépasse en intérêt tout ce qu'on a accoutumé de voir dans les centennales. Du *Victor Hugo* d'Auguste de Châtillon au *Maurice Barrès à vingt ans* de Jacques-Emile Blanche (sans oublier le *Baudelaire* de Deroy et le *Musset* de Landelle), tout un siècle y revit. Et ce sont les éditions originales, les manuscrits (voire un brevet pris par Gérard de Nerval pour une machine à écrire) et, merveille obtenue par le zèle pieux de M. Marcel Bouteron, les vitrines balzaciennes, où, à côté de miniatures de Mme de Berny, de la duchesse de Castries et de Mme Hanska jeune figurent, exposées pour la première fois, la canne aux turquoises et la canne aux singes.

Exposée également cette lettre où Mme Hanska, devenue Mme H. de Balzac, à son retour d'Ukraine, où avait eu lieu leur mariage, écrivait, en avril 1850, à sa fille, la comtesse Mniszech : « Je ne me faisais pas idée de ce que c'est que cet adorable être, je le connais depuis 17 ans et tous les jours je m'aperçois qu'il avait une qualité nouvelle que je ne lui connaissais pas. »

Voilà qui donne à réfléchir.

En réalité, au mois de novembre 1818, une revue avait été fondée par J. T. Verneur, chef de bureau à la préfecture de la Seine, sous ce titre :

JOURNAL DES VOYAGES,
DÉCOUVERTES ET NAVIGATIONS MODERNES
OU
ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES DU XIX° SIÈCLE.

Sa collection forme 44 volumes in-8, à raison de 4 volumes par année. Pour raisons de santé, J. T. Verneur céda, au commencement de 1825, cette publication à D. Frick et N. Devilleneuve. Frick ne tarda pas à se retirer à son tour, remplacé par M. de Leuven.

D'autre part, en août 1829, un nouveau périodique :

RÉVUE
DES
DEUX MONDES
RECUEIL
De la Politique, de l'Administration
et des Mœurs,

paraissait à Paris, à l'Imprimerie Everat, rue du Cadran, N° 16. Les six premières livraisons (dont la dernière parut à la fin de janvier 1830) font, réunies, deux volumes in-8 cavalier.

Les directeurs fondateurs étaient MM. Prosper Mauroy, qui fournit les fonds, et Ségur-Dupeyron, employé au ministère de l'Intérieur, qu'il était appelé à quitter l'année suivante pour entrer dans les consulats.

Un avertissement de trois pages faisait, en tête de la première livraison, connaître le but de la revue, apprendre « à bien connaître ce qui se passe ou ce qui s'était passé chez les autres peuples, afin de n'adopter de leurs institutions que ce qui pourrait s'appliquer à nos mœurs, à notre caractère, aux progrès de nos lumières, à la position géographique de notre territoire ».

Tout en destinant leur publication au « monde qui veut être instruit », les fondateurs espéraient s'attirer les sympathies du « monde qui veut être amusé ».

C'était peut-être l'explication du titre, mieux que la vignette, par trop romantique, de Tony Johannot, dans laquelle on put voir un instant — Buloz eut le bon goût de la bientôt abandonner — une Indienne, peu vêtue, mais couronnée de plumes, le nouveau monde, tendre à l'ancien une palme symbolique.

En janvier 1830, le *Journal des Voyages* et la *Revue des deux Mondes* fusionnèrent, le titre du premier devenant sous-titre :

REVUE
DES
DEUX MONDES
JOURNAL DES VOYAGES
DE L'ADMINISTRATION, DES MŒURS, ETC.
CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DU GLOBE
OU ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES DU XIXe SIÈCLE.
RÉDIGÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS, DE VOYAGEURS
ET DE LITTÉRATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Le moindre défaut de ce sous-titre était d'être un peu long. Maître de la place, Buloz s'empressa de le supprimer.

Par suite du départ de Ségur-Dupeyron pour Bucarest et de cette fusion, les directeurs étaient alors MM. Mauroy, de Leuven et Ansart. L'année 1830 forme 4 volumes in-8 carré, numérotés de 1 à 4, portant la mention : « 2e série ».

Bien que restant exclusivement géographique, ou peu s'en faut, la revue, dont la publication ne semble pas avoir brillé par la régularité au cours de sa seconde année, publiait en 1830 une poésie d'Alexandre Dumas, intitulée l'*Embarquement*, et une nouvelle de Balzac : *Le Petit Souper*. Elle n'était pas inédite à vrai dire. Au mois de mai elle avait déjà paru dans la *Mode*, sous

le titre des *Deux Rêves*. Plus tard, elle forma la troisième partie de *Sur Catherine de Médicis*.

Cependant, la Revue périclitait et était même sur le point de mourir, lorsque, au commencement de 1831, son imprimeur — et sans doute son créancier, — Auguste Auffray (passage du Caire, n° 54), l'acheta à bas prix. Par acte du 1er février 1831, il en confie la rédaction en chef à un de ses anciens camarades de collège, lui-même correcteur à l'imprimerie Everat, dont il avait eu occasion d'apprécier l'intelligence, les capacités et le savoir-faire. Ce correcteur promu rédacteur en chef d'une revue à laquelle, à force d'efforts, il allait assurer une renommée deux fois « mondiale », n'était autre que François Buloz Un traitement annuel de 1200 francs lui était attribué, à peu près de quoi ne pas mourir de faim, plus 2 francs par abonnement (par nouvel abonnement s'entend vraisemblablement). Suivant Ferdinand Brunetière, le nombre des abonnés était alors environ de 350. Il mit une dizaine d'années à s'élever à 2.000. En 1851, Buloz devenu depuis 1845 le principal propriétaire de la Revue, il avait atteint 5.000; 18.000 en 1877, lors de sa mort; 25.000 en 1889 (2).

L'année 1831 forme 4 volumes in-8 carré. Tout sous-titre a disparu. Néanmoins, c'est bien une suite, pas même une nouvelle série : les couvertures portent l'indication « IIIe année », appelée à disparaître en 1832. La fin est donnée d'un article dont la publication avait commencé en 1830. Cette note l'accompagne : « Voyez les numéros d'Octobre et Novembre 1830 du *Journal des Voyages* auquel la *Revue des Deux Mondes* a succédé ». Les volumes sont en plus numérotés de 5 à 8.

Ni l'article consacré en 1844 par Sainte-Beuve dans la Revue à la Revue elle-même, ni sa Table ne tiennent compte de ce qui est antérieur à 1831 et n'y font même allusion. Cette tête de collection, devenue excessivement rare, est pourtant nécessaire pour que la collection soit

(2) *Grande Encyclopédie.*

rigoureusement complète. A son défaut les tomes I-II, de 1831, déjà épuisés en 1835, peuvent être remplacés par un volume que Buloz fit alors paraître, où il avait réimprimé les principaux articles qu'il jugeait dignes d'y figurer.

A la fin de l'année 1831, l'imprimeur Auffray, jugeant sans doute que les risques à courir étaient plus grands que les gains à prévoir, se retira de l'association. C'était laisser le rédacteur en chef devenu directeur dans un réel embarras. Heureusement, un ami commun le mit en relations avec les frères Bonnaire, fils de l'ancien préfet de l'Empire. Deux lui fournirent les capitaux nécessaires; le troisième, Félix, devint son bras droit et, jusqu'en 1845 où il quitta l'administration de la Revue, mit à son service un dévouement qui jamais ne se démentit.

§

Cette confiance, allant jusqu'à la bourse, qu'après Auffray, Florestan et Henri Bonnaire témoignaient à l'ancien correcteur d'imprimerie, François Buloz la méritait pleinement.

Né à Vulbans (Haute-Savoie) le 20 septembre 1804, il était le huitième enfant d'un horloger du pays, qui à grand'peine avait nourri ces bouches affamées. A dix ans, à la mort de son père, il vint à Paris où son frère, qui venait de sortir de l'Ecole Normale supérieure, le plaça dans une petite institution dont les élèves suivaient les cours de Louis-le-Grand. Lui aussi eût aimé à préparer Normale. Le manque d'argent l'y fit renoncer. Il fallait gagner sa vie.

En Sologne, il est vaguement préparateur, en 1821, à sa sortie du collège, dans une usine de produits chimiques que subventionne Etienne, dit de Jouy, le créateur des *Hermites*. Il y reste peu et, au bout de quelques mois, rentre à Paris, où tout en suivant les cours de

Thénard au Collège de France, il apprend l'anglais « avec une grammaire et un dictionnaire » (3). Sa collaboration à la *Biographie nouvelle des Contemporains* lui rapporte 50 francs par mois. Cette vache à lait tarie, il apprend à lever la lettre dans une imprimerie où Pierre Leroux est prote, entre, en 1825, comme correcteur, à celle de l'Archevêché, faisant la nuit, à raison de 55 francs la feuille in-8, des traductions anglaises pour l'éditeur Baudoin. En 1828, il change de maison et, toujours correcteur, passe à l'imprimerie Everat. Parmi les auteurs qui y viennent apporter leur copie ou corriger leurs épreuves, il fait la connaissance de Vigny et de Brizeux, appelés à devenir ses collaborateurs, du pustuleux Véron, du fastueux Eugène Sue et de quelques autres. Everat devait être, l'année suivante, le premier imprimeur de la *Revue des Deux Mondes*. François Buloz connaissait donc déjà bien sa future Revue, dont il avait corrigé les placards et revu la mise en pages, lorsque son ancien camarade Auffray lui en confia la rédaction.

Maurice Dreyfous tenait de Gervais Charpentier une anecdote qui peignait bien la pauvreté, pour ne pas dire la misère, contre laquelle avait à lutter Buloz pendant cette période héroïque de son existence. Ne prévoyant pas davantage ses destinées comme éditeur et la fortune à venir du « format Charpentier », Gervais Charpentier tenait à cette époque un de ces nombreux cabinets de lecture, dont l'espèce semble aujourd'hui perdue. C'était un maigre gagne-pain. Pas plus que ses habitués, le tenancier de cette bibliothèque payante ne roulait sur l'or.

Un jour il vit arriver un client fort jeune et qui paraissait très pauvre, et, comme lui-même ne l'était guère moins, on

(3) Pour toute la jeunesse de François Buloz, comme pour tout ce qui touche l'histoire de la *Revue des Deux Mondes*, se reporter aux deux remarquables volumes de Mme Marie-Louise Pailleron : *François Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe. — La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française.* — Paris, Calmann-Lévy, s. d., 2 in-8. Je les ai utilisés le moins possible, pour éviter de les piller.

causa. Entre gens du même âge et de même indigence on se met facilement en confiance. Ce lecteur assidu ne fut pas long à confesser qu'il ne savait guère comment il pourrait payer le prix de son garni. Il se trouvait justement quelques sous dans la caisse du cabinet de lecture, et le patron, pris de pitié pour son client, lui conseilla de se mettre dans ses meubles, puis, à cet effet, il lui offrit de lui payer un lit, un matelas, une table et deux chaises.

L'offre fut acceptée sans autre condition que celle de rembourser le plus tôt possible la somme avancée (4).

Ainsi fut louée et meublée, sans doute, la mansarde de la rue de Fleurus où un incendie dévora lit, matelas et chaises.

Le choix d'Auffray avait été entre tous heureux. A une intelligence supérieure, son rédacteur en chef joignait toutes les qualités désirables. Une volonté de fer soutenait son amour du travail, puis, c'était cette clairvoyance et ce tact infinis, qui, pour reprendre l'expression de Charles d'Héricault, allaient lui permettre d'acquérir une véritable « puissance sociale ».

Tous ceux qui ont connu François Buloz sont unanimes sur ce point. Maxime Du Camp, dont la bienveillance laissait parfois à désirer, ne se montrait pas moins prodigue dans la louange :

Il fut un créateur au sens original du mot; il contraignit le public français à accepter, à accueillir la *Revue* qu'il avait fondée et qui, — n'en déplaise aux revues anglaises, — est le premier recueil littéraire du monde.

Il eut à lutter contre la frivolité, la nonchalance des lecteurs que satisfaisaient les bons mots et les faits divers du journal; pendant dix-neuf ans, il combattit pied à pied, gagnant chaque jour un peu de terrain, ne désespérant jamais, déployant une patience indomptable et finissant par triompher des obstacles devant lesquels tout autre que lui aurait reculé (5).

L'habitude de la correction servait le directeur. Jamais

(4) *Ce qu'il me reste à dire.* — Paris, Ollendorff, s. d., in-12.
(5) *Souvenirs littéraires.* — Paris, Hachette et Cie, 1882-1883, 2 in-8.

épreuves ne furent corrigées comme, par Buloz lui-même, celles de la *Revue des Deux Mondes* :

Une simple faute d'impression le bouleversait; jamais pareil correcteur d'épreuves n'exista; jusqu'à la dernière minute, jusque sous la presse, il pourchassait les « coquilles » avec une perspicacité que rien ne déroutait. J'ai fait le calcul qu'un article de la *Revue des Deux Mondes* est lu et corrigé une quinzaine de fois avant de paraître. Buloz était fier de la correction des textes de la *Revue* et ne ménageait pas ses peines pour parvenir à la perfection (6).

Aimable, il ne l'était pas toujours, n'appartenant, ni par tempérament ni par profession, à la famille des « bénisseurs ». Il ne prodiguait guère les compliments à ses collaborateurs. Son caractère, naturellement difficile, s'était durci aux contacts journaliers que lui imposait la direction de la Revue. Mais il était impossible de rêver caractère plus ferme et plus indépendant.

Peu d'hommes furent plus insensibles aux influences et aux recommandations. Il ne considérait que l'intérêt de la *Revue*, y conformait ses appréciations et rejetait tout ce qui pouvait s'en écarter. On peut dire à cet égard qu'il eut une idée fixe, et c'est à elle qu'il a dû son succès. Jamais je ne lui ai entendu adresser un compliment à un écrivain, et un jour, — à propos de Mérimée, — il me disait : « Pas un seul d'entre vous ne connaît la grammaire », ce qui, après tout, est bien possible (7).

Autre qualité pour un directeur :

Il avait une sorte de don de double vue qui, bien souvent, m'a surpris : il découvrait, il devinait l'erreur, même dans des études dont le sujet était nouveau pour lui; plusieurs fois j'en ai fait l'expérience personnelle. Il ne rectifiait pas, il signalait; on regimbait, on se récriait; de guerre lasse, on consentait à vérifier; neuf fois sur dix, c'est lui qui avait raison (8).

Aimant les phrases courtes, hachées, il faisait la

(6) Maxime Du Camp, *op. cit.*
(7) Maxime Du Camp, *op. cit.*
(8) Maxime Du Camp, *op. cit.*

guerre aux incidentes, aux *qui,* aux *que,* à tout ce qui alourdit le discours. Le lecteur devait comprendre, à première lecture, n'être ni ennuyé ni dérouté. Jamais il n'aurait toléré dans sa Revue un de ces alinéas, filandreux et revêches, semblant traduits d'une langue étrangère, vraisemblablement par les soins d'une vache espagnole, qu'il faut relire trois ou quatre fois, pour arriver rarement à en saisir le sens. L'art de Mallarmé laissant à ses fidèles la joie de découvrir sa pensée l'aurait horripilé.

Charles Ricault d'Héricault, autre collaborateur de la Revue avec son étude sur Guillaume Coquillart, ne jugeait pas moins favorablement son rude patron et rendait pleine justice à ses qualités.

Il avait une ténacité de volonté admirable, un flair littéraire étonnant, une activité d'intelligence infatigable. Ce vulgaire Savoyard avait le génie de la domination; ce borgne voyait tout ce qu'il lui importait de voir; ce sourd entendait, — avec son œil, je crois, — les nuances les plus fines...

Deux fois la *Revue* avait été « aux portes du tombeau », il l'avait guérie, et il fit rapporter deux cents pour cent aux actions qui avaient valu moins que zéro.

Il méprisait la République. Toute sa préoccupation pendant les affaires de juin 1848, au moment où nous croyions Paris effondré et la France en guerre civile, avait été d'envoyer V. de Mars chez tous ses collaborateurs pour leur dire : « Nous attendons votre copie, la *Revue* paraîtra au jour ordinaire ».

Il avait dédaigné l'Empire, et quand son libéralisme lui valut des menaces, il répondit avec une fierté prudhommesque, mais grande, qu'il était prêt à porter en Suisse le flambeau de la civilisation française (9).

De même, la Commune ayant, le 19 mai 1871, supprimé la *Revue des Deux Mondes,* à la suite de l'article d'Emile Beausire intitulé *Procès entre Paris et la Province* (1er mai 1871), il ne tint aucunement compte de cette suppression. Comme les journées de Juin, c'était une contingence qui ne pouvait rien changer à la périodicité

(9) *Souvenirs et portraits.* — Paris, P. Téqui, 1902, in-12.

de la Revue. Malgré le décret de la Commune, les barricades, les fusillades, les incendies, le numéro fut composé, corrigé et parut à sa date régulière, le 1er juin 1871.

Les « portes du tombeau » : danger que, sous une forme moins désuète, la Revue n'avait plus à craindre. En 1845, les frères Bonnaire avaient bien retiré leurs capitaux : mais, aussitôt, par devant notaire, François Buloz avait formé une société dont le fonds social, 425.000 francs, était divisé en parts de 10.000 francs et en demi-parts de 5.000. C'était là une excellente affaire, à laquelle les collaborateurs possédant quelque pécune furent appelés à participer.

De 1835 — l'année même de son mariage avec Christine Blaze, fille du musicographe Castil-Blaze et sœur de son jeune collaborateur Henri Blaze — à 1845, François Buloz dirige conjointement la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*, faisant passer dans la seconde, affirment les mauvaises langues, ce qu'il juge indigne de la première. C'est bien possible : ne vient-il pas déjà d'absorber la *Revue encyclopédique?* Qu'importe! l'estomac est bon, ce surcroît de travail ne l'empêche point de diriger en même temps le Théâtre-Français, près duquel le gouvernement de Juillet l'a nommé commissaire royal en octobre 1838. Buloz est un peu pince sans rire, cette fonction lui permet de servir chaque année au roi-citoyen, quand il va aux Tuileries lui présenter ses vœux, cette phrase dont la forme varie peu :

— Sire, vous voyez un homme qui gouverne les plus difficiles à conduire de tous vos sujets : les comédiens et les gens de lettres. Louis-Philippe souriait à la phrase prévue et Buloz retournait, travailleur robuste, à son théâtre et à sa revue (10).

Directeur en fait de la Comédie-Française, François Buloz y avait mis à la scène les *Burgraves*, fait admettre

(10) Jules Claretie, *La Vie à Paris*, 1896. — Paris, E. Fasquelle, 1897, in-12.

Rachel au sociétariat et entrer au répertoire le théâtre de Musset. Cela n'empêcha point Ledru-Rollin, le plus encombrant peut-être des cinq membres de la Commission exécutive, de le relever de ses fonctions, le 20 mars 1848. Moins de deux mois après, le 15 mai, un arrêté de l'obscur ministre de l'Intérieur Recurt révoquait purement de ses fonctions de bibliothécaire à son ministère Alfred de Musset lui-même. Ledru-Rollin, qui contresigna cette infamie, satisfaisait ainsi, au bout de quinze ans, les rancunes de George Sand, pour lors rédacteur en chef du *Bulletin officiel de la République française* (11).

Les « Amants de Venise », vaudeville autant que drame où chacun fut dupe de sa littérature. Buloz qui, du moins, eut le bon goût de se taire, était, grâce aux confidences et aux lettres de Lélia, plus que quiconque renseigné sur ce sujet qui, chaque lustre, semble revêtir une nouveauté plus charmante et plus belle.

En 1850, s'adjoignit à la Revue, précieux complément, l'*Annuaire des Deux Mondes*, fertile en renseignements de toute nature, qui cessa de paraître en 1868.

De 1838 à 1866, date de sa mort, Victor de Mars avait signé comme directeur-gérant la Revue à laquelle il rendit d'inappréciables services. Après un court intérim rempli par Challemel-Lacour, futur président du Sénat appelé à représenter l'éloquence parlementaire à l'Académie, Louis Buloz lui succéda et, à sa mort (1869), son frère cadet Charles, avant de prendre lui-même, en janvier 1877, la direction de la Revue. A côté de R. Radau et de Joseph Bertrand, il en fut de même de Ferdinand Brunetière. Ce fut mieux pour lui qu'un apprentissage. En fait il était déjà directeur de la Revue, quand, officiellement, le titre lui en fut attribué.

François Buloz mourut le 12 janvier 1877, âgé de 73 ans. Ses funérailles furent somptueuses au dire

(11) Cf. M. de Pradel de Lamase, *Alfred de Musset fonctionnaire* (*Mercure de France*, 15 juillet 1929). — Maurice Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*. Paris, A. Rouquette, 1900, in-8.

d'André Theuriet. Dans cette lettre divulguée par le *Figaro* (supplément littéraire du 7 mai 1927), l'ancien fonctionnaire de l'Enregistrement se montrait beaucoup plus plaisant que ne le prêtaient à croire ses romans.

Le vieil athlète savoyard est mort, comme il a vécu, en homme, — mais en homme désagréable jusqu'à sa dernière heure. Son dernier mot a été, en repoussant une tisane qu'on lui offrait : « C'est bien mauvais! » absolument comme s'il eût payé un article de l'un de ses collaborateurs. On lui a fait des obsèques splendides. L'église Saint-Germain-des-Prés était toute tendue de noir et illuminée de milliers de cierges. Le char empanaché était traîné par quatre chevaux caparaçonnés. A chaque instant, je me demandais si le vieil économe n'allait pas sortir de son cercueil pour arrêter les frais et gourmander son prodigue héritier.

C'était par trop oublier que le « vieil athlète savoyard » avait, vingt ans plus tôt, favorisé ses débuts. M. Theuriet avait les dents longues et la mémoire courte.

§

DEUXIÈME MASQUE

Abonné de la *Revue des Deux Mondes!*

LE MONSIEUR

Ah! des gros mots!... Attends! Je vais descendre (12).

Ce dialogue, qui pourrait être de Gavarni, partage avec les trois quarts des légendes du « poète des chloroses » le défaut d'être affreusement vieilli. L'insulte — puisque insulte il y avait dans l'esprit de MM. de Goncourt — n'est pas à sa place. Les masques et les habitués n'ont pas accoutumé de se montrer aussi littéraires dans leurs invectives. Mot tout au plus d'un de ces « petits journalistes » que les frères Goncourt affectaient de mépriser tant et souverainement injuste, par-dessus le marché.

Il suffit de jeter un coup d'œil, si rapide soit-il, sur les

(12) *Henriette Maréchal*, acte I, sc. V.

tables de la *Revue des Deux Mondes*, pour s'en rendre compte. A d'aucuns, faute sans doute de l'avoir jamais ouverte, la *Revue des Deux Mondes* apparaît comme un recueil fastidieux, écrit par de vieilles gens, pour de vieilles gens. A l'envi, on y loue le passé et déplore le présent. C'est le dernier refuge du parler académique, l'ultime rempart des classiques, où en manière de romans on confectionne, à l'usage des jeunes filles, des adolescents et des âmes sensibles, d'insipides blancs-mangers dont la fadeur lève le cœur.

J'ai regret à le confesser : cette guimauve qu'invectivaient MM. de Goncourt n'a jamais existé.

François Buloz avait vingt-sept ans et on était en plein Romantisme quand il prit la direction de la *Revue des Deux Mondes* et en fit sa Revue. Sans doute, il eut assez d'esprit pour choisir des collaborateurs qui ne tombassent pas dans les excentricités de Pétrus Borel ou de Jules Viard. Son éclectisme était intelligent, mais, loin de rechercher les pontifes, les arriérés de l'art et de la littérature, s'adressait volontiers aux jeunes, parfois aux très jeunes. Avant tout, il leur demandait d'apporter au recueil une pensée et une forme neuves.

Pierre d'achoppement de tant de revues en leur printemps, la sienne ne fut ni une société d'admiration mutuelle, ni cette exécrable chose, une « petit chapelle ». De préférence les portes s'ouvraient à ceux qui, ayant fait leurs preuves, possédaient déjà un nom; mais elles n'étaient pas fermées à l'écrivain encore discuté dont la publicité de la Revue allait consacrer le talent, voire au débutant, à l'apprenti, pourvu que le manuscrit qu'il apportait dans son tablier attestât des dons réels et éveillât des espérances.

Pour certains ce fut une révélation. Pour de plus nombreux une confirmation.

Certes, Balzac — la publication du *Dernier Chouan* remontait à 1829 et celle de la *Physiologie du Mariage*

à 1830 — et Hugo moins encore n'avaient pas besoin de cette publicité. Aussi eurent-ils tôt fait d'abandonner la Revue quand le tarif qui leur était appliqué leur parut insuffisamment rémunérateur. Toutefois, il faut savoir gré au Tourangeau d'avoir successivement donné à la Revue (on peut dire *donner*, puisqu'il demeurait débiteur envers Buloz de ses corrections d'auteur) : la première partie de *L'enfant maudit* (janvier 1831), *Une Débauche* (fragment inédit de *La Peau de chagrin*, mai 1831), *Le Rendez-vous* (*La Femme de trente ans : Premières fautes*, 15 septembre, 1er octobre 1831) et *Le Message* (15 février 1832).

Après *Les Deux Voix, Les Alpes* (1831) *et Canaris* (1832), Victor Hugo donnait (cette fois, le verbe est impropre) le 1er mars de cette même année, une prose, *Guerre aux démolisseurs*, dont on cite souvent le titre sans l'accompagner d'aucune référence. Et ce fut tout.

La collaboration de Vigny durant les quatre premières années de la Revue, fut abondante : *Fragments d'Almeh, Lettre sur le théâtre moderne à propos d'« Antony »*, *Anecdotes historiques et politiques sur Alger* (1831); *Les Amans de Montmorency, Consultations du docteur Noir, Stello ou les Diables bleus* (1832); *Laurette ou le Cachet rouge, Quitte pour la peur* (1833); *La Veillée de Vincennes, histoire de régiment* (1834). Mais Vigny, qui, suivant Henri Blaze, « portait un manteau pour cacher ses ailes », était susceptible. Un éloge dithyrambique de Hugo, où il était fait bon marché de ses confrères en poésie, dicté et envoyé par Hugo lui-même (13), le froissa. Il protesta par lettre contre cette vilenie. Une rectification maladroite, au lieu de réparer les choses, les gâta. Vigny était trop gentilhomme pour se brouiller avec Buloz à ce sujet. Sans parvenir à se faire oublier, il regagna sa tour d'ivoire.

(13) La signature de Sainte-Beuve y fut accolée ; de Sainte-Beuve! qui avait refusé de signer, même de ses initiales, le prospectus de Gosselin.

Parmi les poètes, durant ce premier lustre, on peut citer : Auguste Barbier (*L'Idole*, 1831; *Il pianto*, 1833; *Terpsichore*, 1834; etc.); Brizeux (1832, 1833); Marceline Desbordes-Valmore, avec une romance, *C'est moi*, mise en musique par Marie Ménessier-Nodier; Antoine Fontaney (*Prière*, 1832). Classé depuis longtemps parmi les oubliés, ce Fontaney était un esprit charmant. M. René Jasinski en a heureusement évoqué la physionomie, publiant son *Journal intime* et contant son *Amitié amoureuse* avec Marie Nodier (14). Il enleva Gabrielle Dorval, la fille de Marie, et ils ne furent pas heureux. Plus prosateur que poète, en dehors d'un article sur les *Romans de Victor Hugo* et de diverses études sur la littérature et les beaux-arts, Fontaney rédigea souvent, en 1832 et 1833, la chronique de la quinzaine et figura parmi les meilleurs chroniqueurs de la Revue.

Henri Blaze (né à Avignon en 1813, mort à Paris en 1888) avait vingt et un ans quand parut, en 1834, sa petite comédie, entrecoupée de vers, *Le Souper chez le Commandeur*, apportée par Alexandre Dumas. Buloz, à qui cette bluette avait plu, la donna à l'impression, mais, en annonçant à l'auteur triomphant l'envoi prochain de ses épreuves, la fantaisie toute romantique lui vint de lui imposer le pseudonyme de Hans Werner.

— Pourquoi? demanda Blaze interloqué.

— Parce que vous êtes trop jeune.

C'était déjà un changement de nom. En cette matière le premier pas est seul à coûter. Quatre ans après, en 1838, Blaze revint de Weimar transformé en baron Blaze de Bury.

Henri Blaze, après le mariage de sa sœur Christine, devint un des rédacteurs de la Revue. Il y traita un peu tous les sujets. Littérature, histoire littéraire, his-

(14) Antoine Fontaney, *Journal intime*, publié avec une introduction et des notes par René Jasinski. — Paris, Les Presses françaises, 1925, in-12. — René Jasinski, *Une Amitié amoureuse, Marie Nodier et Fontaney*. — Paris, Emile-Paul, s. d., in-12.

toire contemporaine, voyages, beaux-arts, histoire et critique musicales, revues musicales, bibliographie : il semblait appartenir à la famille de Maître Jacques autant qu'à celle de François Buloz. Malheureusement, si son beau-frère représentait la fourmi, lui demeurait la cigale, une cigale qui ... écrivit après même que la bise fut venue : l'année même de sa mort, le baron Blaze de Bury publia dans la *Revue internationale de Rome* d'intéressants *Souvenirs de la Revue des Deux Mondes* qui ne semblent pas avoir été réunis en volume.

Henri Blaze ne manquait ni d'esprit ni de jugement, témoin celui qu'il exprimait touchant le portrait de George Sand en homme, par Delacroix, reproduit par Calamatta dans la Revue du 1er juillet 1836, dont l'original figura, en 1883, à l'Exposition des « Portraits du Siècle » :

— C'était pis que grotesque, c'était lamentable (15).

Une seule pièce de Lamartine à mentionner : *A une jeune Arabe* (1834). La collaboration d'Alfred de Musset fut au contraire une des plus abondantes et des plus glorieuses dont *la Revue des Deux Mondes* ait eu à s'enorgueillir :

En 1833, après un compte rendu non signé de *Gustave III,* l'opéra de Scribe et Auber (15 mars), *André del Sarto* (1er avril) et *Les Caprices de Marianne* (15 mai), Buloz eut le courage, grand pour l'époque et pour un recueil comme le sien, de publier *Rolla* (15 août). — « Abonné de la *Revue des Deux Mondes!* » aucun, que je sache, ne songea à se désabonner; — le 1er septembre : *Un Mot sur l'art moderne.*

L'année suivante : *Fantasio* (1er janvier 1834), *On ne badine pas avec l'amour* (1er juillet).

Moisson particulièrement riche en 1835 : *Une bonne*

(15) Boyer d'Agen, *Souvenirs d'un romantique à la Revue des Deux Mondes* (*Mercure de France*, 1er juillet 1927). Je ne ferai pas état des souvenirs haineux de Henri Blaze touchant Baudelaire, reproduits par M. Boyer d'Agen dans le *Figaro*.

fortune (1er janvier), *Lucie* (1er juin), *La Nuit de Mai* (15 juin), *La Quenouille de Barberine* (1er août), *La loi sur la Presse* (1er septembre), *Fragment d'un livre à publier* (La Confession d'un enfant du siècle, 15 septembre), *Le Chandelier* (1er novembre), *La nuit de décembre* (1er décembre).

En 1836 : *Lettre à Lamartine* (1er mars), *Il ne faut jurer de rien* (1er juillet), *La Nuit d'Août* (15 août), *Stances à la Malibran* (15 octobre), *Lettre de deux habitants de la Ferté-sous-Jouarre au Directeur de la Revue des Deux Mondes. I. De l'abus qu'on fait des adjectifs* (15 septembre), II. *Les Humanitaires* (1er décembre).

En 1837 : III. *Les Journaux* (15 mars), IV, *Les Exagérés* (15 mai), *Un Caprice* (15 juin), *Emmeline* (1er août), *La Nuit d'Octobre* (15 octobre), *Les Deux Maîtresses* (1er novembre).

En 1838 : *Frédéric et Bernerette* (15 janvier), *L'Espoir en Dieu* (15 février), *A la Mi-Carême* (15 mars), *Le Fils du Titien* (1er mai), *Dupont et Durand, idylle de Mlle Athénaïs Dupuis, filleule de M. Cotonet* (15 juillet), *Sur la naissance du Comte de Paris* (1er septembre), *Margot* (1er octobre), *De la tragédie, à propos des débuts de Mlle Rachel* (1er novembre), *Théâtre-Français : « Bajazet », Mlle Rachel* (1er décembre).

En 1839 : *Concert de Mlle Garcia* (1er janvier), *Croisilles* (15 février), *Idylle; Théâtre-Italien : débuts de Mlle P. Garcia dans Otello* (1er novembre).

1840 : *Sylvia* (1er janvier), *Une soirée perdue* (1er août), *Simone* (1er décembre).

1841 : *Souvenirs* (15 février), *Poésies* (1er novembre).

1842 : *Sur la Paresse* (1er janvier), *Sur une Morte* (1er octobre), *Après une lecture* (15 novembre).

1843 : *Réponse à M. Charles Nodier* (15 août), *Le Mie Prigioni* (1er octobre), *Poésies* (1er novembre).

1844 : *A mon frère revenant d'Italie,* stances (1er avril).

1845 : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (1er novembre).

1847 : *Poésies.*

1849 : *Sur trois marches de marbre rose* (1er mars).

1851 : *Bettine* (1er novembre).

Le 1er juin 1852 enfin, comme un adieu de ce jeune homme au beau passé (une rosserie d'Henri Heine), parurent ses *Souvenirs des Alpes.*

Suivant l'heureuse expression de Mme Gérard d'Houville, Alfred de Musset ne vieillit pas, mais se survécut.

Un froid passager espaça cependant, durant quelques mois, ses relations avec la Revue. Oubliant ce qu'il lui devait et toujours à court d'argent, Musset, séduit par les conditions que lui offrait Véron, publia au *Constitutionnel* trois contes : *Pierre et Camille, Le Secret de Javotte, Les Frères Van Buck* (avril-juillet 1844) et un proverbe, *Carmosine* (octobre-novembre 1850).

Buloz qui avait tant fait pour lui, y compris la mise au pilon d'un certain nombre de ses « invendus » du *Spectacle dans un fauteuil,* afin de permettre à Charpentier de le comprendre dans sa collection, ne laissa pas d'être froissé du procédé et ne cacha pas son mécontentement.

Dans une lettre, datée du 14 mai 1844, le « poète déchu » donnait à son ami Alfred Tattet les raisons, assez pauvres, de cette fugue :

Ma nouvelle liaison avec le *Constitutionnel* m'a brouillé avec ma vieille maison, la *Revue,* qui m'accuse d'ingratitude. Elle me calomnie, la vieille folichonne, car je vous prouverais que je suis blanc comme neige, si j'avais seulement deux heures devant moi et une main de papier. En tout cas, j'ai payé ce que je devais à cette auguste dame, et je me lave les mains de plusieurs choses. *Entre nous,* Véron me donne à peu près le triple de ce que me donnaient les autres, il y a à peu près la différence de 25 louis à 50 francs. Vous voyez que le choix est aisé à faire (16).

L'explication, comme le geste, manquait d'élégance.

(16) *Le Livre moderne,* 1883.

Ponce Pilate également s'était lavé les mains. Sa mémoire n'y a pas gagné.

Mais, sous son apparence bourrue, François Buloz était brave homme et aimait Musset. Il n'eut pas le courage de lui tenir rigueur. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* scellait leur rapprochement : celle de la *Revue des Deux Mondes* lui restait ouverte.

Les poètes font l'ornement d'une revue; les prosateurs en donnent le ton et attestent sa force. A côté de noms connus, célèbres même : Quinet, Nodier (1831), Dumas (*La Vendée après* 1830, *La Rose rouge*, 1831 et plus encore ses *Impressions de voyage* (1833-1834); Michelet (1832), Janin, qui, fin journaliste, intitulait, en 1831, sa chronique les *Révolutions de la quinzaine;* à côté de Montalembert (1831), d'E. Lerminier, le philosophe, de J.-J. Ampère (1832), deux noms s'imposent, dominant tout et font de la Revue un admirable instrument de critique. C'est avoir désigné Sainte-Beuve et Gustave Planche.

Sainte-Beuve avait vingt-six ans. En dehors d'articles déjà nombreux, quatre volumes, un de prose, *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle* (1828) et trois de vers, *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard* (1828), *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* (1829), *Les Consolations* (1830), avaient propagé son nom hors des cénacles. En avril 1831, sur le conseil de Victor Hugo, François Buloz vint le trouver pour lui demander sa collaboration. Il accepta et avec son étude sur *Victor Hugo* (1831), plus de 20 pages, exactement 22 (les notes venimeuses des Poisons consacrées à Hugo en comptent à peu près autant), commença, incessante, sa collaboration à cette Revue à laquelle, y créant le « portrait littéraire », il devait donner le meilleur de lui-même. Près de cent cinquante articles, et de quelle qualité! portent sa signature. Il suffira de citer quelques-uns de ceux

qui illustrèrent les premières années du recueil : *A. de Lamartine* (1er octobre 1832); *A. de Musset* (15 janvier 1833), *Mme Desbordes-Valmore* (1er août 1833); *M. de Balzac* (15 novembre 1834).

Sainte-Beuve — que dire sur lui qui n'ait pas été dit? — n'avait guère de sympathie pour Balzac, un peu sa tête de turc, pas plus pour Planche à qui il ne pardonnait pas les critiques que lui avait inspirées *Joseph Delorme*. Même animosité, vis-à-vis de Planche, du côté de Musset et de beaucoup d'autres, mais pour des raisons différentes.

Cela n'empêche que Gustave Planche, si détesté, si décrié, victime d'une légende absurde et ignominieuse, cette saleté au sujet de laquelle coururent tant d'histoires, à commencer par celle du « bain », fut, par son indépendance, son courage, sa haute intelligence et sa droiture un des critiques dont la littérature française peut se montrer fière.

Né en 1808, Gustave Planche avait vingt-trois ans, quand, en 1831, la Revue publia son premier article : *De la Haine littéraire,* réponse à *la Camaraderie littéraire* de cet autre méconnu, Hyacinthe, dit Henri de Latouche (17).

Cet article où, pour mieux accentuer son mépris et celui de ses amis, les romantiques, vis-à-vis de Latouche, le débutant affectait de ne le pas nommer et de le désigner simplement par le pronom « il », fit sensation. Le lendemain, l'y comptant rencontrer, Planche se rendait dans un cabinet de lecture du passage des Panoramas, où Latouche avait accoutumé de fréquenter le matin.

Dès qu'il y entra et qu'il vit son *éreinteur,* l'auteur de *Fragoletta* se dirigea vers Planche dans une intention visiblement agressive. « Pardon, monsieur, lui dit en se levant

(17) A. Chaboseau, *Un grand méconnu. Henri de Latouche* (*Mercure de France,* 15 février 1924); *Latouche réhabilité* (*Mercure de France,* 1er octobre 1928).

le grand, beau et fort jeune homme de vingt-trois ans, est-ce avant ou après déjeuner? » Latouche, stupéfait, considéra un instant son interlocuteur, tourna sur ses talons et sortit sans prononcer une parole (18).

Les Royautés Littéraires devaient, le 1er mars 1834, former une sorte de pendant à ce premier article et le compléter.

Jules Levallois, qui avait connu quinze ou vingt ans plus tard Planche vieilli avant l'âge, en traçait ce portrait :

Quoique dans la pleine maturité — il est mort avant cinquante ans — il était très fatigué, très usé, paraissait vieux. D'une pure beauté en sa vingtième année, avec le profil de Raphaël, ainsi que l'a écrit Balzac, et comme l'atteste le médaillon de David d'Angers, ses traits s'étaient promptement affaissés; les joues pleines et molles abâtardissaient un visage d'où le regard, presque complètement voilé, semblait absent. L'esprit s'était réfugié dans le pli de la lèvre méprisante,. sarcastique, ironique. Le corps, qui aurait pu être celui d'un athlète, se courbait sous une lassitude précoce, travaillé d'un mal invisible. Il avait quelquefois, pour se relever, se réveiller, recours aux spiritueux, mais ce qu'on a raconté de son ivrognerie est pure imagination. Il en est de même de ces anecdotes sur ses mains crasseuses. Gustave Planche avait, au contraire, le plus grand soin de ses mains, qui étaient fort belles. Je dirais même qu'il en avait le respect s'il n'avait à son retour d'Italie pris l'habitude de manger le macaroni avec ses doigts, comme un simple lazzarone. Malgré des restes de vigueur corporelle, son attitude et surtout sa parole appartenaient déjà à un âge antérieur : il ne parlait jamais de l'avenir, rarement du présent, très volontiers et très abondamment du passé (19).

« Gustave Planche n'a pas été mon amant et ne le sera jamais », proclamait George Sand, fière d'une telle déclaration. C'est possible. Mais s'il ne fut pas un de ses

(18) Jules Levallois, *Milieu de siècle. Mémoires d'un Critique*. — Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12.

(19) Jules Levallois, *op. cit.* Ayant fait en 1840 un héritage d'environ 80.000 francs, Planche l'alla manger en Italie où il passa six ans. Puis quand il ne lui resta plus rien, il revint à Paris reprendre son collier de misère.

amants, il en fut violemment épris et ce ne fut pas feu de paille. A la suite de la critique de *Lélia* publiée par Capo de Feuillide dans *l'Europe littéraire* du 22 août 1833, ce ne fut pas Musset, logiquement indiqué pour venger l'honneur de la dame, qui se battit, mais Gustave Planche. Deux balles furent échangées, non sans résultat : une vache qu'atteignit celle de Planche revint cher à la *Revue des Deux Mondes*. Musset, dont le rôle n'avait pas été brillant, crut mettre les rieurs de son côté en consacrant à ce duel, dont s'esclaffa la petite presse, une complainte d'une drôlerie médiocre. Dans ce ménage en parties multiples, toutes les corvées étaient, au surplus, réservées au pauvre Planche. Huit jours avant l'article de Capo de Feuillide, le 15 août 1833, il avait eu à vanter *Lélia* dans la Revue. Quand, par hasard, le baron Dudevant venait à Paris, la volage épouse montait trouver Planche au lit, le faisait lever. On allait chercher le hobereau berrichon, rue du Bouloi, à sa descente de diligence. Déjeuner et dîner au Palais-Royal, tout le jour, on promenait Casimir et la casquette à oreillettes qu'il ne quittait point par la grande ville. Le soir, Buloz fournissait des billets pour un théâtre quelconque et, le lendemain matin, on le réintégrait dans sa patache.

Bien souvent — c'était là une habitude aujourd'hui perdue — Gustave Planche, tout en déjeunant modestement d'une tasse de café au lait, écrivait ses articles au Café de Buci, que fréquentait également Victor de Mars (20). Insuffisamment payé, comme tous ceux qui l'entouraient, ce bohème de talent, malgré sa paresse égale à sa facilité, était toujours prêt à faire l'article qui manquait et qui, au dernier moment, lui était demandé. Sans quoi il travaillait à ses heures, c'est-à-dire quand il avait besoin d'argent.

« J'ai dit à Buloz : Il faut avoir des chevaux et des voi-

(20) Auguste Lepage, *Les Cafés artistiques et littéraires de Paris*. — Paris, Martin Boursin, 1882, in-12.

tures pour travailler chez vous. » Ainsi commençait-il ses lamentations, quand il revenait de la rue Saint-Benoit (22). On le payait alors deux cents francs la feuille. Mais dans les derniers temps, il était devenu si paresseux qu'on ne lui donnait d'argent que sur présentation de la copie. « Allons, murmurait-il tristement, les eaux sont basses ». Et il se mettait à dicter l'article. Quand la justification atteignait deux pages, on les portait à la Revue, et on recevait en échange vingt-cinq francs. Mais voici qui est merveilleux. Deux ou trois jours après, quand les vingt-cinq francs étaient épuisés, il recommençait à dicter, reprenant le discours où il l'avait laissé, sans une défaillance de mémoire, sans une incertitude de style (23).

Les conditions auxquelles étaient soumis les auteurs, à ce que révèle Charles d'Héricault, étaient d'ailleurs singulières et devaient donner lieu à une comptabilité compliquée. Outre l'interdiction de reproduire avant un an ses articles — dont *le premier n'était pas payé*, « on ne payait pas à la page, mais au mille d'*n*, et on défalquait aussi tous les blancs, les titres, toutes les citations, plus les notes ».

Planche habitait, 14, rue des Cordiers (absorbée en 1892 par la rue Victor-Cousin), le sordide Hôtel de Saint-Quentin, devenu Hôtel Jean-Jacques-Rousseau, où le philosophe avait séjourné avec Thérèse Levasseur. George Sand y eut sa chambre. Avant sa démolition, bouge et assommoir, c'était, au temps de Verlaine, devenu une des dernières stations de la Bohème. Un jour, Jules Levallois l'ayant accompagné jusqu'à sa porte :

— Oh! ce n'est pas riche, avait hasardé Gustave Planche, à la vue de sa mine déconfite.

(22) Le bureau de la Revue, d'abord indiqué à l'Imprimerie Everat, rue du Cadran, n° 16, transféré rue de Bellechasse 12, puis 14, avait, en octobre 1830, été transporté au 6 de la rue des Beaux-Arts, qu'il quitta, à l'automne de 1834, pour le 10. Ayant, comme la Revue, atteint plus d'importance et le luxe du pluriel, ils furent installés en 1846 rue Saint-Benoit, 18, où ils demeurèrent un peu plus de vingt ans. En 1867, la Revue abandonna la rue Saint-Benoit pour la rue Bonaparte, 17, et enfin ce fut, en 1883, l'installation définitive en son hôtel, 15, rue de l'Université.

(23) Jules Levallois, *op. cit.*

Puis, avec un indicible accent d'ironie :

— Vous verrez que j'aurai beaucoup de monde à mon enterrement (24).

Il y en eut, en effet, beaucoup. A la demande des frères du défunt, — Lousteau parlant sur la tombe de Claude Vignon — Jules Janin improvisa quelques paroles d'adieu. François Buloz sentit l'étendue de la perte qu'il venait de faire et dont il fut longtemps à se consoler. Les Goncourt, qui, comme Maxime Du Camp, pour l'ordinaire ne péchèrent point par l'indulgence, rendirent ainsi hommage à la grande honnêteté de Planche :

(23 août 1857) — Murger nous dit l'oraison funèbre de Planche par Buloz : « J'aimerais mieux avoir perdu 20.000 francs ».

La vérité est que le vieux Buloz versa de vraies larmes sur son ami, qui a pu avoir l'horreur de l'eau, mais qui a été un caractère noble et désintéressé. Edouard Lefebvre nous conte ce soir ce fait, un fait rare en ce temps. Lorsque Louis Napoléon était à Ham, écrivant des livres en littérateur d'occasion, il envoyait sa copie pour être revue à Mme Cornu. La femme du peintre, qui était en relation avec la *Revue des Deux Mondes,* la confiait à Planche qui la remaniait avec beaucoup de travail et de soin. Louis Napoléon le sut, et quand il fut nommé président, il faisait proposer à Planche, sans conditions aucunes, la direction des Beaux-Arts. Planche refusa (25).

De 1833 date l'entrée à la Revue d'un collaborateur, par son élégance l'antithèse de Gustave Planche, François-Adolphe Loeve-Veimars. Louis-Philippe le fit baron et Thiers, qu'il avait cependant fort malmené, assura sa carrière dans les consulats. Sans avoir l'esprit de Henri Heine (*Histoire du tambour Legrand,* 1er septembre 1832; *Alla Troll,* 15 mars 1847; *Romancero,* 15 octobre 1851), Loeve-Veimars s'en rapprochait par le sémitisme de ses origines et n'était pas moins parisien.

(24) Jules Levallois, *op. cit.*

(25) *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire,* 1851-1861. — Paris, G. Charpentier et Cie, 1887, in-12.

La Revue vit venir à elle, en 1834, Philarète Chasles, bien plus sagace comme critique qu'en matière d'autographes, le géomètre Michel, et, avec *Les Anges du Purgatoire* (15 août), Prosper Mérimée. Ce fut une de ses plus brillantes recrues. Mérimée lui accorda la primeur de *La Vénus d'Ille* (15 mai 1837), de *Colomba* (1er juillet 1840) et de *Carmen* (1er octobre 1845).

Autre bonne fortune, elle publia du grand historien Augustin Thierry les *Nouvelles Lettres sur l'Histoire de France* (du 1er août 1833 au 15 octobre 1841), ses *Considérations sur l'Histoire de France* (15 décembre 1838 au 1er janvier 1839), et son *Essai sur l'Histoire de la formation et des progrès du Tiers Etat* (du 15 mai 1846 au 1er mai 1851). De même que sa belle amie la princesse Christine Trivulzio Belgiojoso (1848-1855), l'aîné des Thierry, comme plus tard son frère Amédée et son neveu Gilbert, était de la maison et avait contribué à sa gloire. On peut donc juger quel accueil fut fait au petit-neveu de l'historien, petit-fils, d'ailleurs, d'Amédée, M. A. Augustin-Thierry quand il apporta à la Revue les manuscrits de *Lettres inédites de Chateaubriand et d'Augustin Thierry* (1er novembre 1916) et d'*Augustin Thierry d'après sa correspondance et ses papiers de famille* (15 octobre 1921-15 mars 1922). Ce sont là des pages charmantes, où, joliment et exactement évoquée, revit toute une époque.

En dehors de fragments de *Lélia* (15 mai 1833), pendant cette première période de la *Revue des Deux Mondes,* George Sand y publia ses *Lettres d'un Voyageur* (15 mai, 15 juillet, 15 septembre, 15 octobre 1834; 15 janvier 1835). Plus tard, en réponse à *La Confession d'un enfant du siècle,* « calomnie vis-à-vis d'un mort » (M. de Lescure, 1860), qui provoqua dans le *Magasin de Librairie* la riposte de Paul de Musset, vinrent *Elle et lui* (15 janvier, 1er et 15 février, 15 mars 1850).

§

C'était alors une vraie fortune, écrivait Charles d'Héricault, que de débuter dans la glorieuse *Revue des Deux Mondes,* où s'étalait tout ce qui était grand dans la littérature et la politique du temps (26).

M. Thiers, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, n'avait effectivement pas jugé au-dessous de lui de donner à la Revue des 1er et 15 août 1840 deux articles relatifs à la question d'Orient et, depuis, nous avons pu voir un ancien président de la République, respecté de tous, M. Raymond Poincaré, rédiger la chronique de la quinzaine, jusqu'à ce que lui manquât le temps matériel pour le faire.

Par contre, il est à craindre que M. d'Héricault se soit légèrement trompé de date lorsque, dans un portrait, tenant de la caricature, il dépeignait ainsi l'entrée à la *Revue* de ce débutant qui avait nom Renan :

Une après-midi de l'an 1855 — je crois bien que c'est cette année-là, — je vis entrer penaudement, dans le cabinet de V. de Mars, un gros garçon lourdaud, sale, répugnant, si gros, si pesant qu'il semblait ramper, avec une figure si plate, si rubiconde de mille boutons que nous frissonnâmes. Il dit à de Mars quelques mots que discrètement nous ne voulûmes pas entendre. Il lui remit un rouleau de papiers et disparut, toujours en roulant (27).

— Qu'est-ce que c'est que ce crapaud purulent? questionna Charles d'Héricault.

—C'est, répondit V. de Mars, un séminariste que M. Vinet nous recommande.

Vérification faite, le premier article d'Ernest Renan : *Mahomet et les origines de l'Islamisme,* parut sous la date du 15 décembre 1851.

Tout évolue. La *Revue des Deux Mondes* devait, sous peine de déchoir, demeurer le reflet du goût et des

(26) Ch. Ricault d'Héricault, *op. cit.*
(27) Id., *op. cit.*

mœurs de son époque. Aux premiers cénacles a succédé la Bohême dorée de la rue du Doyenné, le haschich et les Cydalises. C'est une seconde mouture du Romantisme dont, dans les bureaux de la rue Saint-Benoît, la fleur était représentée par Théophile Gautier (*Espagne*, 15 septembre 1841; *La Fausse Convention*, 1er mars 1848) et Gérard de Nerval, avec ses *Scènes de la vie orientale* (1er mai 1846-15 octobre 1847) et sa délicieuse *Sylvie*. L' « illuminé » avait même, avant Monselet, exhumé de l'oubli la curieuse figure de Restif de la Bretonne et commenté ses confidences (15 août-15 septembre 1850).

Indépendant de toute école, ayant pour guides uniques sa conscience et son talent hors pair d'écrivain, Louis Veuillot donne aux numéros des 15 juillet et 1er août 1849, féroce d'ironie, son *Lendemain de la Victoire, scènes socialistes*. C'est un pavé énorme jeté dans la mare aux grenouilles.

Après Veuillot, vingt-deux ans après Rolla — ce Buloz a décidément tous les courages! — la *Revue des Deux Mondes*, demeurant revue d'avant-garde, publie dix-huit poèmes, dont quinze inédits, de Charles Baudelaire. Trois : *Spleen* (La Béatrix), *La Cloche* (Spleen) et le *Tonneau de la haine* avaient déjà paru dans le *Messager de l'Assemblée* du 9 avril 1851. C'était, pour la première fois, révéler au public lettré le nom du poète, sur qui déjà, dans l'empyreume des estaminets, couraient de stupides légendes, et lui dévoiler le titre et la beauté de l'œuvre à venir. Elle devait mettre deux ans à trouver un éditeur en Poulet-Malassis, pour se voir, par la sottise de quelques-uns, déférer aux tribunaux.

Un préambule maladroit, communément attribué à l'écritoire d'Emile Montégut, précédait cette publication, mais qu'importe? Baudelaire n'en tint pas rigueur à François Buloz, dont, auprès de la postérité, cet acte de courage et de justice littéraire demeurera l'éternel honneur.

Au dire de Maxime Du Camp :

Lorsque, dans son numéro du 1er juin 1855, la *Revue des Deux Mondes* publia les *Fleurs du mal*, ce fut un étonnement et un succès. On admira la facture savante, la vigueur métallique du vers, mais plus d'un lecteur fut choqué de l'âcreté de la pensée. On était accoutumé à voir la poésie française ne jamais revêtir que des idées douces, tendres ou tristes; la jérémiade des poètes se perdait dans le nuage des souffrances indéfinies; la lamentation était vague et l'aspiration confuse. Avec les *Fleurs du mal*, il n'en était plus ainsi; l'auteur faisait l'autopsie de soi-même, et s'il se découvrait un cancer, il s'ingéniait à le faire toucher à celui qu'il appelait

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère!

Le retentissement fut grand, comme pour toute œuvre exceptionnelle; entre les bravos et les murmures, Baudelaire faisait effort pour rester impassible, les critiques ne parvenaient point à s'entendre. Enfin! disaient les uns; hélas! soupiraient les autres; le gouvernement intervint pour les mettre d'accord (28).

Si Buloz ne goûtait pas, comme Baudelaire, le « charme aristocratique de déplaire », pas plus que lui il ne recherchait la popularité. Les deux hommes pouvaient s'entendre, les ennemis ne les effrayaient pas ni ne les attristaient. A ce point de vue ils se ressemblaient, à part que Baudelaire n'avait jamais connu le bonheur, « jamais, jamais plus ».

L'impopularité, notait Henri Blaze au sujet de son beau-frère, ne lui déplaisait pas, il l'envisageait comme un hommage à sa force et ne se trouvait jamais assez d'ennemis... D'aucuns racontent leur bonheur; lui ne parlait jamais du sien, il le ruminait (29).

L'intelligence, le flair et les persévérants efforts de Buloz permirent à ce bonheur de ne pas se démentir

(28) Maxime Du Camp, *op. cit.*
(29) Boyer d'Agen, *loc. cit.*

jusqu'à sa mort. De Stendhal au vicomte Eugène Melchior de Vogué (1875), à part quelques notoires exceptions, tout le livre d'or de la littérature française serait à reproduire. Pas un écrivain, pas un historien, pas un philosophe qui ne soit passé par la *Revue des Deux Mondes*.

§

Presque septuagénaire, François Buloz vit arriver à son cabinet un jeune homme de vingt et un ans, porteur du manuscrit de rigueur. Licencié ès lettres et professeur dans une boîte à bachot de l'impasse Royer-Collard, l'Institution Lelarge, il s'appelait Paul Bourget et, depuis, a pas mal fait son chemin. Son premier article, intitulé *Le Roman réaliste et le roman piétiste*, parut dans la Revue du 13 juillet 1873.

Chez le père Lelarge, le nouveau venu avait un collègue, son aîné de quelques années, moins heureux aux examens de licence, qui, lui aussi, rêvait de littérature. Paul Bourget ne tarda pas à l'amener rue Bonaparte, le présenta, et ainsi put passer dans le numéro du 1er avril 1875 une étude qui fit quelque bruit : *Le Roman réaliste contemporain*. François Buloz venait d'introniser dans la maison son arrière-successeur, Ferdinand Brunetière.

Les hommes de ma génération eurent, en leur jeunesse, contre l'écrivain de violentes préventions. Elles étaient dues à l'hostilité que, défenseur attitré des classiques, rénovateur, leur semblait-il, de la langue de Bossuet, il témoignait à l'encontre de Baudelaire, dont l'œuvre avait suscité leur admiration et leur enthousiasme. Ce fut matière à polémiques dont la collection du *Figaro* offre des échantillons variés. Toutefois, ces préventions tombaient vite, quand ils avaient eu occasion d'entendre l'homme, l'un des plus merveilleux

diseurs qu'il m'ait été donné d'écouter; plus vite encore, s'ils avaient eu l'honneur de lui parler dans le privé, où il apportait des séductions irrésistibles d'aménité et de simplicité :

Il avait, notait justement, au lendemain de sa mort, M. Victor Giraud, une sensibilité très vive, et même violente, qui, d'ordinaire contenue par une puissante volonté, et d'ailleurs alliée, si je ne me trompe, à une certaine timidité, éclatait parfois en de brusques réparties, en d'amères et âcres boutades. Très nerveux, un peu irritable, d'humeur volontiers contredisante, il bousculait avec rudesse les vanités gonflées et les légèretés mondaines. Mais les timides et les modestes trouvaient en lui une simplicité, et une bonne grâce, et une cordialité d'accueil qui les surprenaient et les ravissaient tout ensemble. Extrêmement réservé avec les indifférents, quand il croyait avoir affaire à quelqu'un de sûr, il se détendait aussitôt, et il se montrait tel qu'il était au fond, infiniment serviable et bon. Son amitié, qu'il donnait assez vite, — trop vite même quelquefois, car il connut souvent l'ingratitude, et eut à se reprendre, — son amitié avait quelque chose d'exquis et de rare (30).

En fait, on ne pouvait souhaiter directeur plus apte à continuer l'œuvre du grand patron. Dès la direction Charles Buloz (1877-1893), Ferdinand Brunetière, ou je me trompe fort, donna à la Revue son impulsion personnelle et, inconsciemment peut-être, imposa ses directives. Il fallait sa clairvoyance et sa connaissance, égales à celles de François Buloz, des écoles et des milieux littéraires, pour amener à l'œuvre commune, d'où qu'ils vinssent, les écrivains dont le talent et le renom lui semblaient mériter cet honneur. Brunetière n'écoutait pas ses goûts, mais les intérêts supérieurs de l'art, de la littérature et de la puissante machine dont la conduite lui était confiée. Ce maître, que nos imaginations de vingt ans se figuraient être un sectaire, non moins que Buloz était éclectique et, guidé par sa bonne foi,

(30) *Revue latine*, 25 janvier 1907.

comme lui, savait faire son choix, prêt, s'il y avait lieu, à reconnaître son erreur.

Ainsi, après avoir, en 1882, rangé Maupassant parmi les « petits naturalistes », il n'hésitait pas, six ans plus tard, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1888, à déclarer que, de Daudet, de Zola et de Maupassant, ce dernier était « et de beaucoup le plus naturaliste » (31). De la petite classe de Médan, Maupassant passait au premier rang et, dans les trois mois, le 1er février 1889, quelques-unes de ses impressions de voyage, *Vers Kairouan,* tenaient vingt-huit pages de la Revue. L'année suivante, un traité avantageux, auquel la folie et la mort du romancier mirent une fin précipitée, confirma ce jugement. *Notre Cœur* seul avait pu paraître dans les numéros des 15 mai, 1er et 15 juin 1890.

Incontestablement, Ferdinand Brunetière aimait peu le Naturalisme contre lequel il avait guerroyé avec une belle ardeur. Ses préférences allaient ailleurs. Elles ne l'empêchèrent pas de publier deux romans et deux nouvelles de J.an Reibrach : *Aller et retour* (15 juin, 1er et 15 juillet 1892), *Les Lendemains* (1er-15 novembre 1893); *Le Poison* (1er septembre 1891), *Collaboration* (1er novembre 1892). Le capitaine Chabrier du 31e d'Infanterie (autrement dit Jean Reibrach), que son roman *La Gamelle* avait amené à donner sa démission, plus qu'aucun autre subissait les influences de l'Ecole de Médan et en utilisait les procédés.

Ce sont là deux exemples de la largeur d'esprit avec laquelle Ferdinand Brunetière accueillait, dans cette Revue, réputée si fermée, non seulement le Naturalisme, mais aussi le Symbolisme, son frère ennemi. Maurice Barrès, Charles Guérin, Henri de Régnier, Albert Samain collaborèrent à la *Revue des Deux Mondes,* sans rien renier de leur manière et de leur passé; Dauphin

(31) Cf. Léon Deffoux, *Le Naturalisme.* — Les Œuvres représentatives, 1929, in-12.

Meunier y fit œuvre d'historien, Marcel Schwob y étudia *François Villon d'après des documents nouveaux* et, de 1890 à sa mort, Teodor de Wyzewa y prodigua les trésors de son érudition. La maison demeurait ce que François Buloz avait voulu qu'elle fût, un temple ouvert à tous les talents, où, sur le seuil, sceptique un peu, Jules Lemaître souriait à ses jeunes confrères.

A Ferdinand Brunetière, mort brusquement le 9 décembre 1906 — il n'avait pas atteint la soixantaine, — succéda Francis Charmes. Moins combatif, le nouveau directeur était non moins ouvert à toutes les manifestations de la pensée. Durant la tourmente de la guerre, alors que tant d'intellectuels, ou prétendus tels, sombrèrent dans le « Défaitisme », la Revue, dirigée par M. René Doumic après la mort de Francis Charmes (4 janvier 1916), eut le mérite de ne jamais désespérer, d'avoir, aux heures les plus tragiques, foi dans la victoire. Elle en fut récompensée. Avant même que M. Maurice Paléologue donnât dans sa *Russie des Tsars pendant la grande guerre* (1921-1922) des précisions qui éclairent d'un jour singulier la cour de Tzarskoié-Sélo et expliquent la catastrophe soviétique, les maréchaux Foch et Fayolle, la boucherie une fois terminée et l'ennemi bouté hors de France, apportèrent à ceux qui avaient eu foi en leur génie le réconfort de leur parole. L'une des grandes figures de la guerre, le général Mangin, avec sa belle et claire intelligence, en cinq articles (1er-15 avril, 1er-15 juin, 1er juillet 1920), exposa aux lecteurs, souvent étrangers à ces matières, *Comment finit la Guerre* (32).

§

La *Revue des Deux Mondes*, centenaire depuis le mois d'août dernier, grâce au sang nouveau que lui infusent

(32) Le maréchal Lyautey, alors lieutenant-colonel, avait publié en 1900 son premier article à la Revue : *Le Rôle colonial de l'Armée*. Il suffit d'avoir suivi la route qui relie Casablanca à Marrakech pour admirer sans réserve l'œuvre du Maréchal.

de jeunes collaborateurs, venus combler les vides causés par la mort de leurs aînés, semble plus vigoureuse et plus alerte que jamais. Il n'y a pas de jugement sans appel : M. Marcel Bouteron, par ses études balzaciennes, venge le Tourangeau des petites perfidies de Sainte-Beuve. Il nous a révélé son talisman (*Bedouck ou le Talisman de Balzac,* 15 décembre 1925). Par lui, nous connaissons mieux et nous aimons *Madame de Berny* (1er décembre 1921), la *Dilecta,* à qui Mlle Geneviève Ruxton avait déjà consacré un précieux volume. Mme de Castries nous apparaît sous son véritable jour (*La véritable duchesse de Langeais,* 1er juillet 1928) et Mme Hanska elle-même moins noire que ne la firent les commérages de Champfleury et la prose de Mirbeau (*Apologie pour Mme Hanska,* 15 décembre 1924).

Lorsque, plus tard, concluait Maxime Du Camp, on voudra écrire l'histoire de notre littérature depuis la révolution de Juillet, le meilleur, le plus riche document à consulter sera la collection de la *Revue des Deux Mondes* (33).

Flaubert, à vrai dire, manqua à sa gloire et quelques-uns, il le faut confesser également, parmi les chefs incontestés du Naturalisme. Avec trop de facilité, peut-être, croyant en cela suivre le mouvement, elle accueillit, parfois, des médiocres, tels Murger, et, plus encore, Champfleury, ce collectionneur qui avait simplifié la besogne de l'écrivain en supprimant le style. Le roman vieillit vite. A moins d'être de tout premier ordre, il survit avec peine à l'époque qui le vit éclore. Un certain recul est nécessaire pour qu'il reprenne en intérêt — document plus que fiction, — ce qu'il a perdu en actualité. Toute génération est injuste pour celle qui l'a précédée. On fait, aujourd'hui, trop bon marché d'Octave Feuillet, ce « Musset des familles », énonçaient, par un à peu près facile, les échos du boulevard. Par-

(33) Maxime Du Camp, *op. cit.*

dessus le marché, la politique s'en mêla. Sans opportunité aucune, on lui reprocha des proverbes joués à Compiègne. Voilà qui donne une juste opinion de notre sens critique. *Monsieur de Camors* et *Julia de Trécœur* ne méritent pas un tel ostracisme. On en pourrait dire autant d'Henry Rabusson. Mais, Vierge souveraine! qui songera à relire les romans de M. Emile Pouvillon et autres paysanneries? Le roman champêtre est comme un cycle de la nature, dont le renouveau et la famille reviennent tous les vingt ou trente ans.

En 1856, la Revue avait révélé Tourgueneff au public français, et ce furent Fromentin romancier, avec *Dominique* (1862), Sacher-Masoch (1872) et, en 1891, Rudyard Kipling. Sans doute, la mort a causé de grands vides : Arvède Barine, Charles de Mazade, ce bras droit de Buloz l'ancien, André Beaunier, Th. Bentzon, Emile Faguet, Edouard Schuré et, parmi les historiens : Hippolyte Taine, Frédéric Masson, qui savait tout, Ernest Lavisse et son ami Alfred Rambaud, Henri Welschinger, évocateur du *Roi de Rome*, et Albert Sorel et Vandal... C'est la course aux flambeaux. A la place de ceux qui nous instruisirent et nous charmèrent, des Pierre de Nolhac, des Hanotaux, des Louis Bertrand, des Madelin, des Bellessort, des Jacques Boulenger, des Tharaud sont venus assurer l'avenir, gros de promesses. Pierre Benoit, après avoir débuté ici-même avec son *Kœnigsmarck*, triomphait, l'an dernier, à la Revue, avec *Erromango* et il n'est jusqu'à M. Henri Malo, le subtil historien des corsaires, de la blonde Delphine, du beau Montrond et de Laure d'Abrantès, qui, reprenant sa plume de romancier, n'ait, pour notre plaisir, conté la touchante histoire de *Clorinde*.

§

Cent ans d'existence ne s'écoulent pas pour une revue sans quelques procès : avec le *Petit Courrier des dames*,

le plagiat côtoyait le vol; en 1852, un libraire, à Bruxelles, s'appropriait simplement le titre. Puis, il est des collaborateurs peu accommodants : les tribunaux durent trancher les différends de François Buloz avec George Sand et Philarète Chasles.

Et ce fut Barbey d'Aurevilly. Ne pardonnant pas à la Revue d'avoir refusé de publier son *Brummel* et *Une vieille maîtresse*, le terrible homme consacra, dans le *Figaro*, des articles d'une belle véhémence à François Buloz. Impatienté, celui-ci assigna son adversaire devant le Tribunal de la Seine, estimant un bon jugement préférable à la classique piqûre au poignet ou à deux balles échangées dans le vide. Cela se passait en 1863 et le Connétable avait pris Gambetta comme défenseur. Gambetta était jeune et ses comparaisons n'étaient pas toujours heureuses. Je ne sais en quel honneur il compara son client à Voiture. Cette assimilation déplut fort à Barbey qui, condamné à 2.000 francs de dommages-intérêts, passa ainsi sa mauvaise humeur sur son avocat :

— Monsieur, vous m'avez comparé à Voiture, mais vous avez plaidé comme un fiacre.

Autre procès, le plus connu, peut-être :

Le 22 juin 1850, l'ancien inspecteur général des bibliothèques Libri — un collaborateur et même un actionnaire de la Revue — avait été, pour ses vols et déprédations commis dans les bibliothèques soumises à ses soins, condamné par contumace à dix ans de réclusion et à la perte de ses titres et dignités.

Beaucoup — et Mérimée était du nombre — avaient, malgré des preuves évidentes, refusé de croire à la culpabilité du fugitif. Sans nul respect pour la chose jugée, Prosper Mérimée revenait, dans la Revue du 15 avril 1852, sur cette triste affaire, criblant de sarcasmes, rappelant ceux de Beaumarchais à l'encontre du conseiller Goezmann, les experts qui avaient conclu à la culpabilité du voleur et les magistrats qui l'avaient con-

damné. Ceux-ci s'émurent et des poursuites furent intentées contre l'écrivain.

Contrairement à Theuriet et à Musset, Mérimée, malgré le scepticisme et la sécheresse de sentiments qu'on lui prête d'ordinaire, ne pratiquait pas cette ingratitude du cœur tenue par d'aucuns pour indépendance. Encore bouleversé par la mort de sa mère, il écrivait, le 9 mai 1852, à son ami Albert Stapfer :

Je n'ai pas besoin de vous dire que les tristes préoccupations de ces derniers jours ne m'ont guère permis de m'inquiéter de mon affaire avec la justice. Il m'a fallu cependant, avant-hier, aller trouver un juge d'instruction qui m'a interrogé avec la plus grande politesse, et même avec bienveillance. Il m'a semblé qu'il tenait plus à justifier ses confrères qu'à sévir contre moi. J'ai protesté de mon respect pour la magistrature et de mon ignorance des secrets de la jurisprudence. On me dit qu'un acte d'accusation est chose sacrée; à la bonne heure. La seule chose qui m'inquiète, c'est la *Revue*, qui peut être fort compromise par mon entreprise chevaleresque. On me dit d'ailleurs que les juges sont disposés à la clémence, et que l'affaire ne sera pas poussée à la rigueur. Je ne sais si l'on me gardera au Ministère (34).

La *Revue*, plus que son intérêt propre, préoccupait, en effet Mérimée; le 16 mai, demandant à M. de Lagréné un mot de recommandation auprès de Mᵉ Nogent-Saint-Laurens, il ajoutait :

« Selon votre conseil, je le chargerai de ma cause, pourvu qu'il me promette... de s'appliquer à ne pas faire condamner la *Revue* ».

L'avocat fit sans doute la promesse demandée et la tint. Le 26 mai 1852, la VIᵉ Chambre, présidée par M. Lepelletier d'Aunay, sur réquisitoire de M. Dupré-

(34) *Comité du Centenaire de Mérimée. Pro Memoria. Prosper Mérimée. L'Homme. — L'Ecrivain. — L'Artiste.* — Paris, Journal des Débats, 1907, in-8.

Prosper Mérimée était inspecteur des monuments historiques. Ne voulant pas cumuler, il donna sa démission lorsqu'il fut nommé sénateur (23 juin 1853), tout en restant membre de la Commission. Ses deux derniers rapports furent consacrés au château de Blois (18 décembre 1852, 10 février 1853).

Lasalle, se montra relativement indulgente à l'égard de la *Revue des Deux Mondes*. Défendue par Mᵉ Paillard de Villeneuve, elle s'en tirait avec une amende de 200 francs, en la personne de son gérant M. V. de Mars, tandis que Mérimée se voyait condamner à 15 jours de prison et 1.000 francs d'amende.

Il n'en appela pas (il n'était pas alors question de la loi de sursis), se constitua prisonnier dans la première quinzaine de juillet et subit philosophiquement sa peine à la Conciergerie, partageant avec M. Bocher, l'ami des Orléans, une chambre qui avait vue sur le préau des prisonniers, d'où ils pouvaient entendre ce dialogue digne d'Henri Monnier :

— Pourquoi que tu as tué ton onque?
— C'te bêtise! Pour avoir son argent.
— Combien qu'y avait?
— 250 francs.
— C'est pas gros.
— Dame! je croyais qu'y avait davantage (35).

Prosper Mérimée ne consentit d'ailleurs jamais à convenir de la culpabilité de Libri. Dans le *Moniteur* du 1ᵉʳ août 1859 et au Sénat en 1861, il prit à nouveau la défense du voleur et de sa veuve.

La *Revue des Deux Mondes* a perdu deux autres procès, où il s'agissait non d'un inspecteur général pillant les dépôts qui lui étaient livrés, mais de la liberté, par conséquent, de la dignité de la critique. Qu'il se soit agi de la *Frédégonde* de M. Dubout ou des *Perses* de MM. Silvain et Jaubert, le « droit de réponse », tel que l'établit la loi et que le reconnurent les tribunaux, est excessif et rend impossible toute critique sérieuse. M. René Doumic a bien mérité de ses confrères en littérature en prenant, après Jules Lemaître, la défense de la Presse contre les susceptibilités des auteurs mécon-

(35) Cf. Maurice Tourneux, *Prosper Mérimée. Ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque.* — Paris, Charavay, 1879, in-8.

tents. Il s'agit là de son indépendance. Une fois de plus, la Revue a suivi les enseignements de son fondateur François Buloz. Quelle que soit la revue à laquelle nous appartenions, nous sommes tous de la même maison. La *Revue des Deux Mondes* a eu souci de notre dignité d'hommes et d'écrivains. Son centenaire nous fournit une heureuse occasion de l'en remercier.

PIERRE DUFAY.

CONTE DE NOËL
POUR LES MARINS

—

Ce 1er décembre-là, on faisait grande ripaille chez Godreuil; vous savez! le grand Godreuil, le débitant d'Auderville, dont la boutique est à main gauche en remontant la route de Beaumont-Hague. Boutique à tout vendre : vins et liqueurs d'abord, épicerie, mercerie, journaux. Le tout sous l'enseigne « A l'abri de la tempête ». — Avec l'accent de la Hague (aspirez l'*h!*), on dit « Tempéete ». Mettez la tonique sur *éé,* traînez la voix en amincissant les lèvres, dont les commissures s'écarteront vers les oreilles : vous ne serez pas très joli garçon, mais vous aurez bien prononcé.

Pleine, au premier étage, la salle de 30 couverts qui, seule de cette contenance, à 10 kilomètres à la ronde fait la gloire de la maison! Depuis quarante ans, repas de mariage et de première communion y ont déroulé leurs rites; repas de funérailles aussi, et telles qui vinrent ici en voiles blancs s'y sont retrouvées en voiles de crêpe; punchs d'honneur offerts au candidat député ou conseiller général, etc...

Au complet, les notabilités d'Auderville! Le grainetier Durel; Lecerf, le bourrelier, avec sa « dame » et sa « demoiselle »; Lemarié et Hamel, patrons pêcheurs; le père Poulain, gros cultivateur, avec son gendre Leblond. (Le fils de la mère Leblond, affirme la voix publique. — Et du père Leblond? suggère-t-on d'un air immanquablement ingénu. — Oh! çà! ripostent les commères, ch'est bî moins seu!) L'oncle Cavron, de Diélette, est venu, et aussi les cousins Delisle, etc... Bref, on est entre soi;

parmi ces « crochus » de la Hague, pas un « horsain ».

Godreuil préside la table, en personne; c'est lui qui, trônant au centre, dans le *fauteul*, régale dans la salle de 30 couverts. A ses côtés, sa fille Jeanne et son gendre Louis Fauvel.

Dîner de noces? Non! Le mariage remonte à trois ans. C'est en 1914, peu avant la guerre, que Louis Fauvel, un des bons patrons pêcheurs d'Auderville, a épousé la *file* à Godr*eul*. Mais, pour faire bombance, on ne manque pas de raisons, meilleures encore. Le mois dernier, Jeanne a donné le jour à une petite fille, et l'on fête ses relevailles. Puis, sur la vareuse de Fauvel, quartier-maître de timonerie, brille la médaille militaire, cadeau tout neuf du gouvernement qu'attendait déjà la croix de guerre rehaussée d'une palme et de deux étoiles d'argent. Enfin, nous sommes à la fin de 1917, la nouvelle année, 1918, amènera peut-être la cessation de l'Epreuve qui dure depuis quarante mois!

Depuis la mobilisation, Jeanne et Louis se sont peu vus. Fauvel a bourlingué sans cesse, des Dardanelles à Malte et à Corfou, en Manche et en Atlantique; il a même fait deux voyages à Mourmansk. Vous pensez qu'à ce régime on a des permissions quand il vous tombe un œil! Louis est venu passer dix jours en février 1917; le résultat... fut la petite Françoise, née il y a trois semaines, et si Fauvel assiste aujourd'hui à la fête, c'est bien par hasard, parce que son torpilleur, le *Drapeau,* de la première escadrille de chasse, est en réparations à Cherbourg, dans le bassin Charles X, pour se faire remplacer quelques tubes de chaudière.

Tour à tour ont défilé : l'oie aux marrons; le veau à la crème, gloire des cuisinières du Cotentin; du rôti de lard, *alias* rôti de porc (en Normandie, du porc c'est toujours du lard, où que se place le morceau; dire d'un homme qu'il est gros comme un lard revient, sauf votre respect, à affirmer qu'il est gras comme un cochon). Puis

de *la* crâbe; des andouilles provenant du *vêtu d'sai* qu'on aurait dû tuer à *la Nouâl,* seulement, mais dont le trépas a été avancé pour la circonstance; des pommes de terre frites à la gr*é*sse, de bonne gr*é*sse odorante et aromatisée; du mouton, à la gr*é*sse, toujours. — Pendant trois heures, on a mastiqué, arrosant les mets, à pleines moques, d'un cidre savoureux (du pur jus, pas du « deux tiers » qui est du cidre pour Parisiens!) — Trois fois, les convives ont avalé du Calvados à pleine bou*tèle,* pour renouveler l'appétit et « faire le trou du Normand ». — « On a mangé et beu pour ri, songe Durel, toujours content de bâfrer sans bourse délier, et pis presque autant qu'à la dernière assembiau ed' la Chaint-Claire! » — « Faudrait pas que j'mangerais tous les jours comme cha, déclare le père Poulain, j'graisserais d'trop, spâh!... » La chatte, Babiole, a nettoyé les assiettes; elle aussi est gonflée de mangeaille et, sans sa fourrure blanche, apparaîtrait congestionnée, tout comme les gens de la table.

La conversation languit. En décembre, entre deux récoltes, les *pésans* ont peu de préoccupations actuelles. On a parlé de la guerre, de ch'ti-là qu'est parti et jamais revenu par *ichim,* de la main-d'œuvre qui enchérit, des prisonniers allemands qu'on a tant de mal à obtenir et qui travaillent si peu! Quand ch'est que cha finira, Bon Guieu!

— Enfin, c'te guerre, demande Lecerf à Fauvel, châ va-ti bi?

— Châ vâ raide bi! affirme l'interpellé. On n'a core jamais été si près d'la fin!

— Ch'est-y bi seu?

Péremptoire, Godreuil intervient avec l'assurance professionnelle du mastroquet-traiteur de village.

— J'cré bi qu'vère, qu'on les aura su l'tantôt, les Boches, et pis c'est pas gênant pour les avouër, spâh! On saura bi y aller les trachi, avec les tanques, l'arti*le*rie, et pis tout, qu'y vont tous crevaî comme les vi*è*les vâques!

(Car, au langage près, dans un café de la Hague, au Ciro's, chez Rumpelmayer, les entretiens sur la guerre étaient, au fond, identiques.)

Les yeux de Louis Fauvel se sont assombris. La guerre, il la fera de nouveau dans quelques jours. Le 5 décembre, il ralliera le *Drapeau;* où sera-t-il, le lendemain, guettant le périscope hostile? Mais, bah! jusqu'à présent, il a passé à travers mailles, cela continuera bien! Et, dans le soir qui tombe (il est quatre heures et le repas dure depuis midi), il sourit à sa Jeanne occupée à bourrer le bébé de bouillie, selon la tradition normande :

Tous les médchins nous font accraire
Qu'nous d'vons bailli à nos éfants
Ri qu'du lait ....
....
Ri qu'du lait, ch'est pas d'la nourriture!
Ch'est d'la bouillie, acheurément,
Qu'est le régal du vrai Normand!



Le *Drapeau* est un long fuseau, de 60 mètres de long sur 3 de large, portant 71 hommes d'équipage, dont le lieutenant de vaisseau Brunet, commandant, et deux enseignes; tous loups de mer finis, qui triment dur depuis trois ans, mais aussi collectionneurs de rubans rouges, jaunes, verts striés de rouge.

Ses deux machines de 3.000 chevaux lui permettent élégamment 17 nœuds à 180 tours, 28 nœuds sans se gêner, 32 en cassant tout. Ses canons (1 de 65 m/m, 4 de 47 m/m) ont déjà touché à mort trois sous-marins boches. Avec sa mitrailleuse, il a envoyé par le fond plusieurs mines flottantes.

Il a rempli toutes les tâches : bâtiment d'escorte, il a suivi des convois de charbonniers, de Brest à Cardiff et retour; bâtiment de patrouille, il a fait la chasse aux mines, en râteau de recherche, ou, isolé, il a poursuivi à l'écoute les sous-marins ennemis. Aujourd'hui encore, 24 décembre 1917, il en a coulé un à la grenade. C'était

à la fin de l'après-midi, entre Serk et Guernesey; l'écouteur de tribord, muni de son walser, a signalé le monstre. Le *Drapeau* a donc fait route à tribord, piquant droit sur le sous-marin, quand, à son tour, l'écouteur de bâbord l'eut saisi. Puis, le torpilleur a senti le boche au-dessous de lui, l'a encadré entre quatre grenades, de ces grenades sous-marines, qui, par 35 mètres de fond, vous lâchent leurs 76 kilogs d'explosif. Quelques minutes après, apparurent la nappe d'huile et les bulles d'air qui annoncent la victoire au chasseur de submersibles!

La figure du commandant Brunet exprime la jubilation. Chic nouvelle à proclamer demain, en arrivant à Brest; si le Préfet maritime ne manque pas à virer, et si les tordus de la D. G. S. M., rue Royale, ne se mettent pas en travers, le *Drapeau* sera cité à l'ordre : quatre succès de même sorte en deux mois! Combien cela représente-t-il d'heures à l'affût, dans l'Iroise ou dans le Raz Blanchard, combien de passages dans le chenal du Four, ou dans le Petit Léach? Combien d'allées et venues entre le cap Land's End et la pointe de la Cormorandière? Combien de fois reconnus les Glénans, le rocher de Porsall, Penmarch, le phare du Stiff, les Héauts de Bréhat, et tous les cailloux qui, autour de Cézembre, ferment la rade de Saint-Malo?

Oui, il est joyeux, le commandant Brunet, enveloppé de son ciré, les sabots-bottes aux pieds, et tout l'équipage aussi, car lui et ses deux enseignes sont de vrais matelots, fayots pour le service, mais « à qui on peut causer » et qui vous rendent justice; trois lascars enfin à faire mentir la fataliste maxime de Jean Gouin : « Tort ou raison, b... quand même! »

Dans le poste, devant Fauvel qui relit une lettre de sa femme, Tanguy, le second-maître de manœuvre et Dubedout, le Pied-Sale, qui descend de quart, commentent l'événement :

— Si le *Drapeau* est cité, ça vaut bien deux jours de

ribote en arrivant à Brest, aussi donc, assure Tanguy. Moi, je m'déhâle demain; justement c'est Noël. J'connais, à Recouvrance, un débit ousqu'y a une gamine à la coule que j'vas profiter. Ça s'ra pas long! — Donne ton vingt sous, qu'à dira, et pis j's'rai plat comme un couvercle de trou d'homme, tout dur-des-reins que j'sis. Alle en restera comme une manche à vent, ou alors, dis que j'm'appelle pas Yves Tanguy!

— T'es qu'un plat d'nouilles. Eh! 306! riposte Dubedout. Si les veaux nageaient, tu risquerais pas d'te noyer. J'admets qu'on soye cités. Ce sera dans trois semaines. Alors, pour demain, c'est la ceinture. Demain, on f'ra l'plein des soutes à charbon pour s'barrer l'soir. V'là c'qu'on f'ra d'main. Pour aller où? J'sais pas! Chacun son boulot. C'est pas mes oignons!

— Sans compter, intervint Fauvel, qu'on s'ra pas d'sitôt rendus à Brest. Y aura un fort vent d'bout toute la nuit.

De fait, là-haut, la rafale soufflait de l'ouest-quart-suroît. La mer devenait grosse et le *Drapeau* avait pris la cape, debout au vent, droit à la lame.

Il en fut ainsi jusqu'à minuit. C'est alors que, dans les ténèbres, par le travers du Cap Fréhel, le *Drapeau* heurta une mine et s'enfonça en deux minutes corps et biens.

Projeté à la mer, Fauvel se débattit quelques instants, cria, perçut d'autres cris, à côté, dans le noir; sa bouche s'emplit d'une eau qui glouglouta dans sa poitrine; puis, plus rien; le froid l'envahit et il se sentit glisser, happé par un remous sans fin.



Une seconde après, tout l'équipage du *Drapeau*, commandant en tête, arrivait à la porte du Paradis.

Cette rapidité vous étonne? Parbleu! Vous n'avez jamais été morts; vous ne savez pas où est le Paradis et les théologiens les plus trapus ne pourraient pas vous

en indiquer la route. Mais les âmes des justes qui, pendant la vie, l'ignorent, l'apprennent au bon moment, par intuition subite. Que voulez-vous! On est spiritualiste ou on ne l'est pas!

Selon la tradition, saint Pierre vint ouvrir.

Il était, ce soir-là, de fort méchante humeur. Sans égards pour les 71 pauvres diables (mot qui n'a pas cours dans le Saint-Lieu), qui se présentaient à lui grelottants, les cheveux collés par l'eau de mer, il les apostropha rudement.

— Alors! Ça fait comme ça que vous arrivez à minuit, quand tout le monde est couché et il va falloir que je réveille tout mon personnel pour vous recevoir! Oui! je sais bien! Matelots français tués à l'ennemi, vous êtes admis de droit! Puis, vous savez, les gars, ici, plus de corvée de charbon, ni d'inspection de sac! Mais, les formalités d'entrée, vous croyez que ça se remplit comme ça? Si on ne prend pas vos noms, vos matricules, vos empreintes digitales, vos secteurs postaux et tout le fourbi, quand vous entrez, c'est-y plus tard qu'on le fera, quand on ne saura plus vous retrouver? J'ai un travail depuis la guerre, ici, que c'est à rendre son tablier et à se f... dans la douane (1). Regardez-moi ces kilomètres de cartons verts, de registres et de fichiers! C'en est un boulot à tenir à jour! Si on ne m'avait pas donné quelques maîtres fourriers et d'anciens employés de l'anthropométrie à Bertillon, je laisserais tout tomber. Vous parlez d'un sacré poste pour un ex-évêque de Rome! Y en a dans l'Enfer qui sont moins enquiquinés que moi! Et avec ça, j'ai bientôt 1900 ans de services. C'est vous dire que j'aurais droit à ma retraite, avec pas mal d'annuités supplémentaires!

(1) Ancien pêcheur du lac de Tibériade, saint Pierre n'a jamais dépouillé une certaine verdeur d'expression. Du reste, le narrateur semble rapporter inexactement les paroles du Saint et commettre un anachronisme. Saint Pierre a certainement dit, non pas « dans la Douane », mais « chez les Publicains ». (*N. D. L. R.*)

Ayant tout dit, il ouvrit la porte et, deux doigts aux lèvres, siffla trois fois. A cet appel, accoururent les employés du Service de l'Enregistrement à l'arrivée. Pendant quelques minutes, les plumes grincèrent..... Poullaoudec, Lannion 3687..... Jaffré, Lorient 1854..... Tanguy, Brest 6.889..... Le Bihan, Camaret 10.324..... Fauvel, Cherbourg 2.625..... Franceschi, Bastia 688, etc...

Les écritures en règle, saint Pierre fit distribuer aux nouveaux des effets propres bien retaillés. Ils touchèrent aussi des exemplaires mis à jour du Règlement intérieur de l'établissement.

— Maintenant que vous voilà requinqués, je vais vous faire conduire par un ange-planton à la Salle des Festins, vous y retrouverez vos anciens, qui célèbrent cette nuit la Nativité du Sauveur.

Il ajouta, non sans noblesse :

— Vous allez vous mettre quelque chose dans le bide!

Quand les 71 bougres parvinrent devant l'entrée de cette salle, aussi vaste que la baie de Douarnenez jointe au Golfe de Bizerte, un chœur innombrable y chantait. C'étaient toutes les voix des marins de France, depuis qu'il y a une France et une marine française. Anciens airs, cantilènes de Provence, refrains de Bretagne ou du pays basque, strophes fredonnées par les Ango et par les compagnons de Jacques Cartier! Des souffles de *Ça ira* et de *Carmagnole* y passaient, évoquant les combats de prairial. Des accords suaves ou stridents exprimaient le bercement de la houle ou le sifflement des tempêtes. Des accents de *Requiem* résonnaient pour les pêcheurs d'Islande et les Terreneuvas morts en mer, sur les bancs, et tout s'achevait en un hymne de victoire où grondaient, héroïques et lointains, les échos de *la Marseillaise*.

Deux anciens chefs de musique des Equipages de la Flotte, l'un de Brest, l'autre de Toulon, avaient composé ce chœur, sous la direction du père Franck, un type à la hauteur, qui, sur terre déjà, était renommé pour

écrire de la musique agréable au Seigneur et qui, au Paradis, est devenu, comme qui dirait, Maître de chapelle des Fanfares Célestes.

Dans la salle même, quel éblouissement! Le plafond, à cinq cents mètres de haut, tout en pierres précieuses! Sur les parois, plaqués aux murs, tout ce que l'architecture navale a produit de plus resplendissant : les châteaux d'arrière du *Sans-Pareil,* du *Royal-Louis,* du *Louis XV,* de la *Réale* galère amirale, les figures d'avant de la *Bellone* et de la *Minerve;* le tout agrandi et répété plus de mille fois!

Sur la table, les splendides pièces de pâtisserie! Oh! la bonne odeur des plats qui circulaient! œufs de nandou à la cannelle, esturgeons, poissons monstrueux de mers de Chine, chevreuils entiers, pyramides croulantes de fruits des Tropiques. Et les verres débordants de vins rouges, blancs, rosés! Le maître-commis ne les avait pas mouillés, ceux-là!

Intimidés, les 71 types, sur un rang, la main au bonnet ou à la casquette, n'osaient pas avancer.

Mais on les avait aperçus.

— Voilà ceux du *Drapeau!* cria une voix. Puis ce furent dix voix, mille, dix mille voix, cent mille voix.

Ce n'était plus, partout que : Le *Drapeau!* Le *Drapeau!* Un chic au *Drapeau!* Un ban!!

Toute l'assemblée, debout, criait, battait des mains, acclamait les nouveaux venus.

A la table d'honneur, autour de saint Mathurin, patron des matelots, enlevé au ciel sur une ancre de veille, il y avait Suffren, avec sa perruque poudrée, et tout l'équipage du *Héros;* Surcouf, entouré des Frères de la Côte, marins de la *Confiance;* Tourville, en tricorne, le bâton fleurdelysé à la main; Jean Bart, en chapeau à plumes, habit d'or brodé d'argent; Duquesne, Duguay-Trouin, Sourdis, d'Hocquincourt, le commandeur Paul, des Chevaliers de l'Ordre de Malte; les marins du *Vengeur*

gueulant « Vive la Nation »! On voyait encore les marins des deux *Belle-Poule* (celle de La Clocheterie et celle du Retour des Cendres); puis la foule innombrable des ancêtres qui avaient couru les mers sur les caravelles et caraques, pinques gênoises, galiotes à bombes, galéasses, vaisseaux, frégates, galères, corvettes, flûtes, qui s'étaient battus aux îles Lipari, à la Hougue, à Madras, à Trinquemalé... au Mont-Valérien. Au fond, là-bas, d'autres dont on comprenait à peine le langage, qui montèrent la nef de saint Louis, le *Montjoie*, ou nautonniers des croisades célébrés par Villehardouin et Joinville. Plus près, coiffés de casques et de chapeaux de paille, ceux qui forcèrent la rivière Min avec Courbet. Plus près encore, les derniers venus, les gars du *Bouvet*, du *Danton*, du *Saphir*..... les pompons rouges de Dixmude! Manquait un Raffet pour magnifier cette Revue Nocturne des Marins de France, vivants dans la gloire!

De tous côtés partaient des cris :

— Par ici, ceux du *Drapeau!*

— Non! là! A côté de moi, deux places à offrir!

Le commandant Brunet fut accaparé par un groupe d'officiers qui lui donnèrent l'accolade; l'un d'eux, un amiral, le cou engoncé dans un uniforme Louisphilippard, se présenta :

— Dumont-Durville.

Un grand escogriffe s'empara de Fauvel et de Tanguy :

— Alors, mes fistons, vous avez filé votre câble par le bout? Moi, ça m'est arrivé il y a une pièce de cent vingt ans et quelques boujarons, sur la *Preneuse*, capitaine L'Hermitte : Yves Kerlau, de Quiberon, gabier de misaine, pour vous servir. Ben. Vrai! Les anciens vous suivent de l'œil depuis trois ans! Y en a eu du cassage de gueules! Vous avez bien étalé la secousse! Dans les débuts, j'm'en rappelle, on se f...ait un peu des jeunes, ici, en les regardant faire. « C'est tous mécaniciens et charbonniers, débrouillards comme des cages à poules : y n'sauront

bientôt plus faire la différence entre un nœud de vache et un raban de ferlage! » Bon! Y n'ont pas fait plus mal que nous! Y z'ont remplacé le porte-voix par la T. S. F., la mise au sec dans les haubans par le blâme au calepin et les points négatifs qui ne font pas mal aux jointures. Pour savoir où c'est qu'ils sont, ils font — Ah!... Comment qu'y z'appellent ça?... de la radio... go... niote... mes... tripes! Mais ça ne fait rien, c'est le même genre de gars. Allons, restez pas ferlés en boudins. Venez avec moi prendre votre part de la boustifaille!

Le festin continuait, gargantuesque et pantagruélique.

Au dessert, vinrent les chansons. Un bonhomme en pourpoint de buffle, fraise tuyautée, barbe en pointe, salade en tête, compagnon de Samuel Champlain, sans doute, entonna un refrain joyeux du temps de la Ligue :

Sur le port de la Rochelle,
J'ai rencontré trois pucelles
Accompagnant trois puceaux
Huguenots,
Matelots
De Bordeaux.
Eha! Eho!

Surcouf, cravate dénouée, sans gilet, une manche de chemise déchirée jusqu'à l'épaule, d'un coup de dents, comme avant l'abordage du *Kent,* chanta à son tour le célèbre

C'était le trente-et-un d'août!

Alors, ce fut du délire! Les bravos crépitèrent.

Tout le répertoire y passa. On chanta jusqu'au *Petit navire* et à la *Frégate la Danaé,* « chavirée à son troisième voyage » :

Larguez les ris dans les basses voiles,
Larguez les ris dans les huniers!

. . . .
. . . .

Le jour blanchissait. Entre les tables, des séraphins

circulaient, remettant à chaque marin une feuille couverte de cachets et de signatures.

— Qui qu'ch'est qu'cha? questionna Fauvel.

— C'est ta permission de Noël, fiston, répondit Kerlau. Ah! Oui! Tu n'es pas au courant? Tiens! Lis ton règlement, article 58.634... « Il est remis chaque année, le matin de Noël, à toute âme de marin français, une permission de trente minutes pour aller revoir sa famille et les parages où il a navigué. » Vous vous avez jamais demandé pourquoi, le jour de Noël, les marins de France se lèvent plus dispos, pourquoi Honneur et Patrie brillent plus clair dans les batteries? C'est parce que les anciens sont venus les visiter, leur dire : « Hardi! garçons! » (Hardi! garçons! Ah! nous vous l'avons répété, d'ici, depuis quarante mois!) En vous réveillant, ces matins-là, vous croyiez avoir rêvé. Même qu'on dit qu'y a quelque part, dans un Musée, c'qu'y z'appellent, un tableau, *le Rêve,* qu'a représenté quelque chose comme ça; mais on y a mis que des soldats, pas de matelots!... Eh bien! non! c'était pas un rêve!... *C'était vrai!* Si vous avez été de braves bougres, ces derniers temps, y vous ont quasiment un peu aidé, les vieux qui vous aiment bien!

— Lisez les articles suivants, poursuivit Kerlau, ils indiquent la conduite à tenir pendant le voyage : « Il est interdit de... Il est recommandé de... Il convient de ne pas perdre de vue que... » ...Il y en a comme ça vingt-cinq ou trente. C'est de l'ouvrage bien faite, mais faut la connaître. Pour une première fois, j'vous conduis. On va appareiller ensemble tous les trois. La barre dessous! Tiens bon! Embraquez! Capelez vos parachutes! Envoyez!

★

Après quelques secondes de descente en vol plané :

— Tenez, dit Kerlau, nous v'là au-dessus de Nantes. Je laisse arriver sur bâbord avec Tanguy. Toi, Fauvel, pour Auderville, c'est droit devant toi, en remontant.

. . . .

Dans la chambre aux volets clos, l'aube fait filtrer une raie blanche. Sept heures du matin. La chatte Babiole s'étire, miaule. Assise, droite, yeux agrandis et fixes, elle regarde la porte, *derrière* la porte, dirait-on!

Au fond du berceau, le bébé aussi a remué; ses petites mains semblent étreindre quelque chose dans l'air. Un souffle agite ses cheveux, mousse blonde qui l'auréole.

Jeanne s'éveille. L'heure de se lever approche. Ah! relisons la dernière lettre de Louis, parvenue hier soir, glissée sous l'oreiller! Pour la journée qui commence, ce sera un bon viatique!

...A quoi songe-t-elle, sa lecture terminée, les yeux fixés sur le berceau... Si c'était la dernière lettre! ...Il faudrait, privée de son compagnon de route, continuer seule la vie! Seule élever le petit être, en faire une bonne et brave fille normande, lui enseigner le courage, la ténacité, la bonne humeur de la race!

Elle frissonne, mais sourit en même temps, comme réconfortée par un encouragement mystérieux.

— Oui, murmure-t-elle, s'il le fallait, Louis, tu pourrais compter sur moi!

Au dehors, les cloches sonnent; les cloches de Noël! Cloches familières du village! Le vent d'Est apporte les vibrations éloignées des cloches de Beaumont, de Cherbourg, de Valognes;... peut-être, plus affaibli encore, le son de celles qui, là-bas, sur la ligne de feu, à Reims et à Soissons, lancent leurs notes claires ou graves, mariant leurs voix aux échos imperceptibles des cloches de Lorraine et d'Alsace qui montent vers le ciel comme une prière et une espérance.

Jeanne écoute et se recueille. Sa foi naïve de paysanne, foi sans vain ornement, foi sans littérature, lui remémore les paroles du Livre où il est écrit : « Je suis la Résurrection et la Vie et quiconque croit en Moi vivra dans l'éternité. »

ANDRÉ MOUFFLET.

POÉSIES

—

Les fils de trois printemps sont couchés sur la terre.
Vous voilà, mes enfants, lèvres, cœurs, têtes fières,
Beaux enfants pleins de jours jadis dans vos berceaux,
Vous qui dormiez repus contre les seins jumeaux
Avec des papillons et des rires dans l'être!
Pouvez-vous croire encore aux verdures champêtres?
Le soleil a menti à vos regards joyeux :
Comme vous êtes morts, il est mort à vos yeux.
De vos jeunes espoirs vous tenez la conquête :
Charpente de l'humanité, pauvre squelette...



Enfant, œuf de la femme, ah que mon triste flanc
Recueille et berce en lui le cri, l'émoi, le sang,
L'angoisse de la mort; qu'éternelle je pleure
Ta grâce et ton bonheur. Mère, sainte demeure,
Qu'ont-ils fait des hommes chéris qui t'habitaient,
De la divine chair où ton âme chantait,
De ces doux nourrissons dont tu soignas l'arbuste
Et qui dressaient dans l'air l'orgueil d'un jeune buste?
Moi seule sais pleurer, moi seule connaissais
Les veines et les cœurs que j'avais caressés...



Toute abeille qui vole, étincelle vivante,
Sent l'ombre de la mort sur elle et sur les plantes;
Le chaton de naissance, aveugle au jour nouveau,
Tremble de pressentir l'étouffement dans l'eau;
La vie est un frisson macabre. Les insectes,
Les tièdes animaux et toutes pauvres bêtes
Ont un cœur inquiet et des veines de sang

Autour de leurs petits dont palpitent les flancs;
Le poison de la mort aux germes des entrailles
Se glisse, enjeu fatal des saintes épousailles...



Le poisson allongé poursuit, horizontal,
Le fil de l'eau d'un bout à l'autre de la terre;
L'eau comme un grand poisson s'écaille de cristal
Et cherche son chemin au ras de la poussière.
L'homme est debout. Son front plonge dans l'infini,
Son regard est levé vers la clarté qui passe;
Sur son front, dans ses yeux, vivante, resplendit
Et rêve la couleur du temps et de l'espace;
Et son âme a l'ampleur sphérique des lointains...



Mon cœur est plein de morts comme la vieille terre;
La poussière des morts, ô monde, est la poussière,
Et quand je prends la glèbe entre mes pauvres doigts,
J'effrite votre chair, mes amis d'autrefois.
De ce qui fut créé nul rayon ne s'efface;
Ombres de chair, la vie halette sur vos traces,
Notre sommeil humain suit vos sommeils de morts,
Sur vos souffles épars notre souffle s'endort.
La tombe nous attire en son vieux lit d'argile;
De vous à nous s'élance une force nubile;
Vous enlacez nos corps de vos esprits muets;
Ensemble nous marchons de rêve environnés;
Vous nous tenez les mains, vous baisez notre bouche
Et notre ombre est liée à vos divins mystères...
O morts, dormez, bercés dans l'air et sous la terre;
Les arbres, les oiseaux, les rêves, la poussière,
Les beaux enfants joyeux sont faits de votre esprit.
Humanité des morts, grand peuple de la nuit,
Une chaîne de sang joint nos âmes légères
Et notre ombre est liée à vos divins mystères...



Un sublime chemin de rêve et de lumière
Semble dans l'harmonie escalader l'azur

Et descendre au secret limpide de la terre
Où l'ombre est transparente ainsi qu'un miroir pur.

La poussière est esprit, la terre et la matière
Sont esprit, et notre âme, en son voile de chair,
Est comme une lueur dans l'amour prisonnière,
A l'image du monde un fragment d'univers...

*

Vous voilà sur le sol, vous êtes un cadavre,
Vous qui m'avez souri lorsque j'étais enfant.
Ainsi vous êtes froid, peut-être au pied d'un arbre,
Et vous ne battez plus, ô pauvre cœur vivant!

Vos beaux jours ne sont plus. Tant de matins célestes
Et portant un soleil léger sur leur front bleu,
Tant de petits jardins où vos gambades lestes
Me poursuivaient! Vos yeux ont vu, vos jeunes yeux.

Vos lèvres ont connu le rire de la vie,
Elles ont su le goût odorant du raisin
Et le sucre du miel. O chair ensevelie,
Pauvre jeunesse morte au hasard des terrains...

—

L'HOMME

Le monde n'a de prix qu'au chevet de la mort.
Il le savait de son vivant, celui qui dort.
Rêvons dans ce jardin dont les cendres vécurent,
Dont chacune en son temps composa la nature.
Le soleil fut pensé dans ces restes; l'idée
De jour et d'univers y fut édifiée.
Nous tenons cette image étrange de la vie
Dans le temps, puis la nuit se fait sur nos cerveaux
Et l'univers s'écroule à chaque mort nouveau.

—

L'ANGE

Je donne un univers plus vaste et plus tranquille
Au-dessus des rumeurs, des hommes et des villes,
Embrassant le passé, l'avenir et les jours
En la musique éparse et semblable à l'amour
Qui tient dans son silence et dans sa plénitude
L'unanime clarté des saintes amplitudes...



O terre, chante encore, écoute l'alouette;
On dirait que le ciel se vêt d'azur nouveau
Et que déjà le germe obscur des violettes
Tressaille et va fleurir sur la nuit des tombeaux.

Sur son pied racineux, du fond des sépultures,
L'arbre monte dans l'air d'un geste véhément
Et dresse ses grands bras pleins des sèves futures
Vers le soleil coiffé des pailles du levant.
Frissonne, clair matin, veloute les abeilles,
Vernis la feuille neuve et les bourgeons visqueux;
Comme un convalescent le monde se réveille
Et se recueille encore au giron du ciel bleu.

1914-1918.

CÉCILE SAUVAGE.
(1883-1927)

MOUNA, CACHIR ET COUSCOUSS

—

A mes bons amis d'Alger

LOUIS DE SAMBŒUF, Vice-président de la Société de Géographie;
LÉON FRIDMAN, Grand Rabbin;
AMAR BOULIFA, Professeur à la Faculté des Lettres;
Qui représentent la trinité algérienne, symbolisée aussi par :
La mouna, gâteau pascal des européens;
Le cachir, ensemble des mets rituels des israélites;
Le couscouss, plat traditionnel des musulmans.

F. D.

I

DE PASCUALETE A DEMETRIO

Pierre Sanchez entre au Bureau de Police, expose sa réclamation, se nomme.

— Vous êtes Espagnol?

— Non.

— Français?

— Tse tse... (Double claquement de langue, qui, au Sud de la Méditerranée, exprime : Non.)

Et Pierre Sanchez précise ce qu'il est :

— Algérien.

Avec l'agent nous devons comprendre que ce jeune Ibère représente sans doute la troisième génération d'une famille venue d'Algésiras ou de Carthagène, et qu'il est né en Algérie, — probablement (puisque nous le trouvons à Alger) au faubourg Bab-el-Oued.

Il ressemble bien en effet à un *louette*, abréviation du mot Papalouette ou Paplouette, qui se traduit : le dégourdi de Bab-el-Oued.

Le voilà parti. Sourire balancé. Aisance d'emmanchures. Rajustement avantageux d'une cravate peut-être un peu rouge, pourtant pas criarde sous ce menton, à cause de la peau méditerranéenne et du soleil...

Ah! il connaît ce demi-échalas qui arrive barré d'un vestige de brosse couleur filasse au-dessous du nez. Evidemment un importé par lui ou les siens des départements du Nord.

Il cligne de l'œil, lève le bras droit, tape de la main gauche sur l'humérus, ce qui fait dresser le poing en saccade. C'est un geste de ce pays-ci, à sens multiple. Quelquefois il injurie ou provoque. A d'autres moments il envoie la blague amicale saupoudrée d'une pincée de poivre rouge, le *felfel* de nos cuisines épicées. Pierre Sanchez vient de le retrouver d'instinct pour dire bonjour.

Le Flamand rigole :

— Allez vâ!

Petit assemblage d'un singulier et d'un pluriel redondants qui le dénonce lui-même Algérien. Le blond demande, suivant bien entendu la syntaxe nord-africaine : « *Où tu vas?...* » Ralentissons pour demeurer à portée d'oreille... Veuillez constater que lorsque celui-ci ou celui-là doit répondre : oui, il articule : « *Hé alors!* » A quoi il pourra ajouter dans un sens assez voisin de : « *Penses-tu?* » mais élargi et spécifiquement de chez nous : « *Qu'est-ce que tu crois?* »

★

Ensemble ils se sont trouvés, hier encore peut-être, côte à côte sur les escabeaux de quelque bar où leurs deux mentalités moyennes, à l'aise dans notre folklore, ont plaisir à se joindre de temps en temps, par exemple aux alentours de la place Mahon, qui évoque à différents points de vue, au centre d'Alger, l'image d'une sorte de carrefour.

Il y avait là, comme de coutume, d'autres Algériens qui se nommaient Lombardini, Serra, Xuereb, Papalardo... Le patron, qu'on appelle communément : le Maltais, mâchonnait sous la même lippe un cigare ressemblant à une branche carbonisée et un jargon mâtiné de tous les patois berbéro-latins.

Sur le zinc s'alignaient des soucoupes garnies de petites mangeailles altérantes, les kémias. A côté de chacune d'elles, un grand verre bâillait, prêt à recevoir l'anisette d'Espagne, qui, arrosée à la gargoulette, tourne au lait; après quoi elle vous assomme un métropolitain non averti, aussi proprement qu'eût pu le faire, de son temps, la défunte purée Pernod.

Il n'est pas impossible qu'un de nos peintres ou teneurs de plume soit allé s'asseoir dans un coin de l'*estanco*, afin de s'imprégner le regard de ce raccourci algérien : Profil de Sanchez, au-dessous duquel les plis à bordure lustrée de la *capa* feraient juste. Cheveux au cambouis et petite moustache peignée avec excès du Napolitain. Mâchoires pesantes et impitoyables du Calabrais, conjuguées avec le menton du Sarde en couteau. Derrière le comptoir, l'anonyme de Malte, débraillé de l'encolure, son fumeron planté de travers dans l'huis à ourlets. Et vers le milieu, tel un symbole de la minorité métropolitaine directrice pourtant de cet ensemble, le dégingandé à tifs jaunes, exporté en germe par un des 86 départements, esquissant à son tour la tape algérienne sur l'humérus... « Allez vâ, Pépète! »... ou qui hèle le serveur arabe :

— Ià Mohammed, zid chouïa (encore un peu)! Monsieur Pascualino il a soif!

On boit, on rigole, on échange des « capouliades » à la Marius-plus-cinq; on s'offre le portrait de l'insulaire aux trente-six patois, à son nez, en un super *sabir* renforcé de *salaouètche;* on tend négligemment au voisin un paquet neuf de « Bastos », afin de lui chiper sa

kémia pendant qu'il l'ouvrira puis allumera la cigarette, et Serra aura ainsi gagné la tournée supplémentaire qu'il vient de parier en sourdine avec Xuereb.

Légère baroufa subite au sujet des prochaines élections municipales.

— Ferme ça, *coulo!*

Le mot est plutôt risqué entre Algériens. Pòh! il passe avec une lampée du petit lait à relent d'anis.

Et voici les deux copains, l'Espagnol et le Celte, brusquement debout. Quel est celui qui ouvrira le ventre à l'autre à propos de Pepita, l'entraîneuse du Select-Novelty?

— Entention! crie Cagayous du trottoir. Oilà Galoufa!

Galoufa c'est le ramasseur de chiens enragés. Tout le monde s'esclaffe. L'Arabe hausse l'épaule : « Bâ bâ bâ bâ! »... Lombardini paye l'anisette à Cagayous.

Ce sont de braves garçons, allègrement canailles de geste et de verbe, au diapason qu'il convient de faire vibrer à 200 lieues au midi de la Cannebière, enfants disparates de notre terre un peu forte de Berbérie, jeunes arbres de notre nouveau jardin, conservant encore, en dépit de quelques greffes, l'écorce et le feuillage de leurs espèces respectives, mais dont les racines se sont rencontrées au travers du sol et se nourrissent ensemble de notre humus.

De Sanchez à Xuereb ils se disent tous Algériens. Le grand blond aussi qui se nomme Maurice Berthier. Aucun ne songe encore à se donner spontanément, *en réflexe,* comme Français. Nous avons même entendu, au Commissariat, le « louette » décliner cette qualité, qui strictement est la sienne : « — Tse tse, pas Français, Algérien. » Il venait d'ailleurs de déclarer : « — Je ne suis pas Espagnol. »

Notons qu'à l'Etat-civil de son faubourg son prénom est orthographié Pedro. C'est lui qui de propos délibéré, devant l'indifférence de son père, Miguel, et en dépit de

la désapprobation du grand-père, le vieillard que tous les gens du quartier, ses enfants compris, appellent suivant la tradition le *tio Vicente* (l'oncle Vincent), a tenu à se franciser de coupe. Sans doute lui apparaît-il que « Pierre » habille mieux en Algérie.

A vrai dire, les articles métropolitains sont appréciés et font prime même dans le magasin le plus espagnolisant de Bab-el-Oued. Jusqu'aux petits cireurs indigènes, revêtus surtout de crasse, mais conscients de la puissance de la mode, qui vous poursuivent en vociférant qu'ils vont « vous faire reluire kifkif la glace di Pâris ».

Mais les petits cireurs ne songent pas non plus à se dire Français. C'est que « français » est ici un qualificatif réservé communément à ceux qui arrivent de France, qui ne sont pas, par droit de naissance, Algériens. Il advient même qu'entre roumis on les appelle familièrement des « roumis » parce que, parmi tous les Algériens, y compris ceux d'origine métropolitaine, ils semblent des roumis à coefficient.

— Hé, mon cher, évidemment je vous plains. Voilà un casse-tête chinois pour un roumi!

Sur quoi le Conseiller à la Cour d'appel né à Constantine tape sur l'épaule du collègue transplanté de Bourges et qui va présider les débats enchevêtrés d'une affaire criminelle arabe.



A part certaines locutions et tournures de phrases algériennes, où domine le... berbérisme (et auxquelles d'ailleurs le magistrat constantinois lui-même se laisse de temps en temps reconquérir), Pierre Sanchez, employé dans une agence de transit, parle le français correctement. Sa fiancée, dactylo chez un avocat, aussi. Ce sont des Algériens au troisième degré. Plaisons-nous à croire que leurs enfants, lorsqu'il arrivera à quelque agent de

s'enquérir de leur nationalité, se diront tout de suite Français.

Miguel Sanchez, le père de Pierre-Pedro, lui, se fait comprendre en français; mais il est des mots français qu'il ne comprend pas.

Aucune allusion de ce chef, bien entendu, aux expressions savantes ou techniques. Je veux parler de certains mots du langage courant, qui cependant ne traînent pas communément dans les ateliers ou vestibules à papotages de Bab-el-Oued. Au reste Miguel ne charge pas sa mémoire sans profit pratique. Lorsqu'il a trouvé de quoi traduire une pensée simple d'une façon nette, il s'y tient. Dernièrement il comparaissait devant un notaire.

— Où demeurez-vous?

— Qué, Segnor?

— Vous permettez? fit un clerc. (Et se tournant vers le Pépé) : Dis, toi, où tu restes?

— Ah!... perfectamente!... rue Fourchaut, Micieu.

Pépé, c'est un diminutif espagnol de *José,* Joseph. En Algérie, tous les Espagnols de la petite moyenne intellectuelle ou sociale sont des Pépés. Pour apostropher le camarade, on prononce Pépète.

Miguel est un brave homme de Pépé. Il se recommande à la sympathie bonne fille de son faubourg par deux industries simultanées, parfaitement honorables l'une et l'autre, siégeant : la première, la plus ancienne, dans un atelier de cannage de chaises, réparation de cuvettes et vases de nécessité; l'autre, qui lui est juxtaposée, dans un estanco intitulé en grandes lettres grenat sur fond orange : *La gloire de la soubressade.*

Le mois prochain, après avoir d'ici là réparé beaucoup de ces récipients pudiques qui sont des objets quasi-rituels en Ibérie, et débité des décamètres de la glorieuse charcuterie pimentée aux Pépés des alentours, à des roumis d'ici ou d'ailleurs, voire à des Arabes demi-louettes, Miguel ira voter pour des conseillers municipaux de son

choix en même temps que son voisin et ami, M. Duchange, employé des Postes.

Cependant, pas plus que son quatrième fils, le camarade de Maurice Berthier, il ne se déclare Français. Et, contrairement à ce qu'a fait celui-ci au commissariat, il a dit, lui, au notaire : — « Io souis espagnol. »

Mais au cours de certaines discussions avec le tio Vicente, il précise, affirme, soutient qu'il est *espagnol d'Alger.* Son fils Pierre représente le troisième degré, lui le second. Il ne renie pas la patrie originaire de la famille, il adopte l'autre qui l'a vu naître, qu'il connaît mieux... Et puis « bien forcé qu'il est de rester là perqué les enfants... Va voir la tête de pataouête qu'il fait Pedro, le jour que, des fois, il débarquera à Carthagène! »

Et il s'anime comme tout bon Espagnol qui discute, il cogne sur la table, crache à terre, lève la main dans la direction de Notre-Dame d'Afrique où trône la Vierge noire parmi les ex-votos et les cierges, et jure que jamais personne ne lui fera quitter Babloued.

Alors le *tio Vicente* referme sa colère édentée; il coud ses vieilles lèvres en une cicatrice demi-circulaire qui tremble.

« Lui l'ancien, le premier des trois, celui qui a amené la maison ici parce que, là-bas, les murs s'écroulaient, s'il a trimardé, rogné, pleuré des fois au commencement, s'il a cassé ses reins à tous métiers pendant plus de cinquante ans, puisatier, maçon, coltineur, charretier, manœuvre, c'était pour pouvoir, un jour, la ramener sur la « vraie terre », quand on aurait entassé assez de pesetas au fond du tiroir pour repartir du côté de Carthar'ena... *Il est espagnol d'*Espagne, *lui!* Et voilà que son fils le plus riche, celui qui en a des pesetas, de quoi remplir deux ou trois des plus grandes cuvettes de l'atelier, celui qui commande aux autres, refuse de rapatrier les Sanchez, d'aller replanter là-bas les murs!... »

Tout cela est pensé en espagnol. Oh! il l'a déjà si

souvent crié dans la langue-mère à ce Miguel, qui parle à présent une espèce de charabia!

La *tia Maria-Conception,* sa femme, les regarde l'un après l'autre, de son coin. Elle gémit, partagée entre le mari et le fils. Elle oublie de refermer sa tabatière pour toucher une amulette que lui a préparée Ignacio el brujo (le sorcier), « celui-là qui vend en trempant dans la fontaine qu'on dit la prière au bas de la Basilique, que le curé il l'aime pas... Pôh! l'aime pas, ça fait rien; maintenant qu'elle a touché, elle a confiance... Après aujourd'hui bien sûr qu'il viendra demain... Aï! pluss que tu en comptes pendant que le *boutifar* il cuit pour quinze personnes, des aujord'hui et des demain qu'il a passé depuis l'arrivée dans la balancelle qu'elle apportait le chargement d'alcarazas (le petit-fils prononce : gargoulettes)... »

Elle ferme les yeux... « Chance qu'on n'a pas chaviré au quai, parce que tout le monde du même côté il ragard' la grande chose de la ville comme une figure toute en plâtre. Descendus les hommes d'abord, ensuite les femmes, malades de la mer. Quand même grimpé qu'on a la rampe, aussi penchée que le sentier de la Sierra. Et Vicente sous le paquet de l'outil, il balance la petite blouse noire; et la couverture rayée elle tombe depuis l'épaule jusqu'à la cheville, côté des fesses bien rondes sous la ceinture rouge... » Elle revoit ça... « Jeune à ce-moment-là, le tio!... Et toute la bande de pataouètes (ils disent ici), elle montait, hue! hue! ouf! chhhh!... Et les hommes avec les marmites et les muchechas (marmaille). Et les femmes, toutes bossues sous les ballots; et qu'elles tenaient les grands pots de nuit en terre brune c mme des nourrissons... »

Benita, la femme de Miguel, sortie tranquillement pendant la dispute des hommes, reparaît. Elle n'a guère de souvenirs et elle déteste perdre son temps. Elle continue à faire sa coutumière et utile navette entre la cuisine et l'estanco. C'est sa zone à elle, physique et morale.

Tout ça, c'est des choses qui commencent plus loin que Babloued. Et alors, *qu'est-ce que tu crois,* pour elle qui est née à Matifou, fille du Mahonnais le jardinier, et qui, depuis son mariage, n'a jamais quitté le quartier de la rue Fourchaut, excepté bien entendu les jours de Mouna?...

— Hô! Dolorès, tu y penses, à la mouna?

Dolorès, sa fille, essaye, devant une petite glace accrochée au mur sous le Crucifix, un nouveau bâton de rouge.

Dolorès de cigarière est passée vendeuse. Elle parle l'algérien troisième syntaxe en élève d'une classe inférieure à celle de son frère Pedro dit Pierre. « Grand regret qu'elle a de n'avoir pas réussi à trouver, comme lui, un jumeau français de son prénom. Rose-Marie ou Jeanine, tu causes qu'elle aurait aimé! Ça fait chic au Trianon. (Le Trianon, c'est un Cinéma de Bab-el-Oued)... La mouna? Hé alors!... Comment pourrait-on, aujourd'hui, *samedi de Pâques,* ne pas penser à la mouna? Rose- Marie ou Jeanine ou Dolorès, quand même qu'elle serait toutes les trois à la fois ou rien que celle-ci ou l'autre, forcé qu'elle y penserait puisqu'elle est d'Alger. Où il est celui-là qui à Alger il pense pas aujourd'hui à la mouna? C'est même pour ça qu'elle a renouvelé ce matin son rouge... »

La grand'mère pense aussi à la mouna. De même à présent le tio Vicente et aussi Miguel qui se lève pour aller fermer l'atelier. Et la rue Fourchaut. Et tout le quartier, qui est surtout espagnol. Et, prolongeant Bab-el-Oued, c'est encore la Marine, qui est surtout italienne. Puis la Place du Gouvernement, le square Bresson, la rue d'Isly, cœur français de la capitale polymorphe. La rue Michelet propage vers le Sud, sur ses quatre kilomètres, le rappel à la mouna, dont, au passage, elle effleure les châteaux et les jardins de Mustapha Supérieur. Après quoi Alger déverse sur tout ce qui se reconnaît

européen dans les trois provinces de l'Algérie l'obsession nord-africaine périodique.

— Ne pas faire la mouna! se récrie la femme du Conseiller de Préfecture. Avez-vous oublié que nous sommes des Oranais?

Pour se dispenser de « faire la mouna », il faut être juif ou musulman... Encore, Allah et Adonaï doivent-ils fermer les yeux au moment de notre Pâque s'ils ne veulent pas apercevoir certains de leurs fidèles respectifs associer la pâtisserie symbolique chrétienne au couscouss ou au cachir de la tradition.

II

LE TRAIT D'UNION

La mouna est un gâteau espagnol, sorte de brioche sucrée, que l'on mange — le lundi de Pâques — au dehors. Qui n'a pas entendu parler de la mouna ne peut être Algérien. La mouna concrétise un rite et devient un critérium. Elle joue encore au signe du Zodiaque : Pâques est dominé par la mouna. Le signe ne disparaît du ciel qu'après cinquante jours, le lendemain d'un autre lundi qui est celui de la Pentecôte.

Ce rite s'impose à la multitude méditerranéenne de l'Algérie avec l'autorité d'une loi promulguée. La brioche au sucre s'avère même plus puissante que les forces naturelles. Il pourrait, le lundi de Pâques, pleuvoir des flissas kabyles et des khandjiars arabes, la pointe en bas : les néo-français, enfants de la mer latine, ne s'en iraient pas moins, allègrement, *au dehors*, n'importe où, par n'importe quels moyens, serait-ce sur le plateau d'un cul-de jatte, et s'abriteraient au besoin sous un pépin démoli, voire simplement sous le vieux sombrero exhumé de derrière une malle, pour manger la mouna de la manière qu'il faut manger la mouna.

Les arcades de la rue de la Marine, du boulevard de

France, des avenues de Bab-el-Oued, ce serait trop étriqué, demi-nocturne, pas assez dehors. Par exemple le secours de quelque barque renversée, soulevée en proue, sur la plage de Matarêse ou dans tel ou tel recoin du port de l'Amirauté... Viva, à la disposition de usted!

Bab-el-Oued se donne tout entier, en ce moment, au culte de la mouna. Miguel Sanchez regrette d'avoir, tout à l'heure, disputé le tio Vicente. Devant lui, la liesse méditerranéenne déborde de la rue Fourchaut, envahit l'avenue de la Bouzaréa.

La voici devant les vitrines de toutes les boutiques, repérant les mounas de toutes tailles, auréolées de fleurs en papier multicolore, pavoisées de petits drapeaux de toutes les nations. Boulangers, pâtissiers, gargotiers... Jusqu'à des merciers qui en « tiennent »... et la marchande de journaux... et le buraliste de la Régie...

Il y a encore des ambulants qui en promènent des hiérarchies sur des planches où des familles dans des couffins, vociférant les mérites congénitaux de leurs pains beurrés... quelquefois avec de l'huile.

Sur le passage de cette procession gastronomique, des cordons idoines propagent une triomphante vénération. Chapelets de saucisses, rosaires de soubressade, d'un rouge onctueux, arrondissent des manières d'écharpes aux portes et fenêtres des cafés, buvettes, bars, bouis-bouis, cambuses.

C'est un balancement de joie colorée et grasse saluant la divinité-symbole et qui en même temps provoque la rituelle gourmandise. Quelquefois cet hommage-invitation prend forme concrète. Tel gargotier par exemple a suspendu au contrevent de son échoppe une tête en carton, réclame périmée de quelque fabricant de cigarettes, chargée de vous présenter entre ses dents de belle fille une langue fumée saupoudrée de poivre rouge ou une tranche de *boutifar* qui est un boudin de haut goût.

Du coup notre curiosité pointe vers l'enseigne, de

haut goût aussi, un peu cousine de celle que nous avons vu décorer « glorieusement » l'établissement n° 2 de Sanchez. Prestige verbal qui enchante l'oreille méditerranéenne emplie de rythmes à l'égal d'une conque marine.

Et le prestige, à la manière de la vénération des charcuteries, déploie ses volutes :

Voici le *Café des Nobles Arts*. Miguel y retrouve d'ordinaire un marchand de bois et un bourrelier lorsqu'il a fini de raccommoder ses pots.

Le *Restaurant-Select* voisine avec l'*Excelsior-Lampisterie,* soucieux l'un et l'autre de proclamer qu'ici on parle le français à la page.

Coiffeur était court, pas assez prometteur pour le client. L'artiste propriétaire a complété heureusement par un sous-titre : *Spécialité de coupe de cheveux.*

Non moins heureusement et au contraire en innovation elliptique s'affirme une dualité conjugale en même temps que professionnelle : *Charcutier-modiste...*

Mais ne pourrions-nous imaginer un petit descendant de Gil Blas au comptoir de cette *Taverne des Nouveaux Pauvres?*

Revenons au rite. Ce soir et demain, le « Couffin de la Mouna » sera préparé. Lundi, de bonne heure, bourré, ficelé, il effectuera sa sortie triomphale et tapageuse de la rue Fourchaut. D'ici là, Dolorès et ses amies, toutes jolies filles, de peau mate, de jarret souple, à réflexes de fox trott et de charleston, apparaîtront brusquement devant les vestibules remplis d'ombre et de commérages, un peu effarées de joie, le collier de corail tressautant; et des éclats de rire à inflexions polyglottes jailliront de leurs petites turbulences. Pierre Sanchez, le verbe encore un peu plus exubérant, paiera peut-être, sur le zinc du *Zigo-bar,* l'anisette à des camarades de toutes les presqu'îles, parmi lesquels il est possible que se trouve Berthier.

Un peu bruyants et mobiles, ces types de Néos!... (Ainsi désigne-t-on les nouveaux français)... Ah! voici un couple qui arrive en diagonale d'un pas de cérémonie. Le Préfet et la Préfète ne doivent pas traverser avec plus de grave lenteur le grand salon du Palais d'Hiver.

C'est une gitane vendeuse de dentelle et un Pépète tondeur de chiens. Ménage régulier? Union à la Bab-Allah (va comme je te pousse) ainsi que disent les Arabes? La jupe évasée en crinoline et le pantalon à genoux minces jouent déjà depuis longtemps, semble-t-il, à qui paraîtra le moins râpé. Les bottines qui furent Louis XV se sont nourries avec leurs talons. Les espadrilles du partenaire mâchent leur chanvre. Assez beaux tous deux, sveltes, un peu longs à l'image des jours qui attendent leur pain.

Aujourd'hui l'avenue de la Bouzaréa ne peut pas s'attarder au pain. C'est la brioche qui importe... Bonjour, la dentelle, *à la magnâna!* (une autre fois!). Et le seul qui tonde à Bab-el-Oued, c'est le « spécialiste en coupe de cheveux »... La diagonale cérémonieuse continue. Les manches polis de la tondeuse sortent de la poche à la manière de longs doigts qui seraient ankylosés. La dentelle s'est effacée derrière la hanche en résignation un peu lourde...

Pôh! la gitane et le pataouète feront la mouna quand même. Peut-être sont-ils de ceux qui logent dehors. Eh bien! lundi, ils n'auront pas besoin de sortir...

Quant au reste, il leur viendra par surcroît. Sous le signe de la mouna, comment ne leur tomberait-il pas du ciel algérien quelque morceau de pain beurré? La liesse commune saura y pourvoir. Elle n'est pas faite simplement de tradition. Notez que le signe commande la semaine printanière de Pâques, qu'il est générateur parmi nous d'expansion universelle, physique et morale, qu'il pousse et conduit à la fraternisation du plein air sur le

même rocher à oursins ou dans la même clairière de forêt, qu'il signale à Carmen et à Luigi le nid à faire, à Perez comme à Sanviti et à Xicluma la main à tendre.

Lundi, dans tous les coins de mouna, depuis la Pointe Pescade jusqu'à Matifou, il y aura des Algériens communiant au même pain beurré dans un grand mélange de toutes les races, de toutes les langues, de toutes les mentalités méditerranéennes.

Déjà le mélange, non pas simplement occasionnel mais stable, reconnu en bonne humeur de commodité publique, peut s'apercevoir par exemple à Bab-el-Oued, zone espagnole, où essaiment aussi des Sardes, des Maltais, des Siciliens, — de même au quartier italien de la Marine, où des Pépés tiennent boutique d'espadrilles, de récipients en peau de bouc et de gargoulettes.

Demain, jour de Pâques, si nous entrons, vers onze heures, à la Mosquée dont le minaret jalonne le coin inférieur de la rue de la Kasba, non loin des confins de ces deux quartiers européens, nous pourrons voir le desservant bénir à la fois cette multitude venue de toutes les îles et presqu'îles, murmurant coude à coude le *Credo* en vingt idiomes...

J'allais oublier de dire que cette ancienne Mosquée a été convertie au catholicisme sous le nom de *Notre-Dame-des-Victoires...*

★

Lundi!! Bab-el-Oued n'est plus dans Bab-el-Oued. La Marine a cinglé hors de la Marine. L'un et l'autre sont partout, dans la forêt de Baïnem, à Fort l'Empereur, au Climat de France, sur les rochers courant au ras de la mer en direction de la Pointe Pescade, sous les vénérables oliviers tordus de la Vallée des Consuls. Ils ont envoyé aussi des détachements sur la *Jetée-Nord,* qui s'amorce à l'Amirauté.

La Jetée-Nord, au centre de la rade qui de ses vingt-

cinq kilomètres incurvés entre la Pointe et Matifou peut l'apercevoir, va ressembler aujourd'hui à une sorte de carrefour ethnique, en quoi elle s'apparentera à la place Mahon, rendez-vous des Lombardini, Xuereb, Serra, Papalardo, autour de Berthier, à côté de Cagayous et en face de Mohammed.

La Place Mahon et la Jetée-Nord sont d'ailleurs voisines. De celle-là on peut venir à celle-ci en quelques minutes. Chemin qui pourrait décupler de longueur sans désagrément pour le touriste.

La rue de la Marine lui présenterait la Grande Mosquée, ses colonnes de marbre, sa fontaine au bassin usé par les ablutions, ses collections de joueurs d'échecs juifs et arabes, crasseux et guenilleux à souhait pour un œil d'artiste, ses ruelles transversales du plus vieux « morisque » camouflées de noms latins, ses caboulots de navigateurs à fresques naïves.

La rampe qui fait suite troue en tunnel le Palais de l'Amiral au pied du pegnon de Charles-Quint, puis elle côtoie, d'un côté le tombeau d'un marabout, de l'autre le radoub des torpilleurs et conduit au point précis du supplice infligé au Père Le Vacher, consul français, à la gueule d'une couleuvrine turque.

La Jetée-Nord est aussi large, aussi longue qu'une avenue. Elle projette un peu au-dessus de l'eau, aux pieds de blocs évoquant une rangée d'immeubles, sa grande courbe en parallèle du Boulevard de France. La voilà déjà peuplée beaucoup plus que le Square Bresson et la rue d'Isly.

Autrement peuplée d'ailleurs. Là-bas c'est une Algérie où l'on s'étonne de ne presque rien trouver de spécifiquement algérien. Les Arabes eux-mêmes y sont en majorité cylindrés de noir ou de kaki. Impression décourageante d'un quelconque Faubourg Poissonnière. Affairés, importants du ventre, du lorgnon ou de la cravate, les gens à chapeaux apparaissent coulés au moule

du monde unifié des affaires, du pouvoir, des appétits à la page. Ce sont des Algériens arrivés, définitifs, donc finis en tant qu'Algériens, au degré de maturité qu'il faut pour l'exportation en France...

Ici, c'est au contraire de l'Algérie en formation. Sans doute parmi ce peuple de la Jetée-Nord pourrions-nous retrouver la bande symbolique du bar maltais, et encore les trois générations de la rue Fourchaut, du tio Vincente à Pedro dit Pierre. Mais comment nous guider au travers de cette multitude? Les trente-six rivages de la Méditerranée viennent de s'asseoir côte à côte. Pas toujours commodément.

Le voisinage se fait quelquefois tumultueux. Oï, Santa-Madona! voici une *rigna* (querelle) démuselée entre Mahonnais et Siciliens! De chaque côté une dizaine d'adultes, plus bien entendu la marmaille et les nourrissons. L'une des familles a convoyé aussi un malade. C'est une adolescente empaquetée sur une natte. Comment l'aurait-on laissée à la maison? Un jour de mouna!! Pôh! la mer lui fera du bien; le sel lui ouvrira l'appétit. Peut-être le médecin a-t-il ordonné la diète? Aï! misère, une bonne mouna qu'elle te va se l'envoyer!

Et pendant que les « louettes » des deux camps hurlent en serrant la sous-ventrière de laine rouge, l'accordéon d'un cadet tiraille placidement et comprime une habanèra...

C'est ce cadet qui est dans la note du jour. Sainte-Mouna, rétablissez l'unission entre les mouneurs ennemis! La Providence-Brioche n'avait pas besoin d'être invoquée; elle veillait : Paix à tous au nom de tous! Protestations, rires, blagues, amical bombardement de mandarines, de poivrons, de quignons arrachés au pain beurré sacro-saint et dictateur.

— Hô! Pepita, fourre-lui dans la gu... à Manoël, qu'il nous gratte l'oreille avec une fourchette ce coulo!

Manoël ne se fâche pas de coulo. Pepita lui renoue

sa cravate orange. Pour sceller la paix on dansera tout à l'heure en faisant la chaîne entre Palerme et les Baléares. Hé! Madone, l'accordéon espagnol si habla italiano, qu'est-ce que tu crois?...

En attendant, la liesse en appétit rutile au rouge des tomates, se révèle caméléon entre les verts des courgettes, les violets et les gris des coquillages, tombe en arrêt sur les ragougnasses au safran, au felfel, et rebondit à la minute sainte de la mouna. L'anisette, qui avait dit le Bénédicité, récite les Grâces...

Ite, missa est! c'est-à-dire : en avant les castagnettes, les mandolines, les guitares, — et le jarret de Chiquito qui est élastique, hardi, son talon tumultueux, — et le torse souple, cintré de Santita sous ses bras de modèle nus, et ses joues un peu trop poudrées peut-être... Poudrées? Hé alors! Qu'est-ce qu'il chante donc, en clignant de l'œil, le pêcheur en espadrilles?

Si tu voï venir comé la Marina,
Io te ferai vère la pesca à la sardina...
Oï Marie, comme tou es joulie
Quand tou mets la poud' dé riz!

Enthousiasme de Santita... Sa tête tourne un peu sous le soleil méditerranéen, au-dessus de cette rade d'un indigo chaud et pailleté qui ondule comme un large rythme... Chut, s'il vous plaît! La napolitaine a coulé avec le batelier de Carthar'ena entre deux blocs. De l'autre côté, sur les rochers, il y a de l'ombre fraîche, à goût de sel. Et le ressac empêchera d'entendre ce qu'ils se diront...

Qui d'ailleurs songerait à déranger les amoureux?... Oï, mouna!... Et puis, jeunesse, fantaisie, exubérance, mais c'est tout cela précisément qui est l'Algérie latine, même en ce moment où l'on s'apprête à fêter son centenaire... C'est cette fusion commencée de toutes les races venues vers notre côte barbaresque qui produira un jour l'*algérien*.

Car nous n'avons encore que *des algériens.* (Il est des cas où le pluriel s'avère plus étroit que le singulier). Notre « Midi-et-demi » se reconnaît incapable de présenter aux visiteurs de la Métropole un « Marius-trente » à profil. Il faudra bien que, de Pascualète à Démétrio, sous l'aiguillon du petit dieu chanté par tous les poètes de la mer commune, on se mêle encore d'aller faire goûter la fraîcheur du sel, dans l'ombre marine des blocs, à toutes les jeunes lèvres cueillies au hasard des rives, de Gibraltar à la mer Egée...

Germaine, attention! Repérez à votre gauche, tapie précisément au ras d'un bloc, cette tête de péninsulaire cuivrée. Du beau « chez nous » pour un peintre. Lui-même vous a repérée, petite Madame, vous si blonde, vous la roumiia arrivée il y a huit jours de votre Touraine. Il vous tient sous ses prunelles de pistolet. Quel bandit! Ce qu'il voudrait vous voler, ce commencement d'algérien, ce sont vos cheveux, vos yeux, votre teint qui sont pour lui ce qu'on ne trouve pas à Napoli, à Malaga, des choses qu'on voit débarquer ici du paquebot de Marseille, des « produits français », qui, vous le savez depuis notre visite à la rue Fourchaut, font prime jusque dans le magasin le plus espagnolisant de Bab-el-Oued...

Soyez flattée, chère amie : une petite affinité de plus s'élabore peut-être, grâce à vous, au fond de ce désir primitif, en bras de chemise et en mévas... Mais, j'y songe, qui sait si tout à l'heure, lorsque ce « navigateur » remettra sa vareuse, nous ne verrons pas à la boutonnière un bout de ruban — celui qu'on ramassait à Verdun?...

★

C'est tout cela qu'observe Mistress London que vous apercevez sur cet autre bloc et qui hiverne à Alger. Cette curious woman examine, au travers de son face à main

et de sa respectability, ce qu'elle appelle du fond de son britannicisme la folie latine.

A côté d'elle, examine aussi l'exubérance méditerranéenne ce long midship fabriqué avec une perche tubée de kaki et des yeux de communiant. C'est lui qui, tout à l'heure, a mis le cap en direction de ce belvédère-observatoire, parce qu'il venait de découvrir par-dessus nos têtes qu'une espèce de farandole se déclanchait sur le glacis précédant les voûtes voisines du radoub et se préparait à envahir toute l'avenue du béton. Et puis de là-haut on voit mieux Alger.

Grimpons aussi!... Peu à peu Alger descend dans notre objectif et se met au point.

Au sommet du décor, la cité arabe appuie sa nuque à la colline et déverse en harmonie l'écroulement immobile de ses petits cubes aveugles, figés en fatalistes dans leur chute.

Plus bas, la cité européenne accoude au balcon de ses boulevards montés sur arches au bord de l'eau ses puissants immeubles à l'aise dans leurs géométries et qui nous examinent de toutes leurs fenêtres.

Traduisez : En arrière, une tête de mauresque voilée qui attend ainsi que toujours, au long des âges, elle a attendu (Hâda ma kane! Voilà ce qu'il y a!). En avant, un être jeune, fort, avide de grandir, de créer, allongeant les bras, prêt à secouer ses épaules, et pour qui « ce qu'il y a » ne saurait être que le commencement de ce qu'il veut.

Pourtant ce que nous voyons se révèle déjà une réussite.

Dressée presque verticale jusqu'au ciel, aussi large que l'horizon de notre regard, c'est une blancheur de marbre régnant entre deux bleus, les bleus nets et solides de la Berbérie, suivant la courbe heureuse de la baie.

En vain l'œil cherche le motif capital de cette sym-

phonie en blanc. Il est sollicité de toutes parts. De l'Amirauté à colliers et pendentifs de faïences, il faut bien qu'il coule sous l'appel de la Cathédrale à cabochons. La Préfecture-Shaharazade aux deux seins debout veut lui raconter une mille-deuxième nuit en plein jour. Types de débrouillard modernes, le Hamma et Maison-Carrée jouent un poker industriel avec des brelans d'usines par-dessus l'immense évocation tropicale du Jardin d'Essai...

Une question surgit : Comment a-t-on bien pu embarquer, sans que personne ne s'en aperçoive, à la fois Nice et Cannes pour venir les disposer avec leurs villas, leurs châteaux, et leurs Palaces sur les coteaux de Mustapha Supérieur? Qui a réussi ce tour de force? Qui, en un demi-siècle, a exécuté ce chef-d'œuvre?

C'est la farandole latine qui répond.

La voici en force, en exubérance, en folie méditerranéenne devant nous et devant Mistress London, sous ses prunelles de hublot.

Et, au passage, nous les reconnaissons, les Lombardini, Xuereb, Papalardo, Serra, — Berthier aussi. Ne vous semble-t-il pas même que c'est celui-ci qui donne l'élan? Parbleu! ne serait-il plus le représentant des premiers roumis arrivés des ports métropolitains derrière les frégates et les corvettes de 1830?

Ses compagnons descendent de ceux qui ont cinglé ensuite des autres rives, dans les balancelles et les felouques.

Tous venaient ici pour se créer un nouveau foyer. Ensemble ils ont édifié cette Afrique latine qui, en bonne justice, doit être fondue, harmonisée en une Deuxième-France.

Mistress London voit tout cela. Le midship aussi. Le face à main et les yeux de communiant viennent de converger. Quelque chose jaillit entre eux qui est un échange d'assentiments :

— Aôh! yes...

— Hé alors! qu'est-ce que tu crois?... dirait-on en algérien.

Assez réussi en effet cet ensemble pour une création de demi-fous!... Ah! si le England pouvait s'annexer Algierss!

III

AUTOUR DES BERTHIER

Celui qui amena ici la maison française était un aîné du tio Vicente, de même que la France en Berbérie apparaît l'aînée de toutes les familles latines.

Il se nommait Népomucène Berthier. Originaire de la Somme, il habitait à Paris et vivait assez chichement, au commencement de 1848, de son métier de confiseur. Après les journées de révolution, ainsi que beaucoup d'autres ouvriers, il se trouva sans travail.

Le chômage est un mauvais conseiller surtout lorsqu'il s'emplit les oreilles des plaintes d'une femme et de trois mioches qui n'arrivent pas à prendre l'habitude du jeûne. Le brave homme sentait fermenter chez lui un levain, qui précisément, à défaut d'autre nourriture, se distribuait à ce moment-là dans le peuple.

Le 19 septembre, l'Assemblée nationale vota 50 millions pour la création en Algérie de *Colonies agricoles*, afin « d'occuper » ces parisiens jeûneurs malgré eux et qu'on devinait prêts à se faire turbulents.

Népomucène accepta de s'embarquer pour l'Afrique. Le confiseur se trouvait ainsi recruté en qualité de colon en même temps que d'autres travailleurs appartenant à tous les genres de métiers.

Que savait-il de l'Afrique? Ceci à peu près : Que c'était un pays chaud, où des soldats enjuponnés de rouge qu'on appelait Zouaves se battaient 6 jours sur 7 contre les « Mahoms » dont le péché mignon était de

couper la tête aux chrétiens, — et que certains civils, dont on avait dit qu'ils étaient allés chercher fortune par là-bas n'avaient reparu nulle part et ne donnaient jamais de leurs nouvelles.

Au cas où ces soldats et ces civils, bénéficiant d'une chance plutôt clairsemée alors dans le bled, n'eussent pas été, les uns décolés en effet par les yatagans, les autres fauchés aux chevilles par la fièvre paludéenne, la dysenterie, le choléra — avec plus de régularité encore précisément dans la région pour laquelle le contingent de Berthier avait reçu sa feuille de route, — voici ce qu'ils eussent pu raconter en raccourci :

Depuis 1830, on pataugeait dans les boues des marécages infectées de miasmes, la cervelle à moitié cuite sous l'aveuglant et lourd glissement du siroco.

A côté du camp, alerté, presque chaque jour, par les attaques de la tribu des Hadjouths et, deux nuits sur trois, par les incursions des pillards, une plèbe aux muqueuses ternes de petits marchands, bistros, vagues maraîchers, aidait les soldats aux travaux généraux de desséchement, si desséchants aussi pour les hommes qu'on les avaient baptisés « *travaux funéraires* ».

La quinine devenait une « consommation » de café. A Alger, une figure de « mort debout », au dernier degré manifeste de la cachexie, se qualifiait : « *tête de Boufarik* ».

La quasi unique ressource du pays était le fourrage. A ceux qui conservaient encore un peu de souplesse aux reins et de ressort aux jarrets, on donnait une faux et en même temps un fusil. Au-dessus de la pampa rachitique, le canon de l'arme se balançait derrière les épaules au même rythme que l'instrument devant les genoux. Les faucheurs, pour casser la croûte, formaient les faisceaux et plaçaient des sentinelles.

Plusieurs fois il advint que l'un d'eux, pris soudain de fièvre, ayant voulu regagner le naissant village, avait

été saisi aux cheveux par un cavalier en burnous qui, le soulevant contre le pommeau, lui avait scié la gorge, puis, laissant retomber le corps comme un sac mou, était reparti sur son galop non ferré.

La nuit, les meules de fourrage, produit de ce labeur de forçat, flambaient; et, pendant que les hommes couraient au feu, il arrivait que des femmes demeurées dans les cahutes étaient happées, ligotées et enlevées par les incendiaires.

Il arriva aussi que l'une d'elles, Mme LAURANS, défendit sa maison à coups de fusil.

En 1840, le chant de guerre monta du fond de la plaine. Des fermes qui, pierre à pierre, s'étaient exhaussées au-dessus des pestilences et avaient réussi à étendre autour d'elles un peu de fécondité, commencèrent à chanceler sous l'assaut. Un courrier apporta aux colons l'ordre officiel d'abandonner leurs cultures.

PIRETTE refusa. Seul dans sa taupinière de briques, il tira pendant la nuit 260 coups de feu sur les « perceurs de murailles » qui l'assiégeaient et l'avaient blessé.

C'était l'époque où les courriers précisément étaient eux-mêmes attaqués. Une lettre écrite à Blida ne pouvait partir pour Alger qu'avec une escorte. *Le Sergent* BLANDAN et ses 26 hommes faisaient le métier de facteurs des Postes, le jour légendaire où, pour s'être fait tuer un à un en brûlant, tranquilles et économes de leur poudre, jusqu'à la dernière cartouche contre toute une cavalerie hurlante, ils plantèrent sur leur tombe commune la glorieuse colonne de Beni-Mered.

C'était aussi le temps où le général Duvivier proposait « d'empêcher la population de Boufarik de s'épandre hors de son retranchement, de l'amener par tous les moyens à diminuer, voire à se dissoudre, parce que Boufarik était *un malheur* ».

★

Le 23 octobre 1848, à Paris, Monseigneur Sibour, en présence des autorités au-dessus d'une foule bourrant le quai Saint-Bernard, bénissait la frégate Montezuma qui levait l'ancre, emportant Berthier, sa femme et ses trois enfants, dans un convoi de parisiens sans travail, vers cette « terre à sépultures ».

On leur avait octroyé de haut de magnifiques discours officiels. D'en bas ils avaient répondu : Vive la France! Vive l'Algérie! Vive la République! (C'est ainsi que se terminent aujourd'hui encore tous les discours algériens).

Après une traversée de 47 jours, le débarquement s'opéra sur les quais d'Alger parmi les mêmes cris, devant aussi un concours d'officiels et sous une bénédiction religieuse. Après quoi, les 834 expatriés allèrent coucher à la caserne des Tagarins.

Le lendemain la colonne partit, escortée d'un bataillon de zouaves, colons auxiliaires, musique en tête. On marcha deux jours. Et l'on arriva, plus loin que Blida, sur les berges d'une rivière à sec dénommée l'Oued Bou-Roumi. C'était là que, de par le vote de l'Assemblée Nationale, les transplantés de 1848 devaient coloniser deux nouveaux *centres :* Bou-Roumi et El-Affroun.

Ce que les cinq personnes de la famille Berthier trouvèrent comme abri dans le rectangle jalonné qui figurait El-Affroun ce fut une baraque en planche mal clouées, dont le battant tournait sur des charnières fabriquées avec du cuir et fermait au moyen d'une corde. On leur annonça que, dans le courant de l'année suivante, serait affecté à leur usage un logement d'une chambre et d'une cuisine en maçonnerie.

Les zouaves commencèrent à défricher: les civils devaient aménager le futur village. Berthier, confiseur, se trouva accolé dans une équipe à un fondeur, un tisserand, un tailleur, un cocher, un peintre sur porcelaine,

un ex-vétérinaire et un compositeur de musique. Plusieurs, qui avaient quitté Paris en guenilles, reçurent de vieilles capotes militaires.

En dépit de l'insubordination de quelques célibataires semeurs de désordre, la création commença. Romulus, je veux dire « le capitaine commandant la colonie », fit creuser l'enceinte de la Rome naissante, non pas à la charrue, instrument que le compositeur et le cocher ignoraient autant que le peintre et le tisserand, mais à la pioche et à la pelle, outils qu'ils avaient aperçus entre les mains des paveurs sur les boulevards ou des maraîchers dans la banlieue.

Cependant les ménagères installaient des fourneaux en briques devant leurs cahutes, refusant avec vigueur et obstination la cuisine commune qu'on leur offrait, préférant, ainsi que leurs hommes d'ailleurs, manger froid les jours où la pluie éteignait leur foyer rudimentaire. « *Pas de travail en commun! Chacun chez soi!* » Telle fut, à la stupéfaction du chef de la colonie, la déclaration de principe formulée par tous ces colons de faubourg, à qui venait cependant d'être prêché l'Evangile nouveau du collectivisme.

Les enfants, eux, gambadaient ou bien mouraient... Le tout petit des Berthier ferma, un soir, ses yeux de faïence, et un tertre minuscule s'ajouta, dans le cimetière, à une rangée qui déjà s'affirmait le commencement d'un peuple.

Berthier le père continua — la mère aussi. Jean Berthier qui avait 7 ans allait du fourneau-cuisine au chantier de terrassement, suivi de Prosper Berthier qui n'avait pas tout à fait 5 ans.

Tous deux s'arrêtaient pour regarder dans le ciel cette grande montagne, rouge en haut, qu'on nommait l'Atlas, absolument comme ce livre plat ne contenant que des cartes géographiques, qu'ils feuilletaient en mouillant leur pouce, à Paris.

Il n'y avait pas de livres à El-Affroun. Les deux gosses aidaient quelquefois leur père à charger une brouettée de caillasse, à tendre un cordeau, leur mère à éplucher des pommes de terre, à laver le linge.

Leur plaisir, c'était surtout d'assister à l'égorgement de maigres moutons qu'on achetait aux Arabes. Souvent les vendeurs consentaient à couper eux-mêmes le cou à ces bêtes. Ils le faisaient en satisfaction souriante, habitués à l'opération qui chez eux se double d'un rite, amusés aussi de donner une leçon aux roumis.

Jean et Prosper restaient un peu à distance, regardant l'homme au guennour, aussitôt la coupure tirée d'une oreille à l'autre à renfort du coude, sauter en arrière, le burnous étendu en ailes, pendant que le paquet laineux, secoué d'un spasme muet, se vidait de sang.

Les colons se vidaient de sang aussi. Dès 1849, la fièvre paludéenne, sortie des marais, avait entrepris, par réciproque de bon voisinage, de coloniser les Parisiens. Le fondeur, compagnon de Népomucène, s'en alla à son tour dormir sous un tertre, puis un agent d'affaires, suivi bientôt d'un fleuriste...

Comme les petites maisons qui devaient remplacer les baraques commençaient quand même à s'élever doucement en groupes, le choléra, associé déjà connu de la fièvre, vint frapper aux portes, entra malgré les serrures. Et Berthier le confiseur s'en fut rejoindre, dans un coin du champ qui était, à ce moment-là, le plus cultivé d'El-Affroun, le fleuriste, l'agent d'affaires, le fondeur, et le tout petit aux yeux de poupée.

La mère pleura, assise sur une caisse servant d'escabeau, ses deux gosses de 8 et 5 ans serrés contre elle. Les demi-vivants, ses voisins, assez démunis, l'aidèrent. Le chef de la colonie lui trouva une occupation non cataloguée dans un vague service de nettoyage, afin de lui laisser l'usage de la maison bâtie par le mort.

Mais janvier 1851 parut; il ouvrit, comme dans l'Ecri-

ture, les cataractes du ciel; et commença une de ces pluies d'Afrique évoquant les 40 jours et 40 nuits qui aménagèrent le Déluge. Un matin, l'inondation envahit ce qu'on appelait la rue du Nord. Mme Berthier, « évacuée » la veille et logée au camp, ne retrouva, le surlendemain, que deux murs sur les quatre entre lesquels elle devait continuer sa vie amère dans la Mitidja.

Sans doute pourtant était-il écrit qu'El-Affroun deviendrait plus tard une terre de prospérité. On annonçait que la mort ne comptait pas, que des vivants de l'autre côté de l'eau étaient en route pour lui tenir tête, la faire reculer, agrandir le rectangle de Romulus, sauter comme Rémus par-dessus le retranchement. En attendant, c'était le cimetière d'El-Affroun qui prospérait.

Aussi lorsque le chef communiqua à Mme Berthier qu'un colon de Boufarik lui avait demandé une femme de peine, la veuve emmena ses enfants parmi ce quartier populeux des tombes. Elle s'agenouilla, entre eux, devant les tertres déjà affaissés qui couvraient leurs morts, leur fit dire adieu, tout haut, en mots simples, aux deux croix de bois.

Puis, au matin, montés sur le même mulet, emportant un sac à avoine où tenaient leurs hardes et ustensiles, ils partirent derrière un détachement qui patrouillait.

★

Boufarik — qui, avant la conquête et à ses débuts, n'était qu'un *point d'eau* devant l'emplacement d'un marché hebdomadaire indigène, c'est-à-dire un puits sous quelques arbres dont le caïd faisait des gibets et où pendaient généralement une demi-douzaine de corps déchiquetés par les charognards, — devenu ensuite ce que les soldats du 10e léger avaient appelé le *Bazar* (mercantis et prostituées) à côté du *Camp d'Erlon*, puis

un centre agricole sous le nom de *Medina Clauzel* (Clauzel-ville), avec des colons organisés en miliciens, — Boufarik, la grande victime des Hadjouths, de la fièvre, de l'incendie, du pillage, des sauterelles, l'ébauche de cité dont Duvivier disait qu'elle était pour nous « un malheur », le cloaque qui produisait des têtes à quinine, qui s'avérait officiellement vers 1842 « le point le plus mortel de la Mitidja », — venait en 1851, c'est-à-dire 9 ans plus tard, de se voir érigée en *commune française*. C'était, disait-on, une renaissance.

Pourquoi renaissance? Quand donc Boufarik avait-elle vraiment vécu? En termes propres, pendant une dizaine d'années, son existence embryonnaire s'était débattue parmi un néant infect pour arriver à se mettre au jour toute seule.

Enfin elle avait réussi à s'élever au-dessus des boues, à respirer un peu d'oxygène, elle avait planté de muriers ses avenues, elle étendait sur ses terres des vergers, des sauleraies, des orangeries.

« Le cimetière, écrit Trumelet, se faisait jardin... Minés par la fièvre, mais soutenus par une volonté de fer, les colons avaient appris à lutter jusqu'à la fin; ils savaient mourir debout, comme les soldats sous le feu, cherchant pour dernier appui le manche de la bêche ou de la charrue »...

Autour de Boufarik se carraient des fermes ressemblant à des blockhauss; des routes s'amorçaient. On commençait à pouvoir communiquer sans trop de péril avec Alger.

Alors arrivèrent pour essayer de vivre à côté de ces Français tenaces, « mourant debout », des frères latins qui eux aussi étaient de rudes hommes : des Espagnols, des Italiens, des Maltais.

Les fils de France en train de créer une France nouvelle protestèrent : « Ne voyait-on pas qu'on leur faisait une injure? » La mère-patrie leur répondit douce-

ment : « Ces étrangers prendront, aux avant-postes du travail commun, des terrains qui continueraient à vous tuer. Ils réussiront à n'y pas mourir, habitués qu'ils sont déjà à la grande misère, à l'extrême fatigue. Ne les renvoyez pas! Accueillez-les au contraire en associés! »

Sans heurts la grande famille européenne se forma. Et à côté d'elle la famille musulmane commença à concevoir que ces roumis n'étaient peut-être ni des adversaires, ni des parasites. Elle se rapprocha. Espagnols, Italiens poussaient la charrue un peu plus loin que les Français. Les Arabes consentaient à venir à la rescousse de l'effort des uns et des autres...

Mme Berthier retrouva chez le colon ariégeois, dont la ferme avoisinait l'ancien Bazar, une quiétude d'esprit, une sûreté du pain quotidien que depuis trois ans elle n'avait jamais vu s'asseoir, même un jour, à son foyer. De leur côté ses enfants purent cheminer chaque matin vers une école où ils retrouvaient l'Atlas première manière qu'ils regardaient, celui-là, comme à Paris, en mouillant leur doigt.

Vers 1860, Jean, qu'on avait placé chez un primeuriste, apportait au logis un peu d'argent, chaque semaine. Prosper, qui venait de terminer ses études primaires et se révélait un dégourdi, cherchait le filon d'instinct dans le tohu-bohu du marché.

Cet ancien rendez-vous d'indigènes à côté du puits et de ses arbres-potences devenait un centre d'affaires dominant et réglant le commerce de la contrée. D'Alger et de toutes les bourgades du Sahel (Rivage) on y venait s'approvisionner de céréales, tabac, primeurs, bestiaux.

Chaque lundi, Prosper « bricolait », réussissait de petits achats, opérait avec bonheur certaines reventes qui le firent remarquer par un Maltais patron d'un *commerce*, c'est-à-dire d'une boutique dans laquelle on trouvait à peu près tout ce qu'il est possible de concevoir sous le signe du trafic, depuis les ferrailles jusqu'aux

cocons de vers à soie, et aussi entre l'ipéca et la soubressade, en passant par les fournitures scolaires, le plomb de chasse, le papier à cigarettes et les objets de piété.

Deux années plus tard, ensemble, le jeune primeuriste et l'employé du Maltais installaient leur mère dans une sorte de restaurant-jeu de boules, où son talent de cuisinière attira des clients de marque, y compris Horace Vernet en voyage, qui, reconnaissant et généreux, décora l'enseigne de Mme Berthier d'un chef-d'œuvre.

L'aisance venait. Jean s'attachait à cette « terre à sépultures », si nourricière aujourd'hui. Prosper, pour qui l'occasion semblait redevenir chevelue, — qui connaissait *son* marché de Boufarik mieux peut-être que le Maltais, aussi bien que certains colporteurs juifs rompus au jeu productif des rafles, — qui, au rythme de ses multiples opérations, distribuait pour le plus grand profit du restaurant-jeu de boules une réclame adroite, était tombé un jour en arrêt devant des voitures faisant un important service public d'un côté vers Blida, de l'autre jusqu'à Alger.

C'étaient des *corricolos* de réforme, peinturlurés et mouvant sur leurs ressorts telles des felouques sur un tangage doublé de roulis. Cela arrivait aussi bondé que des soutes de cargo. Cela repartait avec des caisses accrochées sous les essieux, des poulets pendus au-dessus des roues, des voyageurs en lapins ou en écureuils derrière l'échelle, sur la bâche, au hasard des marchepieds. Il y avait un Dieu pour ces candidats à l'accident, Allah peut-être qui a déjà tout écrit et au nom duquel la mort s'accepte en placidité. Et cela se dénommait soit avec candeur soit au travers d'une tranquille malice : *Léjé zéfir, L'Habrize de maire, Laiclère, La Douce Heure des Dames...*

Prosper se fit, un matin, publier par le clairon municipal : « entrepreneur du *Veaulovan,* voiture à volonté

et publique, correspondant du restaurant Berthier mère, celui-là de la grande enseigne de M. Vernet, le premier et principal peintre de tout Paris ».

Faconde rigolarde, bonne volonté « arrangeante » et dégourdie d'un galopin de 17 ans, dont la vitalité amusante conquérait jusqu'aux fiévreux... Bientôt la cuisinière, veuve du confiseur, celle qui, à El-Affroun, pleurait sur une caisse servant de siège, eut terminé de payer sa maison de Boufarik...

Et quelques années plus tard, pendant que Jean achetait un lot de terrain, Prosper s'annexait un commerce d'embarquement de moutons pour la métropole.

En 1865, l'Empereur en habit de Général, escorté d'un état-major où les burnous chamarrés fraternisaient avec les épaulettes et les hausse-cols, et l'Impératrice entourée de dames d'honneur en crinolines s'arrêtaient devant l'enseigne signée Vernet.

Napoléon III se faisait présenter par le maire « la courageuse femme et les deux braves gamins de faubourg, qui, avec d'autres exilés volontaires, avaient contribué à faire du marais infect une oasis ».

Et il parut acquis, en ce jour de justice rendue à la cité, proposée, quelque 20 ans plus tôt, par Duvivier pour une évacuation immédiate parce qu'elle ne serait jamais qu'une nécropole, que « ses douze cents ans d'infection putride étaient en train d'enfanter l'*émeraude de la Mitidja* ».



Pourtant il advint qu'en 1868 Mme Berthier mourut du typhus. Mais Jean venait d'épouser une Espagnole active et intelligente, et Prosper était fiancé à une Dauphinoise, fille d'un déporté de 1852. La famille comptait trois tombes dans la Mitidja. Il y avait aussi au nom de Berthier deux toits solides sous lesquels se préparaient des berceaux.

Ici et là les enfants poussèrent, en même temps que montaient et s'élargissaient la vigne, le blé, le sorgho, le tabac sur les terres de Jean et que s'allongeaient les troupeaux conduits par les Arabes de Prosper vers les bateaux de l'Agha.

Au cours des dernières années du siècle, la famille Berthier essaima. L'une des petites-filles du confiseur avait épousé un officier de Bureau arabe et était partie pour le Sud. Une autre, mariée à un prospecteur de mines, vivait aussi en nomade. L'aîné des fils de Jean prenait la direction de la ferme paternelle, le second s'associait avec un propriétaire de Maison-Carrée, pendant que le plus jeune allait travailler chez un géomètre-expert à Blida. Du côté de ceux de Prosper on s'adonnait au commerce et à l'industrie.

Et la vague familiale s'étendait. Sort multiple qui enrichit subitement le vigneron de Maison-Carrée, vers 1908, sous la pluie d'or inondant le bled après plusieurs années de mévente, — qui transmua le géomètre en *Délégué financier* influent, aux environ de 1910, — qui révéla chez un des jeunes un tempérament de journaliste sympathique en dépit et ensuite à cause de sa turbulence, — qui laissa choir un quatrième ou un cinquième dans l'ornière des déclassés, les poids-morts qu'il faut traîner quelquefois, —et qui du Benjamin, c'est-à-dire Maurice, le grand diable couleur de filasse, portrait de l'arrière-grand-père né en Picardie, et algérien presque à la façon de Pierre Sanchez, fit un employé de situation déjà enviable dans une entreprise industrielle du Hamma.

Deux Berthier tombèrent, l'un à Charleroi, l'autre à Verdun.

Les survivants, dispersés, restent unis. On se retrouve de temps en temps en famille, à la ferme de Boufarik. Cette année, Maurice manquait à la réunion coutumière du lundi de Pâques. Ah! c'est que ceux de Boufarik

viennent à Alger au moins une fois par semaine dans l'auto, ...que Maurice, fils de blédards, trouve une saveur particulière à l'atmosphère de la rue d'Isly,... qu'il a 25 ans,... et que, ce lundi, une petite cigarière amie de la sœur de Pierre-Pedro, un peu poudrée peut-être (heu! heu!... Oï Marie, comme tu es jolie!...) devait aller faire la mouna sur la Jetée-Nord.

FERDINAND DUCHÊNE.

(*A suivre.*)

A PROPOS D'UNE MAJUSCULE DANS LE POÈME D'ALFRED DE VIGNY
« LA BOUTEILLE A LA MER »

—

Les « Bibliophiles de l'Automobile-Club de France » m'ont confié le soin de leur première publication : *Les Destinées*, illustrées par Albert Decaris. J'ai donc eu, entre autres soucis, celui de corriger les épreuves qui sortent de l'imprimerie. Et j'ai pu m'apercevoir ainsi qu'en revoyant un *grand texte* à la loupe, maints petits problèmes pouvaient surgir qui n'étaient pas tous purement techniques. En voici un qui m'a rendu très perplexe. Je ne lui en voudrai d'ailleurs pas trop de la peine qu'il m'a donnée, s'il peut susciter quelque intérêt parmi les fidèles de Vigny.

Il s'agit simplement de réduire une majuscule à une minuscule. Mais cette simple substitution change le sens d'un mot; par là même, elle lève une difficulté, déjà signalée, dans le texte de la *Bouteille à la Mer* et fait apparaître la géographie de Vigny comme beaucoup moins fantaisiste.

Mais relisons le poème.

A la strophe IV, le brick « *court aux rocs indiens* », c'est-à dire fonce sur l'Amérique du Sud.

A la strophe VI, la localisation est plus précise :

le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.

Ainsi tout est très net : le navire se trouve, après avoir sans doute franchi l'archipel Palmer, sur l'océan Glacial Antarctique, mais il est entraîné dans la direction de l'océan Atlantique, puisque « le courant porte à l'est ».

Ces indications seront confirmées, strophe XIV :

Le Capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.

Mais le vaisseau coule, et voilà notre bouteille... à la mer, qui va refaire une partie du chemin parcouru par le navire, car, strophe XVI,

Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède.

Ce « flot de l'ouest », comment l'interpréter? Est-ce un flot qui, venant de l'ouest, porterait à l'est? Non, puisqu'il succède au « flot de l'est », qui, Vigny nous l'a dit, portait à l'est. C'est le courant qui porte vers l'ouest. Ce courant entraîne la bouteille vers le Pacifique. Mais ce ne sera que pour un instant. D'autres courants doivent la saisir, et la ramener vers l'océan Glacial : la strophe XVII nous apprend en effet que

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.

La bouteille va donc partir de l'océan Glacial pour se diriger « vers la ligne ardente », c'est-à-dire très évidemment vers l'Equateur.

Et tout ceci, comme l'a très bien vu M. Estève (1), est conforme à la théorie de Bernardin de Saint-Pierre, sur les courants *alternatifs* des mers.

A la strophe XVIII, Vigny nous parle du « soleil du tropique », et comme la strophe suivante fait mention d'un négrier, la bouteille est certainement dans les parages du Capricorne.

Or, dans toutes les éditions que j'ai pu compulser, depuis l'originale, la pré-originale même, jusqu'à la dernière (celle de la collection des Universités de France, parue il y a trois mois à peine), le début de la strophe XVIII est ainsi imprimé :

Un jour tout était calme, et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.

(1) *Les Destinées*, Edition critique publiée par Edmond Estève, Librairie Hachette, 1924 (Société des Textes français modernes).

Pour le lecteur le plus subtil et le plus averti, la mer Pacifique — avec un grand P — ne peut être que l'océan Pacifique.

Ainsi l'expliquent d'ailleurs tous les commentateurs. Certains rapprochent la même licence dans Leconte de Lisle :

Elle endort le Chili, les villes, les villages
Et la mer Pacifique et l'horizon divin.

(Sommeil du Condor.)

D'autre part, M. Estève semble avoir établi que Vigny a lu les récits des explorations des deux Bougainville. Et Bougainville père emploie exclusivement le terme « mer Pacifique ».

Et pourtant c'est là le point litigieux.

Si ce tropique est celui de la « mer Pacifique », la bouteille flotterait alors en face des côtes nord du Chili. Mais s'il en était ainsi, sa randonnée prendrait des proportions effarantes.

En se ralliant à notre thèse, en adoptant un p minuscule, on se trouve en présence non plus de l'océan Pacifique, mais d'une mer paisible, et on ramène cette randonnée à des limites encore prodigieuses, certes, mais qui du moins ne défient plus la vraisemblance.

Ce qui paraît conforme à la raison et à la logique, c'est que la bouteille, en quittant l'océan Glacial du Sud, « monte en roulant » vers le tropique du Capricorne, *mais dans l'Atlantique* ; elle passe à hauteur du Brésil, continue à longer plus ou moins les côtes, laisse par le travers les Guyanes et les Antilles, et arrive au bout de son année en vue de la Floride.

Car la strophe XX nous dit :

Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

Même en ne comptant l'année qu'à partir de l'été qui lui a « ouvert le rempart des glaces obstinées », et l'a lancée « vers la ligne ardente », c'est déjà du temps bien employé !

Peut-on concevoir qu'en douze mois, aussi favorables qu'aient été les vents et les courants, la bouteille, partie de l'océan Glacial, ait remonté dans le Pacifique jusqu'au tropique du Capricorne — pour le moins — puis soit redescendue, ait doublé le sud de l'Amérique, pour se trouver enfin au travers des Florides, et sans doute y rencontrer le Gulf Stream?

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.

Et encore n'avons-nous envisagé qu'une incursion dans le Pacifique ! Mais s'il doit s'agir de cet océan, on arrive à se demander avec M. Jules Douady (1) si la bouteille n'accomplit pas un périple fantastique, « le tour du monde par l'Australie, l'océan Indien et le cap de Bonne-Espérance ».

Il est cependant difficile de s'attacher longuement à cette hypothèse : non seulement la bouteille, en une année, traverserait l'océan Pacifique et l'océan Indien, mais après après avoir doublé le cap de Bonne Espérance, et se trouvant dans le S. S. E. de l'océan Atlantique, elle sentirait encore la bizarre nécessité de pousser jusqu'aux extrêmes bords occidentaux, c'est-à-dire la Floride, pour enfin rencontrer le vent qui doit la ramener en France !

Non, pour aller de la Terre de Feu aux Florides, la bouteille n'aurait pu faire un tel détour. N'allons pas jusqu'à suspecter aussi sérieusement les connaissances nautiques de Vigny. Il nous paraît au contraire avoir étudié d'assez près les détails géographiques. En effet, non seulement dans l'édition originale du poème (2), mais lors de la première publication de celui-ci dans la *Revue des Deux Mondes*, il n'hésite pas, à propos « des rocs au front chargé d'écumes » (strophe VII), à nous indiquer, en renvoi, le nom de ces rocs : les pics San Diego et San Idefonso. Il est tellement rare de voir un poète prendre la peine d' « expli-

(1) *Alfred de Vigny marin — Observations nautiques sur « la Bouteille à la mer »*. Grande Revue, numéro du 25 avril 1914.

(2) *Les Poètes français*. (Sous la direction de M. Eugène Crépet). Hachette, 1863.

quer le coup », que cette note prouve l'intention de Vigny de rester aussi près que possible de la vérité. Avec un tel souci d'exactitude, le poète n'a pu se permettre l'extravagante fantaisie de faire parcourir gratuitement, sans aucune raison plausible, un supplément de quelques milliers de milles à la « frêle passagère ».

D'ailleurs, en reprenant le texte de Vigny, on y découvre une indication précise qui, à la lumière de l'histoire, vient lever les derniers doutes.

De fait, dans la strophe où elle flotte sur la « mer Pacifique », la bouteille est sur le point d'être recueillie par un navire ; mais — strophe suivante — on entend dans le lointain une lutte entre un négrier et un corsaire. Or si l'action, comme l'a fort sagacement établi M. Jules Douady, se place « entre 1840 et 1850 », la traite ne se pratique plus alors, clandestinement du reste, qu'avec le Brésil. On ne voit pas ce que le négrier, le corsaire et la frégate (1) allaient tous faire dans l'océan Pacifique.

Ainsi, que l'on se réfère à la géographie ou à l'histoire, même une pointe dans le Pacifique ne peut se défendre.

Mais si l'on supprime l'océan Pacifique et le « canter » qu'aurait pu y faire la bouteille, le voyage de celle-ci devient plus raisonnable, plus vraisemblable : il ne paraîtra plus dépasser les limites de la fiction poétique, d'une exagération normale, peut-on dire, et permise à un génie qui, dans son inspiration, ne tient qu'un compte tout relatif du temps et des distances.

Et l'on peut conclure que Vigny n'a jamais eu l'idée de faire entreprendre à sa bouteille ce voyage baroque le long des côtes du Chili, et qu'il n'a pas eu la moindre velléité de parler du Pacifique.

§

D'autres raisons, d'ordre littéraire, pourront encore renforcer notre opinion.

(1) Probablement frégate, française ou anglaise, chargée de la police des mers.

Et d'abord pourquoi, dans la description de cette course folle à travers trois océans (s'il est question du Pacifique), Vigny n'en nommerait-il qu'un, et précisément celui où la bouteille ne semble tirer qu'une bordée ? Il ne nomme, en effet, ni l'océan Glacial, où la voyageuse est retenue au moins un hiver, ni l'océan Atlantique, qu'elle parcourt dans toute sa largeur.

Sans doute, Vigny avait pu lire « mer Pacifique » dans le récit de Bougainville père ; mais ce récit était de 1772 ; et d'autre part il avait aussi lu les voyages de Bougainville fils, publiés en 1837, et dans lesquels il est question, non plus de la mer, mais de l'océan Pacifique. Dès lors, pourquoi aurait-il choisi une appellation archaïque, et qui au surplus prêtait à équivoque ?

D'ailleurs, si on relit avec soin le vers :

Un jour tout était calme, et la mer Pacifique...

on doit constater qu'il est assez gauche et indigne de Vigny. La conjonction *et* ne coordonne rien ; elle produit même un effet désastreux. En prose on écrirait plutôt : « Un jour tout était calme ; l'océan Pacifique... »

Dira-t-on que Vigny a été conduit par le premier hémistiche — avec la nécessité de mettre « et » — à remplacer « l'océan » par « la mer » ? Ce n'eût été pour lui qu'un jeu de modifier ce premier hémistiche et de pouvoir ainsi conserver celui qui s'offrait tout naturellement à lui pour la fin du vers : l'océan Pacifique.

Au contraire, si ce « Pacifique », de nom propre, devient adjectif, tout s'arrange à merveille. Le « et » vaut un « donc » ; et la « mer » est le mot propre, le mot générique. Cette mer, Vigny nous l'a montrée dans sa fureur destructrice (strophe II) :

Que dans son grand duel la mer est la plus forte.

Puis la voici calmée (il est temps !), d'humeur toute pacifique, et pour « un jour » seulement peut-être. Mais ce jour-là elle ne pense qu'à jouer avec le soleil.

Il y a ainsi un effet de contraste entre les flots soulevés qui vont anéantir le navire et le sourire de la mer qui berce la bouteille. Le qualificatif vient alors tout naturellement :

Un jour tout était calme, et la mer pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.

Souvenons-nous aussi que pour un esprit imbu d'idées générales comme Vigny — surtout dans ses poèmes *philosophiques* — il n'y a guère de raison pour préciser l'appellation d'une partie de la mer plutôt que d'une autre. Non, le grand drame se joue avec la Mer, la Mer une et indivisible, la mer traîtresse qui, lorsqu'elle a accompli ses méfaits, redevient « pacifique », jusqu'à de proches et rudes lendemains.

Mais qu'en pense Vigny lui-même ? pourra-t-on m'objecter. Autrement dit : consultez son manuscrit.

Je n'ai pu voir le manuscrit de Vigny. D'ailleurs existe-t-il encore ? M. Estève ne cite pas *la Bouteille à la Mer* parmi les huit poèmes des « Destinées » dont, à sa connaissance, les manuscrits sont conservés. Mais en trouverait-on un de *la Bouteille à la Mer*, qu'il faudrait d'abord savoir s'il est bien le véritable original. Il y a des quantités de manuscrits autographes d'un même poème de Vigny. Il reproduisait, avec la meilleure grâce du monde, ses poèmes préférés sur tous les albums d'autographes, que la mode multipliait alors. Pour ma part, dans ma modeste carrière de bibliophile, j'ai eu entre les mains trois manuscrits faits à différentes dates de *la Maison du Berger*.

Tout cependant porte à croire que le manuscrit remis à la *Revue des Deux Mondes* portait une majuscule. Des majuscules en effet qui existaient sans aucun doute dans le manuscrit, toutes celles qui paraissaient inutiles ont été radicalement supprimées par le secrétaire de la rédaction.

Il est difficile de penser que l'on en aurait juste ajouté une là où Vigny n'en aurait pas mis.

Nous voici donc conduits à conclure que Vigny a bien écrit : Pacifique.

Pourquoi l'a-t-il fait ? Est-ce d'une façon réfléchie ou inconsciente ?

Vigny a-t-il entendu simplement, par « Pacifique », « animée de sentiments de paix », et a-t-il mis avec pleine clairvoyance la majuscule ? Nous ne saurions plus que penser... car enfin, quoique les majuscules « arrivent aisément » au bout de la plume de Vigny, même pour de simples adjectifs, aller créer comme à plaisir dans ces parages maritimes, aux appellations diverses, une confusion entre la mer, qui est pacifique par occasion, et l'océan, qui est le « Pacifique » par définition, c'eût été une sorte de plaisanterie à l'égard du lecteur, et, en tout cas, une trop lourde faute contre le bon goût, une faute dont Vigny était incapable.

Non, ne croyons pas à une préméditation.

Si bien qu'une seule hypothèse est admissible, celle du lapsus. Or, sachant avec quel désir de précision géographique Vigny bâtissait son poème la carte sous les yeux, nous sommes obligés d'écarter le *lapsus mentis*. Vigny plaçant le Pacifique entre l'Amérique et l'Europe, non, c'est trop gros, nous ne voulons pas nous y arrêter. Et nous nous en tenons au *lapsus calami*.

Sur l'origine de ce lapsus, on pourrait, il est vrai, demander à la psychanalyse une explication alambiquée, celle-ci, par exemple, que Vigny aurait laissé transparaître, par la majuscule en question, le désir longtemps refoulé de faire un voyage dans le Pacifique. Mais le lapsus s'explique aussi par un accident dû à l'automatisme mental et visuel : le mot Pacifique s'écrivait, surtout alors, plus souvent avec un P qu'avec un p. Et peut-être aussi est-ce un souvenir inconscient des récits de Bougainville.

Le lapsus a, de toute manière, été facilité par l'emploi effréné que faisait Vigny de la majuscule.

D'abord pour les substantifs. Dans *les Oracles* (1), quantité de noms communs commencent par des majuscules, sans que d'ailleurs celles-ci ajoutent quoi que ce soit au sens. Non seulement nous voyons ornés de ce signe des « pouvoirs », « doctrine », « révolution », « raison », mais encore des « parlements » et « démocratie ».

Les adjectifs aussi ont les honneurs de la majuscule sans plus de raison : « étoffes Syriennes » (*la Colère de Samson*), « un Pauvre » (*la Flûte*), pris il est vrai substantivement, mais pourquoi, même comme substantif ? Père Libérateur (*le Mont des Oliviers*). Or, quoique parlant du bon Dieu, ce n'est aucunement manquer au protocole que de ne pas mettre de majuscule à ses qualificatifs. D'ailleurs, dans le même poème, Vigny écrit bien « divin Fils » et « divin Père » sans majuscule à l'adjectif. En revanche, il écrit « Peines Eternelles » avec une majuscule pour le substantif comme pour l'adjectif. Dans *Wanda*, nous trouvons « *femmes Romaines* ». Si « Romaines » n'était pas précédé du substantif, ce serait parfait.

Enfin des mots entiers (FATALITÉ), des lambeaux de phrases (OU JE SUIS), des phrases complètes (C'ÉTAIT ÉCRIT ? SUR LE LIVRE DE DIEU), etc., sont composés exclusivement en capitales.

On peut dès lors comprendre que la *Revue des Deux Mondes* qui avait déjà publié de Vigny nombre de poèmes, en supprimant sans recours ses majuscules habituelles, n'ait pas voulu lui chercher noise pour une qui, de prime abord, paraissait plus que plausible, indispensable : mer Pacifique, pour océan Pacifique... évidemment !

Si la *Revue* fut sans pitié pour les majuscules de Vigny, bien que dans ce cas elle ait, à notre avis, perdu l'occasion d'en pourfendre une, certains éditeurs de Vigny ne se montrèrent par la suite ni plus perspicaces ni plus indulgents. Par ses savantes notes de l'édition Conard, M. Baldensperger

(1) Pour ce poème comme pour les autres, nous prenons nos exemples dans le texte reproduit par M. Baldensperger. (Edition Conard.)

nous apprend qu'au moment où Crépet, dans ses *Poètes français*, va publier plusieurs des *Poèmes Philosophiques*, Vigny, « dans une lettre du 15 mars (1862), guerroie pour ses majuscules, suppliant les imprimeurs de se résigner à l'initiale capitale par laquelle il écrit « Bouteille ».

J'ai d'ailleurs pu voir de quelle façon arbitraire des éditeurs avaient supprimé les majuscules de Vigny. Ainsi, et pour ne nous occuper que de *la Bouteille à la Mer*, Michel Lévy, dans les *Poésies complètes*, parues en 1866, laisse la majuscule de Bouteille, strophe VII, alors que le capitaine « *ouvre une bouteillle et la choisit très forte* ». Même si l'on veut par la suite donner une personnalité à celle qui va devenir une intrépide voyageuse, il n'y a aucune raison à ce moment pour la distinguer déjà, alors qu'elle n'est pas encore *la* Bouteille, mais simplement *une* bouteille comme les autres. Strophe XIV, nous lisons le « capitaine » alors qu'à la strophe IV, le « jeune Capitaine » a les honneurs de la majuscule On conserve aussi la majuscule à Négrier et à Frégate (strophe XIX). Il est vrai que la sévérité de Crépet avait trouvé un moyen terme: il maintient la majuscule à « Frégate », mais la supprime à « négrier » ! Michel Lévy ne touche pas aux majuscules parfaitement inutiles d' « art » (strophe XXIV), de « penseurs » (strophe XXV), de « savoir » (strophe XXVI). En revanche, il a eu le tort, semble-t-il, de supprimer, à la strophe IV, le *C* majuscule de « celui », puisqu'il s'agit de rien moins que Dieu.

Il se résigne, il prie ; il se recueille, il pense
A celui *qui soutient les pôles et balance*
L'équateur hérissé de longs méridiens.

Or, ce *C* majuscule qui n'existait pas dans la *Revue des Deux Mondes*, l'édition originale de Crépet l'avait fort convenablement rétabli.

En tout cas, aucun éditeur n'a jamais touché à la majuscule la plus condamnable, à mon humble avis, celle de « Pacifique ».

J'attends cependant l'objection que l'on ne va pas manquer de me faire : « Mais en admettant que Vigny ait commis un *lapsus calami*, lors de la publication de son poème dans la *Revue des Deux Mondes*, il a encore eu assez de temps devant lui pour corriger la coquille. Et comment l'aurait-il laissée dans la publication des *Poètes français*, faite par Crépet dix ans plus tard ! »

C'est vrai. Mais il est infiniment probable qu'il ne l'a jamais *vue*. Il avoue lui-même dans le « journal d'un Poète » la « tyrannique distraction » dont il était victime. Cette distraction était légendaire. Jules Claretie (1) nous en donne quelques preuves assez savoureuses.

M de Sainte-Beuve a déjà noté quelques-unes des distractions de M. de Vigny. Dans *Le Capitaine Renaud*, par exemple, le héros du récit se met à lire une lettre, sur le boulevard, au milieu d'une obscurité profonde, ce qui est difficile à admettre. Puis tantôt il est officier dans la ligne et tantôt dans la garde. Une anecdote à ce propos : Alfred de Vigny rapportait à Bourdilliat, son éditeur, les épreuves de son volume de *Poèmes antiques et modernes*. — Chose étonnante, dit-il, je n'ai pas trouvé une faute à corriger. — Je n'en sais rien, mais... c'est impossible... — J'ai lu et relu attentivement. Tout est pour le mieux. Voici le bon à tirer. — On imprime le volume, on le met en vente, et, l'entr'ouvrant par hasard, Bourdilliat trouve le *premier vers* ainsi défiguré :

> *Le soleil* PLONGEAIT *sur la cime des tentes*
> *Ses obliques rayons...*

Il fallait *prolongeait*. L'édition de la Librairie Nouvelle conserve encore la marque de cette distraction.

Je me permettrai d'ajouter que j'ai eu sous les yeux la 7e édition des *Poèmes* : c'était toujours « plongeait ».

Ce qui est plus grave, c'est qu'avec « plongeait » le vers est faux ! Et il a dû repasser plus d'une fois imprimé ainsi sous les yeux de Vigny lui-même. Comme *a fortiori* a dû le

(1) *La Libre Parole*, par Jules Claretie, Paris. Librairie Internationale, 1868.

laisser impassible dans Pacifique une de ces majuscules pour lesquelles il avait tant de tendresse !

§

Des divers arguments que je viens d'exposer, il semble bien résulter que l'orthographe de Pacifique avec une capitale est vicieuse, et qu'elle ne peut provenir que d'une distraction.

Toujours est-il que si, dans notre édition des *Destinées*, j'ai cru devoir respecter la plupart des majuscules, en me conformant d'ailleurs presque toujours à la judicieuse sélection de M. Baldensperger, je n'ai cependant pas hésité à supprimer la seule qui eût peut-être mérité de déplaire à Vigny. Je l'ai fait d'autant plus volontiers que j'ai cru servir la mémoire du poète en ramenant à ses vraies limites la course de la bouteille à travers deux Océans, une course qui, même réduite à ces proportions, reste encore un « beau voyage ».

Et si l'on me prouve tout de même que j'ai eu tort, il me restera à reconnaître mon erreur et à m'en excuser auprès des lecteurs de cet article... ainsi qu'auprès des collègues de notre Compagnie de Bibliophiles. Vis-à-vis de ces derniers, j'en serai, il est vrai, plus facilement quitte : n'aurai-je pas à leur vanter l'originalité d'une édition « avec *la* faute »... à supposer que celle-ci ne soit, tout au moins pour ce qui proviendrait de mon chef, accompagnée d'aucune autre.

PIERRE BELLANGER.

Novembre 1929.

LA VRAIE MATA HARI

COURTISANE ET ESPIONNE [1]

—

XXXIV

Un ami espagnol de Mata Hari

Don Emilio Junoy est un des défenseurs (sans toge) les plus fidèles de la mémoire de Mata Hari.

Catalan de naissance, il a pris une part active à la vie politique de l'Espagne : pendant la guerre il fut sénateur.

Bien que la Catalogne prétende ne pas être vraiment espagnole, il est bien du pays qui vit naître, il y a trois siècles, du cerveau de Cervantes, *el Ingenioso Hidalgo*, grand pourfendeur de moulins à vent et protecteur de filles d'auberge.

Don Emilio en a l'âme chevaleresque, les illusions, la naïveté et l'emballement facile.

Il est toujours sûr de l'innocence de Mata Hari, il est convaincu qu'elle n'a été qu'une victime des « haines de la guerre ».

Il l'a connue intimement, il a été son ami le plus dévoué.

C'est à Madrid, en 1915, qu'il fit sa connaissance.

A l'hôtel Ritz, où elle était descendue et où il logeait également, elle avait attiré son attention par ses allures de grande dame et par le fait qu'elle était toujours seule.

Mais comme il supposait que, malgré sa réserve apparente, elle possédait un cœur, il cherchait à en être l'élu

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 752, 753, 754 et 755 — Copyright 1929 by Charles S. Heymans.

de passage. Il manœuvra tant qu'un beau jour il devint son voisin de table et put entamer la conversation.

Venit, vidit, vicit.

Don Emilio, probablement par son charme catalan et la séduction de ses paroles, vint bien vite à bout de la retenue de la belle inconnue, qui avait également intrigué Cambo, Dato et Romanones, amis « personnels » du sénateur.

Il réussit à s'attacher le cœur timide de Mata Hari qui dans la suite lui montra une fidélité à toute épreuve.

Dans la capitale espagnole elle menait une vie austère : elle se tenait loin de toute relation amicale, en dehors de son ami Emilio. Douée d'une grande force morale, elle résistait à toutes les tentations et méprisait les occasions les plus alléchantes.

Dato et Romanones avaient exprimé plus d'une fois le désir d'être présentés à Mata Hari, mais elle faisait fi de l'amitié des deux ex-présidents du Conseil : c'est à Don Emilio seul qu'elle réservait ses sourires et sa « conversation exquise et aristocratique ».

Un jour d'abandon, elle lui raconta sa vie, avec toute la sincérité dont elle était capable.

Hollandaise d'origine, elle était née à Java et elle avait épousé le marquis (2) hollandais Mac Leod, mais les mauvais traitements de ce gentilhomme l'avaient obligée à divorcer. Redevenue libre, elle avait parcouru le monde avec les danses qu'elle avait apprises à Java et qu'elle avait fait admirer pour la première fois en Espagne en 1905.

Elle était revenue à Madrid pour y fuir les horreurs de la guerre. En France elle avait laissé un « fiancé » (*novio*), capitaine au Grand Quartier général, avec qui elle correspondait.

Elle avait l'intention de retourner à Paris, pour vendre la maison qu'elle y possédait et passer quelques semaines avec son fiancé. Mais il fallait d'abord que celui-ci obtînt

(2) Don Emilio ignore naturellement que le titre nobiliaire de marquis a toujours été inconnu en Hollande.

un congé et quand il aurait réussi à l'obtenir, il la préviendrait. Il lui fallait donc attendre des nouvelles à Madrid.

Mais Don Emilio, remarquant l'inquiétude et l'agitation de son amie, voulait la décider à quitter avec lui Madrid pour Barcelone. Là elle trouverait la tranquillité et le repos moral qui lui manquaient. Elle pourrait y louer une villa non loin de la mer.

La brise marine et l'air pur des altitudes lui feraient bientôt recouvrer la santé et l'optimisme.

Elle se laissa persuader et promit d'accompagner son ami à Barcelone. Mais le jour où il voulut l'emmener, elle objecta qu'elle attendait un télégramme de Paris, qu'il lui était impossible de partir sans savoir ce que lui dirait son fiancé.

A deux heures de l'après-midi elle reçut en effet la dépêche annoncée, signée du nom de son fiancé et lui enjoignant de partir sans délai pour la capitale.

Don Emilio partit donc seul pour Barcelone, tandis que Mata Hari de son côté prenait le chemin de Paris.

Il ne devait jamais la revoir. Quand elle était arrivée à la frontière elle avait été arrêtée par la police française, sous l'inculpation d'espionnage. On lui avait fait un procès infamant et quelques mois plus tard elle était tombée sous les balles du peloton d'exécution.

§

L'accusation d'espionnage qui avait motivé son arrestation était l'œuvre infernale d'un officier français et d'une artiste catalane, qui tous les deux avaient à venger des amours contrariées.

L'officier était attaché au ministère des Affaires étrangères ; en mission en Espagne, il avait vu Mata Hari et avait reçu le coup de foudre.

Mais la vertueuse artiste ne voulait pas trahir son fiancé (excepté avec le brave Junoy !) et avait repoussé les avances du bouillant amoureux, qui avait résolu de venger cet échec.

L'artiste n'était autre que la fameuse Raquel Meller, alors femme légitime de Gomez Carrillo, lequel, de son côté, avait également cherché à obtenir les faveurs de Mata Hari. Sans plus de succès d'ailleurs que son rival militaire.

Mais Mme Gomez Carrillo croyait qu'il existait réellement une intrigue galante entre la danseuse et son mari.

Et, de concert, l'officier français et l'artiste catalane avaient préparé la perte de la délicieuse amie du sénateur, sans qu'on ait jamais su comment ils s'étaient connus et concertés pour exercer leur commune et terrible vengeance.

Ils avaient averti la police française, dénonçant Mata Hari comme espionne et lui avaient envoyé un faux télégramme pour l'attirer en France.

Don Emilio ne devait jamais plus recevoir de nouvelles de son amie. Il demeure persuadé qu'elle lui a écrit de sa prison, mais que sûrement la censure française a intercepté les lettres éplorées de sa Maya chérie.

Le pauvre sénateur, apprenant que Margarita était tombée dans le piège que la police française lui avait tendu, à l'instigation du méchant officier et de la vindicative Catalane, résolut de la sauver coûte que coûte. N'entendant que son courage, il eut l'idée de voler à Paris, d'aller trouver le rapporteur du 3e Conseil de guerre pour démontrer l'innocence de l'inculpée. Mais il se ravisa : il resta à Madrid ou à Barcelone, ne démontra rien et attendit, dans l'inaction, la mise en jugement et la condamnation.

Il ne songea nullement à se faire citer comme témoin à décharge. Il envoya simplement, avant l'exécution de la condamnée, un télégramme héroïque (l'honorable Junoy l'a affirmé lui-même, sinon on pourrait ne pas le croire) à son « vieil ami » Georges Clemenceau. Le télégramme portait :

Au nom et en souvenir de notre ami Salmeron qui aimait mieux abandonner la présidence de la République que de

signer un arrêt de mort, je vous prie de gracier Mata Hari, femme et artiste sublime.

Clemenceau, qui a dû se faire une pinte de bon sang en constatant que son confrère et « ami » espagnol l'avait élevé, Raymond Poincaré *regnante*, à la dignité de président de la République française, répondit laconiquement :

Un ami de Salmeron ne doit pas demander la vie d'une traîtresse à la patrie française.

La réponse brutale du Tigre arracha « quelques » larmes (*algunas lagrimas*) à l'excellent Junoy.

§

Depuis la mort tragique et imméritée de sa bonne amie, « femme et artiste sublime », l'ex-sénateur attend, mélancolique et patient, mais le cœur ferme et sa foi en l'innocence de l'espionne non ébranlée, la revision du procès inique. Un jour viendra, pense-t-il, où Dieu fera justice et où la vérité éclatera.

Il a daigné donner quelques arguments qui plaident en faveur de sa thèse de l'innocence :

A Madrid, Mata Hari avait refusé d'accepter l'« amitié » de Romanones et de Dato. Si elle avait été espionne, elle se serait empressée d'accepter l'amitié de ces deux ex-présidents du Conseil, dont elle aurait pu tirer profit.

Le 3e Conseil de guerre a accusé Mata Hari de relations suspectes avec le préfet de police berlinois, parce qu'elle avait déjeuné avec celui-ci le jour de la déclaration de guerre.

Mais Mata Hari lui avait dit elle-même — et on sait comme tout mensonge répugnait à cette femme « sublime », même quand sa vie était en jeu — qu'elle avait déjeuné avec le préfet de police afin de lui demander la permission de danser dans les cafés-concerts de la ville. Et ce n'était que pour aller demander cette permission, qu'elle avait quitté définitivement la belle villa de Neuilly-Saint-James. Elle savait, en effet, que Berlin *menait la danse !*

Puis, le sagace ex-sénateur est d'avis que, si son amie avait été espionne, elle se serait entendue avec le ministre des Affaires étrangères (!) et non avec le chef de la police locale.

Et voilà !

§

La méchante Raquel Meller, — nous raconte encore Don Emilio Junoy — qui avait contribué à livrer une innocente au supplice, fut tourmentée pendant plusieurs années par le remords, si bien qu'elle finit par faire un pèlerinage à Rome pour demander au Saint-Père le pardon de ses péchés.

Mais elle ne voulut naturellement pas reconnaître le véritable motif de l'audience qu'elle avait demandée au Pape. Dans une lettre, adressée à un journal de Barcelone, elle explique :

He ido a Roma con el irresistible desea de ver a Su Santidad Pio XI. Pero lo que tenia que pedirle no tiene absolutamente nada de suplica. No puedo ni debo decir sino una cosa, y es que he recibido la bendicion del Padre Santo ; lo demas sole concierne a mi conciencia...

Mi visita al Vaticano es muy sencilla : mi entrevista con el Padre Santo solo ha tenido relacion con los sentimentos de caracter privado. Ante todo soy muy catolica y creyente...

(Je suis allée à Rome, poussée par l'irrésistible désir de voir Sa Sainteté Pie XI. Mais ce que j'avais à lui demander n'a absolument rien à voir avec une supplique. Je ne peux ni ne dois dire qu'une seule chose, c'est que j'ai reçu la bénédiction du Saint-Père Le reste n'appartient qu'à ma conscience...

Ma visite au Vatican est fort banale : mon entrevue avec le Pape s'est rapportée uniquement à des sentiments d'ordre privé; Car avant tout je suis une bonne catholique et croyante...)(3)

(3) J. M. Perez Ayala journaliste espagnol, a, le premier, reçu les précieuses confidences de l'honorable Junoy et les a publiées dans un article de la défunte *Espagne* (numéro du 23 nov. 1925, d'ailleurs introuvable). La nouvelle édition de : *El misterio de la Vida*...de Gomez Carrillo a reproduit cette « interview » dans une note, pp. 11-29.

§

Le plaidoyer de l'ex-sénateur espagnol nécessite une petite rectification, puisqu'il a négligé ou ignoré quelques menus *faits* :

1° Mata Hari, en 1915 et 1916, était constamment et étroitement surveillée par la police française, d'abord par la Sûreté Générale, et ensuite par la Préfecture. Les autorités étaient donc au courant de tous ses faits et gestes.

2° Le séjour qu'elle fit en Espagne peu avant son arrestation date de novembre 1916, et non pas de 1915, puisqu'elle rentra à Paris au début de janvier 1917.

3° A Madrid même la mission française, en rapports avec le Bureau de contre-espionnage français, ne la perdait pas de vue. Elle y connaissait bien d'autres hommes que Junoy, — espagnols, français et allemands.

4° Mata Hari quitta Madrid avec un passeport valable, passa sans encombre la frontière et rentra à Paris, libre, au début de janvier 1917.

5° Elle fut arrêtée à Paris le 13 février 1917 — et non à la frontière.

6° Elle n'a jamais vendu aucune maison à Paris, ni ailleurs, vu qu'elle n'en a jamais possédé. En juillet 1914, peu de semaines avant la guerre, elle donna congé de sa villa de Neuilly (Saint-James) qu'elle avait en lo cationet se rendit à Berlin, non pour danser (l'Allemagne du début de la guerre se passait sans peine de danseuses habillées ou nues !), mais pour se concerter avec ses patrons, chefs de l'espionnage allemand.

7° En *octobre 1914* elle loua une maison à La Haye (Hollande) *pour trois ans*. Elle n'est donc pas venue en Espagne en 1915 pour fuir les horreurs de la guerre. Elle aurait pu rester tranquillement dans sa maison de Hollande, pays aussi neutre que l'Espagne.

8° Lors de la condamnation de Mata Hari — 25 juillet 1917 — Clemenceau était simple sénateur ; il ne devint

président du Conseil que le 16 novembre 1917, un mois après l'exécution de l'espionne.

9° Même s'il avait été président du Conseil avant cette exécution, il n'aurait pu gracier la condamnée, le droit de grâce étant la prérogative du président de la République seul et non pas d'un chef de gouvernement.

XXXV

Un roman anglais sur Mata Hari

Ce roman, *The portrait of a Spy* (Le portrait d'une espionne) est l'œuvre de fiction la plus récente sur Mata Hari.

Il a paru fin novembre 1928 (4). Loin d'être une apologie plus ou moins déguisée, ce livre est le résultat d'une tentative honnête et sincère de donner un portrait fidèle de la fameuse espionne.

L'auteur, E. Temple Thurston, a eu la loyauté de commencer son ouvrage, non préfacé, par un aveu :

Il serait impossible d'écrire une vie de Liane Sonrel. Il n'y a pas de succession nette des faits pour l'œuvre de compilation et d'arrangement du biographe. On la voit dans différents endroits : à Bavaria (Batavia ?), à Tangore (?), à Paris, à Madrid, à Londres, puis elle disparaît (*is not seen again*).

Il a eu la modestie d'admettre que dans son livre il n'a pu donner qu'une *impression* : « quelque chose qui, si c'était peint sur une toile, pourrait attirer les regards et, tout au plus, laisser l'esprit intrigué par tous les secrets que cette peinture cache ».

En fait, l'auteur a donné beaucoup plus qu'une impression. Se basant sur les rares données dont il a pu disposer, tout en usant largement de son droit de romancier et en arrangeant les péripéties de la vie de son héroïne sans se

(4) Chez Putnam, Londres.

soucier de leur ordre chronologique, il a fait une étude de caractère intéressante qui respecte le fond historique autant que les lois psychologiques.

Ainsi il a pu tenir la promesse de son éditeur qui avait annoncé *un roman sensationnel* (a thrilling novel) *d'amour et d'aventure, et une héroïne singulièrement attractive.*

§

Mr Temple Thurston a consulté fructueusement des livres connus sur Mata Hari, surtout *Les Espionnes à Paris*, du commandant Massard, que, pour tout ce qui concerne le jugement et l'exécution, il a suivi fidèlement, au point de reproduire jusqu'aux erreurs de son informateur.

C'est ainsi que, le matin de l'exécution, il fait conférer, à Saint-Lazarre, l'avocat de la condamnée avec le commissaire du gouvernement, bien que ce dernier, n'assistant pas à l'exécution, ne fût pas venu à la prison.

D'autre part il s'est permis quelques écarts, tantôt heureux, tantôt maladroits. P. e. Dans le compte rendu de Massard, Mata Hari ne nie pas le radio de l'attaché militaire à Madrid au chef de l'espionnage allemand à Amsterdam, mais en donne une explication absurde.

Chez le romancier anglais l'accusée commence par nier et par s'écrier véhémentement :

C'est un faux (*a fabrication*), ce message... Vous l'avez inventé pour m'intimider. Je n'ai pas peur, c'est un mensonge.

Cette dénégation brutale est sûrement tout à fait logique chez l'accusée qui défend sa tête.

Ce n'est que plus tard, mise au pied du mur, qu'elle donne l'explication qu'on trouve chez Massard.

Par contre Temple Thurston commet une insigne maladresse en attribuant au président du Conseil de guerre une réflexion, faite par un des juges, le commandant C[hatin?] en sortant de la salle des délibérations, et entendue par le commandant Massard :

C'est affreux d'envoyer à la mort une créature si séduisante et d'une telle intelligence... Mais elle a causé de tels désastres que je l'aurais condamnée douze fois si j'avais pu....... (pp. 58, 59.)

L'auteur anglais fait même adresser directement ces paroles par le président à l'accusée quand il lui annonce sa peine.

Or, ceux qui sont un peu au courant des choses de la justice militaire française savent que le président ne communiquait jamais personnellement la sentence au condamné. La lecture lui en était toujours donnée hors de la présence du Conseil.

Par là même toute réflexion du président devenait impossible.

Pour certains détails, Thurston a oublié aussi que l'œuvre du romancier, tout en étant fiction, doit rester *vraisemblable*, surtout quand son sujet a une base historique.

Et il pèche contre cette vraisemblance quand il nous montre son espionne, à Saint-Lazare, portant, le matin où les magistrats viennent la réveiller, une *chemise de nuit en soie*.

Il néglige encore cette vraisemblance quand il raconte que Liane Sonrel, pour aller à la gare d'où l'on ne revient pas, ne mettait ni robe, ni chapeau, mais un simple manteau de fourrures.

Sœur Veronica (= Léonide) en est scandalisée, mais le directeur de la prison (!) trouve de nulle importance ce dernier caprice d'une condamnée.

Celle-ci, à Vincennes, en face des douze fusils braqués sur sa poitrine, et avant que l'officier commandant ait pu commander le feu, ouvre brusquement son manteau « et son corps brillait nu (*was gleaming naked*) pour recevoir les balles dans sa chair ».

Voilà une invention romanesque de fort mauvais goût.

On pourrait citer d'autres passages prouvant que l'auteur manque parfois d'élégance et de mesure.

En revanche, il faut porter à son crédit que son héroïne Liane Sonrel, plus connue sous son nom d'artiste de Mada Garass (quelle malheureuse transformation du joli pseudonyme *Mata Hari* !) est une création fort intéressante, et que, tout en n'évitant pas toujours l'absurde, il a souvent réussi à créer de la réelle beauté, là où il a consulté sa seule imagination aussi bien que là où il a arrangé romanesquement des faits historiques.

Son espionne a surtout ceci d'original qu'elle est à peine connue à Paris en 1910 et 1911 et que ce n'est qu'en 1915, en pleine guerre, qu'elle conquiert Paris par des exhibitions chorégraphiques. Par contre elle prépare son œuvre souterraine contre la France longtemps avant la guerre.

§

Le récit de Thurston commence, en effet, en novembre 1910, chez Paurelle, tenancier, rue Berthe à Montmartre, d'une espèce de cabaret — vraiment peu parisien et encore moins montmartrois — ayant une clientèle de poètes et de peintres plus ou moins bohèmes.

Un soir le cabaretier présente à son public bizarre la danseuse Liane Sonrel, dont la performance se borne à une espèce d'exhibition avec un serpent et à une danse pseudo-orientale, manquant de tout cachet artistique.

Il l'a découverte à Marseille, dans un « dirty little café », qui recrutait sa clientèle parmi les matelots des bateaux du port.

Son histoire : elle était née à Batavia d'un père hollandais d'origine française et d'une mère javanaise, nommée *Van der Zelle* (*sic* !). Comme elle manifestait sa vocation pour la vie religieuse (re-sic !), elle avait été envoyée à 15 ans dans un couvent de sa ville natale.

Mais à 16 ans elle avait été séduite par Gaston Laperque, curé *français* (!) qui célébrait la messe au couvent, et avait mis pour la première fois l'hostie sur la langue de sa communiante (« *he put the wafer on my tongue* »).

Elle s'était évadée du couvent avec le curé qui s'était défroqué. Mais peu après il avait abandonné la jeune fille et avait disparu.

Elle ne devait le revoir que vingt ans après quand il avait perdu jusqu'au souvenir de ses traits :

... The world is too big for women to find the man who spoil them. And it is too small for the women who have been spoiled to find roomf or themselves (p.73,) (5).

... Elle était retournée chez sa mère qui la battait. Son père était alors allé aux Indes Anglaises, où sa mère l'avait fait entrer au Temple de Tangore (?) pour en faire une « nautch girl », une danseuse sacrée.

Dans ce temple Liane dansait devant les prêtres, elle éventait le dieu du sanctuaire et prenait soin de la lumière sacrée. Comme les cent autres danseuses elle appartenait aux prêtres.

Elle n'était pas restée longtemps dans le temple : un *soldat anglais* l'avait remarquée et l'en avait fait sortir.

Il était propre. Il se baignait tous les jours. Il sentait bon comme un savon. Après les prêtres malpropres, ce fut comme un bain turc...

Elle s'était mariée avec le soldat. Deux enfants étaient nés de ce couple mal assorti, un garçon, puis une fille.

Le garçon avait été empoisonné par un domestique indigène et la mère s'était rendu justice en poignardant le meurtrier.

Pour se soustraire à toute poursuite judiciaire, elle avait pris sa fillette Aurore, qui avait trois ans, avec elle, abandonné son mari — que, sans doute, elle avait assez vu — et s'était réfugiée à Pondichéry, territoire français.

De Pondichéry elle était partie pour Marseille, voyageant dans l'entrepont.

(5) Le monde est trop grand pour les femmes pour trouver l'homme qui les met à mal. Et il est trop petit pour les femmes qui ont été mises à mal pour trouver de l'espace pour elles mêmes.

§

On pourrait reprocher à l'auteur cet étrange curé français de Batavia et la propreté de ce soldat anglais, laquelle engage une danseuse sacrée à l'épouser.

Mais il y a dans son livre tant de belles pages, que, gagné par l'émotion, on est disposé à l'indulgence et à lui pardonner ses personnages impossibles.

Il y a les amours du peintre George Le Mesurier, Anglais de Jersey, et de Liane Sonrel, l'étrange danseuse, se terminant par le départ de celle-ci en 1911 pour Berlin avec sa fillette et en compagnie de Herr von Kleingardt « du service diplomatique allemand ».

Il y a les pages évoquant d'une façon saisissante l'affreux cauchemar que ce même George, engagé volontaire dans les « London Territorials », vit durant deux mois dans les tranchées de la ligne de combat.

Puis celles où l'amant trahi revient en congé de quelques jours à Paris et revoit avec une joie délirante l'infidèle Liane, devenue l'artiste Mada Garass, célèbre et riche ; joie qui, le premier jour, se mue en sombre désespoir, quand, dans la somptueuse demeure de Neuilly, le simple soldat se trouve face à face avec le capitaine de Laurent, de l'aviation militaire française, « qui a la clef de la maison » et qui trahira sa patrie pour sa maîtresse.

Et quelle puissance dramatique, quelle frappante vérité psychologique ne peut-on pas admirer dans la douloureuse, la suprême entrevue de George, devenu peintre du « War Office », et de Mada Garass, qui doit mourir deux jours plus tard.

Elle s'accroche désespérément à l'homme qui, jadis, l'a adorée au point de vendre les pauvres objets de luxe qu'il possédait et de s'endetter auprès de ses amis. Elle évoque l'intimité du passé, lui rappelle la nuit où il lui avait glissé une bague au doigt et l'avait demandée en mariage ; et cette autre nuit, la dernière de leur vie commune, où il l'avait

portée dans ses bras en montant l'escalier avec elle (6).

Croyant toujours souveraine la fascination de sa beauté, l'attirance de son corps, elle voit en lui le sauveur qui pourra faire parvenir sa lettre à « un haut personnage en Hollande », lequel interviendra en sa faveur !

Mais en vain s'efforce-t-elle de ressusciter un amour mort. L'ancien amant reste insensible au son de la voix caressante. Même la perspective du supplice prochain, qui attend la belle maîtresse d'autrefois ne peut l'émouvoir.

C'est qu'il a vécu lui-même la vie des tranchées et vu tomber tant de camarades, massacrés peut-être par la faute de la femme séduisante qu'il a devant lui. La conviction qu'elle n'est qu'une espionne justement condamnée a tué en lui tout amour et jusqu'à la pitié.

Et lorsque, à la fin de l'entrevue, il quitte la cellule, elle sent qu'après le Conseil de guerre, c'est lui aussi qui l'envoie à la mort.

§

Le romancier anglais a surtout le mérite d'avoir traité de façon détaillée un épisode de la vie de Mata Hari qui est resté dans l'ombre, savoir son arrestation à Falmouth à bord du *Hollandia* (dont il a fait le *Gelria*), lors de son voyage projeté en Belgique en novembre 1916, et son incarcération à Londres.

Les faits racontés dans les deux chapitres qui s'y rapportent — intitulés *Falmouth* et *London* — sont, dépouillés de l'enveloppe de la fiction, fidèles à la vérité historique. Et comme ils mettent en lumière un sujet pas ou peu connu, ils ont un intérêt capital.

Ils expliquent pourquoi les Anglais ont en 1916 lâché l'oiseau qu'ils avaient attrapé en plein vol, et donnent une version, inventée, il est vrai, mais fort ingénieuse de l'arrestation de l'espionne à Paris en 1917.

(6) L'auteur s'est souvenu probablement du premier chapitre de *Sapho* d'Alphonse Daudet.

La partie la mieux réussie de ces deux chapitres est peut-être l'entretien de l'amiral Gawthorne, directeur du « Naval Intelligence Department », avec Liane Sonrel, qui est venue le voir à l'Amirauté pour se plaindre du boarding-house où elle est consignée durant son séjour forcé à Londres (7).

Dans cet entretien l'espionne tâche d'influencer et de troubler son interlocuteur par ses moyens de séduction habituels : jeux de prunelles, tendres inflexions de la voix, fermeté de la parole, sourires prometteurs. Mais dans ce chef d'une grande intelligence, fin diplomate, psychologue subtil et argumentateur remarquable, elle trouve plus forte partie qu'elle. Et vis-à-vis de lui son appel au mâle reste sans effet.

Le portrait de l'amiral, tracé ici avec amour et d'une réalité étonnante, fait honneur au modèle autant qu'au dessinateur.

Voici une partie de la rencontre des deux jouteurs, lui restant toujours le visage découvert, l'autre dissimulant son véritable jeu sous des dehors corrects et séduisants en même temps.

— Vous croyez donc à l'amour, Madame ?

— Pourquoi pas ? J'en vois tant. Est-ce ma faute si les hommes m'aiment ? C'est leur nature, Monsieur.

— Vous pensez que nul homme ne saurait y résister ?

— Quand le désir le tient, il ne saurait y résister.

— Il n'a pas le pouvoir de contrôler ce désir ?

— Pas le moindre.

— Et que faites-vous de l'honneur ?

— Il n'y a pas d'honneur, Monsieur, chez les hommes quand ils aiment.

— Vous avez une pauvre opinion de nous autres.

Elle haussa les épaules. Elle lui sourit comme si elle souriait devant l'irrésistible entêtement d'un enfant.

— Oh ! non, Monsieur. J'aime les hommes. Ils ont été bons

(7) En réalité, Mata Hari fut incarcérée à Londres.

pour moi. Quelques-uns. D'autres ont été méchants. Mais tous ont été les mêmes en ce sens qu'ils m'ont aimée. Pourquoi pas ? Ne suis-je pas faite pour être aimée ?

Plus loin :

— Madame, je ne veux pas contester votre expérience du monde. Je suis sûr que vous avez grandement raison. Nous autres hommes, nous sommes comme ça. Qu'on nous laisse seuls avec une femme attrayante, et, comme vous le dites, il n'y a pas en nous de force de résistance. Nous nous excusons avec la pensée que nous sommes des hommes. Mais n'avez-vous pas eu, en ces dernières trois années, l'expérience du fait que les hommes ne sont pas seuls dans cette tâche de la guerre ?

Elle secoua la tête. Elle ne pouvait ou refusait de comprendre ce qu'il voulait dire.

— Alors, laissez-moi vous avertir. Je vous ai avertie l'autre jour. Je vais vous avertir une seconde fois. Ne retournez pas en France.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi pas ?

Elle était devenue une autre femme. Il semblait qu'elle venait d'entrer à ce moment même. La créature timide, soumise et séduisante, avec qui il venait de parler, avait disparu. Il continuait pourtant à observer envers elle la même politesse.

— Parce que, Madame, actuellement le monde est sens dessus dessous (*upset down*). Il ne faut pas compter sur les hommes parce qu'ils sont hommes. Ce serait dangereux. Je ne voudrais pas prétendre qu'ils soient des héros, mais ils ont une idée en tête. Vous ne pouvez plus vous fier à eux. — Croyez-moi, tout en respectant votre courage, je vous dis, ne retournez pas en France. L'Espagne n'est pas en guerre. Restez-y ! Je suis sûr que les hommes sont plus dignes de confiance à Madrid.

— Est-ce que c'est tout ce que vous avez à dire ?

— Je regrette que ce soit tout. Je suis un de ces millions d'hommes qui ont cette idée en tête.

§

Le roman de Temple Thurston n'est pas un livre tendancieux. S'il avait une tendance, ce serait celle de démontrer

la culpabilité de l'espionne que l'auteur a en vue et que tout le monde reconnaît.

Le titre même du livre est assez éloquent à cet égard. Le portrait que l'auteur anglais nous a donné n'est certes pas sans retouches, c'est un portrait « romancé » (*sit venia dicto*).

C'est le portrait d'une *espionne*, de l'espionne Mata Hari, et un portrait qui, pour les traits essentiels, ressemble à l'original.

Pour l'auteur il n'y a pas la moindre présomption d'innocence et c'est pourquoi il a pu négliger complètement de s'abreuver à la source des fantaisies échevelées et des impostures intéressées par lesquelles un Gomez Carrillo a prétendu éclairer « le mystère de la vie et de la mort de Mata Hari », et discuter le jugement du 3e Conseil de guerre.

Pour le romancier anglais, toute discussion dans ce sens est superflue et il n'y a rien d'inexplicable dans le crime de Mata Hari : elle a trahi la France au bénéfice de l'Allemagne pour deux motifs : la haine des Français et le besoin d'argent.

XXXVI

Comment naissent les légendes

Le général de brigade en retraite (*General major a. D.*) Gempp, ancien chef du service de Contre-espionnage au ministère de la Reichswehr, a écrit dans la *Kölnische Zeitung* du 31 janvier 1929 un article, intitulé *Dans les coulisses de l'Espionnage.*

Une *seule phrase* de cet article se rapportait à Mata Hari.

La voici avec son contexte :

On a inventé des fables sans nombre sur le service secret allemand ; il aurait accompli les performances les plus impos-

sibles et commis d'innombrables forfaits. *Des cas comme celui de la malheureuse danseuse Mata Hari, qui d'ailleurs n'a en réalité rien fait pour le service d'Information allemand*, ont été singulièrement exploités.

Voilà ce que déclare le général de brigade en retraite Gempp.

On aurait pu le prier de s'expliquer au moins, d'étayer son affirmation par de solides arguments. Mais il paraît croire que, dans la bouche d'un ex-général de la ci-devant glorieuse armée impériale, une simple affirmation suffit.

En cela il ne fait que suivre les beaux exemples de la guerre.

Lorsque les Alliés accusèrent les Allemands d'avoir mis le feu à la bibliothèque de Louvain, d'avoir fusillé des civils innocents, d'avoir braqué sans nécessité militaire leurs canons sur des cathédrales, de faire la guerre d'une façon barbare, d'avoir violé la neutralité de deux pays, les 93 intellectuels réfutèrent ces accusations par de simples affirmations. *Il n'est pas vrai.*

A chaque fait de barbarie relaté par les Alliés, tous ces savants, ces artistes et ces professeurs opposèrent invariablement cette unique dénégation. Elle revenait dans leur manifeste comme une litanie. La seule parole allemande ne contrebalançait elle pas toutes les légitimes protestations des Alliés ?

De même quand l'Allemagne républicaine affirme que l'Allemagne impériale était innocente de la guerre (l'agneau allemand ayant été attaqué par le loup français et l'ours russe), elle ne s'explique pas non plus. La parole de l'Allemagne est supérieure à toutes les évidences !

Pourtant, le général Gempp oublie une chose capitale : c'est que l'affaire Mata Hari n'est pas une chose politique. Bien qu'on ait tâché de la dénaturer, elle n'a cessé d'être une affaire juridique. L'affaire d'une femme qui a été légalement jugée et condamnée par un tribunal régulier.

Et personne ne peut mettre à néant un jugement régulier par une simple affirmation.

Pour la revision d'un procès il faut au moins *un fait nouveau* qui prouve que le condamné a été victime d'une injustice voulue ou d'une erreur judiciaire.

Or, le général Gempp, ayant négligé d'apporter le fait nouveau, a pourtant entrepris — en paroles — la revision du procès.

Il est possible qu'il ne se soit pas rendu compte de tout ce qu'implique son audacieuse affirmation, puisque, après tout, il n'a fait que répéter ce que l'Allemagne a affirmé dès la condamnation de l'espionne et même avant.

Peut-être le général n'a-t-il attaché lui-même aucune importance à ses paroles et a-t-il répété presque inconsciemment la thèse allemande connue, agissant ainsi en bon Allemand discipliné.

Mais ceux qui ont été mêlés directement à l'affaire ont le droit de dire à l'homme qui, *douze* ans après le procès, vient à l'improviste affirmer l'innocence de la condamnée et attaquer la chose jugée :

Avant de vous prononcer d'une façon si catégorique vous avez le devoir — et nous vous mettons en demeure d'accomplir ce devoir — de *prouver* que

se sont trompés, ont agi légèrement ou ont violé les devoirs de leur charge :

1°) le rapporteur, magistrat de carrière, ayant instruit l'affaire pendant six mois ;

2°) le commissaire du gouvernement, magistrat de carrière, qui, dans son réquisitoire, a *prouvé* les *sept* chefs d'accusation à la charge de l'accusée ;

3°) les sept juges du 3e Conseil de guerre qui ont répondu *affirmativement* et à *l'unanimité* à toutes les questions qui leur avaient été posées, et ont ainsi voté pour la mort *à l'unanimité* ;

4°) le Conseil de Révision qui a confirmé le jugement de ces officiers, après examen du dossier ;

5°) la Cour de Cassation qui a rejeté le pourvoi de la condamnée, après examen du dossier;

6°) le président de la République (M. Poincaré) qui a rejeté le recours en grâce, après examen du dossier et après avoir demandé l'avis du ministre de la Guerre (M. Painlevé).

§

Mais, à tous les arguments, le brave général ne peut opposer qu'une seule petite phrase insignifiante.

Il semble malgré tout que la seule petite phrase d'un général allemand porte loin, bien au delà des frontières du Reich. Elle s'amplifie et prend une portée considérable, grâce à certains journalistes français, américains et hollandais.

Voici comment une simple affirmation se transforme en déclaration sensationnelle, en révélation, sous la plume de ces propagateurs bénévoles d'indéfendables thèses allemandes :

Paris-Midi du 5 février 1929.

Mata Hari aurait été fusillée sans raison

(Par téléphone de Berlin, du correspondant particulier du journal.)

Le commandant Gempp (le général est devenu simple commandant. H) qui fut du service d'espionnage et de contre-espionnage au ministère de la Reichswehr, vient de publier, dans *la Gazette de Cologne* un intéressant article plus spécialement consacré à l'affaire Mata Hari (mensonge! H).

Le commandant G. déclare que l'étude de ses dossiers lui aurait apporté la preuve que la célèbre danseuse n'avait pas rendu de services à l'Allemagne pendant la guerre et qu'elle aurait été en conséquence fusillée sans raison.

Par prudence évidemment ce correspondant particulier ajoute :

Nous ignorons naturellement dans quelle mesure on peut accorder créance aux affirmations de l'ancien chef de l'Espionnage allemand dont rien ne prouve qu'il n'obéit pas à des mobiles particuliers en se livrant à ces publications.

NEW-YORK HERALD (édition parisienne du 6 février 1929).

Berlin, mardi. (Source *Paris-Midi.*)

Mata Hari, la belle danseuse qui fut fusillée comme espionne pendant la guerre, n'aurait pas été coupable, après tout, d'espionnage. Cette déclaration sensationnelle fut faite ici (!) hier par le commandant Gempp, chef du service d'Espionnage allemand pendant la guerre (?).

Dans un article de magazine (la *Kölnische Zeitung* n'est pas un magazine, mais un quotidien ! H) le commandant Gempp a traité l'histoire de l'affaire Mata Hari.

Il dit que de minutieuses recherches dans les archives du Service secret allemand lui ont donné la conviction que le gouvernement allemand n'a jamais employé la danseuse en quelque qualité que ce soit.

Lors de l'exécution de Mata Hari, les autorités françaises déclarèrent avoir des preuves irréfutables de sa culpabilité.

NIEUWE ROTTERDAMSCHE COURANT (du 9 février 1929).

(Source *New York Herald.*)

D'après l'information du correspondant berlinois du *New York Herald* (inexact : Le *New York Herald* avait lu et découpé un entrefilet de *Paris-Midi*, H) le capitaine Gempp [le pauvre général, rétrogradé pour la seconde fois, est devenu capitaine! H] qui pendant la guerre mondiale fut le chef du service d'Espionnage allemand, a fait dans un article de revue (!) une communication sensationnelle sur l'affaire Mata Hari. On sait que cette danseuse d'origine hollandaise (elle s'appelait Marie [sic! H] Zelle et était la fille d'un coiffeur [resic ! H] de Leeuwarden) fut exécutée en 1917 à Vincennes comme espionne au service de l'Allemagne.

Or le capitaine Gempp déclare avoir examiné minutieusement tous les registres du service d'Espionnage allemand et en avoir tiré la conclusion que l'exécutée n'a jamais rien fait pour ce service. Aussi il croit qu'il est presque certain que Mata Hari a été condamnée et exécutée innocente.

C'est ainsi que naissent et se propagent les légendes !

XXXVII
Conclusion

L'affaire Mata Hari n'implique aucun mystère. Pour ceux qui connaissent les faits, elle n'a rien d'énigmatique. Au contraire, elle est fort claire.

Le procès de l'espionne a été le procès de tous les espions pendant la guerre. Tout s'est passé normalement. Aucune des nombreuses prescriptions de la loi n'a été violée.

L'inculpée a pu profiter des dépositions des témoins à décharge cités par la défense : d'anciens amants qui lui ont apporté le témoignage de reconnaissance d'un bonheur fugace.

Aucune atteinte n'a été portée aux droits de la défense ; l'inculpée elle-même a toujours pu parler en toute liberté. Aucune pièce secrète n'a été communiquée aux juges hors la présence du défenseur. L'instruction avait été longue et scrupuleuse.

L'accusation a donné des preuves irrécusables ; la condamnation unanime des juges militaires s'est trouvée confirmée par les deux instances supérieures.

Tout s'est passé exactement comme pour les autres femmes jugées pour espionnage.

Pourtant la condamnation de Mata Hari seule a donné lieu au doute, à des négations, à des tentatives de réhabilitation, à des apologies plus ou moins sincères.

On s'est efforcé à rendre suspecte la sentence rendue contre l'espionne. Le nationaliste allemand Guido Kreutzer parle même de *procédure sommaire* (Standrecht) ; il va même jusqu'à appeler le jugement *le jugement le plus monstrueux de l'histoire de la Guerre* (das ungeheuerlichste Urteil der Kriegsgeschichte) et le procès *le procès le plus odieux que connaisse l'histoire de la criminologie étrangère* (denrachedurstigsten Prozesz, den die Geschichte orensischer Verbrechen kennt) (8).

(8) Cf. chap. XXV.

L'origine de toute la suspicion entourant l'affaire Mata Hari se trouve à Berlin. Déjà avant la mise en jugement les journaux allemands avaient écarté la culpabilité, et le *Bonnet Rouge*, docile aux ordres de Berlin, avait emboîté le pas à ces journaux (9).

Par l'arrestation de Mata Hari les Allemands avaient perdu la meilleure de leurs alliées secrètes. Il est naturel qu'ils n'aient pu cacher leur regret de cette perte.

L'exécution, par contre, était pour eux une bonne affaire. Nier que la suppliciée eût espionné pour la cause germanique, puis répandre le bruit que « la France chevaleresque » avait fusillé une *innocente* : quelle aubaine pour la propagande contre la France !

Il est vrai que les Allemands, tout en proclamant l'innocence de Mata Hari, n'en ont jamais donné la moindre preuve, ni même produit le moindre argument pouvant plaider en faveur de leur thèse.

En cela ils sont restés fidèles à leur procédé habituel d'*affirmer* avec emphase, de proclamer souvent contre l'évidence même.

Ils *affirment* l'innocence de Mata Hari comme ils ont affirmé et affirment toujours que l'Allemagne a été innocente de la guerre, comme les 93 intellectuels ont affirmé que l'Allemagne n'avait pas détruit Louvain et que les Belges étaient des francs-tireurs.

La thèse allemande trouve des partisans hors de l'Allemagne et même en France.

Ces propagateurs bénévoles, tout en ignorant ce qu'une longue instruction a établi et ce que les débats du Conseil de guerre ont révélé, parlent, sans toutefois affirmer formellement l'innocence, d'erreur judiciaire.

Ils sont presque tous « pacifistes » ou révolutionnaires (ce qui souvent va de pair). Ces derniers tournent les yeux vers l'Est et sont disposés à accepter comme évangile tout

(9) Cf. chap. XXVIII.

ce qui est proclamé en Allemagne. N'est-ce pas là qu'a vécu et vaticiné Marx, le prophète ?

Anti-militaristes de principe, ils aiment à jeter la suspicion sur les juges militaires, parce que ceux-ci leur sont doublement suspects, comme « bourgeois » et comme « traîneurs de sabre ».

Et quand on leur assure que la culpabilité a été établie et que tous les juges ont vu les preuves, « vu de leurs propres yeux, ce qu'on appelle vu », ils objectent : « Le public ne connaît pas le dossier. »

Ils oublient qu'aucun dossier d'espion n'a été publié.

Mais aucun doute n'est plus permis depuis que l'avocat de Mata Hari, Me Clunet, A RECONNU UN JOUR, LUI-MÊME LA CULPABILITÉ DE CELLE QU'IL AVAIT DÉFENDUE.

Dans un entretien qu'il a eu en 1919 avec un des diplomates accrédités auprès du gouvernement de la République, il s'est exprimé ainsi : « MATA HARI N'ÉTAIT PAS INNOCENTE, *mais non coupable au point de mériter la mort.* »

Telle était l'opinion d'un défenseur qui avait eu pour sa cliente des trésors d'indulgence et d'affection et qui aurait été bien plutôt porté à l'absolution complète.

Mais l'avocat lui-même devait finir par s'incliner devant la logique des faits.

Puis, on ne peut pas oublier qu'il y a eu contre Mata Hari *sept* chefs d'accusation, alors qu'*un seul* a suffi à faire condamner d'autres espions à mort.

Mata Hari a protesté de son innocence, mais une telle protestation ne saurait avoir quelque valeur que pour celui qui ignore que le mensonge est le premier moyen de défense auquel recourt le criminel. Les adeptes d'Avinain sont nombreux et, à en croire les forçats eux-mêmes, la plupart d'entre eux seraient innocents.

Dans ses lettres, écrites de Saint-Lazare au consul et au ministre des Pays-Bas, Mata Hari s'est dite innocente, mais

mollement, presque sans conviction. Ce ne fut jamais un cri du cœur.

A Saint-Lazare elle ne parlait pas de son procès, ne se plaignait pas d'avoir été victime d'une injustice, pas même au matin de son exécution.

D'ailleurs, dans ses lettres aux représentants de son pays d'origine, elle n'a pu mettre à néant ni même discuter une seule des accusations portées contre elle. Dans sa lettre à M. de Stuers, ministre des Pays-Bas, elle parle d'une *grave erreur*, d'*exagération* chez les juges, de *jalousies* et de *vengeances*, sans préciser en quoi que ce soit.

On admettra que ces vagues raisons sont peu convaincantes.

Par contre, quand un jour, à Berlin, pendant la guerre, elle s'est appelée « UNE FEMME QUI A ÉNORMÉMENT FAIT ET ÉNORMÉMENT SOUFFERT *pour l'Allemagne* », elle a fait l'aveu formel de sa collusion avec ce pays (10).

Et Guido Kreutzer, qui lui met cet aveu dans la bouche, déclare qu'il a basé son livre sur « des notes authentiques et des documents absolument sûrs » !

L'Allemagne continue à soutenir l'innocence de Mata Hari (11).

Qu'importe ! Les historiens, les philosophes, les militaires, les intellectuels, les politiciens de l'Allemagne réunis ne peuvent pas effacer les réalités du passé, ne peuvent pas déformer définitivement les événements derrière nous.

L'Histoire jugera. N'est-ce pas un Allemand qui a dit : *L'Histoire du monde est le Tribunal du monde* (12) ?

Elle est au-dessus de toutes les complaisances, de toutes les contingences politiques, au-dessus de l'oubli imprudent, du pardon prématuré. Elle est la Vérité, la Justice.

Il était nécessaire, dans l'intérêt de cette Vérité historique,

(10) Cf. chap. XXV.
(11) *Kölnische Zeitung*, janvier 1929.
(12) Die Weltgeschichte ist das Weltgericht.

en raison des brouillards que de nouveau on s'est ingénié à accumuler autour d'elle, d'arracher à Mata Hari les oripeaux romantiques dont on s'était plu à l'affubler et de faire disparaître la Mata Hari de la fantaisie et de l'imposture pour montrer la vraie Mata Hari, surtout de lui enlever l'auréole de l'infortune dont on a voulu nimber sa tête, de montrer au monde son vrai visage.

Une Mata Hari est indigne de la couronne des martyrs !

CHARLES S. HEYMANS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

René Jasinski : *Les années romantiques de Th. Gautier*, Libr. Vuibert — René Jasinski : *L'« España » de Th. Gautier*. Edition critique, Libr. Vuibert — Théophile Gautier : *Ecrivains et artistes romantiques*, Introduction par Camille Mauclair, Jules Tallandier. — Marcel Bouteron : *Les Carnets Balzaciens*, fascicules 6 et 8, *Correspondance inédite avec la duchesse de Castries* (1831-1848), ornée d'un portrait et de cinq illustrations ; *Correspondance inédite avec le docteur Nacquart* (1823-1850), ornée d'un portrait et de cinq illustrations, Editions Lapina. — Pierre Abraham : *Balzac*, avec soixante planches hors texte en héliogravure, Edit. Rieder. — Philippe Bertaut : *Balzac et la musique religieuse*, Jean Naert. — P. Barrière : *Honoré de Balzac et la tradition littéraire classique*, Hachette. — P. Barrière : *Honoré de Balzac. Les romans de jeunesse*, Hachette.

Nous pensons que ces **Années romantiques de Th. Gautier**, que M. René Jasinski vient de publier, sous la forme d'un beau volume in-8° orné du curieux portrait de Théophile jeune par Célestin Nanteuil, doivent être une thèse de doctorat ès lettres. Cette thèse comptera comme l'une des plus importantes et des plus consciencieuses qui aient été soutenues devant la Faculté de Paris, avec celle de M. Henri Girard sur Emile Deschamps. Nous ne saurions trop louer son auteur de son zèle dans la recherche, de l'intelligence et du soin qu'il a déployés pour éclairer l'âme juvénile de son héros, pour situer celui-ci dans les milieux qu'il traversa au cours de ses débuts tourmentés, pour le comprendre et, par suite, pour le mieux aimer.

M. René Jasinski ne s'est pas contenté, en effet, d'examiner les travaux antérieurs et de s'en assimiler la substance utile. Il a dépouillé, cela va sans dire, les archives Lovenjoul. Il a, de plus, demandé aux notaires de Paris et de province les actes qui subsistaient dans leurs minutiers. Enfin il a pu obtenir copie de papiers et de lettres significatifs dormant dans des collections particulières. De sorte que son information, qu'elle soit sortie des ouvrages intéressant son sujet ou les environs de son sujet, ou

bien qu'elle nous apporte des documents nouveaux, est d'une grande richesse.

Cette information lui permet, dès le début de son travail, de débarrasser la biographie de Gautier de quelques légendes tenaces, que Gautier lui-même, et Bergerat plus tard, contribuèrent à accréditer. Nous acquérons, grâce à elle, la certitude que le poète n'était point issu, comme il le laissait volontiers entendre, de famille anoblie au XVIIIe siècle par lettres patentes et encore moins, par bâtardise, de souche royale. Les preuves formelles fournies par M. René Jasinski détruisent, espérons-le, pour toujours cette prétention un peu naïve.

En fait, Gautier avait des origines strictement paysannes. Son grand-père, illettré au point de ne savoir signer son nom, se qualifiait cultivateur dans les actes. Il possédait au village d'Avançon, dans les Hautes-Alpes, une humble maison et quelques maigres terres. Un certain Henri Gautier, trésorier général des Etats de Provence, établi à Aix, et qui fut anobli en 1723 — d'où cette tradition de noblesse de la famille Gautier — n'était, en réalité, lié par aucun lien de parenté au villageois d'Avançon.

M. René Jasinski donne, en quelques paragraphes, un portrait psychologique curieux du père du poète, Pierre Gautier, celui-ci échappé au joug de la terre, lettré, volontiers politicien, homme robuste, grand chasseur et grand pêcheur, contraint par la nécessité à abandonner la région natale, établi à Tarbes en qualité de fonctionnaire et bientôt marié à Antoinette-Adélaïde Cocard, elle-même d'origine médiocre.

Pierre Gautier semble avoir été au service des Montesquiou et chargé plus spécialement à Paris (où il s'installa dans la suite, y occupant des emplois dans l'administration de l'octroi) des affaires de Xavier de Montesquiou, duc de Fezensac, ministre de l'Intérieur, son protecteur constant.

Le jeune Théophile, né à Tarbes, fut transporté dans la capitale tandis qu'il atteignait l'âge de trois ans. Pouvait-il garder, comme le croit M. Jasinski, quelque souvenir de son pays d'origine, l'ayant si peu habité? Cela semble improbable. La nostalgie du soleil, qu'il éprouva dans la suite, lui venait bien plutôt de son hérédité. Il ne perdit point d'ailleurs le contact avec la Gascogne et M. René Jasinski nous le montre menant, aux vacances, belle vie sauvageonne dans ce cadre de Mauperthuis qui revivra

dans les pages colorées de *Mlle de Maupin*. Ce fut assurément parmi les beaux paysages de la province, baignés de lumière, que le jeune Théophile, fort sensible, acquit ce goût de la couleur qui se réfléchira dans son style et forma son tempérament d'artiste.

M. Jasinski suit pas à pas ses années de formation. L'enfant, délicat, replié sur lui-même, timide devant sa mère d'une beauté junonienne un peu froide, fit, initié aux lettres par son père, de solides études, témoignant d'une grande virtuosité en matière de poésie latine. Nulle indépendance d'esprit. Il se complaisait dans le classicisme et les thèmes de ses premiers poèmes furent empruntés à l'histoire ou à la fable antique.

L'adolescence venue, le jeune Théophile se transforme au physique et au moral. Les sports font de lui un athlète. Attiré par le dessin et la peinture, il entre dans l'atelier de Rioult et se trouve dès lors mêlé à un monde nouveau, lancé en pleine bataille romantique. M. René Jasinski précise quelles influences diverses font de lui un farouche partisan des idées nouvelles, un pèlerin de l'idéal, un partisan de l'art pour l'art. Sa vocation littéraire tient beaucoup à ce fait que la peinture lui donna des déceptions successives.

Figurant à la manifestation d'Hernani, comptant parmi les extravagants personnages du Petit Cénacle de Jehan Duseigneur, revêtu de hardes pittoresques, bruyant, passionné, combattant pour la liberté, républicain et politiqueur, Gautier nous apparaît, en définitive, assez artificiel dans ses rôles de bousingot et de Jeune-France, plus amoureux, au fond de lui même, de paix et de tranquille travail que de bruit.

M. René Jasinski étudie, avec beaucoup d'attention, ses œuvres de jeunesse, les *Poésies* de 1830, parues le 28 juillet, au cours de la seconde journée des Trois Glorieuses, *Albertus*, les *Jeunes-France*, les *Grotesques*, *Mlle de Maupin* et sa *Préface* qui prend, à cette époque, l'importance d'un manifeste contre l'arbitraire de la critique. De cette étude, très remarquable, il ressort tout d'abord qu'aucune de ces œuvres n'obtint la faveur du public. Il ressort aussi que Théophile manquait singulièrement d'esprit créateur. Il se laissait impressionner par ses lectures au point d'être constamment sujet à des réminiscences. Il empruntait sans

cesse à autrui. Les rapprochements faits par M. Jasinski ne laissent aucun doute sur cette impuissance d'invention.

Ses ouvrages de cette période offrent néanmoins beaucoup d'intérêt pour quiconque souhaite surprendre, dans leur netteté, l'esprit, le jargon, l'attirail romantiques, les mœurs de certains milieux. La trame de *Mlle de Maupin*, historique en apparence, mélange d'autre part à des faits réels des impressions et des aventures personnelles, que M. Jasinski démêle aisément, et qui ajoutent un attrait à ce roman d'allure un peu lourde. Gautier historien se contente d'une documentation superficielle, empruntée à de fâcheux recueils de biographies. Les *Grotesques*, où l'on sait qu'il s'efforça de réhabiliter quelques écrivains d'allure délibérée, fourmillent d'erreurs et d'absurdités.

Par bonheur, Gautier relève la médiocrité de son fonds imaginatif et historique par les qualités de son style et la belle couleur de ses images et métaphores. Il transporte ses dons et ses visions d'artiste dans le domaine littéraire. C'est surtout, à notre sens, en grand artiste qu'il faut l'envisager.

M. Jasinski, dans une thèse complémentaire, consacrée à l'**Espana de Th. Gautier**, nous le découvre sous cet aspect. On sait que le poète, en l'an 1840, fit, en compagnie d'Eugène Piot, une pérégrination enthousiasmée à travers la péninsule, pérégrination d'où il rapporta la merveilleuse prose du *Voyage en Espagne* et le recueil de poèmes, moins connu, portant le titre d'*España*.

M. Jasinski réimprime, en l'accompagnant d'un savant commentaire, ce petit recueil. Ainsi espère-t-il lui rendre quelque importance et le sauver de l'oubli ; mais hélas ! sa préface abondante et nourrie de faits, la carte précisant le vaste itinéraire du voyageur suffisent à nous montrer que Théophile n'eut guère le temps de voir réellement le pays et d'en donner une physionomie d'ensemble voisine de la réalité. Il semble n'avoir que médiocrement compris la psychologie du peuple avec lequel il entrait en contact et qu'il considérait encore à travers ses mirages de romantique. Il juge trop vite, et souvent avec une compétence incertaine, les œuvres d'art qui s'offrent à son examen. Néanmoins l'artiste qui vibre en lui trouve, pour formuler ses admirations, des accents d'une grande beauté. Ces accents, on les perçoit

surtout dans sa prose. Nous avouons ne pas goûter beaucoup les poèmes remplis de réminiscences d'*España*.

M. Jasinski fait l'histoire de chacun de ces poèmes avec une patience et une science rares. Il indique dans quelles circonstances et à quelles dates ils furent écrits, les rapproche du texte en prose du *Voyage* et des notes du carnet de route en partie inédit du poète, signale leurs variantes successives, ajoute, par ce travail même de glose, mille détails de grande valeur à sa biographie précédente où il abandonne Gautier en 1834, époque de son installation dans l'impasse du Doyenné.

Souhaitons que M. Jasinski termine bientôt son œuvre de reconstruction biographique dans cette langue ferme et nette qui communique son agrément aux plus minces détails. La gloire, une gloire encore diffuse et incertaine, touche déjà le poète. Elle embellira son existence de quelques satisfactions, mais elle ne lui évitera point la pénible corvée du journalisme nourricier.

Dès le voyage en Espagne, Gautier, encore bohème, souffrant de la gêne, endetté, endetté davantage par les frais imprévus de ce voyage, est contraint de demander aux feuilletons et articles de tous genres la meilleure part de sa subsistance. Tout au long de sa carrière, il gémira de voir ses journées prises par l'obligation journalistique.

Pourtant nous nous demandons si la majeure partie de son étincelant génie de fantaisiste et d'artiste ne s'est point épanchée dans cette œuvre fugace de folliculaire et si, pour mieux connaître toutes ses ressources de style, il ne conviendrait pas de faire un choix dans ses écrits dispersés.

Gautier a beaucoup consacré de ses veilles à ses contemporains. Dans ce domaine, ses jugements comptent d'autant plus qu'ils ne sont empreints d'aucune acrimonie et que l'on y sent surtout le désir de comprendre et d'être équitable. Un volume paru récemment : **Ecrivains et artistes romantiques**, intelligemment préfacé par M. Camille Mauclair, peut donner une idée assez exacte du sens critique du poète et de l'éclectisme de ses admirations. On y rencontre un récit de la Première d'Hernani, des études sur Sophie Gay, Balzac, Gérard de Nerval, Baudelaire, Ingres, Delacroix, Gavarni, Beethoven, Berlioz, Wagner, c'est-à-dire sur toutes les manifestations et formes d'art qui touchèrent son âme sensible. Baudelaire dut beaucoup à Gau-

tier. Gautier, comme le dit fort bien M. Camille Mauclair, « avait la plus noble passion, celle de servir sans égoïsme, sans calcul, joyeusement. Le rôle de publiciste qui l'épuisa ne s'excusait à ses yeux d'artiste que par la possibilité de découvrir, de soutenir les talents ». Rôle admirable que le poète tint fort longtemps, peut-être avec moins de pénétration, mais assurément avec plus de générosité que Sainte-Beuve.

§

Il est juste que Gautier, longtemps tombé dans le discrédit, comme Balzac, son ami, retrouve, en même temps que ce dernier la faveur du public, des historiens et des critiques. Sans doute restera t-il moins favorisé que le romancier. On ne peut, en effet, établir de comparaison entre leurs deux œuvres. Celle de Gautier, même commentée et replacée dans le plan romantique, souffre de son caractère artificiel. Celle de Balzac, au contraire, grandit sans cesse à la faveur des examens successifs qui en soulignent l'importance.

Les **Cahiers Balzaciens**, que publie M. Marcel Bouteron, et tous les écrits de cet excellent érudit, contribuent à mieux faire connaître, sous leurs apparences diverses, le caractère véritable et le génie protéiforme du grand romancier. On ne saurait donc accorder trop d'attention. Le sixième de ces *Cahiers* nous paraît spécialement précieux. M. Marcel Bouteron, dans une substantielle introduction, y fournit une biographie précise et pleine de faits de cette Mme de Castries, restée longtemps mystérieuse, à laquelle Balzac, sorti de l'imbroglio galant et littéraire où l'avait plongé la duchesse d'Abrantès, voua une ardente passion.

Bizarre liaison, fort mal terminée, douloureuse entre toutes pour l'amour-propre de l'écrivain. La jeune femme gardait-elle intact le souvenir de son amant, Victor de Metternich, et ne souhaitait el'e de Balzac, fort peu capable, au physique, de lui faire oublier le blond et charmant défunt, une simple tendresse intellectuelle ? Sans aucun doute. Le romancier ne se consola peut-être de son échec auprès de la jeune femme que le jour où il eut tiré de leur mélancolique aventure le thème vengeur de la *Duchesse de Langeais*. Encore n'est-ce guère certain. Mme Hanska, survenue dans sa vie, chassait avec peine de son esprit le souvenir de l'inhumaine.

M. Marcel Bouteron publie, dans son 6e Cahier, à la suite de son introduction, la correspondance inédite, tirée des archives de Lovenjoul et des archives presque inaccessibles de Metternich, échangée, au cours de leur liaison, par Balzac et par Mme de Castries. A la lumière de cette correspondance, on peut se rendre aisément compte que la duchesse ne fut point, comme la dépeignit le romancier, une incurable coquette jouant de son charme avec perfidie, mais, comme le précise M. Marcel Bouteron, une femme désolée de ne pouvoir rendre la passion que l'on ressentait pour elle.

Le 8e *Cahier Balzacien* contient la correspondance également inédite du Docteur Nacquart, personnage docte dont M. Marcel Bouteron retrace la carrière et qui fut un ami très intime de Balzac. Il y est fort question d'argent. Balzac eut souvent recours à la bourse du docteur. Il y est aussi fort question de la santé du romancier dont ledit docteur prenait un soin méticuleux. Ce *Cahier* et le précédent sont accompagnés de beaux portraits et autres illustrations.

D'autres ouvrages ont été récemment consacrés à l'auteur du *Père Goriot*. Un **Balzac** de M. Pierre Abraham présente, sous une forme succincte la physionomie morale, l'aspect physique, la biographie de l'écrivain, donne une étude d'ensemble, courte, mais intelligente et bien conduite, de son œuvre, des références bibliographiques et chronologiques. L'ouvrage est rendu doublement intéressant par sa partie iconographique, composée de 60 planches parmi lesquelles figurent des planches ayant pour but de montrer le travail successif de correction que le romancier effectuait, au cours de l'impression d'un ouvrage, sur son texte primitif. Ces planches tendent à prouver que Balzac témoignait plus de souci de la perfection de son style qu'on ne l'a prétendu.

Dans deux petits volumes portant les titres : **Honoré de Balzac. Les Romans de Jeunesse** et **Honoré de Balzac et la tradition classique**, M. P. Barrière, convaincu que le romancier n'est pas passé, par une brusque transition, de l'informe matière de ses premières œuvres à la perfection de la *Comédie humaine*, étudie cette période de transition de sa carrière littéraire. Travail très consciencieux signalant ce que Balzac doit aux classiques, et spécialement aux classiques du XVIIe siècle, et quel don de coordination il possédait pour unir en un tout puis-

sant les legs de la tradition aux apports des doctrines modernes. M. P. Barrière s'efforce aussi de démontrer que dans ses romans de jeunesse, même les moins dignes d'admiration, l'écrivain portait en germe les éléments qui fructifièrent dans ses écrits de maturité.

Signalons enfin un **Balzac et la Musique religieuse** où M. Philippe Bertaut relève avec goût et savoir, dans l'œuvre du romancier, les traces fréquentes d'une admiration passionnée pour les chants sacrés, spécialement pour l'*O filii et filiæ*, le *Te Deum*, le *Dies irae*, etc... Balzac, fort sensible, malgré son apparence lourde, se laissait transporter en extase par les sons émouvants de l'orgue. Il fut aussi un des premiers à rêver d'une régénérescence des plains-chants et chants grégoriens que son époque vilipendait ou bien transformait, comme il l'écrivit, « en ruines musicales. »

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Léon Laleau : *Abréviations*, « Librairie de France ». — André Fontainas : *Allusions*, « Librairie de France ». — Henri de Lescoët : *Les Ombres*, « éditions des Iles de Lérins ». — Albert Flory : *Les Tercets*, « Au Pigeonnier ». — Maurice Chevrier : *Propos*, « Les Terrasses de Lourmarrin ». — Paul Harel : *Pages choisies* ; *Vers et Prose*, Emile Langlois, Argentan. — Paul Musurus : *Sonnets et Stances*, Lemerre.

« Les poèmes longs sont la ressource de ceux qui ne peuvent en faire de courts », assure Baudelaire, mais peut-être ne sied-il pas de pousser cette boutade judicieuse à l'extrême. M. Léon Laleau a, dans son volume des débuts, écrit des poèmes plus longs, et plusieurs n'ont rien perdu de leur mérite ou de leur prestige. Cette fois, on sent bien que son dessein fut de se discipliner sévèrement, sans rien ôter de la grâce ni de la force à quoi, selon les cas, il vise ; il a réussi à souhait ces **Abréviations**, comme il les appelle : poèmes dont les plus longs ne dépassent pas douze vers (trois quatrains), dont les autres comptent huit, cinq, quatre ou deux vers. C'est rejoindre l'art concis des faiseurs de devises aux gravures du XVIIIe siècle, de suggérer, en une série de quatre distiques, l'impression successive des saisons. C'est rejoindre par un détour bien français, allusif plutôt qu'évasif, le dessin au trait des faiseurs authentiques de haïkaï, les Japonais. Mais en ce volume si bien présenté, imprimé en caractères, élégants et nets, sur beau et bon papier, bien

mis en pages (mais pourquoi ce format à l'italienne, qui est désagréable ?) il n'y a pas que ces jeux de fantaisie preste et subtile ; il y a des profondeurs de sentiment et de sensation qui font étrangement honneur au jeune maître de Haïti, des desseins vrais d'artiste :

L'instant est d'or et tremble autour de la colline
Comme le geste ému d'un corps qui se refuse.
Dicte-moi le poème où s'éternise, ô muse,
La fragile beauté de cette heure divine !

Surtout il s'y rencontre cet amour héroïque de la langue et du vers français, qu'il sert respectueusement, et qu'il vénère, de toute la force de sa religion. Des moments de sagesse alternent avec des heures de joie fervente ou passionnée, jusqu'à cette rencontre muette et grave des deux amis d'autrefois, dont chacun de nous a dû éprouver, au moins une fois, la fierté désenchantée :

Nous avons fait chacun une route contraire
Et cueilli l'heure éparse au parterre du Jour.
Je suis allé vers l'Etude, vous, vers l'Amour.
J'avais des yeux d'orgueil, et vous une âme altière.
. . . .
Mais, un soir, nous nous sommes revus. Seuls des pleurs
On été le récit sincère de nos vies.
Malgré la dissemblance des routes suivies,
Nous nous rencontrions au pied de la Douleur...

Une fois encore, j'ai maintenant à m'excuser de présenter au public lecteur du *Mercure de France* un recueil de vers, **Allusions**, dont je suis l'auteur. Je me garderai d'autan plus d'en faire l'éloge que mes appréciations n'atteindraient point au degré d'éloge de celles que je recopie ici avec émotion et reconnaissance. Les six poèmes dont il se compose sont dédiés à Antoine Bourdelle, mon grand Ami. Je les lui avais lus vers la fin de l'an 1925, il s'était enthousiasmé. Certes, il avait l'enthousiasme facile, — et surtout pour l'œuvre d'un de ceux qu'il aimait ! — mais cela ne lui suffisait, et il m'écrivait, en date du 1er décembre 1925, la lettre chaleureuse dont voici quelques passages. Ils m'honorent, moi, d'avoir provoqué, fût-ce sans l'avoir mérité, leur admirable ardeur, et lui d'avoir eu ce cœur et cette foi dans la beauté qui la lui faisaient chérir et rechercher dans ses formes les

plus diverses, dans toutes les expressions d'art : « Ami Fontainas, — écrivait-il — et cher Poète, — J'ai éprouvé une joie très haute à l'audition de vos derniers poèmes. Je suis infiniment touché qu'ils me soient dédiés, car je crois que les signes que vous avez su assembler là demeureront, tant qu'il y aura des lettrés. — J'ai reconnu la trame rare, les fils lumineux de l'esprit, qui se noue au-dessus, loin des disparitions humaines. Vous êtes allé au lieu plein, déserté du pas des mortels, là où les dieux ont posé la lyre, et il m'est apparu que vous en avez surpris l'ordre et la voix. — En vous, Ami, l'arbre est tout digne d'un tel fruit : loin des mensonges. Vous avez attiré l'heure qui descend des hauteurs, l'heure unique. — » Qu'en penseront d'autres lecteurs, je l'ignore, mais ma fierté est grande d'avoir fourni l'occasion d'une telle louange à cet homme-là, dont l'amitié m'a illuminé sur plus d'un chemin.

Les Ombres, en la série précieuse des éditions des Iles de Lérins. Le jeune, charmant élégiaque qu'est M. Henri de Lescoët y rassemble quelques poèmes désolés ou fervents, emplis de douce lumière sans désespoir. Paysages d'âme ou marins, printemps sous la lumière, quelques déceptions, un deuil n'atteignant pas à la désespérance, « le souvenir ne meurt pas », mais bientôt la cime des bois frémit comme une aile, l'aurore nouvelle se dégage des ombres, l'aquilon heureux pousse vers l'île et le port :

Le soir est tout vibrant de musique et d'oiseaux...

Un vers si pur et nombreux sans effort qu'il s'avoisine aux vers de Marcel Ormoy. « Adieu fugitives amantes », la jeunesse dolente s'enfuit ne gardant qu'un souvenir de ses charmes. Il faut vivre, connaissant pourtant que tout est cendre et trahison, mais tous les cœurs sensibles ont subi la même épreuve. Il faut avoir souffert et désormais ouvrir les yeux sur l'avenir. Thèmes éternels d'une jeunesse qui s'est évanouie, mais modulations sur ces thèmes, pleines de ferveur douce et de douceur harmonieuse.

Ces poèmes ou croquis légers, précis, que M. Albert Flory présente sous ce titre **Les Tercets**, sont, pour la majeure partie, des tercets : deux tercets dont chacun renferme trois mots à la rime, correspondant chacun à une rime du tercet dont il se complète. Rimes disposées, en d'autres termes, au premier tercet, 1, 2, 3, — au second tercet, derechef 1, 2, 3, — n'est-ce plutôt,

ainsi, une seule strophe de six vers ? Puis quelques tercets disposés régulièrement : au premier, 1, 1, 2 ; au second 3, 3, 2. Je ne puis m'empêcher d'être plus sensible à cette forme-là. Enfin une vingtaine de sixains. Exercices variés dans leur monotone apparence, un peu trop répétée, art infini de pénétrantes observation et de délicatesse dans le goût, cette « miette de Cellini », peut-être de la grâce sûre de soi avec des départs d'envolée plus sublime, aussitôt refrénée, d'ailleurs aussi, par l'exigence étroite de la forme choisie.

M. Maurice Chevrier s'excuse d'avoir cédé aux suggestions amicales qui l'ont poussé à réunir en cahier ses **Propos** dont la plupart, parus dans la *Muse française*, y furent accueillis avec faveur au cours de l'année 1925. Je me réjouis fort, pour ma part, qu'il n'ait pas sacrifié ces « amusettes », comme il les appelle. Ce sont jeux qui sont exquis, ironiques d'ailleurs sans méchanceté, spirituels, au fond fort enjoués et un peu cinglants — à peine — pour quelques profiteurs ou lourdauds d'une actualité assez passagère. Sans doute plusieurs des prétextes qui ont motivé qu'ils fussent composés s'entassent depuis longtemps déjà sous les gravats de l'oubli. Qu'importe ? Une glose est-elle nécessaire ? A peine, tant la verve et le sourire narquois de l'auteur sonnent et entraînent. En effet, le mouvement de ces vers si habilement menés est remarquable, ce sont de petits chefs-d'œuvre. Qu'on les lise, on s'émerveillera de la délicieuse, si habile, *Glose sur le sonnet de Trissotin*, sur les morceaux à la louange de Vincent Muselli ou à la gloire de Du Plessys. Ce n'est pas sans raison que le poète se réclame de Voltaire et de Banville : personne n'aime et ne manie mieux que lui le vers traditionnel, personne ne persifle et ne raille avec plus de finesse.

Paul Harel (1854-1927), **Pages choisies, Vers et Prose**, « extraits de toute l'œuvre, rassemblés spécialement à l'usage de la Jeunesse, avec préface par M. Laurent-Cernières ». Le poète-cabaretier, ou le poète-aubergiste, l'appelait-on, et l'on n'ignorait point la grande estime qu'il avait inspirée à de grands poètes, fiers de son amitié. C'est en vérité que, si son œuvre poétique ne révèle guère de dons bien originaux ou puissants, il y règne une atmosphère étonnamment sympathique de probité, de conscience simple, émue de bonhomie, et surtout de bonté véritable et lucide. L'œuvre ainsi confirme ce que l'on sait, ce

que M. Laurent Cernières nous dépeint de cette pure existence calme, droite et généreuse. Harel aimait la poésie, les poètes, et les honorait d'une confiance affectueuse, noblement ; son attention fraternelle veillait sur tous ceux qui étaient à plaindre ou qui souffraient, il leur enseignait de supporter leurs maux avec sérénité, et les aidait de son mieux pour les fortifier dans cette voie. On ne peut que s'incliner avec respect devant sa mémoire.

Paul Musurus, poète parnassien, ceux qui dans leur jeunesse fréquentaient le salon de José-Maria de Heredia s'en souviennent ; il comptait parmi les plus assidus, mais aussi parmi les plus silencieux, se contentant de hocher la tête d'un air approbateur lorsque son grand aîné lançait, de sa voix sonore et généreuse, quelque sage théorie d'art ou de littérature à laquelle sa verve donnait une allure de paradoxe. Plus tard, nous avons su que Paul Musurus, malade, infirme avant l'âge, ne sortait plus ou guère, et je ne l'avais rencontré depuis tant d'années que je m'étais parfois demandé s'il vivait encore. Par les soins de son ami M. Auguste Dorchain, un nombre assez considérable de **Sonnets et Stances** sont réunis en un volume posthume. Un hommage de respectueuse sympathie est due à sa belle ferveur. Grec, il était venu habiter la France, par amour, par admiration de notre langue, de nos lyriques anciens et nouveaux, et il s'était tout entier consacré à exalter, à développer le culte de la civilisation française. Il appartenait, d'ailleurs, à une famille où cette vénération se transmet de génération en génération : le père de Paul Musurus avait écrit des vers grecs, mais sa sœur, princesse de Brancovan, avait donné le jour à une jeune enfant qui très tôt s'est illustrée dans les lettres françaises : elle s'appelle à présent Madame la Comtesse de Noailles.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Ghéon : *Les jeux de l'Enfer et du Ciel*, E. Flammarion. — Jean Martet : *Dolorès*, Albin Michel. — Jean Giono : *Un de Baumugnes*, Bernard Grasset. — Henri Bachelin : *L'orage d'hiver*, Edition de la Nouvelle Revue Critique. — Pierre Véry : *Pont égaré*. — Henri Hertz : *l'Enlèvement sans amant*, Edition Rieder. — Mémento.

Dans l'avertissement qui sert d'introduction aux trois volumes de sa nouvelle œuvre : **Les jeux de l'Enfer et du Ciel**,

M. Henri Ghéon prétend que son esthétique est, ici, celle du « roman-feuilleton ». C'est bien de l'honneur pour le roman-feuilleton ou, plutôt, pour la clientèle d'un tel genre de récit. Je doute, en effet, que cette clientèle prenne à lire M. Ghéon le même plaisir qu'à lire Dennery, Richebourg ou Decourcelles... Point d'intrigue tortueuse ni de péripéties abracadabrantes dans *les Jeux de l'Enfer et du Ciel*, dont la technique relève autant de la scène que du livre, et qui n'est un ouvrage populaire qu'au titre où un mystère ou un fabliau pouvait l'être, au Moyen Age, c'est-à-dire à une époque où l'artiste et le peuple communiaient dans la même foi, et où il était possible, par exemple, qu'un des sculpteurs de Chartres sentît à l'unisson de la foule qui entendait prêcher la Croisade. Et telle est, aussi bien, l'entreprise de M. Ghéon dont on connaît la piété : fortifier les croyants, troubler les mécréants. Seize voyageurs sont rassemblés, un jour de l'une des années quarante du siècle XIXe, dans une diligence qui fait le voyage de Lyon à Ars, petite ville célèbre alors par les miracles qu'y accomplit l'abbé Vianney. Ces seize voyageurs appartiennent aux milieux les plus différents et, du poète au sage, du paysan au politicien, de la vierge à la femme galante, composent une sorte de microcosme. Quelles sont — dans la patache, puis à l'auberge où ils descendent — les réactions de tous ces gens-là sous l'influence du saint homme d'Ars, malgré les manœuvres du Malin, incarné en trois personnes ? C'est ce qu'il me serait impossible de raconter tout au long. On pense bien que M. Ghéon, ayant agencé son récit comme il lui plaisait, et pour les besoins de sa cause, ne saurait convaincre que les convaincus du caractère divin des événements qui s'y produisent. Comme il est maître, de surcroît, de la psychologie de ses protagonistes, comme il joue, à son gré, de leurs sentiments, leurs transformations morales ne nous édifient pas davantage. En l'occurrence, il ne saurait être question pour nous que d'un plaisir intellectuel, et, à défaut d'argumentation métaphysique, le moindre phénomène « surnaturel », selon l'expression consacrée auquel nous assisterions, ferait plus pour désabuser que toute l'ingéniosité romanesque de M. Ghéon. Mais cette ingéniosité est grande. Si M. Ghéon, parce qu'il envisage les choses comme M. Paul Claudel, du point de vue de l'éternité, commet des anachronismes (il fait, notamment, de son poète un sur-réaliste), il est bon observateur des caractères, et son

sage m'a enchanté. Il a de la profondeur, de l'esprit, de l'humour même, une façon de narrer fort savoureuse dans sa simplicité ou sa bonhomie. Que pourrions-nous lui demander de plus? D'être un peu moins prolixe, un peu moins compliqué, surtout; car si sa diction est claire, je le répète, les fils sont nombreux qu'il entremêle, et ce n'est pas sans fatigue qu'on les suit dans leurs méandres.

J'ignore si tous les critiques partagent cette impression, mais j'éprouve un plaisir piquant lorsqu'un auteur, sur lequel j'avais exprimé un jugement plus ou moins formel me donne un démenti. Cela m'oblige à revenir sur ce jugement, et il est rare que ce soit sans que je l'approfondisse, c'est-à-dire sans profit pour moi... Ainsi, j'avais écrit de M. Jean Martet qu'il pastiche avec un art remarquable les romans d'aventures britanniques. Et il est bien vrai que *Marion des neiges* et *Gubbiach* sont des œuvres dignes des maîtres anglais du romanesque. Mais voilà qu'aujourd'hui M. Jean Martet nous donne avec **Dolorès** un récit qui se passe en Amérique du Sud, dans les Andes, en 1808, et qui a du feu, et qui est sobre, précis — allant, comme de l'Alexandre Dumas. Mais comme Alexandre Dumas rectifié par Mérimée... Les héros de ses précédents livres, celui-là positif, celui-ci chimérique, avaient des âmes occidentales. Ils méditaient ou rêvaient, lors même qu'ils luttaient, et il y avait en eux du protestant. C'étaient des individualistes plus musclés ou lymphatiques que nerveux, d'ailleurs, et chez qui l'action obéissait à la pensée ou subissait le tourment de l'idéal. Rien de tel chez l'Hidalgo, le personnage principal du nouveau roman de M. Jean Martet. Il est, quoique justicier, plus près du Cid que du romantique Edmond Dantès. Pour lui, passion et devoir ne font qu'un, et il serait incapable de réciter les stances célèbres. Il va, poussé par une force irrésistible, le désir de vengeance, sans réfléchir ni hésiter. Il est simple, ardent. Il veut vaincre, et tout en bravant la mort, aime farouchement la vie. Une volonté et un instinct. Un instinct devenu volonté, si l'on préfère, voilà ce qu'il est. Pas autre chose. Et c'est admirable. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la façon expressive dont M. Jean Martet a dessiné ce Latin, mâtiné de Maure, et en a fait un type. Conteur — car il possède tous les dons du conteur-né — M. Jean Martet a un talent merveilleusement plastique, et comme il a réussi à se faire Anglo-Saxon quand il il imitait les Anglo-Saxons, il se fera

demain Slave s'il lui plaît d'entrer dans la peau d'un Russe, comme il vient d'entrer dans celle d'un Espagnol... Et voici mon jugement rectifié : M. Jean Martet est impersonnel comme l'acteur ou l'illusionniste, comme le poète, selon la définition d'Emerson. Mais lisez *Dolorès*. C'est d'un art achevé. Sans rien qui manque, et sans superfluité.

M. Jean Giono avait révélé dans *Colline* des dons de poète, c'est-à-dire d'homme sentant et pensant par images. Il confirme ces qualités dans **Un de Baumugnes** qui est une sorte de conte édifiant, malgré le réalisme de ses détails. Albin (de Baumugnes, village des Alpes), descendant des protestants traqués par Louis XIV, un pur, un sain, s'est épris d'une fille admirable, Angèle, en qui il a vu l'incarnation même de « la vierge ». Mais le Louis, une bête puante, a résolu d'exploiter Angèle, c'est-à-dire de vivre de ses charmes, et il l'a séduite en la prenant par les instincts. Elle lui échappe, pourtant, après l'ivresse de la faute, ayant retrouvé dans la maternité le sens profond de son être, et c'est le tour d'Albin d'agir sur elle. Il lui refait, comme Didier à Marion, une virginité, j'entends qu'il l'épouse, comme si rien ne s'était passé — et les voilà heureux. Tout cela n'est pas très original, il faut bien l'avouer. Mais c'est le ton qui fait la chanson, et le charme du récit de M. Giono opère sur nous, comme la musique que tire Albin de son ocarina, et qui m'a rappelé celle que M. des Lourdines tire de son violon. On est séduit, remué, lors même que l'on est tenté de regimber contre ce que peuvent avoir de factice ou d'artificiel (à cause de la beauté dont elles sont revêtues) les paroles que M. Giono prête à ses personnages. On les dirait, ces paysans, d'une *Astrée* revue par Jean-Jacques... M. Giono, sous la rudesse familière de son accent, est un peu précieux, en effet. Mais c'est un écrivain et un poète — encore une fois. On voit le ciel, les eaux, les bois, les prés, dans son récit. On y respire la fleur sauvage et le blé coupé. Et cela change agréablement des odeurs de bars, de dancings et de mauvais lieux de la plupart des romans contemporains.

Un auteur, aussi, qui est sain, et dont les qualités solides font diversion à l'hystérie actuelle, c'est M. Henri Bachelin. M. Bachelin n'a pas inventé « le populisme », mais il écrit de vrais romans en continuant la tradition de Balzac et des réalistes, et en prenant plus volontiers ses modèles parmi les rustres et les cita-

dins modestes que parmi les gens du monde. **L'orage d'hiver**, sa dernière œuvre, nous transporte dans une petite ville de la Nièvre, et nous introduit dans une honorable famille bourgeoise, comme il en existe des dizaines de milliers en France. Mais on sait ce qui peut se cacher derrière leurs façades conventionnelles. Qu'une lézarde se produise, et voilà le scandale et la honte. Le père qui engrosse la bonne, et, pour obtenir les faveurs d'une belle hôtelière, met dans l'entreprise du mari de celle-ci quarante mille francs qu'il perd, (Une somme, car notez que le roman de M. Bachelin se passe entre 1880 et 1890.) Le fils qui est l'amant de la femme d'un ami... Il a suffi que la mère fût enceinte, l'âge canonique atteint... Cet accident a mis, si je puis dire, le feu aux poudres. Un éclair, et d'espace en espace, l'orage s'est propagé. Il s'apaise, dans la philosophie. Avec humour, M. Bachelin remet les choses au point, c'est-à-dire qu'il se refuse à leur accorder d'autre importance que celle, très relative, qu'elles méritent. Tout cela est ennuyeux, évidemment; mais tout cela l'est, surtout, à cause des voisins. Si l'on se moquait de l'opinion publique..; M. Bachelin est un sage. Mais il sied de louer la rigueur de son observation minutieuse, et le ton modéré que prend chez lui le moraliste. D'illusions sur les hommes, il ne s'en fait guère. Il est indulgent, cependant, et sensible. Sensible, en particulier, à la beauté des choses. A cet égard, voyez son évocation d'un dimanche d'été (pages 26 à 29). C'est du Jules Renard plus fluide, ou moins « monté en épingle ».

M. Léon Daudet nous avait révélé dans *Une nuit d'orage* que le Midi, aussi bien sinon mieux que le Nord, a le sens du mystère. Dernièrement, M. Jean Giono, l'auteur de *Colline*, nous montrait, à son tour, l'hallucination s'emparant des têtes qui passent pour les plus lucides ou les plus positives de France, et voilà que M. Pierre Véry évoque, dans **Pont Égaré**, un hameau périgourdin en proie à la sorcellerie ou à la magie. Gens, bêtes, choses, tout s'anime en son récit d'une vie extraordinaire, où le passé et le présent s'enveloppent d'un voile de légende. C'est le Moyen Age même et ses diableries ressuscitant au cours d'un jour et d'une nuit, en pleine réalité présente; l'esprit de la terre, l'esprit des bois, des marais, des landes rappelant aux hommes des campagnes qu'il règne toujours parmi eux... Les tableaux mouvants et fragmentaires de M. Véry font songer aux figures géométriques qu'on

voit dans la lunette du kaléidoscope. Esthétique cubiste. On dirait une suite de visions ou une sarabande d'images brisées se chevauchant, se pénétrant les unes les autres... L'effet est curieux; suggestif, aussi.

Il me semble que M. Henri Hertz a plus d'un trait commun avec M. Jean Giraudoux; mais sans doute est-ce qu'ils ont lu tous les deux Jean-Paul... En tout cas, le thème de **L'enlèvement sans amant** ne laisse pas de rappeler celui de *Jérôme Bardini*. Désir de départ, ici; désir de départ, là; mais également incertain ou velléitaire, et sans objet, sinon sans cause. L'héroïne de M. Henri Hertz, Marie, dont l'époux donne des leçons de musique, ne fuit pas sur un coup de cœur le foyer conjugal, mais se laisse enlever par « le monde volage »... Après avoir séjourné quelque temps en Allemagne, le pays de Sigfried, elle s'aperçoit que ce monde est à sa porte, et elle se contente de prendre le tramway pour se donner l'illusion du voyage. *Casa persona es un mundo*, dit le proverbe espagnol. Ce monde, il suffit de rentrer en soi — sous prétexte d'une promenade — pour le découvrir... M. Henri Hertz est moins agile que M. Giraudoux, mais plus vaporeux ou nébuleux dans la fantaisie, et son humour est pareil à ces brouillards qui flottent le matin sur les étangs endormis...

Mémento. — C'est un récit du genre fantastique ou merveilleux que *Spasmes* (Edit. Baudinière), de M. Fernand Mysor. Mais ce fantastique ou ce merveilleux n'est pas « pur ». S'il s'inspire de la science, comme celui de M. J.-H. Rosny aîné, il vise à la satire, comme celui de Swift. M. Mysor imagine un savant qui rend la jeunesse à un vieillard en le réincarnant dans un adolescent. Monstrueuse entreprise, et qui finit dramatiquement. M. Mysor, qui est pessimiste, révèle le fond bourbeux des hommes et des femmes. Il a de la vigueur, mais on pourrait lui reprocher de manquer de goût. — J'ai signalé, il y a cinq ans, au moment où ils parurent, *Les Montparnos* de M. Michel Georges-Michel. A la nouvelle édition (E. Fasquelle) qu'il fait, aujourd'hui, de cette vie romancée de la bohème cubiste, M. Georges-Michel a demandé aux peintres qu'il met en action de collaborer, et son livre contient, notamment, des illustrations de Modigliani, Foujita, Soutine, Metzinger, Picabia, Kisling. C'est un très curieux ensemble de documents qu'il nous offre ainsi, et je lui sais gré, entre autres choses, d'un portrait de Strawinsky par Picasso, d'un dessin et d'une psychologie admirables. — La finance a fait des progrès depuis Zola. Si vous avez présent à la mémoire *L'Argent*, comparez ce roman du maître du Naturalisme au *Retour de*

flamme de M. J.-H. Louwyck (Librairie Plon), et vous serez édifié. M. Louwyck nous présente là un fort vivant tableau du monde de la Bourse. Il en connaît l'argot et les combines. Et nous en savons, grâce à lui, autant que les spécialistes. Autour du veau d'or, il y a, vous le devinez, les plaisirs. Mais il y a, aussi, le foyer, à la cantonade... Le foyer et le drame. Très informé, M. Louwyck est, de surcroît, bon conteur, et son récit est émouvant. — Ne sortons pas du documentaire; mais de Paris, allons en Province, et nous serons initiés avec *Herlot de Grandières*, de M. Paul Berthelot (Edition Jules Tallandier), à l'existence des vignerons. M. François Mauriac nous avait déjà introduits dans la société des rois bordelais du bouchon. Mais voici la poésie de la vigne, la lutte contre les fléaux, le palmarès des grands crus... Un livre honnête et intéressant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Georges Clemenceau auteur dramatique. — *Amphitryon 38*; trois actes de M. Jean Giraudoux à la Comédie des Champs-Elysées. — *Dans la rue*; trois actes de M. Elmer Rice, adaptés par M. Francis Carco, à l'Apollo.

Georges Clemenceau auteur dramatique. — Il a touché aux Lettres, mais sans vocation.

Naturellement, son défaut était le même au théâtre, qu'il aborda incidemment. Son seul ouvrage représenté (1) est un acte donné en 1901 à la Renaissance avec Gémier et Andrée Mégard : *Le Voile du bonheur*, qui eut 12 représentations. Manière de petit conte philosophique dialogué qui se passe dans une Chine imaginaire. Un mandarin est devenu aveugle. Il est heureux, étant bercé et dupé par les paroles mielleuses de sa femme, de son fils, de son secrétaire, de ses amis. Grâce à un collyre, il recouvre la vue, et s'aperçoit alors qu'il est environné de perfidies : sa femme le trompe avec son meilleur ami ; son fils le singe avec dérision, son secrétaire s'attribue ses poésies. Le mandarin s'empresse de redevenir aveugle, en reprenant le collyre à dose exagérée. Il se figurera avoir rêvé et recouvrer ses illusions. Philosophie de l'autruche : « J'étais aveugle, dit-il, et le ciel était bleu. Je retrouve la vue et le monde est tout noir. » « Il faut pour le bonheur le voile qui cache la vérité des choses. » « L'aveuglement, je veux l'aveuglement qui réalise la seule vérité heureuse ». Un

(1) D'après Gustave Geoffroy, il est également l'auteur d'une pièce parisienne et sentimentale qui n'a pas vu la rampe : *Retour de Cythère*.

acte, mais qui paraît bien long et factice. Quelques couplets joliets exotiques, inspirés sans doute par les romans chinois de Judith Gautier, de l'esprit, de la malice, citations de Confucius...

§

A vrai dire, pour un Français, il n'y a qu'UN *Amphitryon* pardessus tous : celui de Molière, l'un des plus émouvants chefs-d'œuvre de notre langue. M. Giraudoux n'a pas pris le n° 2, c'est déjà quelque chose. Une façon de politesse envers Plaute et envers Rotrou. Mais pourquoi « *38* » ? Cela a l'air de nous dire : « ne cherchez pas, vous êtes des naïfs, cela n'a aucun sens ». J'accorde que l'intention de l'auteur, d'ailleurs si parfait galant homme de sa personne, n'est pas aussi directement impertinente. Mais c'est pourtant bien où mène, en fait, le relâchement de la pensée. D'une façon ininterrompue, M. Giraudoux recherche (et dans un travail visible, pénible, sec, appliqué) l'esprit, les traits comiques, les mots. Par malheur, il n'a pas de disposition dans ce sens. Et cet écrivain, qui ne manque pourtant ni de certaines délicatesses de sentiments, ni de certains moyens personnels d'expression, s'enlise parmi des bourdes incessantes qui se voudraient piquantes, drôles, et qui sont en fait, sans gaîté. Le dialogue en abonde, au péril certain de ce qu'il peut y avoir de bon, mais qui se trouve enseveli là-dedans. J'ai recueilli (de mémoire) :

ALCMÈNE. — Je te voyais dans les bras des autres femmes...
AMPHITRYON. — De toutes les autres femmes ?

. . . .

JUPITER. — Alcmène reconnaît Mercure à son visage, alors que tous le reconnaissent à ses pieds.

. . . .

MERCURE. — Jupiter n'entrera pas en vous en homme.
ALCMÈNE. — Je n'y accepte pas non plus les femmes.
Etc... *Etc*...

Les deux héros caressés par l'auteur, ce sont, de toute évidence, Alcmène et son époux Amphitryon. M. Giraudoux a pour les personnes officiellement engagées dans les liens du mariage une prédilection, une tendresse touchante par le temps qui court. Cela seul ne mériterait-il pas qu'il l'affirmât d'un intéressant ouvrage où convergeraient ses moyens authentiques, à l'exclusion

de cet appareil, aussi pompeux que factice, que j'ai déjà signalé avec regret dans *Siegfried*, et qui sévit à nouveau dans *Amphitryon 38* ? Pourquoi mêler des vues familières qu'un talent modeste, mais délicat pourrait très bien servir, représenter, exalter, pourquoi mêler cela aux destinées du pays, du monde, des dieux ? En tous cas, cela vous a un air germanique, germanique caricatural, qui est bien ce qui peut être le plus déplaisant. Ce n'est pas être mauvais prophète, je crois, de dire que M. Giraudoux, sous peu, devra renoncer à ces ouvrages qu'il croit lyriques et qui ne sont, en vérité, que de carnaval, puis venir à la simplicité, et peut-être même — comme dans tous les retours à la modestie après la défaite des grandiloquents idéals — avec affectation.

Pour le moment, M. Giraudoux, comme à peu près tous ceux qui tiennent une plume aujourd'hui, se trouve énervé par une estimation exagérée de son talent. Le fâcheux est qu'il y a sacrifié le bon réel. Ainsi, ces aimables petites demoiselles anémiques dont il était le mentor spécial, et qui auraient peut-être pu un jour devenir moins factices, plus vivantes — le jardinage attentif voit de ces reviviscences — voici qu'il les introduit, tout étriquées qu'elles sont et à peine un peu grandies de taille, dans le jeu du héros wagnérien et des personnages olympiens mis à la mode du jour, en vestons, en jaquettes, en habits dorés. Il est facile de remarquer que c'est toujours là un produit de cette maladie que j'ai si nettement repérée à peu près chez tous les auteurs et cabots dont la vanité s'étale immense, sans pudeur et sans prudence, aux yeux du public. Aujourd'hui, nous nous occupons d'un petit auteur de la classe bourgeoise et qui ayant réussi, 1° dans le fonctionnarisme officiel, 2° dans les Lettres, porte cela au théâtre sous des travestissements grandioses, significatifs, et mortels au souffle pauvre, mais vrai, de sa propre inspiration. Parmi ces personnages immenses, où il les introduit en forçant son talent, combien sont embarrassées les minces héroïnes de l'auteur ; combien fausses les grâces d'Alcmène, combien ses observations, ses pensées sont d'une parvenue bien prétentieuse, bien antipathique, bien peu *femme*.

Le principal dessein de l'auteur n'est pas mystérieux. Contre tout le complot olympien et même en opposition à la fringale omnipotente du Maître des dieux, il veut, sous la figure d'Alc-

mène, montrer et honorer la fidélité. Seulement il borne le bel idéal et l'hommage qu'il lui dédie : ce n'est pas, à vrai dire, la fidélité qui est ici en cause, mais seulement la fidélité conjugale. Ce qui diminue singulièrement la qualité sympathique, généreuse du point de vue. Car, autrement, que ne pourrait-on attendre, avec joie et confiance, d'un esprit poétique inspiré sur la fidélité? D'ailleurs, en dehors même de ce que la fidélité pourrait recevoir de la charmante crédulité poétique, et quoi qu'on en rie, la chose n'est peut-être pas aussi totalement disparue que l'on croit des attributs de l'amour. En tout cas, chez M. Giraudoux, avoir restreint cela au cadre nuptial, à cette limitation stupide à la Dumas Fils, n'était-ce pas marquer une étroite parcimonie de cœur ?

Ce n'est d'ailleurs pas là une remarque en l'air. A peu près tout le mouvement maintient et accroît cette fâcheuse impression, disons net : ce malaise. Par exemple, une distinction sur laquelle l'auteur appuie dès le début, et qui est constamment rappelée, c'est celle entre *mari* et *amant*, avec sens péjoratif pour celui-ci. D'abord, c'est là prendre le mot *amant* dans une acception particulièrement rétrécie où on voudrait ne pas reconnaître la façon dont M. Giraudoux pense. S'il est un mot entièrement pur et inaccessible à la vulgaire dégradation du fait divers, n'est-ce pas l'un des plus chers de notre patrimoine : *Amant, Amants*? Il porte la tendresse donnée sans réserve, unique, hélas, ou partagée. Licites ou illicites, l'amant, les amants, ce sont les personnages mêmes de l'amour. Tous nos classiques ainsi l'ont consacré. Chez M. Giraudoux, amant apparaît comme un synonyme d'adultère. C'est une étroite limitation — au moins dans l'espèce de sensible et subtile dissertation sentimentale et philosophique que l'auteur voudrait que soit son ouvrage. Par parenthèse : les remarques vont à chaque œuvre par rapport à ce que propose l'auteur : ce que j'observe ici comme déplorable chez M. Giraudoux (la restriction dérisoire du mot *amant*) devient opportun chez M. Carco.

Alcmène — en dépit que l'auteur en ait — est ici une bien ridicule précieuse, une bien sotte pimbêche. Toutes ses manières sont du plus mauvais aloi, accentué encore par le jeu de l'actrice : son amour est de l'afféterie, une pauvre coquetterie sans amour. Puis, avec quel dédain elle s'élève au-dessus de la valetaille à

laquelle va sans compter son mépris. Il semble que ce soit le meilleur procédé que l'auteur ait découvert pour manquer la distinction de son héroïne, et sans doute aussi la sienne... : Jupiter, ayantpris la forme d'Amphitryon pour circonvenir Alcmène, se présente à elle :

ALCMÈNE. — Qui êtes-vous ?

JUPITER. — C'est votre amant...

ALCMÈNE. — « Amant », cela est habituellement pour désigner les fils des femmes de ménage.

. . . .

ALCMÈNE. — Ma chambrière a des « amants ».

. . . .

ALCMÈNE. — Ma chambrière est grosse : elle a cédé aux dieux.

. . . .

D'ailleurs le mari a le même tic :

AMPHITRYON. — Ta servante a-t-elle donné naissance à une fille cousue et palmée ?

Et ainsi constamment, de répétition en répétition des mêmes piètres procédés, M. Giraudoux donne à la fois son souci de paraître « distingué » et sur-le-champ même, dans son expression de cela, à la manière du *bourgeois gentilhomme*, la preuve que son raffinement est bien problématique.

La critique s'accorde dans l'émerveillement où elle est mise par l'accumulation constante des expressions, des imagesde haut luxe littéraire qui, comme d'une canalisation intarissable, découle du dialogue. On dit : il faudrait lire cette pièce. Erreur. Les acteurs et la mise en scène tiennent, au moins font tenir debout, pour un couple d'heures, un texte qui sans eux resterait illisible par le goût d'emprunt, par la multiplicité, compressée et travaillée assidûment, des effets de rhétorique dont il semble que l'auteur ait organisé le catalogue. Tout y passe de ce qui a été écrit déjà, mais vulgarisé, travesti, ou mis à l'envers. Comment l'auteur n'a-t-il pas lui-même la nausée de ces mille mets recuits à sa tiède méthode ?

Amphitryon 38 n'est ni comique, ni spirituel, et le cœur n'y bat pas. Seul, le rôle de *Mercure*, joué par Jouvet dans un tour franchement ironique, flambe un peu parmi tout cet artifice de mauvaise littérature. La fin ne rachète rien. Après que les péripéties de l'adultère divin et les quiproquos inhérents au dédouble-

ment de la personne de Jupiter en celle d'Amphitryon, et de la personne de Mercure en celle du valet Sosie ; après que Jupiter, ayant, à l'aide de son subterfuge, satisfait son désir de posséder Alcmène, et que, mécontent de ne pouvoir s'y livrer une nouvelle fois avec le consentement de celle-ci, qui, têtue dans sa fidélité, ne veut connaître que son mari, il se décide à contraindre les époux au sacrifice et cela par la persuasion « de l'axiome et du syllogisme », alors là, c'est vraiment pitoyable : Jupiter étant le maître de tout et de tous, Alcmène ne saurait être distraite de cette imposition. Pourtant, bon prince, il se laisse attendrir par Alcmène. Il donnera désormais son amitié exclusivement. Mais à ce point de réussite, Alcmène ressent une blessure cuisante dans sa coquetterie, dans son amour-propre. On la voit grincer un peu. Jupiter en profite. Il lui donne un long baiser sur la bouche tandis que le rideau tombe. Bien inutilement, d'ailleurs, puisque le dieu s'abstiendra désormais de tout ce qui pourrait choquer Alcmène et divertir le spectateur, ayant d'ailleurs pris soin déjà de laisser dans le bassin de la femme d'Amphitryon un fameux souvenir : Hercule.

Au total, il s'agit d'une fantaisie d'atelier pas drôle du tout, à laquelle je me suis trouvé très réfractaire, au risque de m'exclure de ce public « lettré et choisi » auquel les thuriféraires assurent que la pièce est destinée.

Jouvet bouffonne le rôle de Mercure avec une légèreté fort opportune et récréative. Il a d'ailleurs pour lot le meilleur texte de la pièce. M. Renoir est un Jupiter en habit de soirée, mais en habit de soirée trempé dans je ne sais quelle teinture d'or qui en fait du carton pâte. Quant à Mme Valentine Tessier, elle souligne de gestes sans naturel aucun cette littérature artificielle.

§

On aurait pourtant bien voulu en passant rendre quelques devoirs à la fidélité, car on désespère que la malheureuse ait jamais un nouveau champion. Elle n'est pas la chose de l'heure. La pièce importée d'Amérique par M. Francis Carco n'est pas pour nous suggérer que la fidélité conjugale serait mieux en pratique là-bas qu'en France.

Un brave ouvrier, mais soupçonneux, jaloux et assez brutal, feint un départ et, revenant soudain, troue sa femme et son

amant (au sens Giraudoux) du contenu de son browning. Et là n'est pas le plus triste ! Car, que de bruits de mouchoirs dans la salle lorsque, au *trois*, on assiste à la déchirante séparation du père assassin d'avec sa fille, avant la chaise électrique. J'avais auprès de moi un vieux critique, et qui devait pourtant être depuis longtemps blasé sur ce genre de gros effet : il pleurait comme un enfant.

L'adaptateur doit bien rire et se frotter les mains, lui, à se succès d'inondation qu'il avait certainement prévu. Car M. Francis Carco (dont le blason est : couteau d'acier et jarretière de coton sur fond de zinc), à l'encontre de M. Giraudoux, sait ce qu'il fait. Il a une expérience de la vie autrement vigoureuse et dont il a su tirer un fond authentique pour ses créations Cette pièce-ci n'est pour lui qu'une toute petite entreprise qui ne l'engage en rien et à propos de laquelle on peut seulement regretter que, depuis *Mon Homme*, il n'ait rien donné de consistant au théâtre.

Dans la rue j'ai revu Mme Moréno. Elle tient un rôle de ménagère railleuse, fausse, vipérine, auquel elle apporte un comique d'une exceptionnelle qualité.

Mme Moréno fut la femme de Marcel Schwob. Que cela me reporte loin !... En cet appartement de l'Ile Saint-Louis, vaste et rendu plein d'ombre pour la longue et cruelle agonie de l'écrivain au masque consulaire de cire... Et puis aujourd'hui je retrouve la compagne du grand exégète de Villon, de l'historiographe des coquillards, de l'interrogateur génial de l'argot, comprise dans une réalisation d'un autre esprit familier de Villon (1), des coquins, des filles, de la langue verte. Que d'amis de François Villon rassemblés ! Le lecteur serait-il tout à coup tombé de l'Olympe de M. Giraudoux dans un coupe-gorge !

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Ch. Seignobos : *Histoire politique de l'Europe contemporaine*. Evolution des partis et des formes politiques, 1814-1914. Tome II. Armand Colin. — J. Aulneau : *Histoire de l'Europe centrale*. (Depuis les origines jusqu'à nos jours), Payot. — Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violations du Traité de Paix*.

(1) M. Francis Carco, après Marcel Schwob et Pierre Champion, a écrit une *Vie de François Villon*.

Tome IV. Janvier 1923-Décembre 1926. Champion. — P. Vaucher : *Le monde Anglo-Saxon au XIX[e] siècle*. Tome XII[e] de l'« Histoire du Monde », publiée sous la direction de M. E. Cavaignac. E. de Boccard. — Pierre Davaud : *Ce qu'il faut connaître de l'Histoire d'Angleterre*, Boivin et C[ie]. — Mémento.

Comme un voyageur qui s'est égaré et qui revient sur ses pas, tâchant de retrouver l'endroit où il a commencé à perdre son chemin, je feuillette quelques volumes d'histoire européenne. Je voudrais reconnaître le point où l'on s'est mis à suivre le sentier de la guerre (sentier ? route, et grande route plutôt, route royale, route *impériale*, assez large, hélas, pour toute l'Europe entraînée par les peuples germaniques et slaves), qui menait à l'épouvantable fondrière de 1914. Recherches vaines, sans doute.

Ouvrons toujours le tome II du grand ouvrage de M. Ch. Seignobos sur l'**Histoire politique de l'Europe contemporaine**. Cet historien est la probité même. Il attache peut-être une importance trop exclusive à l'histoire des partis. Son analyse scrupuleuse du caractère des régimes établis en Europe de 1814 à 1914, analyse qui est le côté essentiel de cet ouvrage, montre, d'après l'évolution des partis, les progrès de la Démocratie et du Libéralisme. Les trois Empires militaires, Allemagne, Autriche, Russie, sont tombés, dit M. Seignobos, pour n'avoir pas évolué dans le sens des Monarchies libérales de l'Europe. En Allemagne, ajoute M. Seignobos, « les partis démocratiques eux-mêmes se laissaient gagner à la « politique réaliste » de Bismarck et s'habituaient à ne plus respecter que la force et les intérêts matériels ». Et il conclut (page 663) :

Le peuple allemand, écarté de la direction de la politique intérieure et élevé dans le culte de la puissance, tournait sa « volonté de puissance » vers la politique extérieure. Mécontent de voir son rôle dans le monde inférieur à sa force, il s'irritait contre les autres peuples, qu'il accusait de lui refuser sa part légitime et de travailler à l'« encercler » ; et il se préparait à réclamer sa « place au soleil ». Son habitude d'obéissance le livrait à la discrétion du corps d'officiers nanti de la supériorité sociale et armé de la force. Le souverain, lui-même, élevé en officier, ne pouvait résister à la pression de l'esprit militaire, l'appel aux armes lui paraissait la raison suprême. L'état-major prussien allait décider du sort de l'Allemagne.

C'est ainsi que se produisit un de ces « accidents », dont l'action a été signalée par M. Seignobos dès son premier volume,

non sans que cet historien ait, par là, soulevé de vives protestations. L'objection fut à peu près celle-ci : Pourquoi une histoire aussi soutenue des partis politiques (M. Seignobos, en effet, nous l'avons vu, serait le dernier homme à diminuer leur importance), pourquoi cette vue sur leur « évolution parallèle » représentative de l'évolution des sociétés, si un accident plus ou moins individuel et restreint suffit pour tout bouleverser? A quoi sert votre livre?

Dans le cas de la démocratie allemande, il y a une réponse. La voici, d'après M. Seignobos:

Sans doute, l'évolution périlleuse du peuple allemand, caractérisée dans la citation ci-dessus insérée, compensait le péril qu'elle comportait « suivant la loi des grands nombres » ; mais comme elle était essentiellement favorable à un accident individuel, et qu'en somme cet accident réalisait sa tendance en même temps qu'il manifestait des interventions personnelles, l'accident et l'évolution apparaissent liés, du moins en Allemagne, dans les origines de la guerre.

Ils avaient été de même liés, en France, en 1870. En 1914, le socialisme songea vainement à les délier. Cette théorie de l'accident est le point noir dans l'ouvrage considérable, par ailleurs plutôt optimiste, de M. Ch. Seignobos. Cet historien le sait, et n'en peut mais.

M. J. Aulneau, si l'on peut dire, a lui aussi étudié l'« accident » dans sa remarquable **Histoire de l'Europe Centrale.**

Large carrefour d'arrivée des invasions et des races, où les rivalités furent terribles, les luttes pour la domination furieuses, le ferment impérial hérité de Rome s'y fixa, là, dans cette chaotique Europe centrale, comme dans son milieu le plus indiqué, puisque c'était là que le besoin d'autorité se trouvait le plus impérieux. A cette situation répondirent les expéditions et l'hégémonie de Charlemagne, la fondation d'un Saint-Empire romain germanique, lequel s'est continué jusqu'à nos jours comme Saint-Empire romain de la nation allemande, puis comme Confédération du Rhin sous l'hégémonie de l'Empire napoléonien, puis comme Confédération germanique, puis comme Confédération du Nord, puis comme Empire bismarckien, puis enfin comme Empire pangermaniste de Guillaume II.

M. J. Aulneau, dans son ouvrage plein de substance, quoique

par endroits un peu touffu (1), a su dégager le lien qui, depuis les traités de Westphalie et d'Utrecht jusqu'à la catastrophe de 1914, dont l'immensité se découvre toujours davantage, relie entre eux les événements.

L'auteur, ayant esquissé l'histoire du Saint-Empire médiéval, nous montre, dans le nouvel équilibre de l'Europe centrale après les traités de Westphalie complétés par ceux d'Utrecht, les germes de la situation qui, en se développant durant deux siècles, produira ses conséquences. Ce nouvel équilibre (qui, d'ailleurs, n'a guère été retrouvé depuis, pas même après 1815, où les idées libérales et les mécontentements nationalistes battirent presque tout de suite en brèche la construction élevée par les Traités de Vienne), ce nouvel équilibre, disons-nous, était obtenu par la limitation du pouvoir impérial de la Maison d'Autriche, l'établissement de la souveraineté respective des Etats Allemands (qui devait être si favorable à la Prusse), par la paix des Pyrénées abaissant la branche espagnole de la Maison d'Autriche, enfin par les traités d'Utrecht qui, on le sait, prévenaient définitivement « l'union, sur une même tête, » aussi bien des couronnes d'Espagne et de France, que d'Espagne et d'Autriche. A l'issue, en quelque sorte, de l'établissement de cet équilibre, Louis XIV consentit à reconnaître le nouveau royaume de Prusse. Il préconisa, dans ses *Instructions*, pour faire contre-poids à la nouvelle royauté, un accord avec l'Autriche (accord qui devait se produire plus tard, beaucoup trop tard, par le fameux « renversement des alliances »).

A la Prusse, sans cesse grandissante, l'Autriche, plus ou moins évincée de l'Europe centrale, et désormais orientée vers les Balkans, dut laisser le champ libre. C'est ce qu'on a appelé la rivalité de la Prusse et de l'Autriche. Cette situation a été bien étudiée par M. Aulneau. A travers des vicissitudes énormes, qui sont dans toutes les histoires, elle développa ses conséquences en deux phases. La première aboutit à Sadowa et à Sedan, la seconde à la guerre de 1914. Qu'est-ce que signifiait, dans le moment où elle éclata, cette dernière guerre ? Elle signifiait que les Germains et les Slaves, — les Germains d'Allemagne et d'Autriche et les

(1) Par exemple, pourquoi mêler au récit des négociations du Congrès de Vienne les hypothèses assez inutiles de Thiers ?

Slaves du nord et du sud, — venaient de s'entre-choquer dans l'Europe orientale.

C'était fatal. La compétition de ces deux races devait éclater dans un tel choc. Mais M. Aulneau pense qu'en Histoire il n'y a pas de fatalité irrémédiable. L'Autriche, indique-t-il, eût pu conjurer celle-ci, en observant son vrai rôle, qui était de se rapprocher des Slaves du sud, sous forme d'un Empire trialiste ou autrement, et c'est peut-être ce qui fût arrivé. Malheureusement, le comte Andrassy s'était hâté d'emmener l'empereur François-Joseph à Berlin, et l'Autriche emboîta le pas au Germanisme contre le Slavisme. On sait le reste. L' « accident », dont M. Seignobos réserve la part dans les développements politiques, ne s'est que trop produit, ici.

Dans une dernière partie, M. Aulneau, examinant « la reconstruction de l'Europe centrale », nous parle des nouveaux Etats de la Petite Entente : République tchécoslovaque, Etat yougoslave, Royaume de Roumanie, République de Pologne. Il décrit, dans un grand esprit d'optimisme, les accords politiques et économiques conclus entre ces Etats, et qui, auprès d'une Allemagne vaincue, d'une Autriche et d'une Hongrie diminuées des deux tiers, doivent, dit-il, assurer « le nouvel équilibre de l'Europe centrale ». La destruction de l'Autriche-Hongrie attriste, néanmoins, M. Aulneau et même ses commentaires ne vont pas sans reproches à l'adresse des Alliés. Le fait est que si le ci-devant régime européen avait une Pologne, le nouveau régime, lui, en a deux... Mais il faut avoir confiance en l'avenir, dit M. Aulneau. Il montre la situation des deux ex-grands Etats danubiens s'améliorant tous les jours, malgré leurs amputations. Après tout, on montre bien à la foire un homme-tronc qui ne s'en porte pas plus mal, qui même sait enfiler une aiguille et, au besoin, tirer un coup de pistolet ! Dans notre éventuel concert européen, nul doute que notre homme-tronc, à nous, ne sache convenablement jouer un solo de cornet à piston.

Quant à l'Anschluss, M. Aulneau le croit improbable. Pour ce qui est des créations nouvelles, il a bien soin de montrer, histoire en mains, qu'elles ne sont pas une conception gratuite des Traités de Saint-Germain et de Trianon, mais répondent à de séculaires aspirations nationales. Bien que la Croatie et la Serbie n'aient pas toujours été des plus unies, on ne demande

pas mieux que de partager la confiance de M. Aulneau. La confiance est un grand besoin. Il y a de graves problèmes. La question des minorités, dans les Etats agrandis de la Petite-Entente, peut sembler troublante pour l'avenir. Certainement, M. Joseph Barthélemy, le distingué juriste, a rédigé une procédure de l'appel des minorités à la Société des Nations, qu'on a pu qualifier de « très importante Consultation juridique » (1). Comment, en fait, cela évoluera-t-il ? D'autre part, les réformes agraires qui se sont accomplies dans diverses régions de l'Europe orientale, en Bohême, par exemple, n'ont pas été autre chose que des spoliations et menacent le droit de propriété (2). Elles ont des répercussions désastreuses. Il y a, à Paris, des Tchèques ruinés de la sorte. Nous en connaissons. Et voici la Pologne qui a l'air de recommencer à n'être plus trop sage.

Autant que l'**Histoire des Violations du Traité de Paix**, particulièrement, c'est, semble-t-il, l'Histoire générale de l'Après-guerre en Europe que le D[r] Lucien-Graux se trouve avoir écrite dans son volumineux ouvrage. De même, si l'on racontait, de 1815 à 1848, avec un semblable luxe de détails, l'histoire des Traités de Vienne, c'est, plus ou moins, une Histoire de l'Europe qu'on se trouverait avoir écrite aussi. L'ouvrage de M. Lucien-Graux sur les Traités de 1919 réalise plutôt plus que moins ce résultat. Il a donné à son sujet des développements considérables qui n'occupent pas moins de quatre gros tomes. Il ne faut pas s'en plaindre, car tout ceci est très instructif. Qu'un sujet comme les « violations du Traité de Paix ait pu fournir à une matière aussi étendue, cela tient au juste zèle de l'auteur pour ce Traité. De proche en proche, toute l'Histoire de l'Europe contemporaine est envahie par cette préoccupation. De la Bulgarie, l'auteur dit bien (t. IV, p. 455) : « Nous nous garderons de considérer en Bulgarie d'autres faits que ceux où l'on peut, de près ou de loin, reconnaître des traces de l'intrigue ou de l'influence allemande. » Mais grâce à ce « de loin », les données se multiplient singulièrement. De même pour l'histoire de la Petite-Entente, scrutée à la loupe ; et ainsi de suite. Je le répète : ne nous en plaignons pas. Voici les rubriques prin-

(1) *L'Esprit international. The international Mind*, 1929, 1[er] avril.

(2) A. de Lapradelle : *Les réformes agraires et le droit des gens*, dans la même revue, même numéro. Voir, p. 488, l'exposé de M. Aulneau, qui approuve sans réserve les « réformes » agraires.

cipales sous lesquelles l'auteur accumule, ici, ses multiples recherches : La Ruhr ; En Grande-Bretagne ; Aux Etats-Unis ; En France ; Pour une Restauration monarchique ; Armée, Marine, Aviation ; Dans la Sarre ; En Rhénanie ; Allemagne et Russie ; En Pologne ; L'Autriche. Aux documents annexes se trouvent divers textes, dont celui de l'accord relatif à la constatation des manquements de l'Allemagne.

Son scrupuleux souci de la chose conclue, que tout le monde comprendra, rend parfois M. Lucien-Graux pessimiste. A Locarno, le 15 octobre 1925, la Conférence adopte le Pacte de sécurité, et désormais, dit M. Lucien-Graux, « le Traité de Versailles est si loin qu'il suffit d'en parler pour être regardé de travers ». Pour M. Lucien-Graux, Locarno est une révision du Traité de Versailles. Mais cela même serait une raison pour que l'Allemagne cessât de tergiverser. M. Lucien-Graux s'en rend compte, tout en restant méfiant. Souhaitons que les deux questions capitales qui subsistent, celle du désarmement et celle de l'application du Plan Young, ne justifient point, au moment où l'heure approche de les résoudre, cette méfiance.

Traités de 1919, Traités de Vienne. Peut-être que ceux qui, plus tard, seront placés dans le xxe siècle de la même façon que nous le fûmes dans le xixe, considéreront les Traités de Versailles, Saint-Germain, Trianon, etc., du même calme regard historique dont nous avons considéré les Traités de Vienne. Il y a longtemps que, pour nous, ceux-ci avaient cessé d'être une affaire dramatique. Puisse-t-il en être de même pour les Traités de 1919 ! C'est la grâce que je leur souhaite ! L'on se dit bien qu'il n'y a plus, de nos jours, dans une Europe en ruines, cet heureux esprit de civilisation qui subsista toujours sous les tourmentes du dernier siècle... Non, ce n'est plus ça !

L'Angleterre est un grand sujet de réflexions dans notre période historique d'après-guerre. C'est le moment d'inscrire ici le titre de l'ouvrage qui forme le tome XIIe de l'« Histoire du Monde » publiée sous la direction de M. E. Cavaignac : **Le Monde Anglo Saxon au XIXe siècle**, par M. P. Vaucher. Ajoutons le titre du manuel de M. Pierre Davaud : **Ce qu'il faut connaître de l'Histoire d'Angleterre**. Les tendances libérales-économiques du monde anglo-saxon, tout à l'heure développées, ou exagérées, en un travaillisme démocratique, ressortent

avec netteté dans l'un et l'autre ouvrages. Un seul désir à exprimer : l'on voudrait plus de détails au tableau de l'Angleterre après 1815. L'histoire actuelle de la Grande-Bretagne en serait peut-être elle-même éclairée.

L'Angleterre s'est présentée à la dernière Conférence de la Haye avec un état d'esprit rappelant celui de 1815, quand sa dette publique était montée à vingt-un milliards, que sa crise économique empirait en raison même de l'avance industrielle considérable que cette nation avait sur les autres pays, et que la question de l'indemnité de guerre, à se partager avec la Russie, l'Autriche, la Prusse, les Pays-Bas et les Etats allemands, se compliquait de celle des remboursements plus ou moins exigibles des ci devant « stipendiés » du Continent.

L'Angleterre semblait, toujours après 1815, grâce à sa supériorité industrielle, commerciale et coloniale, le plus apte des belligérants à profiter du rétablissement de la paix. Mais il lui fallait d'abord, avant de se lancer et pour pouvoir se lancer, résoudre à son avantage mainte question préjudicielle. Le gouvernement tory d'alors fut très faible devant ces difficultés de l'après-guerre.

Le gouvernement travailliste d'aujourd'hui a-t-il voulu qu'on n'en pût dire autant de lui, dans des conjonctures presque pareilles? On ne sait, mais la diplomatie brutale de M. Snowden aurait effectivement été talonnée par la peur du chétif précédent de 1815, qu'elle n'eût pas montré avec une opportunité plus psychologique la brutalité dont avait besoin l'Angleterre devant ses Alliés d'aujourd'hui. Ceux-ci ont cédé à l'Angleterre la part du lion, qui lui avait échappé en 1815. La Grande-Bretagne exécutait à force de biceps, sous leurs yeux, la suite, le deuxième temps d'un effort séculaire : ils ne le voyaient pas, ou ne voulaient pas le voir. Ils ont laissé, grâce à l'audace singulièrement profonde en même temps qu'immédiatement très violente, très « labour-party », très « travailliste » de M. Snowden, l'âpre logique intime de l'Histoire d'Angleterre les dominer d'emblée. Ils ont aidé Albion à reprendre et achever la page. Ils ont manqué de lumières historiques, ils ont été emportés dans l'impression du moment. Résultat : nos dettes sont restées énormes et nos ressources ont diminué. Mais la Paix ? objectera-t-on. Sans doute ! Seulement

M. Briand, en allant là-dessus à Genève, dont l'obsession le dominait, s'est tourné un peu bien vite du côté des idées abstraites.

MÉMENTO. — *Revue Historique* (Mars-Avril 1929). Chr. Pfister : L'Alsace et l'édit de Nantes. (Rappelant de récentes discussions politiques, M. Pfister mentionne l'assertion de divers orateurs, d'après laquelle l'Edit de Nantes a été respecté en Alsace. Or, l'Edit de Nantes a été étranger à l'Alsace. Cela résulte de l'exposé de M. Pfister). G. Dupont Ferrier : Sur l'emploi du mot *Province*, notamment dans le langage administratif de l'ancienne France. (« C'est seulement depuis la seconde moitié du xve siècle », au plus tôt, « que, de la langue ecclésiastique et de la langue littéraire, ce mot est passé dans la langue administrative »... Il en résulte qu'« on aurait tort d'employer le mot *province* pour désigner les institutions antérieures » à cette date. Très étudié et intéressant). — Albert Chamberland et Henri Hauser : La banque et les changes au temps de Henri II. (M. Hauser publie, sur ce sujet, le texte d'un document contemporain recueilli par M. Chamberland. Vif intérêt économique de ce document, auquel les récentes crises financières donnent une actualité.) Louis Bigard : Réal au 31 mai 1793. (Opposé aux Girondins, Réal voulait l'exclusion des vingt-deux, mais non leur mort. Son intervention dans ce sens faillit sauver les Girondins. Ce fut une question de quelques heures. Ecrit à l'aide du « mémoire apologétique » de Réal et autres documents. M. Bigard signale notamment l'« Adresse aux départements » comme un document capital. C'est, dit-il, la version dantoniste, complète, des événements du 31 mai et du 2 juin 1793.) — R. Villepelet : Le comte de Sainte-Aulaire, préfet de la Haute-Garonne (1814-1815). (Ecrit d'après les mémoires rédigés après la Révolution de Février et publiés jusqu'ici plus ou moins fragmentairement. Remet en très bon jour cette figure d'un honnête homme calomnié). — Bulletin historique. Histoire grecque, 1926-1928, par Paul Cloché. Histoire de Grande-Bretagne (*suite et fin*), par Ch. Bémont. — *Id.*, (Mai-Juin 1929). — Lucien Febvre : Une question mal posée. Les origines de la Réforme française et le problème général des causes de la Réforme. (Ce problème, « qui semble classé parmi les cas désespérés de l'histoire », est soluble pourtant par la méthode de l'Histoire comparée, méthode qui insiste sur « le problème général des causes de la Réforme. » Etat de la question : reconstitution de l'époque ; suggestions méthodologiques. Curieuse étude synthétique. Rien de moins ennuyeux). — Jacques de Roncefort. Le Rhône, de l'Ardèche à la mer, frontière des Capétiens, au xiiie siècle. (Historique de la formation de cette frontière, correspondant à une des phases importantes de l'expansion française). — Henri Sée : Remarques sur la méthode en histoire économique et sociale. (Observe avec sagacité que cette histoire se trouve au point de rencon-

tre des sciences auxiliaires de l'Histoire, — ce qui est un notable indice de sa valeur scientifique et philosophique). — Bulletin historique. Antiquités romaines(*suite et fin*), par Jules Fontain. — Histoire des religions, par Charles Guignebert. — Histoire de France. Fin du Moyen Age, 1328-1498, par Charles Samaran. — Le Moyen Age jusqu'aux Valois, par Louis Halphen (*1re partie*).

EDMOND BARTHÉLEMY

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Henri Volkringer : *Les étapes de la physique*, Gauthier-Villars. — Mémento : Louis de Broglie, lauréat du prix Nobel.

Dans la société moderne, la vulgarisation scientifique — encore en pleine anarchie — doit remplir un rôle de premier ordre. Nous nous sommes étendu autre part (1) sur son objet et sur les moyens dont elle dispose : hors la vulgarisation, disions-nous, l'unanimité des esprits de culture moyenne — mettons les « produits » de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire — ne dispose d'aucune source d'informations pour acquérir une idée des problèmes théoriques qui préoccupent l'élite de l'humanité. Nous avons dressé, en un opuscule familier (2), le tableau des idées maîtresses de la physique contemporaine, sans pouvoir insister suffisamment sur **Les étapes de la physique**. Cette lacune vient d'être comblée, de façon très heureuse, par un jeune savant, à la fois théoricien, expérimentateur et doué d'un esprit philosophique très juste, Henri Volkringer, qui a rédigé le digne pendant de l'ouvrage d'Albert Kirrmann (3). Au cours d'une lecture très approfondie, je n'ai guère rencontré qu'un seul point sur lequel nos idées paraissaient différer ; c'est quand Volkringer écrit, en parlant du *savant* (p. X) :

> Son rêve de pouvoir parvenir à une connaissance universelle est rendu irréalisable par l'indigence de la nature humaine.

Personnellement, j'aurais préféré un réalisme moins simpliste : ce rêve provient plutôt d'une hypertrophie de l'imagination et

(1) *Les Nouvelles Littéraires* (page scientifique) du 26 octobre 1929.

(2) *Matière, électricité, radiations* (Delagrave, 1929 ; 3e édition en préparation) Cf. *Mercure de France*, 15 avril 1929, p. 429-431.

(3) *La chimie d'hier et d'aujourd'hui*. Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1929, p. 656-659.

n'est sans doute qu'un ensemble de *mots* sans concepts ; et, tout bien pesé, M. Volkringer a reconnu sans peine être de cet avis.

Commençons par transcrire un certain nombre de passages, extrêmement bien venus et qui méritent d'être médités (1) :

Le grand mouvement d'idées déclanché par le progrès scientifique, la philosophie scientifique, intéressent bien des gens qui, d'autre part, ne demandent qu'à profiter des inventions des techniciens sans essayer de les comprendre. C'est la physique, qui oblige les mathématiciens à élargir leur symbolisme et à reviser les bases de la géométrie. La mécanique, en tant que science, devient une branche particulière de la physique, puisque l'inertie est un phénomène électromagnétique. Pour ne prendre qu'un exemple, on sait combien sont démodées les explications mécaniques des phénomènes, auxquelles appartient la célèbre théorie de l'éther élastique ; ces représentations sont aujourd'hui, comme je l'entendais dire récemment par un brillant physicien, « reléguées dans les grands magasins, au rayon des jouets d'enfants » (p. V-VII). Ce qui nous intéressera, avant tout, c'est de savoir comment l'homme s'est peu à peu dégagé des préjugés de jadis, comment il a appris à savoir ce qu'il sait, comment il a pu édifier ce monument intellectuel qui s'appelle la science moderne... Nous appellerons « découverte importante » celle qui contient le germe d'un grand nombre d'autres (p. 14). Dans quelles conditions et à qui décernerons-nous le titre d' « inventeur » ? Considérerons-nous celui qui eut le premier l'idée ? C'est faire remonter à l'antiquité l'invention de l'aéroplane. Est-ce au contraire le résultat qui nous importera ? Il faudrait alors refuser à Papin toute participation à l'invention de la machine à vapeur... Heureusement, au point de vue qui surtout nous intéresse ici, il n'est pas essentiel de savoir qui, du Hollandais Snell ou du Français Descartes, a le premier énoncé la loi de la réfraction ; l'important est que la loi fût trouvée ; le reste est plutôt affaire d'orgueil national (p. 15-16).

Comme le savant, l'enfant pourra s'étonner, mais, pour l'un, c'est un point de départ ; pour l'autre, c'est l'expression d'une perception sans conséquences futures et dont la répétition ne tardera pas à en émousser l'impression (p. 177). Tout le monde sait que de l'eau, abandonnée à elle-même, tombe, et pourtant combien de gens, après s'être lavé les mains, se font la réflexion suivante : « Pourquoi, en les sortant de l'eau, ai-je encore les mains mouillées ? Pourquoi ces gouttes privilégiées au contact de la peau n'ont-elles pas suivi la loi de pesanteur habituelle ? » Phénomène qui, étudié avec soin, permettra de découvrir les lois de la capillarité et de réunir, dans une même explication, des phénomènes en apparence indépendants... Cette conséquence du moin-

(1) Les douze premières lignes sont de Charles Fabry, qui a écrit la préface.

dre effort qui fait remplacer une idée par un mot est peut-être un des plus puissants obstacles au développement de la connaissance humaine. Ne pas croire ce que l'on ne sait pas. L'explication ne commence que lorsque, par association d'idées, on établit un rapport entre plusieurs perceptions (p. 178-179). Dans la nature, une infinité de combinaisons sont possibles, un petit nombre se présentent d'elles-mêmes : l'expérimentation consiste à provoquer et à étudier les autres... Le temps n'est plus où l'on pouvait faire des recherches physiques avec quelques débris métalliques et quelques bouts de ficelle (p. 179 et 189).

Si nous étudions la fusion de la glace, nous verrons qu'il n'existe en somme que trois facteurs essentiels : la quantité de chaleur, la pression et la température ; mais, si nous étudions, par exemple, le noircissement d'une plaque photographique, nous verrons qu'il dépend de la durée d'exposition, de l'intensité de la lumière incidente, de sa couleur, de la nature de l'émulsion, du traitement qu'elle a subi auparavant, de la composition du révélateur, de la durée du développement, de la température et de bien d'autres choses encore. On voit quelle peut être la complexité du problème (p. 180).

L'analogie n'est pas seulement un auxiliaire de la théorie, mais elle contribue à la valeur de celle-ci, et il suffit parfois que l'analogie nous paraisse peu satisfaisante, pour que la théorie soit qualifiée de fantaisiste... Souvent la fécondité des théories dans la recherche scientifique est due à ce fait que la copie, tirée de l'expérience par la logique, est plus maniable que l'expérience elle même... Même si les prévisions ne se confirment pas, même si elles entraînent un rejet de la théorie, une expérience aura été faite qui, peut-être, ouvrira des horizons nouveaux (p. 204-205). Pour un absolutiste qui cherche dans la loi une sorte de certitude métaphysique, une loi ne peut être que probable. Pour un physicien qui voit, aux erreurs d'expérience près, un rapport nécessaire entre les différentes parties d'un phénomène complexe, la loi peut être certaine (p. 199).

Les longs extraits qui précèdent sont empruntés, pour la plupart, au premier chapitre et aux deux derniers, qui s'occupent de l'objet de la physique et de la méthode en physique. C'est dire que H. Volkringer fait à ces questions fondamentales une place de premier plan. Car, si l'intérêt du profane s'attache de préférence aux résultats « palpables », celui du savant se porte à juste titre sur la méthode. On remarquerait parallèlement que l'intérêt de l'amateur d'art s'attache presque exclusivement à l'émotion, tandis que celui de l'artiste se porte surtout sur la technique.

Le reste de l'ouvrage (155 pages sur 210) retrace l'évolution

de la physique, depuis les origines jusqu'à nos jours. Vis-à vis des Anciens, il faut se dégager d'opinions trop absolues :

Tandis que certains leur dénient toute préoccupation scientifique, d'autres, au contraire, veulent retrouver l'embryon de nos théories modernes au milieu du rêve confus des poètes (p. 19).

C'est Galilée qui, au XVIIe siècle, « se dégageant du préjugé qui consiste à suivre aveuglément les Anciens, donne à la physique son véritable caractère (p. 27) » :

Il y a seulement trois cents ans, la physique, encore dans l'enfance, méritait à peine le nom de science (p. 32). C'est dans la différence de méthodes qu'il faut chercher le secret des progrès réalisés (p. 35).

Nous devons renoncer à donner, en quelques lignes, une idée de cette courte histoire de la physique : un résumé ne se résume pas. Mentionnons seulement que l'auteur a su dire l'essentiel, en s'affranchissant des pauvres vanités nationales. Quelques passages définissent le rôle des laboratoires :

On a beaucoup parlé de taylorisation. L'application de cette méthode est possible et très souhaitable dans le cas des laboratoires d'essais, elle devient de l'utopie dans le cas du laboratoire de recherches. Elle suppose, en effet, la répétition du même acte, et le travail du chercheur est, au contraire, de modifier perpétuellement les conditions de ses expériences (p. 145). Il n'y a pas de différence de méthodes entre celles d'un laboratoire industriel et celles d'un laboratoire de recherches, il y a tout au plus une différence d'objet (p. 146).

Les grandes découvertes modernes (électrotechnique, radio, cinéma, moteurs,...) sont passées en revue en une trentaine de pages, et quinze autres pages rappellent nos idées actuelles sur le monde extérieur (relativité, structure de l'atome, quanta). Et nous terminerons par ces phrases d'intérêt général :

On a cherché à ramener toutes les formes de l'énergie à une seule d'entre elles : l'énergie mécanique. Cette conception mécaniste de l'univers, fort à la mode à une époque peu reculée, ne compte à l'heure actuelle que peu de partisans. Néanmoins, il est certain que l'énergie mécanique nous étant la forme la plus facilement accessible et la plus facilement mesurable, c'est elle qui, le plus souvent, servira à mesurer l'énergie mise en jeu dans une transformation (p. 103). Ce n'est plus l'électricité qu'on essaie d'assimiler à un fluide matériel, c'est la matière, c'est la matière elle-même qui devient de l'électricité (p. 166).

Mémento. — Nous avons souligné — d'abord le 15 mai 1927, puis dans les quatre dernières chroniques — l'importance des travaux de

Louis de Broglie ; il se voit, à juste titre, attribuer le prix Nobel de physique de 1929. Il est heureux de constater que cette consécration mondiale a été, durant ces dernières années, décernée sans aucune considération d'âge ; Bohr (Danois, 37 ans), Millikan (Américain, 37 ans), Compton (Américain, 35 ans), de Broglie (Français, 37 ans). On peut être un grand savant sans être un vieillard ; l'Académie de Stockholm s'en est aperçue.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

R. Brugia : *Révision de la Doctrine des localisations cérébrales*, Masson, 1929. — A. C. Guillaume : *L'Endocrinologie et les états endocrino-sympathiques*, G. Doin, 1929 — Docteur G. Saint-Paul : *Utilisons les assassins*, Vigot 1929. — Docteur Edouard Trubert : *Contribution à l'étude de l'Hystérie et de la Mythomanie*, A. Legrand, 1929. — Docteur Edmond Locard : *L'Analyse des poussières en criminalistique*, Revue internationale de criminalistique, septembre 1929. — Sur les Chefs de Clinique.

Dès l'antiquité, on chercha à localiser l'esprit dans le corps. Platon mettait les sentiments dans le cœur, Hippocrate faisait du diaphragme le siège de la frénésie, Descartes, Vieussens, Willis, Haller logeaient l'âme dans des parties différentes du cerveau. Gall, au début du XIXe siècle, imagina des facultés et des tendances distinctes et les situa dans des dépressions ou des proéminences du cerveau extérieurement visibles sur le crâne. Cette union hybride d'anatomie et de métaphysique eut un grand succès. Elle avait l'attrait de la nouveauté ; elle était excitante pour les amateurs qui débordèrent d'enthousiasme... et de ridicule.

La vie scientifique étant faite d'affirmations et de réactions, en 1842, Flourens ruinait cette théorie en soutenant l'homogénéité fonctionnelle de l'écorce cérébrale.

Mais, à la suite des recherches de Fritsch et Hitzig, en 1870, sur l'excitation électrique du cerveau, des expériences des chirurgiens sur les trépanés, des observations des cliniciens sur l'effet des destructions de cet organe, les idées de Gall reparurent sous une autre forme, et Charcot fit triompher la théorie des *localisations cérébrales*. On décrivit dans le cerveau, des *centres* pour les grandes fonctions nerveuses : sensitifs, moteurs, sensoriels. Ils recevaient les sensations par les nerfs sensitifs, les élaboraient en perceptions et renvoyaient les ordres par les nerfs

moteurs. L'organe élaborateur de ces centres, l'organe noble, était la cellule nerveuse avec ses prolongements, étudiée sous le nom de *neurone*. Les neurones, au contact les uns des autres, par leurs prolongements, non soudés, pouvaient s'isoler par rétraction des prolongements, et ainsi s'expliquaient certaines paralysies, certaines réactions de fatigue, le sommeil, etc...

Mais voici que des histologistes et des embryologistes, Balfour, Apathy, Bethe, Frangnlito, etc... combattant *l'unité anatomique* de la cellule nerveuse, la conception même du neurone, donnent une importance essentielle aux fibres, affirment l'indiscontinuité du circuit nerveux qui, des organes des sens, de la peau, des endothéliums, etc... va jusqu'aux divers tissus contractiles; voici que le célèbre biologiste américain Loeb, étudiant de nombreuses classes zoologiques, nie aux cellules nerveuses toute vertu réceptive et explosive, tout pouvoir intermédiaire de préparation ou de transformation ; voici, qu'en 1906, Pierre Marie, reprenant la question de l'aphasie, met en doute le centre le mieux admis, celui de la parole ; voici, enfin, que la guerre, multipliant les expériences, semble bouleverser la topographie classique des autres centres.

L'ouvrage du professeur italien, R. Brugia (de Bologne), met au point cette question de la **Révision de la Doctrine des localisations cérébrales.** Il faudrait tout un important article pour résumer le débat. Le dogme des centres nerveux résiste encore. Les novateurs, ou plutôt les révolutionnaires, dépossèdent la cellule nerveuse, et par suite le cerveau, des diverses « facultés » qu'on y localise, et croient que son rôle est simplement de nutrition et d'aiguillage des diverses voies nerveuses. « La cyto architecture corticale, dit Brugia, n'intervient que comme adaptation structurale évolutrice, à travers laquelle les courants électriques neuromyoniques (le *neuromyone* est l'ensemble d'une zone cutanée (*dermatomère*) ou sensorielle et du groupe musculaire (*myomère*) auquel les filets nerveux de cette zone aboutissent) produiraient, comme accompagnement des dynamismes inhérents, des charges et des décharges de potentiel, des combinaisons iono-protéiques, des oscillations électro-magnétiques, des actions électrolytiques, des phénomènes de résonance, d'interférence, d'induction », ce qui, en un langage moins hermétique, veut dire : le fonctionnement nerveux est bio-chimique

et électrique, chaque sensation produisant des modifications chimiques et électriques qui, *uniquement par réflexe*, entraînent les réactions utiles ; l'ensemble est donc celui d'une série de réflexes successifs, dont la complexité va en augmentant dans l'échelle zoologique, et la cellule, privée de toute initiative, n'est, à côté de ses fonctions nutritives, qu'une sorte de « plaque tournante » sur les voies nerveuses.

Les spiritualistes ont célébré avec éclat la « chute des centres ». Il n'y a pas de quoi ; car les « révolutionnaires », faisant de nos actes les plus intelligents une association de réflexes mécaniques, ont, comme le dit Brugia, à propos de Loeb, « imprimé une direction physico-chimique aux problèmes bio-psychologiques ».

§

La question des glandes à sécrétion interne, dites endocrines, est une des grandes questions de la médecine actuelle, qui, d'ailleurs, par un retour observé constamment dans la science, rejoint les plus vieilles théories. M. A. C. Guillaume, dans **l'Endocrinologie et les états endocrino-sympathiques**, en met aussi au point que possible la « physiopathologie clinique ». Il demeure sur le terrain des « consultations journalières », n'utilisant, des documents d'expérimentation animale, que ce qui est indispensable à l'étude claire des « syndromes ».

§

Le Docteur G. Saint-Paul (qui signe Espé de Metz ses œuvres littéraires et philosophiques) continue à développer ce qu'il appelle ses « thèmes psychologiques ». La troisième série : **Utilisons les assassins**, n'est pas la moins intéressante. Après quelques considérations sur le droit de la société à la peine de mort, il propose que la remise de cette peine soit accordée au condamné contre l'engagement de se soumettre à telle inoculation de maladie infectieuse, à telle contagion. Le condamné servirait de sujet d'expériences destinées à faciliter les recherches scientifiques. « Des propositions seront obligatoirement faites au nom de l'Etat par un Comité composé de... (ici les noms des principales Autorités médicales et scientifiques du pays)... ». Le cancer, la tuberculose, pourraient ainsi être expérimentés sur l'homme... G. Saint-Paul consacre, en outre, des pages pleines de force et d'esprit au

pseudo-problème de la « responsabilité », et inflige quelques crossées de bois vert à maint psychiatres experts. La « responsabilité » est, en effet, une notion métaphysique dont le médecin n'a pas à s'occuper. Il doit se contenter de constater des signes morbides et aider la Société à se défendre, la notion de défense devant seule compter. Dans ses conclusions, l'auteur est d'une précision absolue : le criminel ou le délinquant est aliéné ou non. Dans le premier cas, on l'interne à vie ; dans le second, il faut punir sans faiblesse, car « la carcéréthérapie (le traitement par la prison) est la médication spécifique de l'irrésistibilité ».

§

Le Docteur Edouard Trubert, dans sa thèse inaugurale : **Contribution à l'étude de l'Hystérie et de la Mythomanie**, exposant avec beaucoup de clarté les idées de son maître, le Docteur Achille Delmas, précise les rapports de l'hystérie et de la simulation. La tendance morbide à user du mensonge et de la fabulation dans tous les sens, définit, dit-il, la constitution mythomaniaque, dont l'existence est nécessaire et suffisante à l'éclosion des accidents hystériques, tels que nous les concevons. Il admet cependant une différence entre l'hystérie pure et la mythomanie. « L'hystérique fabule avec son corps, alors que le mythomane fabule avec son esprit. » Discrimination souvent difficile en pratique. Tenu compte de ses diverses associations constitutionnelles, la mythomanie représente essentiellement, pour Trubert et Delmas, la *pathologie de la vanité*.

§

Le Docteur Edmond Locard, directeur du Laboratoire de Police Technique de Lyon, consacre un très important article, dans les numéros 4 et 5 de la *Revue Internationale de Criminalistique*, à l'**Analyse des Poussières**.

L'idée première d'étudier la poussière pour y trouver une indication criminologique revient au magistrat Hans Gross qui, en 1893, englobait dans son *Manuel du Juge d'Instruction*, tout ce qui concourt à mener à bien l'enquête criminelle. Après lui, il faut citer... Sherlock Holmes : Conan Doyle, avant d'être un littérateur célèbre, fut en effet étudiant en médecine, et s'il avait suivi sa vocation scientifique, eût sans doute fait un fameux

directeur de Police Technique. Le Docteur E. Locard avoue avec modestie qu'il doit beaucoup à l'écrivain anglais. Cette analyse des poussières a donné des résultats dont certains sont presque stupéfiants. Les poussières conservent, en effet, des caractères distinctifs suffisants pour que l'on puisse, à peu près constamment, reconnaître leur origine.

On les recueille sur les vêtements, dans les poches, sur les téguments, les cheveux, les ongles, le conduit auditif, les narines, les armes, les véhicules. On les trie et on fait suivre l'examen microscopique de l'examen micro-chimique. Au point de vue criminalistique, on distingue les *poussières professionnelles* et les *poussières spécifiques* ou *individualisantes*. Locard nous résume quelques cas célèbres. Je n'en retiendrai que deux : l'affaire Schlicher, dans le Palatinat, en 1908, et l'affaire Teissier-Boulay, à Paris, en juin 1924. Dans la première, Popp découvrit et confondit l'assassin par l'analyse de la boue de ses bottes, dont *les diverses couches lui révélèrent tout le chemin parcouru.*

Dans la seconde, où le parieur de courses, Boulay, fut assassiné par le bookmaker Teissier, dans une cave de la rue Mogador, le regretté M. Bayle, par la découverte de sable et de sciure, d'anthracite, de vernis et de certains champignons, fit crouler la défense de l'accusé.

Cette méthode, dont les conclusions devront toujours être prudentes, a donc déjà fait la preuve de son utilité ; mais elle ne prendra la place qu'elle mérite qu'après avoir été systématisée.

§

La Fédération des chefs de clinique et anciens chefs de clinique de France s'est réunie à Montpellier, le 17 octobre dernier, à l'occasion du Congrès de Médecine, où étaient représentés dix-huit pays étrangers. On sait la valeur de ces jeunes médecins, pour la plupart sélectionnés dans le corps de l'Internat, et en qui se recrutent nos maîtres des Hôpitaux et de la Faculté. Alors que les préparateurs touchaient 1.000 francs d'appointements par an, les chefs de clinique avaient 1.200 francs. Depuis la guerre, les préparateurs, — dont beaucoup, dispensés de concours, n'ont été nommés que par le bon plaisir du Professeur — ont vu leurs traitements augmentés à 15.000, jusqu'à 28.000 francs. Ceux des chefs de clinique ont été portés... à 250 francs par mois. Il y a

là un déni de justice qui doit être réparé. Un gouvernement n'a pas le droit de spéculer sur la valeur sociale pratique des titres. Il n'a surtout pas le droit de se livrer à certaines facéties, comme cette Commission des Finances, qui répondit aux doléances : « Le traitement des chefs de clinique étant inférieur au salaire de base (*sic*), nous ne pouvons pas comprendre ces derniers dans la liste de la Commission Martin ». Les Conseils de Faculté ont demandé que ce traitement soit porté à 8.000 francs par an...pas même 700 francs par mois ; et en 1930 ! Bien petite somme dans nos dépenses nationales, puisque les chefs de clinique ne sont guère plus de cent.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Le Jeu — M. Chiappe, préfet de police, vient de prendre un arrêté interdisant les loteries foraines. C'était dans l'ordre. Les loteries sont prohibées par la loi, ainsi que tous les jeux de hasard tenus dans les rues et lieux publics. On ne s'en douterait guère à voir ce qui se passe, mais le jeu est une passion si tenace qu'elle se moque des règlements et s'exerce en dépit de tous les obstacles. Et il faut bien avouer qu'en ce qui concerne sa répression la tâche de la police est assez ingrate. J'ai vu, jadis, à l'œuvre la brigade des jeux et je puis me porter garant de son activité. Il n'était guère de jour que ses agents n'amenassent devant moi un délinquant. C'était, tantôt, l'un de ces bonneteurs qui s'installaient de préférence, s'y croyant plus en sécurité, sur les berges de la Seine ou les talus des fortifications. On sait en quoi consistait leur manège : trois cartes : une rouge et deux noires, manipulées en évidence, puis abattues, retournées, sur un dôme de parapluie, à défaut de tréteaux. « Cent sous à qui mettra sur la rouge ! » Et les parieurs en étaient toujours pour leur mise, tant ces bonneteurs avaient l'art de créer l'illusion. Ils laissaient entrevoir la rouge, puis la faisaient disparaître par un tour de passe-passe habile. Ils gagnaient ainsi à coup sûr, ce qui leur permettait de joindre les bénéfices de l'escroquerie au casuel de la prostitution, car ils ne se recrutaient guère que parmi les souteneurs.

D'autres fois, c'était un camelot forain que l'on m'amenait muni d'un appareil de loterie truqué, dont la roue s'arrêtait à vo-

lonté sous l'action d'un ressort secret, ou un individu qui dans le train de ceinture, au retour des courses, avait offert aux joueurs malchanceux une partie de cartes, dite « de consolation ». Inutile de dire qu'il s'agissait là d'une variété de floueur, expert à faire sauter la coupe, trait d'union entre le bonneteur proprement dit et le banquiste du rapide Paris-Calais, appelé en argot policier « Castor », sans doute parce qu'il porte beau et, pour en imposer davantage aux gogos, se vêt d'une pelisse à col de fourrure.

La brigade des jeux se composait de 125 hommes. Elle avait été, d'abord, créée pour surveiller les hippodromes et y réprimer les paris clandestins, mais en 1902, à la suite d'un conflit entre elle et les sociétés d'encouragement, M. Combes, ministre de l'Intérieur, avait décidé que la police des champs de courses lui serait retirée pour être assurée par la sûreté générale. La brigade des jeux s'était donc rabattue sur la surveillance des jeux en ville. Elle y pourchassait les bookmakers, et, plus souvent que je ne l'eusse désiré (car c'était toujours à l'improviste et à l'instant où j'allais me mettre à table pour déjeuner), ses agents venaient me requérir pour faire une descente dans une arrière boutique de bistro, où l'on recevait les paris de Courses.

Cette brigade n'existe plus, du moins de nom, mais ses attributions ont été dévolues au service des renseignements généraux, et le récent arrêté de M. Chiappe prouve qu'il ne se désintéresse pas des ravages du jeu. Il est fort documenté sur la question puisque, avant d'appartenir à la préfecture de police, il lui est arrivé, bien que rien d'autre ne l'y obligeât que le souci de s'édifier, d'assister aux descentes qu'elle effectuait dans les cercles. L'activité de l'administration à l'égard des exploiteurs du jeu ne s'est donc pas ralentie ; pourtant l'on joue toujours partout.

Certes, le type du bonneteur d'antan est à peu près disparu. La démolition des fortifs lui a porté le dernier coup, et la Pègre, dont il faisait partie, a subi depuis la guerre une transformation complète. Ce bonneteur souteneur, en foulard rouge et en casquette à la Desfous, est allé rejoindre, dans les oubliettes du Passé, le mauvais garçon, larron et pipeur de dés, du temps de François Villon. La diffusion du bien être a opéré ses bienfaits jusque dans les bas fonds parisiens. Paris compte toujours ses truqueurs et ses marlous, mais ces messieurs s'habillent aujourd'hui

chez les bons faiseurs. Ils ont trouvé un nouveau champ d'action : le *dancing*, où ils exploitent les étrangères sentimentales et fortunées. Ils s'enrichissent à vendre de la « coco ». Ils roulent en automobiles, souvent volées, et hantent les grands bars, mais le bookmaker est toujours là sous sa forme première, toujours traqué, toujours résistant, et c'est le roi du jour.

C'est que la police n'a guère à secouer contre lui que des foudres de carton : la contravention. J'ai éprouvé d'ailleurs que la plupart de ceux que je pinçais en flagrant délit, dans mes expéditions, n'étaient que des hommes de paille au service d'un patron anonyme, resté dans la coulisse. Qu'avaient-ils à redouter d'une contravention ? L'argent saisi sur eux ne leur appartenait pas. S'ils y perdaient quelque chose, le patron se hâtait de les indemniser. Ce patron était assez riche pour ne pas se dépiter d'une si légère mésaventure, et souvent assez influent pour faire arrêter les poursuites. Et si l'affaire se poursuivait, c'était contre l'homme de paille, sans domicile fixe, prompt à disparaître, sitôt qu'il avait vent d'une assignation, de sorte qu'il demeurait insaisissable et que l'affaire se terminait par un procès-verbal de carence.

Il était donc aussi difficile de décourager ces sous bookmakers que leur clientèle de joueurs, qui, pour savoir par expérience que « jouer, c'est perdre », n'en était pas moins enragée à jouer, affirmant, pour se rassurer, qu'elle y gagnait.

On essayait encore, sans y parvenir davantage, d'intimider les bistros qui leur prêtaient asile. La loi ordonnant la confiscation des meubles d'une maison de jeu, le commissaire déclarait saisi le matériel de l'établissement et en dressait le récolement. Peine perdue. Je n'ai jamais vu cette mesure suivie d'effet. L'est elle davantage aujourd'hui ?

C'est qu'il faut compter avec les mœurs, et la législation, elle-même, réglant la matière, semble appeler des accommodements. Ainsi le code civil n'admet aucune action pour les dettes de jeu. Il excepte pourtant de cette disposition « les jeux propres à exercer aux armes, les courses à pied ou à cheval, les courses de chariot, le jeu de paume et les autres jeux de même nature qui tiennent à l'adresse et à l'exercice du corps ».

Les paris de courses sont donc en principe admis. Je sais bien qu'il existe à ce sujet un règlement spécial, qu'il n'est permis de parier que dans certaines conditions, dans l'enceinte du pesage et

entre gens de connaissance. N'empêche que l'Etat, lui-même, s'est institué bookmaker avec le *Pari-Mutuel* et que ce qu'il semble poursuivre en traquant les agences de paris, ce n'est plus le jeu, mais la concurrence.

Et les exceptions du Code Civil concernant les dettes de jeu laissent la porte ouverte à la discussion. Le billard ne peut-il rentrer dans la catégorie des exceptions, puisqu'il exerce aussi l'agilité du corps ? Il s'est même trouvé des joueurs d'échec et de poker pour réclamer le bénéfice de la mesure, car ces jeux exigent de l'adresse et de la contention d'esprit.

La Cour de Cassation en a décidé autrement, mais avec des considérants trop subtils pour être concluants.

Et pourquoi les courses de lévriers, par exemple, n'auraient-elles pas leurs parieurs comme les courses de chevaux ? On met, pour ces dernières, en avant l'intérêt qui s'attache à l'élevage du pur-sang. On ne s'y est jamais tant intéressé qu'en ces temps de locomotion automobile et d'aviation, où le pur-sang est en passe de devenir un animal antédiluvien et inutile. On dissout les régiments de cavalerie. La défense nationale n'a donc plus rien à voir dans la question. Ce n'est plus de la diligence d'une estafette ni même de l'endurance ou du mordant d'un escadron que peut dépendre le sort d'une bataille.

Mais le jeu ne sévit pas seulement au Pari-Mutuel, ouvert à tous, ni dans les agences de bookmakers. Il y a les tripots. Les tripots ont toujours existé, mais ce n'est que sous Louis XV qu'ils ont pris leur forme actuelle de salons, où des flibustiers opèrent sous le couvert de gens du monde. Ils pullulaient sous la Révolution. Le Palais-Royal en était devenu le quartier général. Il en résulta tant de scandales que le Directoire jugea prudent d'intervenir et d'en réduire le nombre à neuf, le nombre des Muses, mais il exigeait d'eux une redevance. Ainsi l'Etat se faisait croupier. Le principe admis, le Consulat imagina de créer la *Ferme des jeux*, qui lui rapportait annuellement près de six millions de francs-or. Cette somme alla croissant jusqu'à dépasser bientôt le chiffre de sept millions. Après tout, je ne vois pas de mal à ce que l'on taxe le vice, et je ne m'indignerais pas si nos gouvernants, toujours à la recherche de l'équilibre du budget, s'avisaient de rétablir la Ferme des jeux, qui leur permettrait de dégrever l'ensemble des contribuables. Le malheur est que

ces sept millions n'arrivaient pas nets au Trésor. Il s'en perdait une grande partie en cours de route, que la Police retenait, non à titre de traitement régulier, ce qui eût allégé d'autant la charge publique, mais à titre d'émoluments supplémentaires. Le Préfet recevait, annuellement, cinquante mille francs, le secrétaire général vingt mille, les chefs de division dix mille. Les officiers de paix ne recevaient que de quinze à dix-huit cents francs. C'était encore trop, puisqu'ils étaient spécialement chargés de la surveillance des jeux. N'était-ce pas acheter leur complaisance et les inviter à fermer les yeux sur certains abus ? Le Commissaire du Palais-Royal, qui avait la Ferme sous sa coupe, recevait également une large gratification. Cela, le gouvernement le savait, mais ce qu'il ignorait, c'est qu'à chaque renouvellement de bail, les adjudicataires de la Ferme des jeux donnaient à la Police un pot de vin de deux à trois cent mille francs, que les chefs se partageaient à proportion de leur grade ou de leur crédit.

Et les simples agents, postés en observation dans la salle des jeux, suivant l'exemple des chefs, se laissaient soudoyer par de petites sommes reçues en sous-main, en dehors de leurs indemnités légales, et de la liberté qu'ils avaient de se désaltérer gratis au buffet, de sorte qu'ils n'examinaient plus si les dés n'avaient pas été faussés ni les cartes truquées, ni la roulette « harnachée » et se refusaient à constater ce genre de tricheries qu'au baccara, entre initiés, on nomme « séquence », « cataplasme » et « télégraphe » et qui sont les plus ordinaires. Les croupiers déloyaux avaient donc la partie belle et ne se faisaient pas faute d'en profiter. En 1827, un employé de la Ferme, congédié, avait publié une brochure où il dévoilait leurs fourberies. Il y disait comment ils avaient frauduleusement dépouillé un Anglais d'une somme de six cent mille francs, dans une seule séance. Les intéressés avaient affecté de n'y voir qu'un pamphlet diffamatoire, dicté par la rancune, mais, en 1829, M. Froment, ancien chef de brigade du Cabinet particulier du Préfet de police, dressait contre la *Ferme des jeux* un acte redoutable d'accusation. Il en dénonçait, à son tour, les fourberies et les collusions avec son administration. Cette fois, l'opinion s'émut. La Ferme des jeux avait du plomb dans l'aile. Ce n'est pourtant que huit ans plus tard, en 1837, que sous la poussée de plus en plus violente de

l'opinion, le gouvernement se vit dans la nécessité de décréter sa suppression.

On imagine que le diable n'y perdit rien, et qu'aux tripots patentés succédèrent les tripots clandestins. Baudelaire nous a tracé dans les *Fleurs du Mal* le tableau de l'un deux qu'il avait fréquenté. Sa peinture pourrait s'appliquer à ceux d'aujourd'hui, « repaires d'aigrefins et de filles galantes ». La Police, épurée, a eu beau les pourchasser depuis, ils ont survécu pour venir jusqu'à nous. Il y eut, pourtant, dans l'intervalle, des Préfets bien décidés à les faire disparaître. Il y eut notamment M. Carlier. Ce M. Carlier était un honnête homme, inaccessible à la corruption, et si désintéressé qu'il prenait souvent sur ses propres deniers de quoi récompenser ses meilleurs agents. Ayant, un jour, besoin d'une somme de vingt mille francs, pour s'assurer, dans une affaire, dont pouvait dépendre le salut de l'Etat, d'un concours indispensable, alors que sa caisse des fonds secrets était vide, il n'hésita pas à vendre un titre de rentes qu'il possédait, pour se procurer la somme, au risque de n'en être jamais remboursé. Dès son entrée en fonctions, en novembre 1849, M. Carlier (ô candeur des honnêtes gens !) s'était juré de venir à bout des exploiteurs du jeu. Il ne craignit pas d'ordonner une descente au Café Tortoni, où l'on jouait d'une façon effrénée, ce dont se seraient effrayés ses prédécesseurs, en raison de sa clientèle huppée. Il fit fermer la Bourse clandestine du passage de l'Opéra, non moins brillamment achalandée. Il n'y alla pas de main morte, si nous en croyons un contemporain. La surveillance était devenue si sévère dans ce passage qu'aucun passant n'osait plus faire mine de porter la main à sa poche, ne fût-ce que pour y prendre son mouchoir, ni même échanger une adresse avec un ami rencontré, dans la crainte de se voir brutalement empoigné par un agent en bourgeois et conduit au poste sous l'inculpation de jeu illicite.

Ces mesures rigoureuses ne pouvaient avoir qu'un résultat éphémère. Le premier émoi passé, le jeu n'en reprit que de plus belle au Café Tortoni, au passage de l'Opéra et ailleurs. Or, quel Préfet pourrait se flatter de réussir là où l'autoritaire Carlier a échoué ?

M. Lépine aussi était un honnête homme, disposant, il est vrai, d'un pouvoir moins discrétionnaire que M. Carlier et obli

gé, par la faute des temps, à plus de prudence, mais armé, comme lui, de l'article 410 du Code Pénal, punissant de peines sévères pouvant aller jusqu'à six mois de prison et six mille francs d'amende « tout individu ayant participé comme banquier administrateur, préposé ou agent à la tenue d'une *maison de jeux* de hasard où le public est admis soit librement, soit sur la présentation des intéressés ou affiliés ». Lui aussi avait résolu de donner, là dedans, un sérieux coup de balai. Il avait fini par se rendre compte de son impuissance. En premier lieu, il y a les difficultés du constat. Vous savez ce que M. Lépine en dit :

On taille un bac, mais tout est préparé d'avance pour faire prestement disparaître enjeux et cartes, en cas d'irruption brusque de la police. Quand un cornet acoustique, venant de la loge de la concierge, ou le bruit fait par les agents, a prévenu à temps ce joli monde, on se trouve quelquefois en face d'un souper où une compagnie décente sable le champagne. Que faire ? Le Commissaire de police se gratte la tête. Il y a illégalité dans le fait de pénétrer, de nuit, dans une maison habitée. Il faut donc établir le flagrant délit, et ce n'est pas toujours commode. Il faut faire déshabiller grecs et drôlesses ; mettre à sac l'appartenant, fouiller les bas et les souliers.

L'agent mondain, portant bien l'habit, la boutonnière fleurie, pénètre souvent, à l'insu du maître de la maison, dans les bals et soirées et observe la table de jeu. Quand un « philosophe » s'y assied, il le prend à part et lui indique la porte.

Ensuite, il y a les Cercles fermés où l'on joue et qui se remparent de puissants patronages. Aux yeux de M. Lépine, ils ne valent pas mieux que les tripots clandestins, et quand on lui disait qu'il en était d'honnêtes où tout se passait correctement, il hochait la tête avec un sourire sceptique. Il essayait d'endiguer le mal en refusant l'autorisation d'en ouvrir de nouveaux, car, à cette époque, l'autorisation préfectorale était nécessaire. Il avoue s'être fait ainsi bien des ennemis d'influents personnages, même de ministres et de chefs de cabinet, qui le sollicitaient en faveur de tel ou tel. Il savait combien ces sollicitations étaient intéressées et quelle somme lui était réservée, à lui-même, en cas d'abdication de sa conscience.

— Plus d'une fois, dit-il, j'ai été sur le point de mettre les pieds dans le plat et de faire connaître à mes hauts solliciteurs de quelles louches intrigues ils étaient enveloppés, mais j'avais peur de ne rien leur apprendre.

D'ailleurs, dans cette longue lutte entre l'honnêteté et la corruption, c'est la corruption qui a fini par l'emporter. Aujourd'hui les Cercles n'ont plus besoin, pour s'ouvrir, d'autorisation. La Victoire leur est restée. M. Lépine le constate avec amertume, dans ses *Souvenirs*.

Je n'ignore pas que nos gouvernants pourraient donner comme excuse que, le jeu étant un vice inextirpable dans ses racines, il leur convenait de faire la part du feu. Je les entends d'ici me dire : « Il nous importe peu que les gens du monde se ruinent, si tel est leur bon plaisir. Nous leur en laissons la latitude avec les Cercles fermés et les Casinos, où n'accède qu'une clientèle privilégiée. C'est au peuple seul, à la foule des petites gens, que va notre sollicitude. C'est l'employé modeste, le bas salarié, l'ouvrier, que nous voulons mettre en garde contre la tentation. C'est la foule sédentaire des travailleurs que nous défendons contre elle-même, en traquant le bookmaker, habile à se glisser dans les bureaux, dans les usines, dans les cabarets des faubourgs et jusqu'au domicile privé des citoyens. »

Soit ! mais le peuple laborieux de Paris est-il aussi sédentaire que l'imaginent nos membres du Parlement ? Il a ses vacances et tout le monde voyage aujourd'hui. J'ai vu des petites gens se presser à la roulette des Casinos de bains de mer et y perdre, en une seule séance, plus que leurs appointements et salaires du mois. Nos gouvernants croient-ils avoir assez fait pour la moralité publique en interdisant les jeux du Casino d'Enghien, trop près de Paris ? Les Parisiens n'ont même plus besoin de franchir la barrière pour rencontrer un tapis vert. Si fermés que se prétendent les Cercles, il est si facile de s'y faire inviter.

Après tout, quand même le Français moyen, possédé du démon du jeu, n'aurait plus à sa disposition ni les Cercles ni le Pari-Mutuel, ni les tripots, il lui resterait toujours la ressource de se faire dévaliser par cette institution d'Etat qu'est la Bourse. Il paraît que c'est un vrai coupe-gorge. On le dit du moins, et c'est ce que nous allons examiner en prenant pour guide M. Louis Roubaud, qui, dans son récent ouvrage : *La Bourse*, paru chez Grasset, en a examiné le pour et le contre. M. Louis Roubaud a le génie de l'enquête. C'est la perspicacité faite homme. Il débrouille le pire chaos d'un simple coup d'œil. Il a vu clair jusque dans l'*imbroglio* chinois. Rien ne lui échappe, si dissimulé soit-il. A sa lu-

mière, tout s'éclaire. Nous n'avons plus qu'à le suivre pour être édifiés. Et ce sera l'objet de mon prochain article.

ERNEST RAYNAUD.

GÉOGRAPHIE

J. Sion : *Inde, Indo-Chine, Insulinde* (2e partie du tome IX de la *Géographie Universelle*), Paris, A. Colin, 1929. — E. Chassigneux, *Un empire colonial français, l'Indochine, le pays et ses habitants*, Paris et Bruxelles, éditions G. van Oest, 1929. — A. Mendes Corrêa, *A Geografia da Prehistoria* (publication de l'Institut d'anthropologie de la Faculté des Sciences de Porto), Porto, Imprensa Portuguesa, 1929. — Mémento.

La deuxième partie du tome IX de la *Géographie universelle* expose nos connaissances actuelles sur **l'Inde, l'Indo-Chine et l'Insulinde**. Trois grands pays de *l'eau et du soleil*, le premier massif et continental, le second amenuisé en péninsule, le troisième disséqué en archipel ; tous trois de nature féconde, en somme, et propres au développement des sociétés humaines dans le cadre tropical ; tous trois, enfin, tombés entièrement ou presque au pouvoir des nations d'Europe, et exploités de manière à donner le meilleur *rendement* possible, au sens économique et colonial du mot : les nationalistes de l'Inde anglaise, eux, parlent du *drainage* de leur pays au profit de l'Europe.

Les problèmes de politique, d'administration et d'économie qui se posent aujourd'hui dans cette Asie, soumise à l'Europe non sans velléités rétives, ne doivent pas nous faire oublier le profond intérêt objectif et purement scientifique de ces grands pays où s'affrontent avec leur maximum de puissance les forces internes et externes en action à la surface du globe. Il n'y a pas de partie de la planète où la nature nous offre des spectacles plus instructifs qu'entre l'Everest et les volcans de Java, entre Ceylan et les abîmes sous-marins des Philippines.

Instructifs, sans doute : cela ne veut pas dire que l'enseignement jaillisse lui-même des choses. Il s'en faut. Partout, pour la géographie physique surtout, nous rencontrons des problèmes posés et non résolus. Très loyalement, M. Sion, en décrivant l'empire anglais des Indes, nous met au courant des doutes qui s'élèvent à chaque pas. Nous ne savons pas bien comment interpréter les énormes rides montagneuses de l'Himalaya, les stades de formation de la plaine indo-gangétique et l'évolution de la presqu'île triangulaire du Dekkan. Ici, la géographie physique

en est encore à peu près à la simple description des choses, le stade de l'explication n'en est qu'aux hypothèses, et l'Himalaya lui même, à mesure qu'on le connaît mieux, paraît de plus en plus indocile aux théories générales de Suess, si peu anciennes pourtant. Les études géologiques ont été, sans doute, très activement poussées dans l'Inde. Mais elles n'ont pas été dirigées, en général, vers ce qui est le but propre de la géographie physique, — l'explication de la topographie actuelle.

Il est vrai qu'à un autre point de vue, celui du climat et de la végétation, qui dans ce pays tropical s'accusent avec une telle vigueur de caractères, nos connaissances sont plus complètes. Les traits généraux et locaux du climat de l'Inde, — notamment la distribution des pluies de mousson dans le temps et dans l'espace, — sont aujourd'hui bien étudiés. Il est constant aussi qu'on ne peut exagérer l'empire de ces contingences sur la vie des sociétés humaines. Tant que les populations de l'Inde n'ont pas eu à leur disposition le machinisme de l'Europe et en particulier ses moyens de transport, elles ont été serves des oscillations climatiques, non pas au point de vue de leur organisation permanente et de leur genre de vie, mais au point de vue de leur existence même, — puisque les excès ou les déficits de la mousson suffisaient à causer la disette, les épidémies et la mort des hommes par centaines de milliers.

Aujourd'hui, les agents physiques ont perdu, de ce côté, leur pouvoir destructeur. Est-ce à dire qu'aucun des grands traits de la géographie politique et économique de l'Inde ne s'explique plus par leur action ?

C'est un problème très difficile que celui-là. Nous ne pouvons songer à le considérer sous tous ses aspects variés. Prenons-en un seulement, parce qu'ici la question posée est relativement simple : elle s'inscrit d'elle même sur la carte. L'Inde n'a jamais été une nation ni un groupe de nations. Elle n'a jamais formé un Etat uni ou un groupe d'Etats que sous une impulsion étrangère. Par elle-même, elle semble condamnée à n'être qu'un fourmillement d'Etats dispersés. Pourquoi ?

M. Sion ne pense pas que la géographie naturelle puisse expliquer cette dispersion et cette instabilité politiques de l'Inde. Selon lui, cela dépend avant tout des facteurs sociaux et psychiques, dont l'action est plus forte en ce pays qu'en aucun autre. Il est

probable que ce point de vue est exact : on ne saurait exagérer, notamment, l'influence du système des castes sur la vie politique et sociale, et l'impuissance anarchique qui en résulte d'une manière à peu près inévitable. Toutefois, il se peut que l'action du milieu physique, considérée autrefois, à tort, comme essentielle et prédominante, ne soit pas aussi négligeable qu'on le pense aujourd'hui. Disons seulement qu'elle n'est pas encore définie. M. Sion y verrait volontiers une question de « biologie humaine ». Pour moi, c'est simplement une question de géographie, où les données essentielles nous seront fournies par l'étude des maladies tropicales, des insectes qui les propagent et des autres conditions de débilitation propres, soit au climat, soit au développement du travail humain sous ce climat.

M. Sion rend volontiers au déterminisme physique, en Indochine, l'action prépondérante qu'il lui refuse dans l'Inde. Il reconnaît qu'en Indochine, « le milieu naturel semble avoir préparé le morcellement politique de la péninsule, subdivisée par des massifs très boisés dont les gens des plaines redoutaient les fièvres ». Il a fallu dix siècles pour établir la cohésion politique de l'Annam, qui ne forme, après tout, qu'une petite partie de la péninsule. Mais M. Sion paraît, pour l'avenir de la domination et de la colonisation françaises, très préoccupé par l'expansion rapide de la *démocratie rurale* de l'Annam. Il vaudrait mieux pour la France, dit il, « retarder de quelques décades l'exploitation des terres vierges et ne pas toujours trouver devant elle rien que des Annamites ». Ne vaudrait-il pas mieux, soit les associer, puisqu'on ne peut se passer d'eux, soit les équilibrer au moyen des Cambodgiens, des Thaï et des Chinois ? Disons-nous bien que tôt ou tard, l'Union indo-chinoise est appelée à prendre une forme voisine du *dominion* ou de la constitution déjà établie par les Anglais dans l'Inde. A nous de faire en sorte que ce mouvement se fasse pour nous et avec nous, et non contre nous.

L'étude faite par M. Sion de l'Indochine française est aussi nourrie et aussi développée que celle de l'empire anglais des Indes. Par contre, j'ai trouvé un peu sèches et brèves les pages sur la Birmanie, sur le Siam, la presqu'île malaise, les Philippines, et même sur ces admirables Indes néerlandaises où M. Sion n'étudie guère à fond que Java. Peut-être y a-t-il eu là des nécessités d'édition. Il est vrai aussi que le premier tome contient

de nombreux renseignements généraux sur le grand archipel d'Asie. Mais c'est un peu un miroir fêlé, sinon brisé. Les Indes néerlandaises, tout au moins, auraient mérité un développement plus étoffé et plus homogène.

§

Il est intéressant de comparer aux pages de M. Sion sur l'Indochine française le beau travail de M. Chassigneux, **Géographie de l'Indochine, le pays et ses habitants**, publié dans le grand ouvrage collectif dirigé par M. Georges Maspero, *Un Empire colonial français*.

Le chroniqueur du *Mercure*, quoique professeur, ne se soucie point de distribuer des prix. Il ne se préoccupe pas de célébrer, au détriment de l'autre, un des deux livres qui traitent le même sujet. Tous deux sont faits avec un soin égal. Tous deux sont bien édités et reçoivent un excellent secours de l'illustration, abondante et luxueuse dans les deux volumes, plus luxueuse encore et plus intéressante dans celui de M. Chassigneux, où se trouve une fort belle carte de l'Indochine.

Ce que l'on peut noter seulement, en toute sincérité, c'est le ton « plus proche de la réalité vécue » que donne au livre de M. Chassigneux le fait que l'auteur a longtemps résidé en Indochine. La résidence, le contact direct et continu des choses et des hommes : voilà, pour les monographies régionales, un avantage que rien ne remplacera jamais.

Les indications de M. Chassigneux sur la géologie et la topographie de l'Indochine sont positives et nettes : elles éclairent bien le sujet, malgré sa complexité. Mais c'est surtout pour les contingences climatiques, — jeu d'alternance de la mousson, variations climatiques de la mer de Chine, typhons, *crachin* du Tonkin, — que l'auteur, après de nombreuses études de détail, fait œuvre originale et personnelle. Ces données climatiques, plus encore que dans l'Inde, sont essentielles pour l'explication de la géographie humaine dans l'Indochine française, quand elles sont reliées à la topographie. En dehors des antécédents de race et d'histoire, cette Indochine a deux espèces d'hommes, les gens des plaines basses et des hautes régions. Je recommande l'étude minutieuse où M. Chassigneux a analysé la culture du riz, — si différente en plaine de ce qu'elle est en montagne ; en plaine, c'est bien un

des travaux agricoles les plus pénibles et les plus dévorateurs de main-d'œuvre qu'on puisse imaginer.

M. Chassigneux ne dit pas un mot de ce *nationalisme* annamite que M. Sion paraît redouter. Sans doute la question est-elle ou sera-t-elle traitée dans un autre volume de la collection dirigée par M. Maspero.

§

A Geographia da Prehistoria : *Une Géographie de la Préhistoire* ; tel est le titre d'un mémoire imprimé à Porto, où le savant anthropologiste portugais A. Mendes Corréa discute, avec sa largeur de vues et son érudition habituelles, quelques-unes des idées que j'ai exprimées à ce sujet dans les *Sciences Géographiques*.

Il me paraît que dans l'état présent des choses, une géographie de la préhistoire représenterait, si je puis dire, une science hypothétique édifiée sur une autre science où la conjecture tient encore une trop grande place. Je ne veux pas dire qu'une telle science soit à jamais impossible.

Disons d'abord, pour éviter toute confusion, que je ne mets pas en cause la *localisation* géographique, le report sur la carte des faits de préhistoire. C'est un travail évidemment utile ; il n'a presque jamais été omis, il faut le reconnaître, par les préhistoriens eux-mêmes.

Mais une vraie *géographie de la préhistoire* consisterait dans *l'établissement d'un domaine d'explication géographique en préhistoire*. Un tel domaine peut il exister, et quels sont les ordres d'explication qu'il donnera ?

Mendès Corréa en voit surtout trois : 1°) les changements de géographie physique dont l'homme préhistorique a pu être témoin ; 2°) les genres de vie dénotés, en fonction du climat, par l'habitation et l'outillage ; 3°) la reconstitution des routes de migration anciennes, véritable creuset des races.

Rien de plus légitime, au point de vue purement logique, qu'une telle orientation, mais il y a des difficultés.

Au point de vue de la géographie physique, l'homme est un nouveau venu sur la terre. Si nouveau venu que, selon toute vraisemblance, lors de son apparition, la carte du globe ne différait guère de ce qu'elle est aujourd'hui. Les seules variations

dont les hommes furent témoins étaient des variations climatiques (cataclysmes pléistocènes). Mais, précisément à cause de la souplesse d'adaptation de l'espèce humaine, dès le début de son existence, ni son habitat, ni son outillage ne nous renseignent d'une façon précise sur ces variations. Les seuls renseignements valables sont ceux de la géologie.

Au point de vue de la géographie humaine, s'il est vrai que les hommes, faibles, dispersés et mal outillés, étaient plus soumis qu'aujourd'hui aux conditions naturelles, il est vrai aussi : 1° que l'empreinte qu'ils laissaient sur le sol était trop faible pour avoir laissé des traces jusqu'ici discernables ; 2° que l'uniformité de l'outillage de la pierre taillée et polie, dans toutes les régions du globe, ne permet guère de discerner les variétés géographiques régionales.

Sur l'ancienne appropriation de la terre avant les temps historiques, nous n'avons rien à attendre que de la *géochimie*, la chimie des sols, quand elle sera autre chose qu'une espérance et une série d'analyses décousues.

Mémento. — A signaler de bons mémoires dans le dernier volume des *Etudes Rhodaniennes* (vol V. 1929, fasc. I) : *Les industries de la soie dans la vallée du Rhône*, par Pierre Clerget ; *Le mouvement de la population dans le bassin du Gier*, par H. Vaganay ; *Les principales stations robenhausiennes du Jura bisontin*, par M. Pierre. — Maurice Pardé continue la publication de son excellent *Bulletin d'hydrométéorologie et de statistique économique* consacré au Rhône et aux rivières rhodaniennes : les statistiques de 1926 viennent de paraître.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le bi-centenaire de Suffren. — Boutet de Monvel : *La vie martiale du Bailli de Suffren*. Plon. — G. Lecomte : *Les Prouesses de Suffren*. Renaissance du Livre. — H. Malo : *Jean Bart*. Renaissance du Livre. — Général Weygand : *Turenne*, Flammarion. — Marcel Dupont : *Le général Lassalle*. — Tancrède Martel : *Un galant chevalier*. — Com. Coste : *La Psychologie du Combat*. Berger-Levrault — Com. Pechkoff : *La Légion étrangère au Maroc*, Marcelle Lesage. — P. Roques : *Blücher, Scharnhorst, Gneisenau*. — Robert Duché : *Un Plan de guerre contre l'Allemagne*.

On a célébré, avec éclat, au moins dans nos ports de guerre, le bi-centenaire de Suffren. Qu'on nous permette, à ce sujet, quelques réflexions, qui ne seront peut-être pas du goût de tout

le monde. Justice ne sera jamais assez rendue à ce grand homme de mer, dont la doctrine et les exemples qu'il a laissés n'inspireront jamais trop ceux qui ont embrassé sa profession. Il convient de ne pas se nourrir de trop d'illusions sur ce point. Si l'on en excepte une élite peu nombreuse, les marins de tous les temps et de toutes les nations ont toujours laissé dans l'oubli le plus noir les méthodes de combat de Suffren. Suffren voulait qu'on combatiît à portée de pistolet. Sans doute ne faut il pas prendre, surtout aujourd'hui, cette expression à la lettre. Il voulait simplement entendre par là de serrer l'adversaire, de le harceler, de le manœuvrer, en un mot de lui imposer sa volonté. Or, aujourd'hui, les marins ne sont préoccupés que par l'idée de commencer le tir du plus loin possible. Idée antimilitaire, car elle témoigne, sous le prétexte de chercher à porter des coups le premier (pure illusion, car les progrès matériels s'équivalent dans toutes les marines), de la crainte de s'approcher. On préfère ainsi courir le risque de consentir une énorme dépense de munitions sans résultats, que de conduire le combat dans des conditions de vision normales. Nos marins, et à leur suite tous les auteurs, sans compétence, qui criblent de traits les méthodes de combat avant Suffren, sur lignes parallèles, oublient ou semblent ignorer que les marines cuirassées sont revenues à ces méthodes désuètes et entendent s'y tenir rigoureusement. Le canonnier est aujourd'hui le maître absolu de l'ordre de bataille, et les résultats qu'il obtient, d'une manière brillante, il faut le reconnaître, sur les polygones ont obnubilé le sens commun. Suffren, avant d'exercer le commandement lui-même, a trouvé mille occasions de blâmer, sur le ton le plus acerbe, et avec raison, les chefs dont l'insuffisance et les manœuvres de parade l'exaspéraient. Arrivé à l'exercice du commandement, ses méthodes de combat provoquèrent la révolte sourde de presque tous ses capitaines. Il dut en renvoyer trois en France ; quatre autres demandèrent à le quitter. Ses équipages seuls, qui eurent le plus à souffrir, lui restèrent toujours profondément attachés et se montrèrent, en toutes circonstances, parfaitement disciplinés. Nous en avons un témoignage irrécusable. Que penser de ces contradictions ? Nous laissons à nos lecteurs le soin de conclure. Ajoutons, simplement, que Suffren eut la bonne fortune, pendant sa fameuse campagne des Indes, d'avoir pour ministre le maréchal

de Castries, qui n'appartenait pas au corps de la marine. Sans quoi, ses capitaines eussent eu sans doute raison contre lui.

Les fêtes de Suffren ont été l'occasion de la publication de deux livres sur ce grand homme de mer. M. Boutet de Mouvel, avec **La Vie martiale du Bailli de Suffren**, a donné de cette magnifique existence un récit, dont la chaleur de sentiment et l'ardente sympathie soutenues font un beau livre d'éducation virile, plein d'enseignements.

M. Georges Lecomte, de l'Académie française, nous a donné, de son côté, **Les Prouesses de Suffren**, accomplissant lui-même une véritable prouesse, en mettant aussi vite sur pied un ouvrage qui méritait plus de soin, plus de conscience. C'est sans doute un record de vitesse.

Ajoutons, pour en finir avec Suffren, qu'on aurait trouvé, il y a quelques mois, aux Archives de la Marine, le manuscrit du véritable journal de Suffren. Jusqu'ici, nous ne possédions, sous ce titre, que le journal du chef d'état-major de Suffren, publié par Morris, et qui se réduit à une suite d'éphémérides de peu d'intérêt. Espérons que la publication prochaine de ce journal achèvera de nous révéler la véritable figure de Suffren, que nous ne connaissons jusqu'ici que d'après sa correspondance avec sa cousine, Mme de Seillans.

M. H. Malo était, à coup sûr, de tous les historiens actuels, le mieux préparé pour crayonner un **Jean Bart** pittoresque, en même temps que véridique et dégagé de la légende. Il vient d'y réussir dans un petit livre, que l'on est enclin à trouver trop rapide. Le grand marin dunkerquois est resté le plus populaire de nos hommes de mer. Mais il mérite mieux que cette simple popularité. Il a donné, en effet, à la guerre maritime son extension la plus large, en lui assurant la plus grande efficacité, par les combinaisons de la guerre d'escadre avec les opérations de course. Vauban, qui l'avait approché au moment où il travaillait lui-même à relever les fortifications de Dunkerque, lui avait voué sympathie et admiration. C'est d'après son inspiration qu'il écrivit son célèbre mémoire sur la Caprerie (La Course), où, nous dit M. H. Malo, Vauban condensa les fruits de son expérience et de celle de Jean Bart. Il ajoute cette remarque importante : « La Course aurait continué à être un excellent instrument de guerre, si l'on avait toujours observé les principes qu'il formula. » Jean

Bart restera l'incomparable éducateur de tous les amoureux du métier de la mer. Nul n'a trouvé des manœuvres plus hardies et des résolutions plus promptes dans des circonstances critiques. Son combat de Texel est un modèle d'audace raisonnée, appuyée sur le savoir professionnel le plus complet. M. H. Malo ne s'est pas borné à nous présenter Jean Bart aux grandes étapes de sa carrière. Il nous le montre aux prises avec les mille difficultés qui, comme celles que devait rencontrer Suffren, ne venaient pas toutes de l'ennemi. Malgré la faveur royale, il a connu les petites disgrâces, les mesquineries, que cherchaient à lui susciter les « officiers de plume » et qui, plus que les grands orages du Destin, peuvent énerver un caractère et parfois le désemparer.

Admirable figure que celle du **Turenne** que vient de nous donner M. le général Weygand, dans une étude, sans doute l'un des meilleurs livres de ce temps. D'une touche discrète, à peine appuyée, mais d'une consciencieuse précision, il reflète les qualités de modération, de réserve, de modestie, d'extrême simplicité, pour tout dire, de son héros. M. le général Weygand s'est épargné d'entrer dans le détail des campagnes de Turenne. Sur ce point, il s'est borné à rappeler l'étude de Napoléon, qui fait partie des œuvres de Sainte Hélène, et à en donner de courts extraits. Il nous fait mieux connaître le Turenne intime, peu connu du grand public, le rôle de tout premier plan qu'il a rempli dans les Conseils du Roi et le caractère particulier qu'il a imprimé aux opérations de guerre, en opposition constante avec les errements que l'on avait suivis jusque-là. Ce petit livre porte cette dédicace : « Au maréchal Foch, par qui j'ai compris Turenne. » Il y a, en effet, entre ces deux grands hommes de guerre des traits communs, et ce que nous dit M. le général Weygand de Turenne pourra aider à mieux comprendre Foch :

Enfin peut-être est-ce ici le lieu de parler des « obscurités » de M. de Turenne (1)... D'un génie essentiellement pratique, bâtissant des plans sur des calculs précis de distances et de temps, sur la connaissance de l'ennemi et les propriétés du terrain, ayant à un haut degré le sens des possibilités, Turenne sait qu'un chef de guerre, tout en ayant la volonté de poursuivre, quoi qu'il arrive, l'exécution du plan adopté, est bien obligé d'adapter cette exécution aux difficultés et aux occasions favorables qu'il rencontre. Et il semble que Turenne *répugne*

(1) Combien ont reproché au maréchal Foch de semblables obscurités !

à exposer l'ensemble d'un projet qu'il sait pouvoir être déformé par les circonstances ; il ne formule que des ordres nécessités par la situation du moment, sûr qu'il est de pouvoir, quand cela deviendra nécessaire, les compléter à point nommé, grâce au travail de conception qui n'aura pas cessé de se faire dans son esprit à la demande des événements.

C'est un être séduisant, sympathique, que ce casse-cou de **Général Lassalle** qui traversa la vie, à fond de train, pour mourir à trente quatre ans, d'une balle au front, à Wagram, en chargeant pour la troisième fois à la tête de ses escadrons. Il avait de qui tenir. Sa mère, qui défraya la chronique scandaleuse de Metz, se battit un jour en duel, le torse nu, avec une rivale, sur les glacis de la citadelle. M. Marcel Dupont a retracé cette brillante existence de plaisir et d'émotions violentes, d'une plume alerte, dans un style vif, entraînant, merveilleusement adapté à son sujet. Tancrède Martel, sous le titre : **Un Galant Chevalier,** nous raconte la vie du même général, en reconstituant avec minutie les milieux où elle s'est déroulée. Livre d'érudit. Lassalle, malgré sa vie effrénée, savait tenir la plume aussi bien qu'un sabre de cavalerie. Il a laissé un portrait de Bonaparte à l'armée d'Italie (p. 215), que Rœderer a recueilli dans sa correspondance et que Sainte-Beuve a reproduit dans ses *Causeries du Lundi.* Enfin Lassalle, à l'occasion, s'improvisait chansonnier ; voici un échantillon de son savoir-faire, où il chante les mérites d'une cantinière :

Amis, quand je vois Jeanneton
En bottes, pelisse et jupon,
Verser la goutte aux bons garçons,
Je lui dis sans plus de façons :

L'état que tu professes
Me remplit d'agrément ;
Vivent les belles fesses
Et le gouvernement !

Il est très explicable que **La Psychologie du Combat,** de M. le commandant Coste, docteur ès lettres, diplômé d'études supérieures de philosophie, ait été accueillie avec faveur dans les milieux universitaires. Ce gros ouvrage témoigne, en effet, d'une puissance d'analyse et d'une discipline intellectuelle peu communes, pour lesquelles on ne saurait montrer trop d'estime. Ce-

pendant, à le lire, quelques réserves viennent à l'esprit. Nous hésitons. nous, militaires, êtres simples et assez ignorants en général, devant la forme un peu rébarbative que revêt cette patiente et laborieuse analyse de « l'activité psychologique » du combattant. Les lieux communs, les truismes travestis, amplifiés par le jargon de la psychologie n'ont pas pour nous, qu'on nous le pardonne ! l'attrait des formules éblouissantes de clarté, dans leur langue énergique et dépouillée, que nous ont laissées certains maîtres de l'art de la guerre. Cette réserve faite, on doit retenir que le commandant Coste prend vigoureusement parti contre ceux qui nient aujourd'hui l'influence des facteurs psychologiques au combat et ne veulent plus admettre d'autre supériorité que celle du matériel :

Le combattant moderne, écrit-il, ne fait que multiplier la violence, le nombre, la durée des épreuves de la lutte, tout en diminuant d'autre part les chances particulières de vaincre qu'il tirait jadis de sa vigueur et de son adresse physique d'animal humain. Il est donc conduit par cela même à faire fond avant tout sur sa résistance et sa constance morales, qui procèdent soit de ses croyances individuelles et sociales, soit de sa discipline collective. Car l'énergie physique et le courage personnel ne sauraient suffire aujourd hui. Plus l'épreuve devient non seulement terrible, mais longue et variée, plus les facteurs moraux gagnent en importance, plus le caractère social du combat prédomine... Seule la vie collective avec la discipline inflexible et les forces d'exaltations empruntées au groupe militaire, organisé et bien commandé, rendent le soldat moyen apte à surmonter ces horreurs toujours plus grandes dans ce domaine toujours plus vaste de la mort.

Les notes que publie M. le commandant Pechkoff sur **La Légion étrangère au Maroc** sont également d'un psychologue, doublé d'un poète, en même temps qu'un acte de foi et d'énergie : un beau livre d'apôtre. Je ne veux pas m'arrêter sur la question de la reprise de nos postes au nord de l'Ouergha, au début des opérations contre Abd-el-Krim, question qui mériterait d'être discutée longuement. Cela m'entraînerait trop loin. Je ne veux souligner ici que l'émotion contenue qui se dégage à chaque page de ce livre, à côtoyer tant d'existences dévastées par la fatalité ou les pires infortunes. Ce sont autant de drames intimes que cachent souvent ces existences de légionnaires. A ce propos, qu'on lise ces quelques lignes d'une lettre d'un ancien co-

lonel russe, devenu sergent à la Légion, mort au cours d'une attaque. On aura ainsi une idée du désenchantement, du désespoir muet de quelques-unes de ces âmes foudroyées par quelque coup du Destin :

On vous remettra cette lettre et un portefeuille au jour qui sera pour moi le dernier dans ce monde. Cela doit arriver un jour ou l'autre ... Qui est né doit mourir. Ce qui a un commencement doit avoir une fin... Venant de la terre, nous retournons à la terre. Onze ans de combats et la disparition de tous les membres de ma famille. D'abord la guerre, puis la Révolution, c'est assez d'épreuves pour la vie d'un homme. J'ai le pressentiment que bientôt je m'en irai, que le jour fatal est proche, qu'il arrive. Mais qu'est-ce que cela peut faire ? Tout vit dans mon cœur et personne ne peut me l'enlever. Je voudrais qu'ils soient lus par l'être que j'ai aimé et que j'aime encore. Elle a choisi une autre voie. Je ne pouvais pas la suivre. Nous sommes partis chacun de notre côté. Je ne regrette pas le chemin que j'ai pris... que Dieu l'aide à garder sa route dorée !... Merci pour tout... C'est difficile à dire l'essentiel, de concentrer dans un mot écrit a la hâte tous mes sentiments et vous comprendrez ce que je ne dis pas.

Blücher, Scharnhorst, Gneisenau, les trois grands noms de la guerre de libération, particulièrement vénérés en Allemagne, sont l'objet d'une étude de M. P. Roques, professeur au lycée de Versailles, qui devait paraître en 1914. Au lendemain du centenaire de la bataille de Leipzig, une telle étude arrivait à son heure. Aujourd'hui, elle nous paraît un peu anachronique. Au surplus, l'estime que nous devons accorder à ces trois noms, — je ne dis pas cela parce qu'il s'agit de trois Allemands, — doit être modérée. Blücher était un intrépide soldat avec le diable au corps, mais un piètre général. Gneisenau, au dire de Langeron qui l'a bien connu, « était égoïste, dur, emporté, plus grossier et plus brutal qu'il n'appartient même à un Allemand de l'être ». Scharnhorst seul est à quelques coudées au-dessus d'eux.

L'étude de M. Robert Duché, **Un Plan de guerre contre l'Allemagne**, témoigne d'une disposition d'esprit assez particulière. Que les états-majors élaborent, dans le secret, de pareils plans, c'est proprement leur affaire, mais qu'une semblable étude soit versée dans le domaine public, le moins que l'on puisse dire à son sujet est qu'elle est inopportune. Au surplus, cette

étude est un chapitre de géographie militaire, plutôt qu'une étude stratégique proprement dite.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue des Vivants : un très grand écrivain, M. André Suarès, juge l'œuvre de Marcel Proust. — *Les Amitiés* : un éreintement de Théophile Gautier. — *La revue franco-annamite* : un poème de Trân-Ké-Xuong. — *La Revue de Paris* : le théâtre et le cinéma actuels jugés par Mme Colette. — *Les Primaires* : « Novembre », par M. Roger Denux. — Mémento.

De toutes parts se manifestent les signes d'un retour à l'esprit de mesure dans les jugements littéraires. Le snobisme suprême sera bientôt de paraître sensé, autant le ton d'hier commandait de prôner l'absurde et le désordre Ici même, nous avons tenté plusieurs fois de réagir contre l'excès d'une louange qui, déclarant Proust « une religion », n'hésitait pas devant le ridicule de dater l'ère du roman français de la parution des énormes tomes où, d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* à *Sodome et Gomorrhe*, Charlus et Swann évoluent parmi la plus nombreuse domesticité de gens du monde et de gens de maison que jamais écrivain brouillon ait cru devoir assembler dans une œuvre. Nous avions écrit que les livres de Proust — où il y a du talent, où manque l'art qui est : choisir — sont le fait d'un malade, certes fort à plaindre, mais que l'on n'eût pas essayé de déifier en quelque sorte, si la pédérastie n'avait, depuis la guerre, conquis une déplorable importance dans la littérature, ce reflet des mœurs.

Voici que, dans **la Revue des Vivants** (novembre), M. André Suarès — un des plus grands écrivains de France, un des hommes de lettres les plus dignes de l'admiration par la valeur de sa culture, l'originalité de sa pensée, la beauté de son style, l'exemplaire noblesse de sa vie — juge les lourds, les compacts, les digressifs ouvrages de Marcel Proust :

Leur Proust : dans ce bavard éperdu, dans ce flux mou et lent où roulent toutes les snoberies du siècle, ils veulent voir un grand artiste et un grand esprit ; comme s'il était un art ennemi de toute forme ; comme si un grand esprit pouvait se réduire au radotage de tout ce qu'il y a de médiocre, de vil, de linge taché, de mœurs et d'idées basses dans un quartier envahi par les seaux de toilette et l'office. Le seul vrai mérite de cette camérière, nuit et jour l'oreille collée aux portes et l'œil aux draps de lit, est sa recherche maniaque de l'identité personnelle. Mais

elle est viciée, dès l'origine, et le Diogène des chemises sales a beau chercher l'individu, il ne trouvera jamais un homme. Car il cherche la personne où elle n'est pas, où elle ne peut pas être, où enfin, l'eût-il découverte, elle est si médiocre et de si peu de prix, qu'elle est comme si elle n'était pas. Ces nigauds, ces gens du monde, qui sont les demi-quarts de tout ce qui est entier, ces faux artistes, ces duchesses dignes de couronner d'ache les Pieds Humides, ces petits vices, ces vertus d'antichambre, ces gravures de mode lavées à l'aquarelle par Ruskin, que nous importe ? Pour la personnalité, il faut des personnes. Il n'y en eut jamais moins que dans les écrits de cet auteur-là. Il devait ravir une époque où tout est confondu, où toute grandeur n'est accessible à une fausse élite qu'en poussière de niaiserie, où le mensonge est sincère et la vérité toute d'emprunt, où les femmes sont des hommes manqués, où les hommes sont une espèce nouvelle de collégiens, où les nègres sont le dernier mot du blanc, où les esclaves décernent l'empire à Caliban, où le buste de César est préposé à la garde des latrines, et où le chapeau chinois, manié par des goujats, passe pour le plus bel accord de la musique.

Ah! le beau cri de colère! Quel réconfort de l'avoir entendu! Qu'on le sent inspiré par un profond amour des livres et le mépris de ces gens, incapables d'émotion devant la Beauté, que le monstrueux attire comme la puanteur met en quête le chien. L'indignation de M. André Suarès est saine et utile. On sera de longtemps revenu du magma d'un Marcel Proust et de plusieurs qui l'imitèrent, que *Voyage du Condottière*, *Variables*, les essais *Sur la vie*, le *Livre de l'Émeraude* vaudront, enfin, à leur auteur, — avec ce livre pathétique, admirable même en dehors du sentiment qui l'a dicté : *Sur la mort de mon frère* — la vraie place qu'il a conquise : la première parmi ses contemporains ; une pairie dans la Haute Chambre des immortels qui ont créé notre langue, en constituèrent la richesse, tendent à en maintenir l'évolution dans les voies larges et droites du poème et de la prose, écrits avant tout pour signifier quelque chose.

§

L'excellente revue **Les Amitiés** (octobre) nous offre, sous la plume de M. Claude-Maurice Robert, un « Théophile Gautier » dont la lecture sera fort pénible aux admirateurs du « bon Théo ». L'auteur rappelle l'adorable aveu d'Antigone : « Je suis née pour aimer, non pour haïr », et la réplique décevante de Créon : « Alors, va chez les morts et aime-les », avant d'entreprendre une démolition du poète d'*Émaux et Camées*.

Poète pour écoles primaires.
Leur monotonie fait de ses vers le prototype de la « récitation ».
Oratoire.
Gnomique.
Discursif.
Anecdotique.
Descriptif.
Plastique.
Tout ce qu'on veut, excepté poétique.
Parfois — souvent — de vrais faits divers mis en vers.

Voilà Gautier, d'après M. C. M. Robert. Il aime Heredia pour sa concision et il n'aime pas Banville. Il préfère Jules Lemaître poète à Théo ! Que Mallarmé ait admiré Gautier, c'est que l'admirateur est un « symboliste aglobulique » et un « cryptographe ».

Donnons quelques raisons de M. Robert :

Il manque à l'art de Gautier ce « tout petit peu de cœur » et « cette pointe d'émotion » dont l'absence, dans les opéras de Saint-Saëns, désolait Ernest Chausson, et cette lumière et cette musique si chères à Fernand Mazade.

Il lui manque la passion, qui transsubstantie en poète un versificateur, fait d'une pièce de vers un poème.

Sa Muse est aptère : elle piétine.

Jamais un coup d'aile dans ces pléthoriques Emaux. Jamais un cri. Jamais un pleur. Jamais un élan d'enthousiasme, que M. Valéry condamne, mais que Socrate divinisait. Rien de spontané, de jailli où s'affirme la présence d'un cœur sensible et attentif. L'ataraxie d'un fakir. L'uniforme cadence égale d'un régiment de ligne en rang par quatre. Absence totale de dynamisme et de ce « beau désordre » que le rigide Despréaux lui-même proclame « un effet de l'art ».

Gautier excite à l'anarchie par le dégoût qu'il inspire pour ce formalisme atone dont il est le grand-prêtre.

Il légitime toutes les aversions des jeunes classes pour le statisme marmoréen du Parnasse, et excuse — s'il ne les justifie — toutes les outrances naturalistes qu'il suscita.

M. Robert tient Gautier pour un « faux-monnayeur ». Il est « certain de relire Gide tous les jours de ma vie », écrit-il. « Les nourritures terrestres » ne quittent pas son chevet. Il aime là un grand et beau livre, certes. Il exagère follement, lorsqu'il déclare :

Où sont les beautés dans l'œuvre en vers de Gautier, où sont elles ? Attentivement, minutieusement, je les ai recherchées, ma quête fut vaine. Impossible de faire un choix. Pas un morceau qu'on puisse détacher de

l'ensemble pour le citer en exemple; pas une pièce d'anthologie : un miracle d'unité dans la médiocrité.

Quelle inutile cruauté! M. Robert, qui a aimé Théophile Gautier, avoue-t-il, reviendra peut-être sur ce dénigrement immérité. Nous le lui souhaitons — parce que son article, si partial, le porte à conclure sainement :

L'ère de la tour d'ivoire a vécu. Et des dandies. Et des esthètes. Artistes et poètes, il faut aimer la vie, en aimer chaque seconde de chaque minute, de chaque heure. L'aimer avec dévotion, avec exaltation. S'incorporer, se fondre en elle. L'étreindre comme un corps. La mordre comme une bouche, — à pleine bouche.

§

La Revue franco-annamite (octobre) insère des poèmes bachiques de Trân-Ké-Xuong, lettré, mort « voilà une trentaine d'années », qui écrivait « dans un annamite très pur auquel il mêlait rarement des caractères chinois ». Il vivait dans l'aisance, aidé de sa femme qui dirigeait « les affaires de sa maison », lui laissant tout loisir de rêver et de fixer ses divagations burlesques. Nous en recopions celle-ci :

IL FAUT ALLER LABOURER LA TERRE

J'ignore les caractères chinois
Et je ne sais pas un mot de français.
Devant une page de quôc-ngu je reste muet...
Mon lot est de labourer la terre.

Je cultive le maïs et le haricot.
Deux fois l'an je récolte mon riz.
Ce que je ne peux pas manger, je le vends.
Ce sont des Français qui me l'achètent.

Avec l'argent de ma récolte, j'achète de l'alcool.
Lorsque je suis ivre, je monte sur un buffle.
Nulle monture n'est plus sûre :
Si l'on tombe, on ne se fait aucun mal.

Ma femme est mon trésorier.
Enfin, enfin, cela suffit.
Si l'Etat a besoin de moi,
Qu'il me nomme dans le service agricole.

§

Mme Colette ouvre la série de ses articles de critique dramatique à **la Revue de Paris** (15 novembre) par ce juste exposé de l'état actuel du théâtre :

Eperdu, traqué, il ne se passe pas de semestre que le théâtre ne perde une de ses défenses. Le cinéma s'installe sur des positions abandonnées. Humble, le théâtre tend naïvement vers des formules cinématographiques : il s'égare, manque de moyens de combat, d'argent, d'invention, d'acteurs, — et d'auteurs. Une chance lui reste : son adversaire, son vainqueur sans gêne découvre au vaincu des charmes, et l'imite. Cependant le théâtre, à demi-ruiné, se veut mettre à la vive allure du cinéma, et tandis que le cinéma nasille et tonitrue, le théâtre recourt à la mimique, ou s'effrite en tableaux brefs, projetés, si j'ose écrire, sur un fond de décor unique qui ne les retarde point. Où les mène cette « hybridation », comme disent les horticulteurs ! A la pièce américaine d'abord. Nous appelons pièce américaine une œuvre théâtrale qui nous vient, c'est vrai, d'Amérique, mais qui semble avoir fait un grand détour de quelque vingt ou trente années par l'ancien Théâtre-Libre.

L'opinion de Mme Colette sur l'état présent du cinéma n'est pas moins pertinente :

Si le théâtre pur en est au bat l'eau, le cinéma meurt d'influx théâtral, et rien, actuellement, ne promet la résurrection du théâtre, si ce n'est le cinéma.

. . . .

Déjà le cinéma s'arroge les erreurs du mauvais théâtre. Pis encore : il dérobe à l'incognito des visages, des bouches dont le gramophone nous faisait grâce. Ces chanteurs, par exemple, dont nous ne connaissons que le parfait et acrobatique accord vocal, l'humour et l'infaillibilité rythmiques, l'écran nous impose leur réalité, leurs figures de braves types pas beaux, leurs calvities, leurs tics d'articulation... le cinématographe porte à son passif, depuis deux ou trois ans, plus de fautes de goût que n'en commit, en quatre lustres, le théâtre.

§

On saurait difficilement lire page d'une simplicité plus émouvante que cette évocation de novembre, par M. Roger Denux : **Les Primaires** (novembre) ;

La guerre des hommes cessa au mois de novembre, afin, semble-t-il, que la fête de la victoire participât de la grande tristesse de la saison. Quelques jours plus tôt, elle se fût confondue avec la Toussaint et

c'eût été très bien ainsi, car il n'y a pas d'allégresse lorsque les armées triomphent, il n'y a que douleur.

De ma fenêtre, je vois le cimetière de l'humble village où m'exile ma fonction ; au milieu des rectangles d'herbe et de sable qui le peuplent sans l'animer, s'élève le monument aux morts, mieux à sa place ici que sur un foirail ou devant une auberge. Avec sa haute croix, ses deux maigres couronnes, il a l'air d'une tombe parmi les autres, un peu plus grande que les autres, — une tombe qui contiendrait les corps des soldats et des hameaux, perdus en terre étrangère à l'amour.

Premier novembre, onze novembre, jours désormais pareils, jours des morts, seuls jours de l'année où la vie cesse de courir avec indifférence, car au-dessus de nous, le ciel est immobile, pesant et gris comme la dalle d'un tombeau.

Mémento.— *Le Correspondant* (10 novembre) : « Sous les palmiers de Tahiti », par M. J. Dorsenne. — « Chateaubriand à Venise et à Trieste », par M.R. Dollot.— « L'esprit de la liturgie », par M. Marc d'Aniel.

Revue hebdomadaire (16 novembre): M. R. Dreyfus ; « M. Thiers veut passer l'Atlantique. » — « Bülow et Guillaume II », par M. Maurice Muret.

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : Nouveaux poèmes en prose de Tourgueneff, traduits par M. Ch. Salomon. — « Journal de l'expédition Rivière », par M. le vice-amiral de Marolles.

La Grande Revue (octobre) : fin du « J.-J. Rousseau amoureux », de M. L. Carias. — M. Baruch Hagani : « Evolution économique du peuple juif ».

La Revue de France (15 novembre) : Mme Denise Fontaine : « La Confession de Geneviève Savigne », roman de début. — « Philippe-Egalité et la Révolution », par M. E. de Joantho, d'après des documents inédits. — Une nouvelle de M. Max Daireaux : « Zuléima ou les Fantaisies du Cœur. »

Æsculape (1er novembre): « Les accouchements multiples », par M. le Dr Bastin.

Notre temps (1er novembre) : M. Maurice Rouzaud : « Sur une idée de désordre ».

Le Feu (novembre) : « L'Université d'Aix en péril », par M. Louis Giniès qui, jeté le cri d'alarme, envisage la création d'une « Université méditerranéenne ». C'était là, nous rappelons-nous, une idée chère à Paul Adam.

La Revue universelle (15 novembre) : « Hérétiques : Kipling ; Bernard Shaw », par M. G. K. Chesterton. — « La Restauration de l'Allemagne », par M. Pierre Lafue.

L'Ermitage (novembre) : « Devant le monument de Verlaine », un très beau discours de M. André Fontainas. — Poèmes de M. Nicolas Beauduin. — « Jacqueline », par M. F. Eon. — « Amenitas vernalis», par M. E. Humeau. — « Le facteur. Chanson », par M. R. Martineau.

Mediterranea (octobre) : fascicule consacré à « l'Art Provençal ».

Le Crapouillot (novembre) : « Le salon d'automne ».

La Revue mondiale (1er novembre) : « Socialisme et liberté », par M. J. Destrée. — « L'éducation nouvelle », par Mme Claire Géniaux. — « Lettres du scribe accroupi », par M. Pius Servien. — M. Paul Prist : « Autour des voyages présidentiels en Belgique ».

La Revue Européenne (1er novembre) : M. A. Chamson ; « Le chef de la Cafèterie ».

Les Marges (cahier d'automne) : anthologie nouvelle de la « Poésie d'aujourd'hui ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Communication d'inscriptions libyennes. — M. Desforges, l'éminent préhistorien du Nivernais, m'écrit :

Je viens de découvrir dans les archives de la *Société Académique* les documents ci-joints où je crois reconnaître une certaine analogie avec les signes glozéliens.

Il m'indique que la mention du lieu d'origine « Oulad Fayel », écrite au crayon, est de la main de M. Lucien Gueneau, ancien Président de la *Société Académique du Nivernais*, décédé il y a 22 ans. Et il ajoute :

Le dictionnaire des communes d'Algérie donne Ouled-Fayet (et non Oulad-Fayel), par Dely-Ibrahim. S'agit-il, de la part de M. Gueneau, d'une mauvaise lecture, ou a-t-on prononcé Oulad-Fayel devant lui ?

Quoi qu'il en soit, ces inscriptions (fig. 1 et 2) sont en caractères libyens d'où descendent vraisemblablement, comme l'assure M. Flinders Petrie, les Tifinars modernes.

Depuis longtemps nous signalons la grande analogie de ces signes avec l'écriture de Glozel. Il n'est pas douteux que ce ne soit une branche des alphabets méditerranéens issus de la vieille souche néolithique.

Mais le Libyen avec 22 ou 23 caractères, alors que le Glozélien en possède plus de cent, est une écriture plus évoluée et plus récente. Certaines inscriptions, comme celle de Tugga (Tunisie),

FIG. 1.

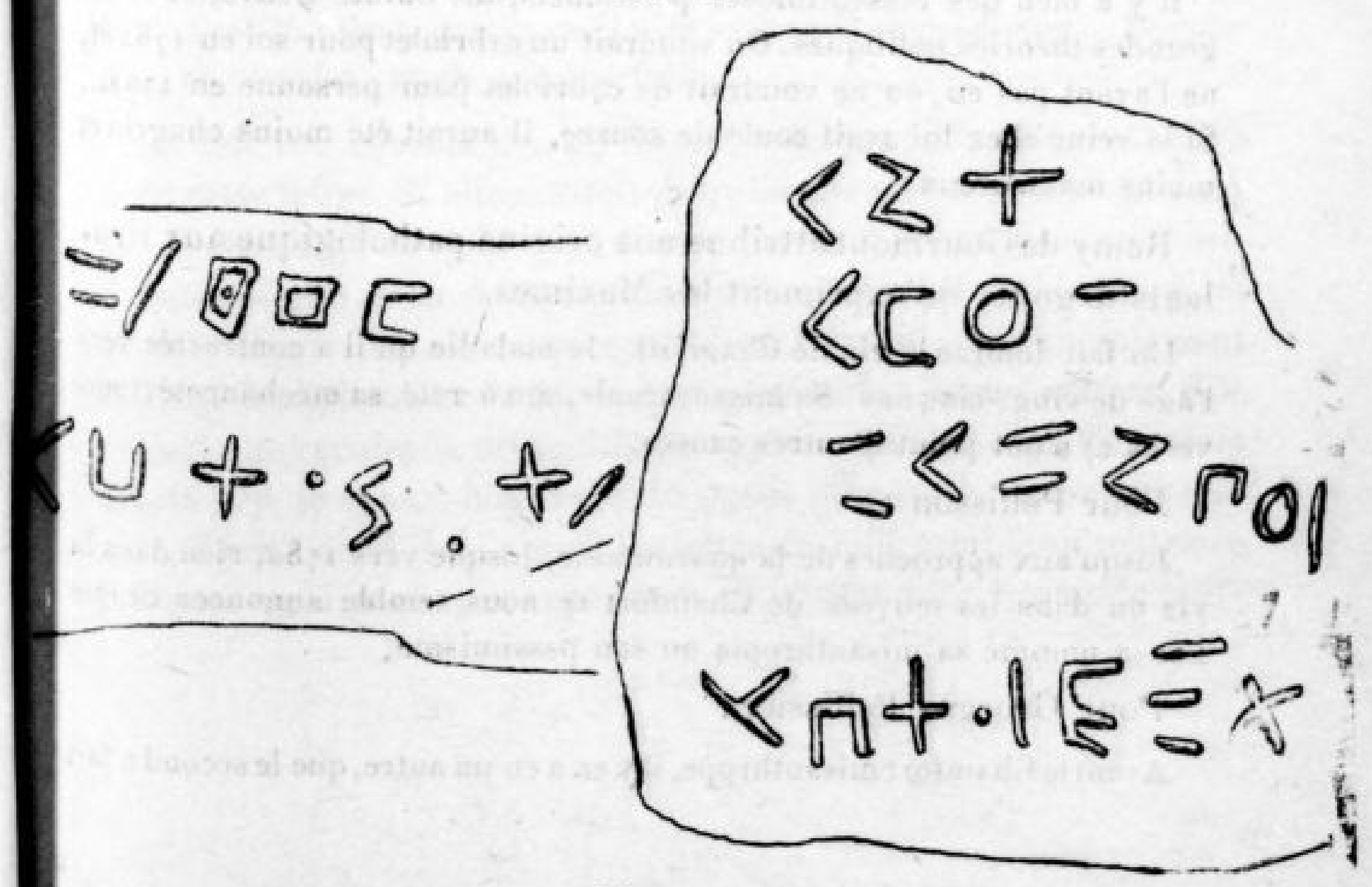


Fig. 2.

sont bilingues. En face, il y a un texte punique qui a été traduit.

Au point de vue des analogies, il ne peut s'agir pour le libyen, comme pour l'ibérique et l'égéen, qui sont les alphabets se rapprochant le plus du glozélien, que de la morphologie des caractères. Bien que toutes ces écritures méditerranéennes aient puisé dans le fonds néolithique la forme de leurs lettres, elles ne peuvent nous en faire retrouver la signification, puisqu'elles ne leur ont pas conservé leurs premières valeurs symboliques ou syllabiques.

Mais la grande diffusion de graphies semblables, dans des contrées aussi éloignées, apporte la preuve indéniable d'une même origine, aux époques les plus reculées.

Dr A. MORLET.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Die Misanthropie Chamforts, von Dr. Georg Gabor.

On s'occupe beaucoup de Chamfort en Allemagne. M. Georg Gabor a publié aux éditions Karl Curtius un petit livre sur sa **Misanthropie** qui n'est pas loin de renouveler le sujet.

Pour la plupart de nos critiques, Chamfort n'est qu'un ambitieux déçu, un vaniteux blessé. Ils ne veulent voir dans son pessimisme qu'une bile recuite.

Il y a bien des ressentiments personnels, dit Sainte-Beuve, sous les grandes théories politiques. On voudrait un cabriolet pour soi en 1782 et, ne l'ayant pas eu, on ne voudrait de cabriolet pour personne en 1792... Si la veine chez lui avait coulé de source, il aurait été moins chagrin et moins malheureux.

Remy de Gourmont attribue une origine pathologique aux virulents dégoûts qu'expriment les Maximes.

Un fait domine la vie de Chamfort : la maladie qu'il a contractée vers l'âge de vingt-cinq ans. Sa misanthropie, son âpreté, sa méchanceté (toute verbale) n'ont point d'autres causes.

Pour Pellisson :

Jusqu'aux approches de la quarantaine, jusque vers 1780, rien dans la vie ou dans les œuvres de Chamfort ne nous semble annoncer ce que l'on a nommé sa misanthropie ou son pessimisme.

Pour Georges Pellissier :

Avant le Chamfort misanthrope, il y en a eu un autre, que le second a fait

complètement oublier. Ce premier Chamfort dure jusqu'aux environs de l'année 1780... Rien n'annonce chez lui le pessimisme féroce qui fut plus tard sa marque originale.

A ces hypothèses, M. G. Gabor oppose un formel démenti. Il croit pouvoir affirmer que le pessimisme de Chamfort est un point de départ, non pas un point d'arrivée, une cause, non pas une conséquence de sa destinée et de sa philosophie. Il en trouve la preuve dans une longue lettre écrite par Chamfort dès 1765, donc quinze ans avant la date généralement assignée à sa monomanie misanthropique. Ce document a été publié dans la Correspondance. Il faut avouer que la critique l'a singulièrement ignoré, ou négligé. Chamfort écrit à un ami :

... Garantissez-vous de tout sentiment vif et profond... Ne donnez jamais à personne aucun droit sur vous... Je dois renoncer à l'espérance de trouver jamais une Maîtresse ou un Ami capables de remplir mon cœur. Je sais que ce que je vous dis fait frémir; mais telle est la dépravation humaine, telles sont les raisons que j'ai de mépriser les hommes que je me crois tout à fait excusable... Est-on privé de sensibilité? On inspire un sentiment qui ressemble à de l'aversion. Est-on trop sensible? On est malheureux. Quel parti prendre? Celui de réduire l'amour au plaisir de satisfaire un besoin spontané, l'amitié à un sentiment de bienveillance... (Curieux que Sainte-Beuve, s'il a lu ceci, ne l'ait pas noté). Votre âme ne doit jamais être inséparablement attachée à l'âme de personne. Dans le monde... vous portez le sentiment toujours pénible de la supériorité de votre âme et de l'infériorité de votre fortune, vous trouvez des raisons de haïr et de mépriser les hommes, c'est-à dire de renforcer cette mélancolie à laquelle vous êtes déjà trop sujet... La considération de l'homme le plus célèbre tient au soin qu'il a de ne jamais se prodiguer... Croyez-moi, ne comptez jamais que sur vous.

Le fait est, comme dit M. Gabor, que tout Chamfort est déjà dans cette lettre. Si elle est de 1765, elle démontre qu'à vingt-cinq ans il était déjà ce qu'il était à quarante... Mais le document est-il authentique et sa date certaine? Empêche-t-il qu'entre 25 et 40 ans, Chamfort ait caché son chancre moral tout en soignant l'autre? L'explication de M. Gabor ressemble à bien d'autres. Elle ne fait que reculer la difficulté. Admettons qu'à 24 ans, Chamfort ait été déjà le contre-homme qu'il parut plus tard. Comment cela s'est-il fait? Etait-il né ainsi? La lettre de 1765 semble au contraire indiquer qu'il parle par expérience. Il a vécu dans le monde puis-

qu'il en éprouve l'horreur. Il « renonce à l'espérance ». C'est donc qu'il l'a conçue. Bien mieux. Il dit en propres termes :

Je crois à l'amitié, je crois à l'amour. Cette idée est nécessaire à mon bonheur, mais je crois encore plus que la sagesse ordonne, etc., etc.

Tout ceci ne paraît pas démontrer un nihilisme de nature. Cet Auvergnat de Chamfort n'était peut-être pas né sauvage. Il a dû apprendre à cracher en l'air. Qu'il ait été, dès vingt-cinq ans, virulent et vitriolique, il faudrait encore savoir pourquoi. Que cette hargne intégrale ait, bien avant l'heure du succès et du dégoût, infecté sa vie et son œuvre, il faudrait encore en saisir la nature et les causes. Cela, c'est une affaire de psycho-physiologie, la besogne d'un psychiatre. La « découverte » et l' « explication » de M. Gabor sont intéressantes. Elles ne vont pas au fond des choses. Elles font penser aux découvertes et aux explications des *behavioristes* qui, dans un domaine plus général, ne vont aussi qu'à moitié chemin, et à reculons comme les écrevisses. Voici tout le secret, disent-ils, des activités biologiques : une stimulation. Mais qu'est-ce que la stimulation, qu'est-ce que le stimulant? Et parlez-nous donc du stimulateur! Car, enfin, votre expérience dépend aussi de celui qui la conduit et l'interprète!

Je veux bien admettre la corrosion précoce et la précoce corrosivité de Chamfort. Mais après? Ou plutôt avant? Si le sujet en vaut la peine, une étude minutieuse de la jeunesse de Chamfort, pourvu qu'elle soit possible, compléterait heureusement la monographie de M. Gabor.

Tout ceci revient à dire que je préfère sa critique descriptive à sa critique explicative. Il a minutieusement analysé l'œuvre du terrible personnage qui écrivait :

Je n'ai vu dans le monde que des liaisons sans amitié et des coucheries sans amour.

Son court volume restera précieux aux chamfortistes. Je ne puis mieux faire que de reproduire, en l'abrégeant, l'image du monde extraite des œuvres de Chamfort que M. Gabor (non sans quelque malice à certains endroits) nous offre vers la fin de son étude. Les citations sont prises dans l'édition Ginguené.

Les hommes? — Des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet. IV. 249.

La Société? — Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mau-

vais lieu et des petites maisons. IV. 72. — Un bois rempli de voleurs dont les plus dangereux sont les archers, préposés pour arrêter les autres. IV. 80.

Le grand monde? — Un mauvais lieu que l'on avoue. IV. 311.

La France ? — Pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus. IV. 193.— Un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien. IV. 90.

Les Français? — Le caractère naturel du Français est composé des qualités du Singe et du Chien couchant. IV. 186.

Paris ? — Un endroit où il pue, et où l'on n'aime point. IV. 193. — Ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin. IV. 193.

Le Roi ? — Un homme dont la figure est sur un petit écu. IV. 195.

Le Gouvernement ? — Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. IV 249.

Les ministres? — Des chiens dans un tournebroche : il suffit qu'ils remuent les pattes... IV. 245.

Un cardinal ? — Un prêtre habillé en rouge qui a cent mille écus du Roi pour se moquer de lui au nom du Pape. IV. 199.

Un gentilhomme ? — Un sot plein de vanité, qui prend sa place pour sa personne, son importance pour son mérite, et son crédit pour une vertu. IV ?

Les courtisans ? — Des pauvres, enrichis par leur mendicité. IV. 106.

Le mariage ? — Une indécence convenue. IV. 154.

Les femmes ? — Toute dégénérescence commence avec elles. IV. 151.

L'amour ? — L'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. IV. 145 — Une épilepsie de quelques minutes. IV. 417

Ambition ? — Sottise sérieuse. IV. 64.

Célébrité littéraire ? — Une espèce de diffamation. IV. 244.

L'Opinion ? — La Reine du Monde parce que la Sottise est la Reine des Sots. IV. 33.

Le public ? — Une bête et un coquin... Le public, le public ! combien faut-il de sots pour faire un public ? IV. 218.

La postérité ? — Un public qui succède à un autre. Or vous voyez ce que c'est que le public présent. IV. 350.

L'histoire ? —... une suite d'horreurs. IV. 186.

L'avenir ? — Non... il ressemble trop au passé.

Dieu ? — Le Gentilhomme d'En-Haut. J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel : tout est dit.

La destinée, la vie ? — Le reste de ma vie me paraît une orange à

demi sucée, que je presse je ne sais pourquoi, et dont le suc ne vaut pas la peine que je l'exprime. IV. 52.

En lisant certains de ces extraits, on pense à des bombes en chocolat. D'autres évoquent les graffiti de certains édicules. D'autres encore ces malédictions puériles que les lycéens confient à leur agenda.

Et pourtant... Chamfort est allé jusqu'au bout de son système :

> Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures. C'est un palliatif. La Mort est le remède.

Quand la Révolution, qu'il avait appelée et servie, le déçut, puis le menaça, il avait déjà depuis longtemps envisagé « le Remède ». Il se suicida.

M. Gabor a frôlé, je crois, de très près la vérité quand il dit de Chamfort que sa misanthropie était peut-être l'effet d'une faiblesse congénitale. La vitupération, l'invective systématiques, autres formes de cette perte de contact avec la réalité qui a fait les mauvais romantiques. Chamfort fut un de leurs devanciers.

Mémento. — *Geschichte der firanzösischen Literatur von Dr Nikolaus Welter*, Kösel und Pustet, Munich. Un bon manuel, dont près de la moitié est consacrée à la littérature contemporaine. Pas d'idées neuves, quelques impressions justes et personnelles. Point de vue plutôt social et moral. Côté fiches excellent. Catalogue très complet. Style grisaille, parfois pompier. Les meilleures pages sont sur la période classique. Il y a là quelque chose de senti, de vécu.

ABEL CHEVALLEY

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Robert de Traz : *L'esprit de Genève* ; Paris, Grasset (« Les Ecrits », 2e série, N° 3). — Charles-Albert Cingria : *Les autobiographies de Brunon Pomposo* ; Editions des Lettres de Lausanne. — Le même : *La civilisation de Saint-Gall* (Les « Cahiers Romands », N° 5 ; Lausanne, Payot). — Pierre Deslandes : *Harmonie* (Les « Cahiers Romands », N° 4 ; Lausanne, Payot). — Mémento.

On sait que M. Robert de Traz dirige avec autant de succès que de compétence la *Revue de Genève*, fondée par lui, au lendemain de la guerre, sur une formule qui révèle tout un programme — et non dépourvu d'ambition — : être international

sans devenir internationaliste. Mieux que personne, il était donc qualifié pour définir l'**Esprit de Genève**.

Il n'a point en vue le vieil esprit genevois, assez méfiant et renfrogné, mais bien celui dont la Société des Nations aurait gratifié la ville de Calvin, où, depuis dix ans, elle tient ses assises : l'esprit coopératif qui, du Quai Wilson, souffle à travers le monde.

L'essai que lui consacre l'auteur de l'*Ecorché* abonde en observations justes et en maximes bien frappées. Il est entraînant, chaleureux, riche de substance et tout chargé de séductions subtiles. Pourtant, M. de Traz me semble parfois emporté par sa foi généreuse, par son idéalisme assurément très noble, à une imprudente euphorie, à des conclusions téméraires que pourrait démentir demain la prosaïque réalité dans laquelle nous vivons.

Mais, avant de risquer des objections, il convient d'exposer l'économie de l'ouvrage.

Il débute par un chapitre excellent sur l'histoire de Genève. On y trouve, mais rajeuni et bien filé, l'inévitable couplet sur Calvin et Rousseau, avec ses stances contrastées. Par le triomphe du réformateur picard, par l'évasion de Jean-Jacques, par Henry Dunant créant la Croix Rouge après Solférino, nous voyons Genève déborder sur le monde. Puis on nous montre les hôtes, les passants illustres par lesquels le monde reflua sur Genève et lui donna son âme cosmopolite. La liste en est longue : elle va de Giordano Bruno à Lénine, en passant par Agrippa d'Aubigné, Montaigne, Milton, Voltaire, Casanova, Shelley, Byron, Goethe, Chateaubriand, Liszt, Balzac, Hugo, Lamartine, Ruskin, Wagner et Dostoïewky, pour ne citer que quelques noms parmi tous ceux qu'aligne l'auteur.

Qu'un passé comme celui-là ait préparé Genève à devenir la capitale des Nations, qu'il la désignât pour ce rôle, on l'accorde volontiers à M. Robert de Traz. Cela permet-il d'affirmer avec lui que la S. D. N. « amplifie l'esprit de Genève » ? Voilà qui semble moins sûr. Car enfin la ligue formée par le président Wilson aurait pu, elle pourrait encore choisir un autre siège. On éprouverait alors quelque peine à tenir pour légitime et pour réelle la filiation proposée.

Ce qui justifie plus objectivement l'existence de la S. D. N., c'est la nécessité où nous sommes de transposer du plan national

sur le plan international une foule de problèmes relevant de la politique, du droit, de l'économie industrielle et agricole, de la finance et de l'organisation sociale. M. de Traz, certes, en convient abondamment. Mais il paraît oublier ou du moins négliger un peu quelques données essentielles.

La Ligue fut tout d'abord une association de vainqueurs qui se proposaient de consolider leur victoire par une juste paix (1). Wilson lui-même, au moins à de certains moments, l'envisageait ainsi. Mais son peuple refusa de le suivre et repoussa des liens qui pouvaient, contre son gré, l'entraîner dans les conflits européens ou limiter sa liberté d'action. Surtout, les Américains ne voulurent ni ratifier le traité de Versailles ni siéger à Genève aux côtés de ceux qui avaient jugé et condamné l'Allemagne. Ils se donnaient ainsi, à l'égard de cette dernière, un grand air de générosité. Commandée par un désintéressement sincère ou obéissant à d'astucieux calculs, cette attitude leur assura, en fait, l'hégémonie. Créanciers, par ailleurs, de tout le monde, ils devaient arriver sans peine à dominer l'Europe. Aujourd'hui, le sort de la S. D. N. se trouve ainsi entre les mains de gens qui lui demeurent étrangers.

De tout cela, M. de Traz ne parle guère, ou, s'il le fait, il n'y apporte pas toute la netteté désirable. Il signale en passant certains faits, sans en tirer les déductions que l'on pouvait attendre.

Ses remarques sur la « mystique » et la « technique » de la S. D. N. demeurent néanmoins pleines de sens. Les pages qu'il consacre aux divers organes de l'institution wilsonienne présentent, pour qui veut s'instruire, une incontestable valeur. Sans doute font-elles la part un peu trop belle au fonctionnement théorique, à la marche idéale des rouages qu'elles décrivent : ainsi en usent les manuels d'éducation civique lorsqu'ils analysent une constitution et s'exaltent sur le principe de la séparation des pouvoirs. On s'étonne que le romancier de *Complices* n'ait pas regardé plus attentivement le nez de Cléopâtre pour souligner le rôle de l'intrigue, dont l'importance est grande, à Genève comme partout.

(1) C'est pour ce motif que, dans la Suisse neutre, où le peuple fut appelé à signifier par un vote s'il entendait se joindre aux triomphateurs de Versailles, l'adhésion au Pacte rencontra ses partisans les plus décidés chez ceux qu'enchantait la victoire des Alliés et ses adversaires les plus tenaces chez les amis des Empires Centraux.

C'est que M. Robert de Traz, dont les précédents ouvrages paraissaient moins résolument optimistes, s'est converti à la doctrine de Pangloss. En même temps, il se proclame chrétien. Or, le christianisme, pour tout ce qui touche à la vie terrestre, ne s'affirme-t-il pas foncièrement pessimiste ? Jésus n'a-t-il pas dit que son royaume n'était pas de ce monde ? Il est vrai que les citoyens de la libre Amérique s'imaginent suivre sa loi tout en pratiquant un optimisme assez joyeux et solidement enraciné dans la matière. Chez eux, l'illusion a des excuses : ni la *Logique* d'Aristote, ni la *Somme* de saint Thomas, ni les *Pensées* de Pascal ne nous viennent de l'Arkansas ou du Massachussets. Chez M. de Traz, cette erreur d'optique paraît plus surprenante.

Non, certes, qu'il ne voie pas les difficultés auxquelles se heurte, dans sa lutte pour le mieux, la pauvre humanité. Mais, le plus souvent, il les écarte, avec une sorte d'impatience, du revers de la main.

L'objection la plus grave, il en montre loyalement toute la force par deux petites phrases, que je cueille en deux endroits de son livre : « organiser la paix... implique un accord sur l'essence de la civilisation », et « les peuples ne sont pas synchroniques ». Cet accord, ce synchronisme, qu'il a raison de juger indispensables, quand et comment y parviendrons-nous ? M. de Traz veut que la « curiosité des différences », née d'innombrables contacts sous les auspices de la S. D. N. et favorisée par l'esprit de Genève, soit en train de créer un nouvel humanisme, qui rendra la guerre impossible. Puisse-t-il avoir raison !

Pour affermir sa confiance en l'avenir, il n'a pas encore trouvé jusqu'ici de meilleur argument que celui de la durée : depuis dix ans, la S. D. N. existe ; à aucun moment, dans les circonstances les plus difficiles, elle n'a cessé d'exister. Assurément, c'est quelque chose. Dans un demi-siècle, ce sera beaucoup.

En attendant, comment n'être pas troublé par cette amère sagesse qui s'exprime dans certaines réflexions de Paul Morand :

La beauté affreuse de notre époque, c'est que les races se sont mêlées sans se comprendre ni avoir eu le temps de se connaître et d'apprendre à se supporter. On est arrivé à construire des locomotives qui vont plus vite que les idées... Qui se doute, sauf les techniciens de l'exil, qu'il faudra des centaines d'années, toute une éducation, des saints, des martyrs, pour que des individus ordinaires puissent vivre en commun

s'ils ne parlent pas la même langue?... Prenez l'exemple sous vos yeux, la France et l'Angleterre. Trois quarts d'heure de mer séparent ces peuples, parmi les plus grands de la terre. Ils sont aussi éloignés que la Perse l'est des Antilles, malgré plus de dix siècles d'échanges.

§

Un de mes amis est psychiatre. Guidé par lui, je visitais un jour la maison de santé qu'il dirige. Au cours de notre promenade, il me tint ce propos : « En somme, il n'y a pas de fous : il y a des gens dont les associations d'idées nous échappent. Le fil reste invisible. Quand, d'aventure, nous le découvrons, il nous arrive de guérir le malade ».

Je ne songe pas à prétendre qu'il conviendrait de placer dans un asile M. Charles-Albert Cingria. Je suis même persuadé que sa raison en vaut bien une autre et que son érudition dépasse de cent coudées la mienne. Mais son nom me rappelle infailliblement les paroles de mon ami le médecin et, quand je lis les **Autobiographies de Brunon Pomposo**, je suis bien forcé de convenir que je ne saisis pas très bien comment s'associent les idées de l'auteur. Si j'en crois des gens bien informés, ce petit ouvrage transposerait, sur le plan de la fantaisie et du fantastique, l'histoire d'un séjour que M. Cingria fit à la campagne chez les plus aimables des hôtes. Heureux hôtes ! A leurs yeux, tout, dans les aventures de Brunon Pomposo, doit paraître limpide, bien que rempli de significations secrètes. Pour moi, je n'y sais voir qu'un assemblage d'aimables loufoqueries, avec, parfois, d'étonnantes trouvailles d'imagination et de verbe. J'ai pensé, par instants, à Max Jacob. Par instants aussi, à Toepffer (celui des albums). Mais je ne tiens pas le fil et ne puis que tâtonner dans la nuit du Labyrinthe. Aux trésors qu'il renferme, je demeure étranger, *alienus*.

Dans la **Civilisation de Saint-Gall**, du même auteur, le fil est bien visible. Le petit Larousse lui-même n'ignore point que cette ville de la Suisse orientale possède une abbaye jadis célèbre et qui fut l'un des centres de la culture ecclésiastique au Moyen Age. Le canton du même nom, où l'on parle allemand, figure pour M. Charles Albert Cingria une sorte d'Irlande helvétique. Ce pays fut, en effet, civilisé, dès la fin du VIe siècle, par des moines irlandais, dont M. Cingria se fait l'annaliste enthousiaste et truculent. Trop bon catholique pour prétendre que les

compagnons de Gall et de Colomban aient travaillé eux-mêmes à peupler les déserts où s'élevèrent leurs premiers ermitages, il assure néanmoins que les Saint-Gallois d'aujourd'hui sont restés Celtes « par mimétisme et hérédité de contact ». A grand renfort de textes latins, de notations musicales et de retentissantes injures à l'adresse des chartistes, il nous raconte les origines de l'illustre abbaye, puis la naissance, autour de Notker le Bègue, d'une poésie et d'une musique nouvelles.

Il y a quelques lustres déjà, si j'ai bonne mémoire, M. Cingria s'était efforcé de définir ce qu'il appelait « une musique libérée de la raison discursive ». C'est à Saint-Gall qu'il en découvre l'expression la plus pure. Quant à la poésie et particulièrement au rythme poétique, son nouvel ouvrage répète et amplifie la théorie qu'il avait émise naguère à propos de Ramuz, à savoir que la technique de toute une poésie moderne — qui va de Rimbaud à Blaise Cendrars — dériverait des séquences modulées par Notker.

On aime la passion de M. Cingria, on admire la fureur qui l'anime contre les adversaires de ses doctrines. Il y a, dans ses imaginations les plus délirantes, une telle loyauté ; tant de malice et de verve allègre dans certains de ses propos ! Quand il s'écrie que, la vérité historique, on ne la prouve pas, on la *sent*, comment résister à l'envie de l'absoudre ?

§

« Pierre Deslandes, poète de la douce raison », écrit M. S. Stelling-Michaud dans sa préface au quatrième « Cahier Romand ». C'est exact. Une prose poétique, mais sage, modérée, aussi différente du vrai lyrisme qu'une colline arrondie d'une montagne abrupte ; une sensibilité plus sociable que celle de Jean-Jacques, mais pareillement éprise de plein air et de nature ; des rêveries de sédentaire et des opinions de bon bourgeois : voilà, très en gros, ce que contiennent les **Harmonies** de M. Pierre Deslandes. Ce n'est pas « excitant », mais ça ne manque pas de charme : Virgile et M. de Pesquidoux mis à l'échelle du Gros de Vaud. Pour finir, quelques bonnes pages de philosophie politique, où la « question romande » — très discutée ces temps-ci — se trouve, sinon résolue, du moins posée avec franchise et fermeté.

Mémento. — Prochainement, quelques notes sur divers ouvrages de

MM. Eddy Bauer, Daniel Baud Bovy, Pierre Courthion, François Fosca, Pierre Kohler, etc.

Ouvrages reçus : Pierre Courthion : *Nicolas Poussin* ; Paris, Plon. — Dante Alighieri : *Le Banquet*, traduction de Bernard de Watteville : Genève, Kundig.

RENÉ DE WECK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Joseph Pilsudski : *L'Année 1920*, la Renaissance du livre. — Général Camon : *La Manœuvre libératrice du maréchal Pilsudski*, Alcan.

En février 1923, le camarade Toukhatchevski, cet ancien sous-lieutenant de la Garde impériale russe dont M. Fervacque a raconté d'une façon si intéressante la captivité en Bavière et l'évasion (voir *Mercure* du 15-VIII-1928, p. 236), fit, en sa qualité de chef d'état-major général de l'armée rouge, aux « camarades » de l'Académie militaire de Moscou, des conférences sur *la marche au delà de la Vistule* et les publia. Par leurs inexactitudes, elles provoquèrent l'indignation du maréchal Pilsudski. Il consacra le printemps de 1924 à écrire **L'année 1920** pour les réfuter. De nombreux livres ayant ensuite paru en Russie sur le sujet, il les fit utiliser par le Bureau historique militaire de Varsovie pour rédiger des additions et corrections à son ouvrage. Ces trois travaux viennent d'être traduits en français et permettent enfin de comprendre l'extraordinaire victoire des Polonais. Celui de Pilsudski est le plus suggestif : le maréchal, qui n'avait jamais fait de service militaire avant août 1914, y fait preuve d'une connaissance approfondie de l'art militaire et y expose les événements avec une grande clarté, en même temps qu'il y combat les assertions de son adversaire avec une passion qui anime son récit.

Au commencement de 1920, les Soviets, en ayant fini avec Koltchak et Denikine, n'avaient plus comme adversaires que Wrangel et la Pologne. Fin avril, Pilsudski les attaqua en Ukraine et prit Kiew. A ce moment, les forces russes qui lui étaient opposées étaient réparties en deux fronts : le front sud-ouest (dont l'aile gauche combattait Wrangel et dont l'aile droite venait d'être culbutée par les Polonais en Ukraine) et le front ouest. Au-dessus de ces deux commandements de front, il y avait à Moscou le

commandant en chef Kamieniev et le Soviet suprême de guerre présidé par Léon Trotski.

A l'armée soviétique du front nord était opposée une armée polonaise commandée par le général Szepticki ; sa première ligne de défense allant du nord au sud était couverte, d'abord par l'Aouta (affluent de la Dzisna, elle-même affluent de la Duna), puis par la Chacha et enfin par la Bérézina. Toukhatchevski avait reçu de Kamieniev l'ordre de rassembler dans la région Witebsk-Tolotchyn-Orcha « les grandes forces, d'un moral très élevé, transportées par chemins de fer des divers fronts liquidés ». Elles faisaient face ainsi à la partie nord de la ligne polonaise, des marécages rendant la progression difficile dans la partie sud. Le gros des forces russes était ainsi dans le voisinage des « portes de Smolensk », sorte de couloir entre la Duna et le Dniepr ; sans construire de pont, on peut sur ces terrains secs s'avancer sans difficulté vers Vilna. Sur le reste de la ligne, les Russes n'avaient que les anciennes troupes du front ouest, « qui ne méritaient pas grande confiance ». Numériquement, d'après Toukhatchevski, les forces opposées s'égalaient. Convaincu que « les troupes polonaises étant déployées en cordon, le commandement polonais serait dans l'impossibilité d'en rassembler la masse principale dans une direction quelconque », Toukhatchevski résolut « de détruire l'aile gauche polonaise et de refouler le reste (au sud) dans les marais de Pinsk ». En mai, les succès des Polonais sur le front sud-ouest le forcèrent à une première offensive. Le chef d'état-major polonais Haller et presque tous les collaborateurs de Pilsudski croyaient que les Russes contre-attaqueraient sur le front sud-ouest où les Polonais avaient pris l'offensive. Pilsudski était d'avis au contraire qu'ils attaqueraient au point le plus faible. Derrière les 6 divisions d'infanterie et les 2 brigades de cavalerie disposées en cordon, il en avait placé en réserve 8 autres. « Les commandants des divisions russes avaient reçu l'ordre d'amener leurs troupes au combat tout de suite, sans se constituer de réserves. » La division lithuano-blanc-ruthène de l'armée polonaise qui occupait les rives de l'Ulla « fut [d'après Toukhatchevski] battue, démoralisée et dispersée dès le premier jour ». Mais Pilsudski déclancha immédiatement une contre-offensive dont les deux ailes, partant du sud et de l'ouest de la grande région marécageuse située vers les sources de la Bérézina et de la Wilia,

devaient, en se rejoignant, *couper toutes les routes de retraite des forces principales de Toukhatchevski*. L'aile nord (Sosnkowski, partant de Swiencany et de Postawy, frappa vite et d'une façon décisive. Le groupe sud, qui partit de Minsk, ayant marché moins vite, les Russes purent se retirer.

A ce moment, les 4 divisions de cavalerie russe de Boudienny se rapprochaient du front sud-ouest. Pilsudski le savait, « mais ne pouvait s'imaginer alors les événements dont il fut témoin plus tard... La cavalerie parcourant de grandes distances presque sans organiser ses derrières, hommes et chevaux vivant sur le pays comme des sauterelles, traînant avec elle ses approvisionnements en munitions pour un temps assez long... lui paraissait et lui paraît encore un non-sens stratégique ». Mais après que celle de Boudienny eut traversé (plus que rompu) le front Sud, « la violente panique qui éclata sur les derrières » de l'armée polonaise inquiéta Pilsudski. Il résolut d'en finir d'abord rapidement avec cette cavalerie et la fit poursuivre par des détachements mixtes d'infanterie et de cavalerie, mais en vain. Il devint évident qu'une augmentation des effectifs de la cavalerie polonaise était nécessaire pour la combattre avec plus d'efficacité. On se mit à l'œuvre aussitôt pour l'effectuer, mais il fallait du temps pour la réaliser.

Pendant ce temps, Toukhatchevski se renforçait. Grâce à une répression sévère, plus de 100.000 déserteurs le rejoignirent. Il mobilisa une grande quantité de voitures pour ravitailler ses troupes (8.000 à la IVe armée, 15.000 à la XVe et à la IIIe, 10 000 à la XVIe). Il groupa de nouveau ses meilleures troupes à la XVe armée. Le 4 juillet, « quand l'insuffisance des méthodes jusqu'alors suivies pour arrêter ou vaincre l'insaisissable cavalerie de Boudienny » eut apparu (par suite de la panique, « le travail de l'Etat lui-même commençait à craquer »), Toukhatchevski déclancha sa nouvelle offensive. Il avait à ce moment 200 à 220.000 combattants (94.645 rationnaires et 150.572 chevaux) contre 110 à 120.000 (d'après les évaluations de Pilsudski).

Cette fois, Szeptycki avait réellement rangé les Polonais en cordon, les réserves étant échelonnées à 20 ou 30 kil. du front. Plus encore qu'en mai, Toukhatchevski était décidé à agir par des « masses-béliers ». Pour commencer, il voulait réaliser « un petit Sedan » près de Hermanowcze-Luzki-Glebokie : pendant

que la XVe armée enfoncerait l'ennemi, la IVe au nord, la IIIe au sud l'encercleraient. L'attaque réussit en général, mais fit trop peu de progrès pour amener l'encerclement. Seulement, cette fois Pilsudski étant loin, aucune contre-offensive polonaise ne fut déclanchée. Les troupes polonaises commencèrent à reculer sans cesse vers l'ouest, suivies par leurs adversaires qui, mal renseignés, ne profitèrent pas des situations dangereuses de certains groupes polonais débordés ou dépassés par eux. L'intention de Szeptycki, quand il donna l'ordre de la retraite, était de « regrouper les unités sur une nouvelle ligne ». Les Russes le suivirent de trop près pour qu'il l'ait pu. Pilsudski se livre, à cette occasion, à une attaque passionnée contre les généraux qui laissent la guerre de mouvement dégénérer en guerre de tranchées. Il avait prescrit de ne considérer la tranchée que comme un détail de la tactique et une méthode de combat. « Elle prit, dit-il, sa revanche en laissant à sa place sa grande sœur inséparable, la ligne, qui ne peut arriver à s'entendre avec le mouvement et la manœuvre que j'avais réussi à remettre en honneur. »

Dans sa retraite, Szeptycki avait rencontré une ligne facile à occuper et à défendre, c'était celle des anciennes tranchées allemandes, hérissées de fils de fer et d'abris, mais il avait le 5 fait replier son aile gauche vers le sud ; il l'avait de ce fait exposée au danger d'être attaquée en flanc ; mais de plus, il commença ainsi à resserrer ses troupes vers le sud où la IVe armée n'eut plus à défendre que 100 kilomètres, tandis que la Ire au nord voyait son front passer de 100 à 200. Et cependant, dès le 6 juillet, Pilsudski avait insisté pour la constitution aux environs de Vilna « d'un groupe fort, affranchi des tranchées ». Les Russes, qui marchaient lentement, mais formaient une masse au nord, ne rencontrèrent donc devant Vilna que les deux plus faibles divisions polonaises. Après 3 jours « d'un combat long et acharné » (14 juillet), ils y entrèrent. A partir de ce moment, l'ordre journalier de l'armée de Szeptycki commença toujours par cette phrase : « En raison du débordement de notre aile gauche (nord) par l'ennemi, le reste des troupes se retire vers l'ouest. » Dès ce moment également, Toukhatchevski abandonne sa façon lente et prudente de marcher et s'avance d'une façon ininterrompue d'une vingtaine de kilomètres chaque jour. Il a au nord non son « bélier », mais la IVe armée (Serghieieff), de qualité médiocre, et un

groupe de cavalerie. « Chaque fois le débordement eut raison, comme devant Vilna, des essais de résistance... En raison de la présence de la cavalerie à l'extrême aile droite des troupes soviétiques, ces affaires prirent parfois les proportions de véritables défaites, l'imagination étant frappée de la rapidité avec laquelle le terrain était occupé par l'ennemi.»

Pendant ce temps, les Polonais, quoique ayant évacué Kiev, avaient remporté de nouvelles victoires sur le front sud. Pilsudski songea à en retirer des troupes pour frapper un coup au nord. Le 30 juillet, il demanda au général Sikorski, qui commandait à Brzesc (point de liaison des fronts nord et sud) combien de temps il pourrait tenir. Sikorski répondit 10 jours, mais le 1er août, Brzesc succomba et « tous mes calculs s'effondrèrent », dit Pilsudski. Kamieniev avait promis à Toukhatchevski que, quand il aurait dépassé Brzesc et par conséquent la ligne du Bug, toutes les forces opérant contre la Pologne seraient réunies sous son commandement. Mais le Bug n'avait pu être dépassé par les troupes du sud : la XIIe armée avait été battue à Chelm et à Hrubieszow, « ce qui, a écrit Serghieieff, avait démontré qu'elle ne passerait que là où le permettrait l'ennemi » ; quant à Boudienny, battu à Brody, il se repliait pour se reconstituer. Mais Toukhatchevski n'en tint pas compte. Il avait un plan grandiose. Sans qu'il l'ait écrit, on voit qu'il voulait faire comme Paskévitch en 1831 et tourner Varsovie.

Pilsudski était revenu de Chelm à Varsovie le 2 août.

Je trouvai, dit-il, la capitale en proie à une vive inquiétude... J'étais, moi aussi, sous l'impression de l'échec de ma combinaison de contre-attaque débouchant de Brzesc... Mais je n'ai jamais convoqué de conseil de guerre, aussi je repoussai toute tentative de pression sur mes décisions et j'annonçai que je les ferais connaître le 6 août... J'avais à cette époque à mes côtés... le général Rozwadowski, mon chef d'état-major, le général Soskowski, ministre de la Guerre, et le général Weygand, nouvellement arrivé... Rozwadowski et Weygand communiquaient entre eux au moyen de notes diplomatiques... Sosnkowski essayait de concilier leurs points de vue constamment contraires... Weygand et Sosnkowski manifestaient une prédilection particulière pour la Marne. Comme jadis Joffre, qui avait tenu à interposer un fleuve et une rivière, la Seine et la Marne, entre lui et l'ennemi, pour effectuer le regroupement de ses forces en retraite vers son aile gauche, c'est-à dire du côté de Paris, ici on cherchait à se couvrir d'une

rivière et d'un fleuve, le San et la Vistule, pour protéger une puissante manœuvre par l'aile gauche dans la région de Modlin-Varsovie. Dans les deux cas, on cherchait à attaquer par l'aile gauche débouchant de la capitale. Le général Rozwadowski était l'ennemi de cette réplique de la Marne, car il était en principe l'ennemi de tout ce qui se disait dans l'autre bureau... Du reste, en tant que profondément attaché à la petite patrie, la Galicie Orientale, il ne pouvait se faire au mot d'ordre « en arrière du San »... Personnellement, je prenais peu de part à ces discussions... On n'y prenait jamais en considération deux facteurs... 1° Sous la pression de ce que M. Toukhatchevski appelle le complot du capital international... nous devions envoyer une délégation, et où ? A Minsk, au Q. G. de M. Toukhatchevski pour mendier la paix (1)... 2° Je venais de changer les commandants du front nord... J'avais surtout à tenir compte du premier facteur quand le soir du 5 août et dans la nuit du 5 au 6, non à la suite de quelque conseil, mais seul dans mon cabinet du Belvédère, je m'évertuais à prendre une décision... La contre-attaque, à mon avis, ne pouvait être déclanchée de Varsovie et de Modlin. Partout on se serait heurté de front aux forces principales de l'adversaire, concentrées, comme je le croyais, devant Varsovie.

A Varsovie se trouvaient réunies sur la rive droite de la Vistule la majeure partie des forces polonaises avec une artillerie formidable. Pilsudski résolut de leur laisser défendre la capitale sous un autre général. Lui-même irait à *l'aile droite* prendre le commandement d'un nouveau groupe formé de la IVe armée (2 divisions qui venaient de Brzesc) et de 2 divisions tirées du front sud. C'était un groupe beaucoup plus faible que l'autre, mais son infériorité était compensée par le fait que l'aile gauche de l'armée de Toukhatchevski (dite groupe de Mozyrz) était composée de ses plus mauvaises troupes (ce que d'ailleurs les Polonais ne savaient pas). Le plan adopté par Pilsudski était donc très différent de celui de Weygand et beaucoup plus avantageux ; car Weygand voulait attaquer au point où l'ennemi était le plus fort et où il eût été difficile de tourner l'ennemi et de couper ses principales communications. Pilsudski, au contraire, une fois le faible groupe de Mozyrz renversé, allait en s'avançant couper presque toutes les communications des Russes. Ceux-ci seraient obligés d'effectuer un changement de front sur des routes encombrées de convois et de fuyards, et cela pendant que l'armée de Varsovie les talonnerait !

(1) A ce moment, Pilsudski proposa à Weygand « une collaboration de commandement : il refusa ».

C'était l'opération qui eût été possible à la Marne et que Maunoury manqua en attaquant *maladroitement* de front. Comme Gallieni, Pilsudski avait eu son *éclair* de génie. Mais plus heureux que notre immortel sauveur, il put accomplir lui-même son plan et en tirer une des victoires les plus prodigieuses de l'histoire.

Du 6 au 12, Pilsudski « suivit fiévreusement le développement de sa manœuvre risquée ». Une faute énorme de Toukhatchevski vint la faciliter : violant la première maxime de guerre d'après Napoléon, il divisa, le 8 août, son armée en deux parties ; la première, au nord, devait s'avancer dans le couloir formé par la frontière prussienne au nord et la Narew et la Vistule au sud ; l'autre, elle, devait couper les communications de la Pologne avec Dantzig et bloquer Varsovie à l'ouest ; mais avant qu'elle y parvienne, la seconde partie, celle qui s'avançait à l'est de Varsovie, allait se trouver trop faible.

Le 12, Pilsudski quitta Varsovie. Il ignorait à ce moment-là que Toukhatchevski avait divisé son armée en deux. En revanche, ce dernier eut connaissance du plan de Pilsudski, trouvé sur un officier tué à Chelm, mais il crut que c'était un faux plan imaginé pour le tromper.

Le 16, Pilsudski, déclanchant son attaque, franchit la Wieprz et attaqua de Demblin à Parczew. La résistance de l'ennemi ce jour-là et le lendemain fut si faible que Pilsudski crut à un piège. L'attaque continua à progresser les jours suivants. Dès le 17, Toukhatchevski lança son ordre pour un nouveau dispositif, mais il ne put jamais être réalisé. Quand les forces soviétiques eurent terminé leur retraite, de la IVe armée, il ne restait rien ; de la XVe, 2 div. d'inf., 700 fusils; de la IIIe, 4 div. d'inf., 2000 combattants ; de la XVIe, 5 brigades d'inf., 1000 combattants; on ne sait ce qui resta du groupe de Mozyrz.

La très intéressante brochure du général Camon sur **La Manœuvre libératrice du maréchal Pilsudski** ne s'occupe que d'une partie des événements racontés dans l'ouvrage du maréchal sur l'année 1920. Le général Camon expose seulement quelle était la situation lors de l'arrivée des Bolcheviks devant Varsovie et comment elle fut suivie d'un redressement si prodigieux. Pour écrire son livre, le général Camon a eu recours à toutes les sources qui lui étaient accessibles et en particulier au livre du général Sikorski : *La Campagne polonaise de 1920*. Il a pu

ainsi contrôler le récit de Pilsudski et le compléter sur certains points. Théoricien de la stratégie en la basant sur l'étude de Napoléon, il voit dans la manœuvre de Pilsudski une « manœuvre napoléonienne », parce qu'elle a appliqué le principe invariablement suivi par le grand empereur de chercher à gagner « les derrières de l'adversaire par une attaque tournante » *sur une seule aile* pour le couper de sa ligne de retraite principale. Le général Weygand au contraire (d'après Sikorski, et probablement depuis que Pilsudski avait décidé d'attaquer à droite) « ne cessait de préconiser dans ses notes une action enveloppante *aux deux ailes* »; Sikorski déclare « s'être convaincu plus tard qu'elle répondait logiquement à la situation militaire réelle au nord de Modlin ». Le général Camon ne dit pas sa pensée sur ce point, mais de l'ensemble de ses explications ressort nettement qu'il croit que la manœuvre de Pilsudski était plus sûre. Pour ma part, je ne vois pas comment le plan du général Weygand eût pu être réalisé. Pour encercler l'ennemi, il fallait en effet s'avancer vers l'est au nord de la Narew; or, c'était là qu'il était le plus fort. Plus appropriée aux circonstances était la proposition du colonel Piskor d'attaquer la droite russe du sud au nord (en partant de Modlin-Pultusk) au moment où elle chercherait à dépasser ces têtes de pont pour encercler Varsovie à l'ouest, mais sa réussite dépendait en partie de la conservation de Pultusk et l'ennemi s'en empara. Je suis donc complètement de l'avis du général Camon, le moment était venu d'exécuter la manœuvre « napoléonienne »; Pilsudski semble seul l'avoir compris.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Marcel Grosdidier de Matons : *Metz*. Avec 118 grav. (Coll. *Les Villes d'art célèbres*); Laurens. 18 »

Art

Adolphe Basler et Charles Kunstler : *La peinture indépendante en France. II : De Matisse à Segonzac*. Avec des reprod.; Edit. Crès. » »

Charles Baussan : *Sainte-Madeleine*. Avec 45 illust. (Coll. *L'Art et les Saints*); Laurens. 5 »

Léo Ferrero : *Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art*, précédé d'une étude, *Léonard et les philosophes*, de Paul Valéry; Kra. » »

Ethnographie, Folklore

Jean de La Laurencie : *Petit recueil historique et populaire de la Chanson Royale en France.* Avec une préface et des notes. Bois de Jean Chièze; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. » »

Hagiographie

M. Marnas : *Miriam.* (La jeunesse de la Vierge replacée dans son cadre historique) ; Perrin. 15 »

Histoire

Henriette Celarié : *La prise d'Alger*; Hachette. 7 »

Fernand Hayward : *Histoire des Papes.* Avec 16 héliogravures h. t.; Payot. 40 »

Henri Lemoine : *Le démolisseur de la Bastille* (*Bibl. d'Histoire parisienne*) ; Perrin. 15 »

Maurice Soulié : *Les journées de février 1848.* Avec 8 illust.; Payot. 18 »

Linguistique

Félix Boillot : *Répertoire des métaphores et mots français tirés des noms de villes et de pays étrangers;* Presses universitaires. » »

Georges Mussat : *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge.* Avec la collaboration de Marcel Pellisson et Charles Vigen. Tome I; Imp. Masson fils et Cie, La Rochelle. 30 »

Littérature

Joseph Bollery : *Un grand écrivain français méconnu : Léon Bloy.* Nouv. édit. augmentée de 16 lettres inédites de Léon Bloy et d'une Bibliographie complète; Edit. Pijollet, La Rochelle. » »

Sylvain Bonmariage : *La messe des oiseaux.* Préface de Marc Francès; Edit. de la Lanterne du Midi, Toulouse. 15 »

Valentin Bresle et Fernand Caplaud : *Considérations paradoxales sur la poésie;* Mercure de Flandre, Lille. 12 »

Henriette Charasson : *Attente 1914-1917;* Flammarion. 10 »

Cicéron : *Discours*, tome VII : *Pour M. Fonteius. Pour A. Cécina. Sur les pouvoirs de Pompée.* Texte établi et traduit par André Boulanger; Belles-Lettres. 20 »

L.-A. Constans : *Guide illustré des Campagnes de César en Gaule,* suivi d'un *Guide sommaire de Vienne, Orange, Arles, Saint-Rémy, Fréjus;* Belles-Lettres. 15 »

Bernard Grasset : *Psychologie de l'Immortalité*; Nouv. Revue franç. » »

Horace : Tome I : *Odes et Epodes.* Texte établi et traduit par F. Villeneuve; Belles-Lettres. 35 »

Jean Lefranc : *Bougainville et ses compagnons.* (Coll. *Vies authentiques*) ; Albin Michel. 15 »

Camille Lemercier d'Eon : *Buez ar Pevar Mas Emon, Duc d'Ordon,* laket e form eun dragedi. (*La Vie des Quatre fils d'Aymon, duc de Dordonne,* présentée sous forme d'une tragédie) précédée d'une étude critique; A l'Enseigne de l'Hermine, Dinard. 15 »

Pierre Mac Orlan : *Nuits aux bouges*; Flammarion. 10 »

Henri Mignon : *Tristan et Iseut,* nouvelle adaptation en vers; Rombaldi. 18 »

Commandant de Pampelonne : *Mémoires.* Bois gravés de Pol Rey. Portrait en lithographie par Henri Martin; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais, 2 vol. » »

Platon : *Œuvres complètes.* Tome IV, 2e partie : *Le Banquet,* texte établi et traduit par Léon Robin; Belles-Lettres. 25 »

Guy de Pourtalès : *Nietzsche en Italie*; Grasset. 12 »

Romain Rolland : *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante.* I : *La vie de Ramakaishna;* Stock. » »

Nicolas Ségur : *Anatole France*

anecdotique; Albin Michel. 12 »

Percy Bysshe Shelley : *Œuvres choisies*, texte anglais et traduction en vers par Maurice Castelain. Tome I; Belles-Lettres. » »

Paul Souday : *Dialogues critiques*; Cahiers libres. » »

Tchikamatsou : *Chef-d'œuvre de Tchikamatsou, le grand dramaturge japonais*, traduit du japonais en anglais par Asataro Miyamori et de l'anglais par Charles Jacob. Avec une introduction de Asataro Miyamori et une Préface de Sylvain Lévi. Orné de 74 illust.; Leroux. 100 »

Tertullien : *Apologétique*, texte établi et traduit par Jean-Pierre Waltzing, avec la collaboration d'Albert Severyns; Belles-Lettres. 20 »

Albert Thibaudet : *Amiel ou la part du rêve*. (Coll. *Le Passé vivant*); Hachette. 12 »

Musique

René Aigrain : *La musique religieuse*; Bloud et Gay. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général P. Azan : *Les Belges sur l'Yser*. Avec 18 photographies et 6 cartes; Berger-Levrault. » »

Wolfgand Foerster : *La Stratégie allemande pendant la guerre de 1914-1918*. Préface du général Weygand. Traduction du commandant L. Klotz; Payot. 50 »

Ernst Glaeser : *Classe 22*, traduit de l'allemand par Cécile Knoertzer et Joseph Delage; Edit. Victor Attinger. 15 »

Ministère des Affaires Etrangères : Commission de publication des documents relatifs aux Origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français, 1871-1914*. 1re série (*1871-1900*). Tome I : *10 mai 1871-30 juin 1875*); Costes et Europe Nouvelle. » »

La Politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome VIII : *7 mai 1891-13 octobre 1893*. Traduit par Henri Audoin; Costes. » »

Maréchal Sir William Robertson : *Conduite générale de la guerre. Chefs militaires et Hommes politiques, 1914-1918*, traduit de l'anglais par André Cogniat; Payot. 40 »

Poésie

Paul André : *Les vampires au soleil*; Messein. 7 »

Henri Bernadou : *A travers la vie*; Messein. 12 »

Eugène Figuière : *Poèmes de juin*; Figuière. 6 »

Albert Flory : *Les Tercets*, dessin de Jos Jullien. Ornements de Ph. Brunot; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. » »

Graal : *Symphonie*; Le Rouge et le Noir. » »

Martial Perrier : *L'adieu à Don Juan*; Grasset. » »

Henri de Régnier : *Œuvres de Henri de Régnier, VI* (*Vestigia Flammæ et autres poèmes*); Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Germaine Saulnier : *La maison sans heures*; Messein. 12 »

Œuvres de Cécile Sauvage. (*Tandis que la Terre tourne. L'Ame en bourgeon. Mélancolie. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et extraits de lettres*). Préface de Jean Tenant; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Paul Voyle : *Transes*; Le Rouge et le Noir. » »

Politique

Aline : *Lénine à Paris*, souvenirs *inédits*; Les Revues. 9 »

Robert Batilliat : *Pourquoi pas?* Libr. Valois. 12 »

Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Rome*; Edit. de France. 12 »

Panaït Istrati : *Vers l'autre flamme. Après seize mois dans l'U. R.*

S. S.; Edit. Rieder. 12 »
Gaston Riou : *S'unir ou mourir*; Libr. Valois. 12 »
Zenzinov : *Les enfants abandonnés en Russie soviétique*, traduit du russe par André Pierre. Avec des illust.; Plon. 12 »

Questions médicales

Docteur Hélan Jaworski : *Comment rajeunir*; Albin Michel. 12 »

Questions militaires et maritimes

Louis Guichard : *La guerre des enseignes*; Renaissance du Livre. 15 »
J. I. R. G. I. : *L'armée française vivra*; Revue française. 12 »

Questions religieuses

M. Lepin : *Le Christ Jésus, son existence historique et sa divinité*; Bloud et Gay. 36 »

Roman

René d'Astarac : *L'anneau d'Anahit*; Edit. des Roses, Bordeaux. 12 »
Jean Braud : *L'aigle au poulailler*; Renaissance du Livre. 12 »
A. Jullien du Breuil : *Kate*; Kra. 12 »
Blaise Cendrars : *Les confessions de Dan Yack*; Sans Pareil. » »
Curnonski et Félix Celval : *Bolduc le conquérant*; Albin Michel. 12 »
André Delacour : *Mon cœur au micro*; Baudinière. 12 »
Jean d'Esme : *Empereur de Madagascar*; Revue française. 12 »
Charles-Henry Hirsch : *Doit et Avoir*; Flammarion. 12 »
Claude Jonquière : *Une femme dans la pampa*; Libr. Marlière. 12 »
Rudyard Kipling : *Simples contes de la Montagne*, traduits de l'anglais par Madeleine Vernon et Henry-D. Davray. Introduction de Henry D. Davray; Mercure de France. 12 »
Hope Mirrlees : *Le choc en retour*, traduit de l'anglais par Simone Martin-Chauffier; Plon. 20 »
Marcel Nalpas : *La passion d'Antoine Carmel*. Préface de Marcel Pagnol. Illust. de Paul Colin; Lettres françaises. » »
Noëlle Roger : *Princesse de lune*; Calmann-Lévy. 12 »
Marcel Sauvage : *Le premier homme que j'ai tué*; Renaissance du Livre. 12 »
A. T'Serstevens : *Taïa*; Albin Michel. 12 »
Jean des Vignes Rouges : *L'accusateur*; Flammarion. 12 »
Pierre-René Wolf : *Marfa*; Albin Michel. 12 »
Marg Yourcenar : *Alexis ou le traité du vain combat*; Sans Pareil. » »

Sciences

W. Vernadsky : *Le biosphère*; Alcan. 15 »

Sociologie

Lucien Deslinières : *L'organisation socialiste*; France-Edition. 15 »
Louis Long : *Face à la vie*; Presses Universitaires. 15 »

Théâtre

Karen Bramson : *Théâtre*. I : *L'Argent*. (*Une famille. L'Enfer. La Tour de Babel*); Flammarion. 15 »

Varia

Divers : *Almanach des Champs, 1er Novembre 1929-1er Mai 1930*; Horizons de France.

Voyages

Abel Bonnard : *Océan et Brésil*; Flammarion. 12 »

F. Dollinger : *L'Alsace*, choix de textes précédés d'une étude. Avec 138 grav. et une carte (Coll. *Les Provinces françaises*); Laurens. 20 »

Armand Praviel : *Le Languedoc rouge. Toulouse. Albi. Rodez.* Avec 195 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

Marcel Robillard : *Chartres et la Beauce chartraine.* Avec 156 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

MERCVRE.

ECHOS

Prix littéraires. — Sur Cécile Sauvage. — L'exécution de miss Cavell et le soldat allemand qui a refusé de tirer. — Mata Hari pacifiste. — A propos de Mata Hari et des conseils de guerre. — Les responsabilités de l'armistice ou la fin d'une légende. — Clemenceau et l'anneau de Naundorff. — A propos de Cyrano de Bergerac. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué cette année, au deuxième tour de scrutin et par six voix, à M. Marcel Arland pour son roman en trois volumes *l'Ordre*. Ont obtenu à ce second tour : MM. Henri Ghéon, une voix ; Léo Gaubert, une voix ; Blaise Cendrars, une voix ; Maximilien Gauthier, une voix.

Le prix Théophraste Renaudot, décerné par les journalistes qui attendent les résultats du prix Goncourt, a été attribué à M. Marcel Aimé, pour son roman *La Table aux Crevés*.

Le prix Femina-Vie Heureuse a été donné, après sept tours de scrutin, par onze voix, à M. Georges Bernanos, pour son ouvrage *La Joie*, contre 9 voix à M. Paul Haurigot.

Le « prix des Muses, d'une valeur de 10.000 francs », décerné par le groupe féminin « Les Belles Perdrix », a été donné à M. André Chamson, pour ses romans *Le Crime des justes*, *Roux le Bandit*, les *Hommes de la Route*.

Le prix Moréas a été attribué à M. Philéas Lebesgue pour ses deux ouvrages : *Fenêtres sur le Monde* et *Présages*.

L'œuvre de M. Philéas Lebesgue est nombreuse et variée : au poète il faut joindre en effet le dramaturge, le romancier, le critique, le grammairien, le philosophe. Pour ne parler que du poète, Philéas Lebesgue a publié les ouvrages suivants : *Décidément* (1891) ; *les Folles Verveines* (1903) ; *le Buisson ardent* (1910); *les Servitudes*, Editions du *Mercure de France* (1913) ; *le Char de Djaggernath* (1919) ; *la Grande Pitié* (1920); *la Bûche dans l'Atre* (1923); *les Chansons de Margot* (1926); enfin *Fenêtres sur le Monde* et *Présages*, qui lui ont valu le prix Moréas. Par les soins de M. Marcel Coulon, un volume de *Pages choisies* de Philéas Lebesgue a paru en 1923. Lin-

guiste, érudit, historien des littératures, Philéas Lebesgue tient avec autorité au *Mercure de France* trois rubriques : celle des Lettres portugaises, sous son nom ; celle des Lettres néo-grecques, sous le pseudonyme de Démétrius Astériotis ; celle des Lettres yougo-slaves, sous le pseudonyme de Lioubo Sokolovitch. C'est à Philéas Lebesgue qu'est due la traduction du chef-d'œuvre posthume du grand dramaturge croate Ivo Voïnovitch, *Prologue d'un Drame non écrit*, que le *Mercure de France* a publié récemment.

Sur Cécile Sauvage.

1er décembre 1927.

Mon bien cher Vallette,

Je viens de lire avec joie la belle étude que M. Maurice Beaubourg vient d'écrire (*Mercure*, 1er décembre) sur Cécile Sauvage.

Nous nous rencontrons si bien, dans l'admiration que nous inspire l'œuvre de ce très grand poète, que Beaubourg cite (page 276, du tome 102) un même poème de Cécile Sauvage cité par moi dans le *Mercure* du 1er décembre 1928 (page 430).

J'écrivais alors que Remy de Gourmont, des premiers, avait découvert « la valeur considérable de Cécile Sauvage ». Je citais aussi ce bel éloge qui est de Mme Lucie Delarue-Mardrus : « La fierté d'être une femme, c'est Cécile Sauvage qui l'a dite. » J'opposais enfin Cécile Sauvage à l'innombrable armée des femmes-poètes connues, terminant mon article par ces lignes : « L'avenir, qui détrône les gloires mensongères, établira Cécile Sauvage, dans le jardin poétique français, sur un socle impérissable. »

Il m'a paru que Gourmont, Mme Lucie Delarue-Mardrus et moi-même, oubliés par M. Maurice Beaubourg, avons quelque droit à figurer au nombre des écrivains qui, avec M. Léon Daudet, celui-ci, plus tard — ont collaboré à réparer la carence de la critique à l'égard de Cécile Sauvage, célébrée, dès septembre 1928, par un numéro spécial de la revue : *Les Amitiés*.

Veuillez, etc. CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

L'exécution de miss Cavell et le soldat allemand qui a refusé de tirer.

Bruxelles.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 15-XI-29, dans sa biographie de Mata Hari, M. Charles S. Heymans réédite la légende du soldat allemand Rammler qui aurait refusé de tirer sur miss Cavell, condamnée à mort.

C'est une légende, en effet. Aucun soldat allemand n'a refusé de tirer sur miss Cavell.

Il n'existe à l'Hôtel de ville de Bruxelles aucun document établissant ce fait.

Le lendemain de la projection du film *Dawn* à Bruxelles, je posais la question et, dans *le Peuple* du 12 mars 1928, j'écrivais :

Le correspondant bruxellois de la *Gazette de Francfort*, qui a assisté à la vision du film *Dawn*, fait remarquer que l'incident concernant le soldat allemand Rammler ne correspond pas à la vérité historique. Le pasteur anglais qui a assisté à la scène a, dit-il, témoigné lui-même que l'exécution de miss Cavell s'est déroulée tout à fait « normalement ».

Le « normalement » est lugubre.

D'autre part, le capitaine Behrens, qui réside actuellement à Berlin, dit que miss Cavell « ne fut pas attachée et qu'on lui banda les yeux ». Il est faux, assure le capitaine, que des soldats allemands aient refusé l'obéissance et que l'officier commandant le peloton ait achevé miss Cavell d'un coup de revolver.

Aucun soldat allemand n'a donc refusé de tirer sur miss Cavell.

Il ne reste pas même cela à l'Allemagne pour se laver de la honte jetée sur elle par ses chefs militaires exécutant la noble infirmière.

D'autre part, je vous apporte aussi le témoignage d'un soldat qui faisait partie du peloton d'exécution de miss Cavell. Il m'a été communiqué par mon ami le Dr F. Frère, chirurgien adjoint à l'hôpital d'Anderlecht.

Voici la lettre que le Dr Frère m'écrivit :

Le 12-3-28, 8 heures du matin.

Mon cher Emile,

Je lis à l'instant avec beaucoup d'intérêt votre articulet insistant sur le fait qu'aucun soldat allemand n'a refusé de tirer sur miss Cavell. Pendant que ma femme (qui fut une collaboratrice de très près de miss Cavell et passa comme elle devant le conseil de guerre des Allemands) était en prison, un soldat allemand, Hans, un mineur de Essen, vint me trouver de sa part ; c'était un des soldats qui avaient fait partie du peloton d'exécution et cet homme m'a expliqué qu'aucun soldat n'aurait osé ne pas tirer sur miss Cavell.

Le camarade Rackels, directeur des achats de notre Maison du Peuple, a vu plus d'une fois miss Cavell chez moi ; il l'a vue nous apporter une lettre pour sa mère alors qu'elle-même n'avait déjà plus de guides ; c'est ma femme qui fit passer au front les soldats qu'elle tenait encore cachés et n'avait pu faire passer.

Mon ami Vanderrydt (Lux) (1) peut vous dire que tout ce que nous pourrions vous raconter est l'exacte vérité ; il serait peut-être d'actualité de venir

(1) M. Hippolyte Vanderrydt, ingénieur principal aux chemins de fer de l'Etat belge, professeur à l'Université de Bruxelles, traducteur du *Capital* de Karl Marx, signait du pseudonyme « Lux » des articles de sociologie dans *le Peuple*. Un savant, un esprit curieux. Possédait la documentation la plus complète qui soit sur les chemins de fer. Est mort en 1929 à Bruxelles.

jusque chez moi ; de vous raconter dans la petite place où vint si souvent miss Cavell tout ce que nous savons de cette affaire à l'ordre du jour.

Je vous serre, mon cher Emile, bien cordialement la main.

Dr FRÈRE.

M. Heymans a raison, toutefois, de protester contre une assimilation quelconque de Mata Hari, espionne salariée, à miss Cavell qui ne faisait pas d'espionnage, mais recueillait les soldats alliés, les soignait, les aidait à s'évader et servait ainsi, sans esprit de lucre, la cause du pays qui lui accordait l'hospitalité.

Veuillez agréer, etc.

EM. HOUSIAUX
Secrétaire de rédaction du journal *Le Peuple.*

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. Charles S. Heymans, qui nous répond :

1er décembre 1929.

Monsieur le Directeur,

A l'*affirmation* téméraire, par laquelle débute la lettre de M. Emile Housiaux — l'auteur, en effet, commence par parler d'une *légende* — je vais opposer *des faits* :

1° Le soldat allemand qui a refusé de tirer sur miss Cavell n'est pas légendaire, puisqu'on a retrouvé son corps.

Si le secrétaire de la rédaction du *Peuple* avait bien lu page 142 du *Mercure de France* du 15 novembre où j'ai relaté l'exécution, et particulièrement la note au bas de cette page, il se serait peut-être abstenu de protester contre ma relation.

2° Aucun pasteur *anglais* n'a assisté à l'exécution et n'a donc pu faire n'importe quel témoignage à ce sujet, n'en déplaise au correspondant bruxellois de la *Frankfurter Zeitung.*

D'ailleurs à la page 141 du numéro du *Mercure* en question M. Housiaux aurait pu lire :

Les autorités allemandes n'avaient pas permis à M. Gahan (le chapelain anglais) *de l'accompagner. Mais l'aumônier militaire allemand, le pasteur Paul Le Seur, l'assista dans ses derniers moments...*

Chez Ambroise Got, *l'Affaire miss Cavell,* on lit de même (p. 144) :

L'aumônier militaire allemand était avec elle lors de la fin et lui a donné ensuite une sépulture chrétienne.

Et chez H. Gibson, *A Journal from our legation in Belgium* p. 362 :

A German military chaplain stayed with her.....

Si donc ce correspondant allemand a fait remarquer, au lendemain de la projection du film *Dawn,* que l'incident concernant le soldat allemand Rammler ne correspondait pas à la vérité historique, il a

tout simplement répété docilement, sans aucune enquête personnelle, la thèse allemande officielle. Il a redit ce que le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères Zimmermann avait prétendu en 1915, savoir : que l'exécution de miss Cavell s'était faite régulièrement et dans la forme prescrite, assertion s'appuyant surtout sur le bref compte rendu signé par le Dr Stoeber, commissaire du gouvernement, et qui ne fait mention d'aucun incident.

Voici ce compte rendu :

La peine capitale contre Baucq et Cavell a été exécutée ce matin en ma présence, par les armes, conformément aux formalités du paragraphe 2, alinéa a de l'ordonnance I, 7 du code militaire.

Bruxelles, le 12 octobre 1915.

(Signé) Stoeber,
Conseiller de conseil de guerre.

Or, une longue et amère expérience nous a appris que les affirmations et les rapports allemands, au sujet de tout ce qui se rattache à la guerre, ne doivent être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

Le capitaine Behrens, dont parle M. Housiaux, est un informateur aussi peu sûr que le correspondant de la *Frankfurter Zeitung*.

Ce capitaine est le premier-lieutenant qui, en 1915, de service à la Kommandantur, a fixé, au reçu d'un ordre du gouverneur militaire Von Sauberzweig, la date et l'heure de l'exécution. Mais il n'y a pas assisté et n'a donc pu que répéter les paroles de ses chefs. Son « il est faux », qui ne comporte aucun argument, ressemble trop aux : « Es is nicht wahr » des fameux 93 Intellectuels.

M. Housiaux cite encore une autre « preuve » à l'appui de la thèse qu'il défend : un soldat, Hans (?), qui avait fait partie du peloton d'exécution, aurait affirmé à son coreligionnaire politique, le Dr Frère, qu' « aucun soldat n'aurait osé ne pas tirer sur miss Cavell ».

Les affirmations non étayées de la moindre preuve du correspondant bruxellois, du capitaine Behrens et du soldat Hans (identité plutôt vague : il y a quelques centaines de milliers d'Allemands qui se prénomment ainsi !) suffisent à M. Housiaux, et dans *le Peuple* du 12 mars 1928, au lendemain de la projection à Bruxelles du film *Dawn*, il a déclaré catégoriquement : « Aucun soldat n'a DONC refusé de tirer sur miss Cavell », et il répète cette déclaration dans sa lettre ci-dessus.

Mais si les affirmations gratuites allemandes satisfont pleinement le secrétaire de la rédaction du *Peuple*, qui se tient sur les sommets des utopies socialistes, elles ne peuvent pas suffire à celui qui n'a pas quitté la plaine des réalités « bourgeoises ».

Il est notoire que les démocrates socialistes de tous les pays sont disposés à accepter les yeux fermés les thèses et les dénégations allemandes, parce qu'ils ont pour Berlin la même vénération que les catholiques

pour Rome, les calvinistes pour Genève et les musulmans pour la Mecque.

Malheureusement, la grâce marxiste ne m'a pas encore touché ; je goûte peu la lutte fratricide, dite lutte des classes, et je nie pertinemment l'existence d'un matérialisme historique.

Si M. Housiaux s'était donné la peine d'aller faire un tour jusqu'au Tir national à Schaerbeek, il aurait pu faire une constatation que tout visiteur du Mémorial de miss Cavell peut faire.

Il aurait pu voir des cartes postales illustrées, en vente à cet endroit et dont l'une représente justement le cadavre du soldat indiscipliné en question.

Il est fort difficile de cacher un cadavre. Les mères infanticides et le fameux docteur Bougrat, sans oublier Mme Bessarabo, en savent quelque chose. Tôt ou tard, la terre ou l'eau rendent leur proie, les armoires ou les malles montrent leur contenu.

Le Tir national (*national*, ô ironie !) était une cachette de premier ordre. Pendant l'occupation, il était devenu le *Tir Allemand* où les nationaux belges avaient seulement le droit de pénétrer pour y être fusillés et y trouver une tombe avec une croix de bois numérotée.

L'entrée en était interdite, même au fournisseur des cercueils en bois blanc dont les Allemands faisaient une grande consommation et dont ils prenaient livraison dans une des casernes « germanisées ».

Les cercueils, en effet, étaient un des principaux accessoires de la « Kultur », importée en Belgique et en France.

Il est donc clair que ce qui s'est passé derrière les hauts murs de ce Tir est resté longtemps caché aux Belges, qui n'apprenaient des exécutions que ce que les affiches officielles leur faisaient croire.

Mais tout a une fin ici-bas, même les forces d'une armée invincible et l'oppression d'un peuple sans défense.

Le Tir national dut être rendu à son propriétaire légitime, et en 1919 les Belges purent exhumer les corps de leurs trente-cinq martyrs, tués et enterrés là par les envahisseurs.

Le corps de miss Cavell, enterré au pied d'un talus du champ de tir, à 400 mètres de la façade, fut exhumé le 3 mars 1919, et transféré en Angleterre par un général anglais le 13 mai.

Quelque temps après l'exhumation du corps de la nurse anglaise, on trouva auprès de l'endroit de sa tombe et de celle de Baucq, fusillé le même jour, le cercueil d'un soldat allemand revêtu de son uniforme.

Le soldat Rammler, qui avait refusé de tirer !

Une lettre officielle que j'ai reçue de l'administration communale de Schaerbeek, en date du 13 novembre 29, et signée par le bourgmestre et le secrétaire, atteste cette découverte.

A l'exhumation de ce soldat assistaient l'inspecteur des inhumations,

François Guisset (décédé depuis), le Dr Barbier, médecin de l'Etat civil de la ville, François Baussens, directeur du cimetière de la commune, M. Roulet, architecte de la ville de Schaerbeek, et M. Mahy, entrepreneur de pompes funèbres.

Le corps du soldat exhumé repose actuellement au cimetière de la ville de Bruxelles, auprès d'autres soldats allemands, morts dans les ambulances de Bruxelles.

La photographie de cette exhumation, montrant le cadavre dans le cercueil ouvert, fut faite par M. Roulet et reproduite sur les cartes postales en question.

M. Housiaux affirme encore qu'il n'existe à l'Hôtel de ville de Bruxelles aucun document établissant le fait du refus du soldat.

J'objecte : Le corps retrouvé est un document incomparable.

D'ailleurs, comment pourrait-il y avoir un document écrit, ayant quelque valeur, sur ce qui se passait derrière les hauts murs du Tir national, interdit à tous les Belges ?

Et les Allemands se sont bien gardés d'avouer l'acte d'indiscipline et l'exécution sans jugement d'un des leurs.

Acte, pourtant, plein de grandeur. Je m'incline devant ce héros obscur qui a mieux aimé mourir que de se déshonorer en participant à l'assassinat d'une noble femme qui avait soigné même ses camarades blessés.

Ce geste cornélien fait le plus grand honneur à cet homme de cœur, puisqu'il savait qu'il le payerait de sa vie.

Il est encore un fait que je tiens à relever ici et qui prouve que les Allemands voulaient éviter à tout prix l'exhumation de miss Cavell. Et pour cause.

Ils ont en effet trompé Brand Whitlock, ministre américain en Belgique, sur le lieu de sépulture de la nurse, lorsque ce diplomate, chargé des intérêts anglais, avait demandé l'autorisation de faire transférer le corps de la suppliciée à l'Ecole d'infirmières qu'elle avait dirigée. Le Baron von der Lancken répondit au ministre américain que le corps avait été enterré *auprès de la prison de Saint-Gilles, où l'exécution avait eu lieu.*

Deux mensonges !

Il ajouta qu'il n'avait aucune autorité pour demander à Berlin la permission d'exhumer le corps, mais que, dès le retour du gouverneur général (parti en Allemagne), il prierait celui-ci de s'occuper de cette affaire.

Il n'a jamais tenu la parole donnée !

A ce sujet, on peut consulter le livre magistral de Brand Whitlock : *Belgium under German occupation*, vol. II, et Hugh Gibson (1) : *A Journal from our legation in Belgium*, qui dit (p. 362) :

(1) L'ambassadeur américain actuel à Bruxelles, en 1915 secrétaire de la Légation.

Un chapelain militaire allemand l'assista et lui donna une sépulture *dans l'enceinte de la prison* (*withing the precincts of the prison*).

Il est, enfin, significatif que dans le film *Dawn*, même revu et corrigé après les protestations allemandes, il y a toujours un soldat qui refuse de tirer.

Mais il se ravise à temps pour sauver sa vie et le prestige militaire allemand.

Et ce prestige semble être, comme l'Allemagne de la guerre, *au-dessus de tout*!

Veuillez agréez, etc. CHARLES S. HEYMANS.

§

Mata Hari pacifiste. — Je retrouve un programme, imprimé sur papier de Hollande, dont la couverture, dessinée par Clairin, représente une femme habillée à la mode d'il y a vingt-cinq ans, portant le mot PAX sur son opulente poitrine ; un jeune enfant lui baise la main gauche, tandis que son bras droit levé recourbe au-dessus de sa tête une branche (d'olivier ?) ; à ses pieds, des livres, et de vagues attributs... Au haut de la page, ce titre imprimé : « *Société Française pour l'Arbitrage entre Nations. Soirée du 20 mai 1905.* »

Cette manifestation pacifiste était donnée, dans la salle des fêtes du Trocadéro, pour commémorer l'ouverture de la Conférence de La Haye (18 mai 1899). On avait fait appel pour la circonstance à l'Ecole de chant choral et à un certain nombre d'artistes parisiens. M. Leboucher tenait les grandes orgues du Trocadéro. Après l'*Hymne à la nature*, de Gossec, par l'Ecole de chant chorale, dirigée par M. Masson, aujourd'hui directeur de l'Opéra-Comique, on applaudit des allocutions de MM. Frédéric Passy, Charles Richet et de Sir Thomas Barclay. Le programme se déroula : on applaudit M. Vieuille, Mme Segond-Weber, Mounet-Sully. Avant les chœurs finals, de Schubert et de Beethoven, dirigés par Henri Radigueur, — attraction sensationnelle, — sur l'estrade où siégeaient encore les orateurs pacifistes et leur suite, on vit apparaître Mata Hari, dont le nom avait autant d'importance typographique que ceux de ces messieurs. Le programme annonçait : « *Danses sacrées de l'Inde. 1. Danse en l'honneur de Soutramayen. 2. L'invocation à Çiva.* » Ce fut du délire, on s'en doute.

Cette manifestation de la danseuse soi-disant hindoue avait lieu deux mois après sa première exhibition au Musée Guimet, que rappelle M. Ch. S. Heymans dans le *Mercure* du 1er novembre. C'était la première fois qu'elle paraissait devant le grand public, devant la foule.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre ces « danses sacrées de l'Inde » et la cause de l'arbitrage entre nations ? Quel pacifiste ou ami de pacifistes avait sollicité la danseuse d'apporter son concours à cette fête

pacifiste ? Avait-elle l'intention de se glisser dans ces milieux, qui n'avaient rien de particulièrement joyeux, soit dit en passant ? M. Heymans, qui nous montre, en ce mois de mai 1905 le commandant Mac Leod demandant le divorce, pourrait sans doute répondre à cette question. — J. G. P.

§

A propos de Mata Hari et des Conseils de guerre.

30 novembre.

Cher monsieur,

Je viens de lire la suite de la *Vraie Mata Hari* où sont réfutées point par point les thèses fantaisistes ou paradoxales soutenues par quelques romanciers pour innocenter l'espionne et en faire la victime d'une monstrueuse erreur judiciaire. Mais, à ce même propos, pourquoi M. Jean Maurienne s'étonne-t-il que M. Ch. S. Heymans rende hommage « à la bienveillance, à l'impartialité et même à la pitié » des juges militaires ? A-t-il jamais été en situation de voir comment ceux-ci s'acquittaient de leur mission ? Pendant la guerre, de 1915 à 1917, j'ai plaidé comme défenseur devant les Conseils de guerre du front (Xe armée), j'ai assisté de mon mieux plus de 350 inculpés. J'ai toujours proclamé depuis lors que les juges militaires étaient *les plus humains* des juges. Je les ai vus prononcer de nombreux acquittements dans des cas où des magistrats civils auraient certainement condamné.

Recevez, etc.

PAUL MATHIEX.

§

Les responsabilités de l'armistice, ou la fin d'une légende. — Anatole France a narré, dans *Crainquebille*, IV, une anecdote où l'on voit le fameux navigateur du XVIe siècle, Walter Raleigh, jeter au feu le manuscrit de la seconde partie de son *History of the world*, — ce curieux spécimen de littérature élisabéthaine, — parce qu'ayant reconnu la « difficulté de connaître la vérité sur des événements lointains, quand il avait pu se méprendre sur ce qui se passait sous ses yeux. » Nos contemporains n'ont pas, heureusement, de tels scrupules. L'histoire de la Grande Guerre, dans ses multiples visions, en serait une preuve éloquente. De toute cette histoire, c'est peut-être le chapitre final qui a prêté et prête encore aux appréciations les plus contradictoires, en France surtout. Fallait-il ou ne fallait-il pas accepter, le 11 novembre 1918, l'armistice ? N'eût-t-il pas mieux valu signer le traité de paix à Potsdam, après l'écrasement complet de l'armée allemande ?

Longtemps, on incrimina le Président Wilson, dont la pression en faveur de la Germanie vaincue, en adoucissant jusqu'aux conditions mêmes de la capitulation, aurait été cause de tout le mal. Malheureu-

sement, le quatrième et dernier volume des *Papiers Intimes du colonel House*, publiés par Ch. Seymour, professeur d'Histoire à *Yale University — The Ending of the War, June 1918-november 1919*, x et 568 p., Londres, 1928 — réfute de façon documentaire et définitive cette version tendancieuse et rejette sur Foch toute la responsabilité d'une décision aussi grave. « *Voulez-vous me dire, Monsieur le Maréchal,* — demanda au Maréchal le factotum de Wilson — *du seul point de vue militaire, en négligeant toute autre considération, si vous préféreriez voir les Allemands signer l'armistice que voici, ou le repousser?* » — « *On ne fait la guerre que pour ses résultats* », répondit Foch, dont l'avis rallia tous les généraux en chef, sauf Pershing, qui éleva une tardive protestation.

Et voici que le témoignage de Clemenceau, évoqué par l'auteur de ses *Mémoires Parlés*, devenu six mois après la déclaration de guerre son secrétaire, vient s'ajouter à celui du Colonel House pour le confirmer. On lit en effet, dans ces *Mémoires*, que, l'armistice étant une « question militaire », seul Foch avait qualité pour décider. Or, que dit Foch ? « *Les Allemands demandent un armistice, nous pouvons, nous devons le leur accorder. Et ce, pour trois raisons, etc., etc.*

Et les conditions de l'armistice furent ce que les voulut le Maréchal. Wilson ne tenta pas le moins du monde d'influencer, en quoi que ce fût, l'opinion des techniciens... Voici un point d'histoire, semble-t-il, fixé définitivement. — C. P.

§

Clemenceau et l'anneau de Naundorff. — Le comte d'Hérisson, qui accompagnait, en qualité d'officier d'ordonnance, Jules Favre le jour où celui-ci, alors ministre des Affaires étrangères, signa, à Versailles, chez Bismarck, en 1871, l'armistice, nous conte, tout au commencement de son *Cabinet Noir* (Paris, 1887, pp. 1-4), comment, sommé par le conquérant prussien d'apposer, à son tour, son sceau au bas des documents officiels, il objecta à Bismarck qu'il ne s'en était point muni et que celui-ci lui avait demandé de se servir, simplement, de l'anneau qu'il portait au doigt. Ce qui, en vérité, fut fait. Or, cet anneau n'était autre que celui que Naundorff, dont Jules Favre était un des plus fidèles partisans, et pour la cause duquel il avait plaidé naguère, en 1852 — avant de reproduire le texte de cette plaidoirie en 1874 à Paris, sous le titre de *Louis XVII* — lui avait légué et qui — gemme antique sertie simplement dans un filet d'or — fut cause, parce que l'on prétendait que les lys de France y étaient gravés, que l'avocat de la survivance fut violemment attaqué par la presse républicaine d'alors.

On ne peut ici retracer les avatars de l'anneau de Naundorff jusqu'au moment où Georges Clemenceau en devint, finalement, le propriétaire.

Et, par un étrange mimétisme du Tigre, c'est avec ce cachet aussi qu'à Versailles encore, à l'issue de la guerre mondiale, fut scellé par lui le Traité de paix. Une lettre de Clemenceau à M. Louis Champion, 24, rue Damrémont, Paris, XVIIIe, ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. Nous en avons trouvé la référence à la p. 291 du récent et passionnant volume de M. Hans-Roger Madol, consacré à l'apologie du cas Naundorff (*Der Schattenkönig*) et édité, en 1928, dans l'*Insel Verlag* de Leipzig au prix de 12 marcs, relié toile. — G. P.

§

A propos de Cyrano de Bergerac (1). — Certes, M. Edmond Esquirol a fort bien fait de rappeler la curieuse figure de Cyrano de Bergerac, au sujet de la langue universelle musicale. Par contre, il a été moins bien inspiré en le traitant de « Wells gascon ».

Faut-il donc, après MM. Emile Magne, Gaston Capon, Pierre Brun et autres, divulguer que Savinien Cyrano Bergerac n'avait de gascon que la dernière partie de son nom ? Les « Cadets de Gascogne » étaient une invention d'Edmond Rostand, dont on ne saurait lui savoir mauvais gré.

Non seulement Savinien de Cyrano était parisien, mais, ce qui vaut mieux, « parisien de Paris », témoin son acte de baptême relevé par Jal sur les registres de l'église Saint-Sauveur :

Le sixième mars mil six cens dix neuf, Savinien, fils d'Abel de Cyrano, escuier, sieur de Mauvières, et de damoiselle Esperance Bellenger (*sic*), le parrain noble homme Antoine Fanny, conseiller du Roy et auditeur en sa chambre des comptes, de cette paroisse, la marraine damoiselle Marie Fédeau, femme de noble homme Me Louis Perrot, conseiller et secrétaire du Roy, maison et couronne de France, de la paroisse de Saint Germ.-l'Auxer.

L'enfant ayant un frère aîné qui déjà s'appelait Antoine, au lieu du prénom de son parrain, on lui donna celui de Savinien, en mémoire de son grand-père.

Quant au fief de Bergerac, que son père, intendant du duché de Chevreuse, possédait conjointement avec ceux de Mauvières et de Saint-Laurent, il était situé... dans l'actuel département de Seine-et-Oise.

P. D.

§

Le Sottisier universel

Elle avait l'air tournée par une amoureuse main. On se disait que son père en la concevant avait dû tant aimer sa mère, et que sa mère, en la portant, n'avait dû rêver qu'à son père. — RENÉ BENJAMIN, *Les Augures de Genève*, p. 115.

Ils se voyaient quatre fois par an, mais dans des endroits bien : à l'Union, avant le Grand Prix ; au Bar-Basque, pendant la saison de Biaritz, et à la

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1929.

chasse, en Sologne, chez le duc de Toulouse. — CLAUDE FARRÈRE, *Petit Parisien*, 31 octobre.

Il me rappelait l'*Harpagon* de Molière, lorsqu'il dit de son fils : « *Qu'allait-il faire dans cette galère !* ». — DIDEROT, *Jacques le Fataliste*, cité par la *Décade philosophique*, 10 brumaire an V, p. 224.

[A Munich] il y a en pleine ville des Propylées, réminiscence du règne des Wittelsbach dans la ville de Périclès. — *Le Temps*, 14 novembre.

Deux scènes d'« Histoires de France » furent représentées ensuite : la Restauration — 1814 à 1851 — avec Sacha Guitry en Napoléon III, et le Second Empire, qui comporte, etc. — *Excelsior*, 1er décembre.

§

Publications du « Mercure de France » :

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER. VI (*Vestigia Flammae et autres Poèmes*). Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs, et 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 132, à 60 francs.

ŒUVRES DE CÉCILE SAUVAGE (*Tandis que la Terre tourne. L'Ame en bourgeon. Mélancolie. Fumées. Le Vallon-Primevère. Fragments. Pensées et Extraits de Lettres*). Préface de JEAN TENANT. Volume in-8° écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs, et 44 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 66, à 60 francs.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, X (*Premières Poésies*). Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 59 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 80 francs ; 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 169, à 60 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

TABLE DES SOMMAIRES

1929

—

CCIX N° 735. — 1er FÉVRIER

CCX N° 736. — 15 FÉVRIER

CCX N° 737. — 1er MARS

CCX N° 738. — 15 MARS

CCXIII — N° 745. — 1er JUILLET

CCXIII — N° 746. — 15 JUILLET

CCXVI N° 754. — 15 NOVEMBRE

CCXVI N° 755. — 1er DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1929

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques : le numéro d'insertion des matières se trouve à la *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	733-CCIX — 5-256	1er mai	741-CCXI — 513-768	1er sept.	749-CCXIV — 257-512
15 janv.	734-CCIX — 257-512	15 mai	742-CCXII — 5-256	15 sept.	750-CCXIV — 513-768
1er févr.	735-CCIX — 513-768	1er juin	743-CCXII — 257-512	1er oct.	751-CCXV — 5-256
15 févr.	736 CCX — 5-256	15 juin	744-CCXII — 513-768	15 oct.	752-CCXV — 257-512
1er mars	737-CCX — 257-512	1er juill.	745-CCXIII — 5-256	1er nov.	753-CCXV — 513-768
15 mars	738-CCX — 513-768	15 juill.	746-CCXIII — 257-512	15 nov.	754-CCXVI — 5-256
1er avril	739-CCXI — 5-256	1er août	747-CCXIII — 513-768	1er déc.	755-CCXVI — 257-512
15 avril	740-CCXI — 257-512	15 août	748-CCXIV — 5-256	15 déc.	756-CCXVI — 513-800

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1929

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination ; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CCI
15 février, 1er et 15 mars	—	CCII
1er et 15 avril, 1er mai	—	CCIII
15 mai, 1er et 15 juin	—	CCIV
1er et 15 juillet, 1er août	—	CCV
15 août, 1er et 15 septembre	—	CCVI
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CCVII
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CCVIII

ARCHÉOLOGIE

1er Janvier : Marcel Poète : *Paris, de sa naissance à nos jours*, tome II, Auguste Picard. — G. Lacour-Gayet : *Saint-Germain-des-Prés et la Coupole*, Hachette. — **1er Février** : Robert Brun : *Avignon au temps des Papes*, Armand Colin. — Henry Martin : *L'Art et les Saints, Saint André*, Laurens. — **15 Février** : Vincent Flipo : *La Cathédrale de Dijon*, Laurence. — Eugène Pépin : *Champigny-sur-Veude et Richelieu*, Laurence. — **15 Mars** : Gabriel Hanotaux : *La Provence Niçoise*, Hachette. — René Cagnat : *En pays romain*, E. de Boccard. — **1er Avril** : Jean Girou : *Carcassonne*, J. Rey à Grenoble. — André Hallays : *Le Val-de-Grâce et Port-Royal*, Hachette. — **1er Mai** : Fernand Benoit : *Les Baux*, Henri Laurens. — Fernand Thibaudet : *Cluny*, Emile-Paul, frères. — **1er Juin** : G. Hug et G. Habachi : *Pour apprendre l'arabe. Manuel du Dialecte vulgaire d'Egypte*, Geuthner, 1928. — L. Delaporte : *Les anciens peuples de l'Orient et le Monde Egéen*, dans : *Histoire des Pays et des Peuples, publiée sous la direction de Ed. Petit et Ganem*, Quillet, 1928. — *Les fouilles en Mésopotamie. Our et Tello.* — **15 Juin** : Gabriel Faure : *Aux bords du Rhône, de Lyon à Arles*, éditions J. Rey, Grenoble. — Raymond Rey : *La Cathédrale de Toulouse*, Laurens. — **1er Juillet** : Charles Terrasse : *L'Art des Châteaux de la Loire*, La Renaissance du livre. — Paul Ginisty : *Les anciens boulevards*, Hachette. — **1er Août** : Maurice Pillet : *Thèbes*, Laurens. — Camille Jullian : *Le Paris des Romains*, Hachette. — **15 Août** : V. Leblond : *L'Eglise Saint-Etienne de Beauvais*, Laurens. — Jacques Meurgey : *Etude archéologique sur Saint-André de Bagé*, Protat frères à Mâcon. — **15 Septembre** : J. Garstang : *The Hittite Empire*, Londres, Constable, 1929. —

L. Speelers : *Les fouilles en Asie antérieure à partir de 1843*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1928. — Th. Nicklin : *Studies in Egyptian chronology. I. A revised text on Manetho's dynasties* (Blackburn. C. Toulmin), 1928. — Musée du Louvre. Inauguration de la Salle de Baovit. — **1er Octobre** : Les mosaïques de la mosquée de Damas et les fouilles de Meskeneh au Musée des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan). — **15 Octobre** : Pierre Gauthiez : *Florence*, éditions J. Rey, à Grenoble. — François Boucher : *Le faubourg Saint-Germain*, Hachette. — **1er Novembre** : Alexandre Masseron : *Quimper, Quimperlé, Locronan, Penmarc'h*, Laurens. — Jacques Meurgey : *Le voyage d'Etienne de Jouy dans le Mâconnais en 1825*, H. Saffroy.

ART

1er Février : Exposition Louis Valtat : galerie Dru. — Exposition Charles Sayers : G. Bernheim jeune. — Exposition Raoul Carré : G. Barreiro. — Exposition Claire Valière : G. Bernheim jeune. — Exposition André Mare : galerie Druet. — Exposition Foujita : G. Bernheim jeune. — Exposition Henri Rigaud : G. Georges Petit. — Exposition Max Jacob : G. Briant. — 15e Exposition des Artistes professionnels : Brasserie Terminus (133, boulevard Brune). — Les dessins de Georges Seurat, 2 vol., avec une préface de Gustave Kahn, Publications Bernheim jeune. — **1er Juin** : Les Salons. — Le Salon des artistes français : la Peinture. — La Société Nationale : la Peinture. — La Sculpture. — **15 Juin** : Le Salon des Tuileries. — **1er Août** : Exposition Maximilien Luce : galerie Georges Bernheim. — Exposition Suzanne Valadon : galerie Bernier. — Exposition Utrillo : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Othon Friesz : galerie Georges Bernheim. — Exposition Gritchenko : galerie Druet. — Exposition Medgyès : galerie Druet. — A propos de polémiques contre l'art nouveau. — **1er Novembre** : Exposition Juliette Juvin : galerie Armand Drouant. — Expositions Eberl, Romain Jarosz, Mondzain, Deydier : galerie Barreiro. — Exposition Vivès-Apy : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Retaux : galerie Ecalle. — Exposition Victor Barthe, Sterling : galerie Zak. — Exposition Anna Neagoe : galerie Bonaparte. — André Charles Coppier : Les eaux-fortes de Rembrandt, un livre in-4°, Firmin Didot. — **15 Novembre** : Exposition d'art polonais moderne : galerie Bonaparte. — Exposition Elmiro Celli : galerie Carmine. — Exposition Medici : galerie Carmine. — Exposition Nan Dalziel : galerie Carmine. — Exposition Rickalls : galerie Jeune Peinture. — Exposition Adrien et René Karbowsky : galerie Ecalle. — Exposition des vrais Indépendants. Palais des Expositions : Porte de Versailles. — Exposition des Surindépendants : Palais des Expositions, boulevard Lefèbvre. — **1er Décembre** : Le Salon d'Automne : les rétrospectives; la peinture; la sculpture; les Décorateurs; la Section du Livre. — Exposition J. F. Raffaelli : galerie Simonson. — Exposition Zieleniewski : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Magdeleine Dayot : galerie Chéron. — Exposition Hayden : galerie Brummer. — Exposition Florit : galerie Velasquez.

L'ART A L'ÉTRANGER

1er Novembre : Le Salon Suisse du Turnus. — **1er Décembre** : Une association artistique et littéraire en Argentine : « Les Amis de l'Art ».

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

1er Janvier : Collection Cécile Sorel : Tableaux, Objets d'art, Sièges, Meubles. — Vente Pissarro : Œuvres du Maître et de divers. — Vente

de Ribes-Christofle : tableaux, pastels, meubles. — **1er Juillet** : Vente Marius Paulme : Dessins, gouaches, pastels sculptures du VIIIe siècle. — Vente Ney, prince de la Moscowa : objets du Premier Empire, *Table des Maréchaux, Chambre de Talma.* — Vente Emile Straus : Meubles et objets anciens, tableaux modernes, dessins de Fragonard (*Danaé*). — Vente Gustave Cahen : Tableaux anciens et modernes, œuvres d'Henry Monnier et de Gavarni, gravures. — Vente Jacques Zoubaloff : Peintures anciennes, impressionnistes et cubistes, œuvres de Barye, Mène, Cain, Rodin. — Inauguration du Musée Cognacq-Jay.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

15 Janvier : Raoul de Warren : *L'Irlande et ses institutions politiques*, Berger-Levrault. — Simon Zagorsky : *Où va la Russie?* Impr. du Petit Journal. — Léon Trotsky : *Vers le Capitalisme ou vers le Socialisme*, Librairie du Travail. — Louis Guilaine : *L'Amérique latine et l'Impérialisme américain*, A. Colin. — Mémento. — **1er Février** : H. D. Gideonse : *Transfert des réparations et le plan Dawes*, Payot. — **1er Mars** : Georges Valois : *L'Homme contre l'Argent*, Valois. — Athanas G. Politis : *L'Hellénisme et l'Egypte moderne*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1929. — **15 Mars** : Athanas G. Politis : *L'Hellénisme et l'Egypte moderne*, Paris, Félix Alcan, 1929. — Mémento. — **15 Avril** : Emile Vandervelde et Mme Jeanne Emile Vandervelde : *Le Pays d'Israël, un marxiste en Palestine*, Rieder. — **15 Mai** : Harriet von Rathlef Keilmann : *Anastasie?* Payot. — Pierre Gilliard et Constantin Savitch : *La fausse Anastasie*, Payot. — V. Spéranski : *La Maison à destination spéciale*, Férenczi. — Louis Latzarus : *Un Ami du peuple, Monsieur Coty*, Valois. — **1er Juillet** : Georges Dovime : *Ne ratifions pas*, Bossard. — René Gillouin : *Trois Crises*, Grasset. — N. Brian-Chaninov : *Histoire de Russie*, Fayard. — Pierre Chasles : *La Vie de Lénine*, Plon. — S. Oldenbourg : *Le Coup d'Etat bolchéviste*, Payot. — Henri Barbusse : *Voici ce qu'on a fait de la Géorgie*, Flammarion. — Pierre Valmigère : *Et demain?* Figuière. — **15 Juillet** : C. Smogorzewski : *La Pologne et la guerre à travers les livres polonais*, Gebethner. — C. Smogorzewski : *L'Union sacrée polonaise*, Costes. — L. Smogorzewski : *La Guerre polono-soviétique*, Gebethner. — Sig. St. Klingsland : *Pilsudski*, Kra. — **1er Août** : Louis Leblois : *L'Affaire Dreyfus, l'Iniquité, la Réparation* : les principaux faits et les principaux documents, Paris, A. Quillet. — Maurice Bedel : *Fascisme an VII*, Gallimard. — Lucien Gennari : *L'Italie qui vient*, J. Tallandier. — **15 Août** : Max Eastman : *La Jeunesse de Trotzky*, traduit par Madeleine Max, N. R. F. — **1er Septembre** : *La Politique extérieure de l'Allemagne*, tome V, Costes. — Mémento. — **15 Septembre** : Léon Trotsky : *La Révolution défigurée*, Rieder. — A. Spiridovitch : *Les Dernières Années de la Cour de Tzarskoïé-Sélo, II, 1910-1914*, Payot. — M. J. Larsons : *Als Expert im Sowietdienst*, Ernst Rowohlt Verlag, Berlin, 1929. — **1er Octobre** : Emil Ludwig : *Bismarck*, Payot. — Jean Dumser : *Bekenntnisse eine waschechten els-loth. Autonomisten*, Berger-Levrault. — Jean Dumser : *Confessions d'un Autonomiste lorrain*, Berger-Levrault. — Raoul Monmarson : *Europe, enfant gâtée du monde*, Baudinière. — Georges Goyau : *Dieu chez les Soviets*, Flammarion. — Jean Lescure : *La Révolution russe, Le Bolchevisme, Communisme et N. E. P.*, Gamber. — **15 Octobre** : Lissagaray : *Histoire de la Commune de 1871*, Librairie du travail. — Maurice Pernot : *Balkans nouveaux*, Hachette. — **1er Novembre** : Yvon Lapaquellerie : *Emile Combes*, Flammarion. — Henning Kehler : *Chroniques russes. Les premiers temps du bolchévisme (1917-1919)*. Trad. du danois par E. Ch. Dunan et J. Gateau, Perrin. — **15 Novembre** : André Duboscq : *Le Pacifique et la rencontre des races*, Fayard. — Mémento. — **1er Décembre** : Kadmi-Cohen : *Nomades, essai sur l'âme juive*, Alcan. — Pierre Fervacque : *La Vie orgueilleuse de Trotski*, Fasquelle, 1929. — Georges Roux : *Divorce de l'Alsace*, Gallimard.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Le prix Picard. — M. Michel de Ghelderode. — L'Exposition James Ensor au Palais des Beaux-Arts. — Mémento. — **1er Mars** : Albert Giraud : Gaston Heux : *Symphonies et sérénades*, éditions gauloises. — Guillaume van Looy : *Poèmes pour la Rose*, L'Oiseau bleu. — George Adam : *Petits commerces*, Editions Georges Thone, Liége. — Roger de Leval : *Amarillaire*, L'Oiseau Bleu. — Marcel Clémeur : *Le Déclin d'Avril*, sans nom d'éditeur. — Mémento. — **15 Avril** : *Gustave van de Woestyne* et *Marcel Jefferys* au *Palais des Beaux-Arts*. — Robert de Bendère : *Marcel Jefferys*, Ed. Vermaut. — Mémento. — **1er Juin** : Le trentième anniversaire de la revue *Le Thyrse*. — Les prix littéraires en Belgique. — A propos de certaines entreprises de publicité. — Mémento. — **15 Juillet** : Le Prix littéraire du *Rouge et Noir*. — René Golstein : *Nu devant Dieu*, Renaissance du Livre. — Eliane van Damme : *Amore*, Renaissance du Livre. — Pierre Fontaine : *Introduction à la vie des Lettres*, Le Thyrse. — Léopold Courouble : *Prosper Claes*, Renaissance du Livre. — Odilon Jean Périer : *Les Bûcherons*, Revue *Nord*. — Herman Closson : *Spectacles*. — Mémento. — **1er Octobre** : Le graveur Auguste Danse. — La question flamande en Belgique. — Mémento. — **1er Décembre** : La grande salle de concerts du *Palais des Beaux-Arts*. — Exposition du peintre *Jan Stobbaerts* (Palais des Beaux-Arts). — Exposition du sculpteur *Georges Minne* (Galerie Georges Giroux). — Exposition Internationale du *Folklore* (Palais des Beaux-Arts). — Paul Hermant et Denis Boomans : *La Médecine Populaire*, 1 vol. (vieille Halle aux Blés, 12, Bruxelles). — Exposition de la *Peinture Anglaise des XVIIIe et XIXe siècles* (Musée moderne). — Mémento.

CHRONIQUE DE GLOZEL

1er Janvier : Contre-expertise d'objets de Glozel par des savants suédois. — Filiations de l'écriture néolithique. — L'étrange procès de Glozel. Ses conséquences désastreuses. — **15 Janvier** : Contre-expertise des tablettes de Glozel. — Sir Arthur Evans à Glozel. — A propos de la pierre de Ain Djemâa. — **1er Février** : Etude des briques à inscriptions du gisement de Glozel. — Un fond de vase à caractères pseudo-Glozéliens. — Note sur quelques caractères de Glozel et d'Alvão. — Glozel en Roumanie. — **15 Février** : Ascendances magdaléniennes de l'écriture néolithique. — Anniversaire. — **1er Mars** : Glozel : préhistoire et psychologie. — **15 Mars** : Alvão et Glozel. — Le témoignage de 43 témoins. — **1er Avril** : Les deux inscriptions de Gourdan. — **15 Avril** : Au sujet de la propriété scientifique. — Un antiglozélien. — Erratum. — **1er Mai** : La poterie à l'époque du Renne. — Ascendance quaternaire du masque néolithique sans bouche. — A l'exemple de M. Peyrony. — **15 Mai** : Les trouvailles malencontreuses. — Réponse à l'article « Un antiglozélien ». — Une rectification. — **1er Juin** : Le rapport Bayle et la note de la Société Préhistorique française. — En réponse à la note de la Société Préhistorique française. — G. Poisson : *Civilisations néolithiques et énéolithiques de la France*, Nourry. — P. Constantinescu : *Glozel*, Chisinau, Roumanie. — Lieutenant-colonel de Saint-Hillier : *Petite Histoire glozélienne*. — M. Champion identifie les trouvailles de la Société d'Emulation du Bourbonnais. — Charles Depéret. — **15 Juin** : Les contre-expertises sont commencées. — Au sujet de l'entretien Viennot-Bayle. — Une réponse de M. Emile Fradin à M. Bayle. — Inculpation de M. Emile Fradin et lettre d'accusation du docteur Morlet contre M. Bayle. — Le Glozélien hors de Glozel. — L'art animalier de Glozel; décoration d'outils emmanchés. — **1er Juillet** : La lettre du Dr Morlet au Garde des Sceaux. — **15 Juillet** : Adresse du Conseil Municipal de Ferrières-sur-Sichon au ministre de la

Justice. — « Mes réponses à M. Dussaud ». — Conférence du docteur Morlet. — M. Bruet chez M. Bayle. — **1er Août** : Glozel : Opinion du délégué de la Commission des Monuments Historiques (section préhistorique). — Menton carré ou « à plateau ». — Alphabet et Inscriptions ibériques. — M. Bosch Gimpera reconnait l'authenticité du tesson d'Alvão. — Lettre glozélienne à M. van Gennep. — Lettres de M. S. Reinach et du Dr Morlet. — La science de M. Bayle mise en échec à l'étranger. — **15 Août** : L'ineffable fraicheur de la queue de pomme et du coloris des fibres de laine et de coton. — Les six points de la réfutation de M. Latzarus. — Réponse de M. Emile Fradin à l'article de « la Nature ». — Sensationnelle confrontation. — La science (?) de M. Bayle mise à mal en Belgique. — Le docteur A. Morlet, médecin. — **1er Septembre** : Inscription de la fameuse Newton Stone (nord de l'Ecosse). — M. Bayle est-il docteur ès science? — La série des trouvailles « malencontreuses » continue. — **15 Septembre** : Les preuves d'authenticité en préhistoire : celles qu'on n'apporte pas; celles qu'on exige de Glozel. — Inscriptions alphabétiformes des tessons de Seltsch (Bohême). — M. Emile Fradin ne peut reconnaître avec certitude les trois tablettes renvoyées à Moulins par le Service de l'Identité judiciaire. — M. Peyrony reçoit à titre transitoire un traitement de première classe. — **1er Octobre** : Le problème de la malléabilité des tablettes et autres objets en argile cuite. — Que nous réserve Glozel? — L'atelier de bracelets en schiste de Montcombroux est-il de l'âge du bronze? — L'assassinat de M. Bayle. — **15 Octobre** : Preuve esthétique de Glozel. — **1er Novembre** : Signes alphabétiformes sur haches polies de la région du Havre. — Une visite à Glozel : opinion d'un savant roumain, M. Constantinescu-Iasi. — Encore les Experts! — Procès en diffamation intenté par le Dr Morlet à la Société Préhistorique Française et au « Journal des Débats ». — **15 Novembre** : L' « idole » de la Rioja. — Le triangle sexuel des idoles glozéliennes. — La Société Préhistorique Française et le *Journal des Débats* condamnés pour diffamation. — **15 Décembre** : Communication d'inscriptions libyennes.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Janvier : J.-M. Laby : *Du clan primitif au couple moderne, histoire de la famille à travers les âges*, Radot. — Maurice Harmel et Charles Tournier : *La Prostitution*, L. G. E. P., rue de France, 20, Nice. — Albert Londres : *Le chemin de Buenos-Ayres. La traite des blanches*, Albin Michel. — **1er Mars** : Yvette Guilbert : *La Chanson de ma vie (mes mémoires)*, B. Grasset. — Philippe Girardet : *Le Professeur d'avenir*, Berger-Levrault. — Maryse Choisy : *Un mois chez les filles*, Editions Montaigne. — Marise Guerlin : *Les Ventres maudits*. — **1er Avril** : Camille Bruno : *La Belle Hospitalité*, Les Humanités contemporaines. — Austin de Croze : *La Psychologie de la table, suivie de recettes curieuses et savoureuses par un groupe de gourmets, chefs et cordons bleus*, Au Sans-Pareil. — **1er Mai** : Abel Bonnard : *L'Amitié*, Hachette. — Georges Polti : *Manuel de la Volonté*, Aubier, éditions Montaigne. — Divers : *La Femme dans la Société actuelle*, Editions Spes et Union féminine civique et sociale. — **1er Juillet** : G. Quartara : *Les lois du libre amour*, Alcan. — Docteur Voivenel : *La chasteté perverse*, Renaissance du Livre. — Lucien Aressy : *Les nuits et les ennuis du Montparnasse*, Jouve. — **1er Septembre** : Marie-Thérèse Gadala : *Sermon sur l'Amour*, Paris, chez l'auteur. — Richard Lewinsohn : *A la conquête de la richesse*, Payot. — Maurice Privat : *La vie et la mort d'Alfred Lœwinstein*, Nouvelle Société d'édition, 281, rue Saint-Honoré. — Maurice Privat : *Le Scandale de la Gazette du Franc*. — **1er Octobre** : Alfred Fabre-Luce : *Pour une politique sexuelle*, Grasset. — Miss Maude Royden : *L'homme, la femme et le sens commun*, Alcan. — Colette Yver : *Femmes d'aujourd'hui*, Hachette. — Paulette Barnège :

Si les femmes faisaient les maisons... Mon chez moi, 41, boulevard Richard-Lenoir — Fernand Corcos : *La Paix? Oui si les femmes voulaient!* Editions Montaigne. — **1er Novembre** : Maurice Verne : *Aux usines du plaisir. La vie secrète du music-hall*, Editions des Portiques, Champs-Elysées. — *Les Mémoires de Mayol*, recueillis par Charles Cluny, Louis Querelle, éditeur. — Yvette Guilbert : *La Passante émerveillée*, Grasset.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Février : *Les cinquante ans de Ramuz.* — Emmanuel Buenzod : *C.-F. Ramuz;* Lausanne, Editions des Lettres de Lausanne. — C.-F. Ramuz : *Lettre ouverte à un éditeur;* Lausanne, Payot (dans une série de six *Cahiers* en souscription). — C.-F. Ramuz : *La Beauté sur la Terre*; Paris, Grasset. — Mémento. — **15 Février** : C.-F. Ramuz : *Chant des pays du Rhône* (« Les cahiers romands », n° 1). — Wilfred Chopard : *Ariste et Callias ou s'il faut enseigner la grammaire aux enfants;* Paris, Jean Budry et Cie. — Charles Fournet : *Lamartine et ses amis suisses*, avec une préface par Auguste Dorchain; Paris, Champion. — Blaise Briod : *L'homérisme de Chateaubriand;* Paris, Champion. — Mémento. — **1er Avril** : Gonzague de Reynold : *La Démocratie et la Suisse*, essai d'une philosophie de notre histoire nationale; Berne, Editions du Chandelier. — Le même : *Le Génie de Berne*, Lausanne, Payot (Les « Cahiers romands », n° 2). — Mémento. — **1er Mai** : Abondance de la production. — Marcel Raoux : *Essai sur la « Passion de la Mère et du Fils », poème de M. Edmond Gilliard;* Lausanne, Editions René et ses amis. — Edmond Gilliard : *La Croix qui tourne;* Editions des « Lettres de Lausanne ». — Denis de Rougemont : *Les Méfaits de l'Instruction Publique;* « Les petites Lettres de Lausanne », n° 1. — Alfred Lombard : *Une terre, une langue*; Société de la « Gazette de Lausanne ». — Léon Savary : *Fribourg;* « Les Cahiers romands », n° 3. — Mémento. — **15 Juin** : Romans. — Lucien Marsaux : *Le Carnaval des Vendanges;* Paris, Plon. — Jacques Chenevière : *La jeune fille de neige;* Paris, Calmann-Lévy. — Valeur dynamique de Blaise Cendrars. — Blaise Cendrars : *Le Plan de l'aiguille;* Paris, « Au Sans Pareil ». — Mémento. — **15 Juillet** : Lettre à Henri de Ziegler, écrivain genevois, auteur de *Genève 1929*, Lausanne, Payot et Cie. — **1er Septembre** : L'été en Suisse romande. — Au théâtre de Mézières : *Roméo et Juliette*, version nouvelle de M. René Morax. — La fête du Rhône à Genève et les poèmes de Piachaud. — René-Louis Piachaud : *Chansons au bord du temps qui coule;* Genève, troisième cahier de l'Anglore. — François Franzoni : *Le Printemps tragique;* Paris, librairie Valois. — René Vittoz : *Dix Elégies;* Berne, Editions du Chandelier. — C.-F. Landry : *Imagerie*, poèmes; Les petites Lettres de Lausanne, n° 3. — Mémento. — **1er Octobre** : C.-F. Ramuz : *Lettre à M. Bernard Grasset* (en guise de préface à une réédition de *Salutation paysanne*). — Mémento. — **1er Novembre** : Léon Bopp : *Le Crime d'Alexandre Lenoir;* Paris, Gallimard. — Henri de Ziegler : *La Vega* (préface de Jérôme et Jean Tharaud); Paris et Neuchâtel, Attinger. — René Fonjallaz : *Dallas and Co.*, éditions des « Lettres de Lausanne ». — **15 Décembre** : Robert de Traz : *L'esprit de Genève*, Paris, Grasset (« Les Ecrits », 2e série, n° 3). — Charles-Albert Cingria : *Les autobiographies de Brunon Pomposo*, Editions des « Lettres de Lausanne ». — Le même : *La civilisation de Saint-Gall* (Les « Cahiers Romands », N° 5; Lausanne, Payot). — Pierre Deslandes : *Harmonies* (Les « Cahiers Romands », N° 4; Lausanne, Payot). — Mémento.

ÉCHOS

1er Janvier : Prix littéraires. — Théophile Gautier dans le domaine public. — A propos de Jeanne d'Arc. — Expériences psychiques aux catacombes romaines. — La catastrophe prédite par Conan Doyle ne s'est pas produite. — Vers inédits de Laurent Tailhade. — Toujours à propos de la « dengue ». — Empros et comptines. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Mort de Léon Bazalgette. — Prix littéraires. — Hommage à Stuart Merrill. — Le corps de Bougainville est-il au Panthéon? — Un musée David d'Angers à Paris. — Le tombeau de sainte Agnès. — Une rectification. — L'étymologie de Madrid. — Deux fautes de calcul de Paul Valéry. — Une erreur d'iconographie. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Mort de Maurice Bouchor. — Mort d'Ernest Vaughan. — Prix littéraires. — Théophile Gautier dans le domaine public. — Sergent-Marceau. — Des titres en littérature. — A propos de Jeanne d'Arc. — Une dernière action de Tancrède Martel. — A propos des expériences psychiques de Rome. — Une réponse. — Encore Manneken-Pis. — Mauvaise querelle cherchée au « Sottisier ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Février** : Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire. — Prix littéraires. — Une biographie de Sir Edmund Gosse. — La question de la censure au Parlement belge. — Une nouvelle revue italienne. — Mort du « Philosophe du Parc Montsouris ». — A propos de Léon Bazalgette .— La question des titres. — Erratum. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Le carton du Journal des Goncourt. — A propos de la stérilisation des anormaux. — Un épisode inconnu de l'enfance d'Emile Zola. — L'assassinat du duc de Berri et la salle de l'Opéra. — Un ministre de l'air il y a deux siècles. — A la Bibliothèque Nationale. — A propos de l'étymologie de « coktail ». — Le Sottisier universel. — **15 Mars** : Le Docteur Charles Nicolle. — Prix littéraires. — La question de la censure au Parlement belge. — Une rectification de M. Louis Dumur à propos de la discussion au Parlement belge sur la censure. — Lettres anglo-américaines. — L'inscription de la maison de J.-K. Huysmans à Ligugé. — Le dîner des Dufour. — Le « Pot-au-feu » bout toujours. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — **1er Avril** : Mort d'Albert Trachsel. — Prix littéraires. — Dix-neuf lettres de Stéphane Mallarmé à Emile Zola. — A propos de Jeanne d'Arc. — Une réponse. — Un coq, même enragé, peut-il mordre? — Le Sottisier Universel. — **15 Avril** : L'affaire Mallarmé-Zola. — Errata. — Le dix-neuvième anniversaire de la mort de Moréas. — L'Italie ignorée. — Un souvenir de Napoléon III : Le banc des amours à Carabanchel. — L'Ecole Polytechnique et la Révolution de 48. — A propos de Tac-Coen. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : Richard Wagner et Edouard Schuré. Une lettre de Wagner à Champfleury. — A propos du père de Corbière. — Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy. — Callias (les deux). — A l'Académie de Province. — Erratum. — Une « sottise » qui n'en était pas une. — Le Sottisier universel. — **15 Mai** : Mort de Chekri Ganem. — A propos des Vies romancées : Comment M. Paul Reboux écrit l'histoire. — La première édition du chant « Nach Paris ». — Une réponse. — Avant le Jazz-Band. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — **1er Juin** : Prix littéraires. — A propos d'une lettre de Wagner à Champfleury. — Au sujet de la castration pénale. — A propos des « deux Calias ». — Récriminations. — Un terrain frappé d'interdit. — Comptines et empros. — Le Sottisier universel. — **15 Juin** : Lucien Michelot. — Prix littéraires. — L'assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — Une plaque commémorative sur le dernier logis parisien d'Emile Zola. — A propos du Centenaire de Victor Cherbuliez. — Le Souvenir de Daniel Vierge. — Les Amis du Vachette. — Hommage à Stuart Merrill. — Comment fut écrite « la Gloire de don Ra-

mire ». — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Commémoration Léon Deubel. — Une lettre inédite de Mérimée. — L'Ile abandonnée. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : Mort de Georges Courteline. — Mort d'Edouard Ducoté. — Le Souvenir de Stuart Merrill. — La commémoration de Paul Verlaine au Luxembourg. — Prix littéraires. — Le Prix Moréas. — Racine historiographe. — Un Huysmans annoncé et qui n'a pas paru. — Les plus beaux titres de Ponson du Terrail. — Le Sottisier universel. — **1er Août** : Mort de Paul Souday. — Mort de Hugo von Hofmannsthal. — Le poète brésilien Luiz Murat. — Pour le centenaire de la conquête de l'Algérie. — Prix littéraires. — Au sujet de saint Hippolyte. — A propos d' « Erromango ». — A propos de Rivarol. — Une autre lettre familière de Théophile Gautier. — Le Sottisier universel. — **15 Août** : A nos abonnés. — L'Histoire romancée. — Restaurant et « restauration ». — Rocambole. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Une œuvre d'Henner vue par Jean Moréas. — Un pastiche oublié du « Journal des Goncourt ». — Un pur trouve toujours... — Une réponse. — Nouvelles du Mans. — Au sujet d'un conte de Poe. — Cinquantenaire de la langue universelle musicale. — Mr Rudyard Kipling et les gens du Yorkshire. — Erratum. — Réclamation d'un auteur aveugle. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Mort du comte Ivo Voïnovitch. — Inauguration d'un monument au docteur Cabanès. — La légende du coup d'éventail et la « Bacriade » de Barthélemy. — Flandrin et Flandrin. — Les citations de M. André Maurois. — A propos du prix de 500.000 francs. — Princesse. — Encore les oiseaux qui accouchent. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Sur la tombe de Jean Moréas. — Montesquiou anecdotique. — Les singes de Gibraltar, ou l'origine du projet de tunnel entre l'Europe et l'Afrique. — La T. S. F. à Ligugé. — Restaurant et Restauration. — Empros et Comptines. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Octobre** : Mort de Bourdelle. — Mort de Jean Psichari. — La langue musicale. — Le Centenaire de la Conquête d'Alger. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : La Société J.-K. Huysmans et M. André Thérive. — Henry Cormeau. — A propos de Towianski. — Autre histoire de tunnel en Espagne : « le noir tunnel » de Ramon y Cajal. — A propos des collections du Prince Sixte de Bourbon au Muséum d'Histoire Naturelle. — Une opinion d'Alphonse Lemerre sur « l'Après-midi d'un Faune ». — Librairie américaine : Maupassant à condition. — En marge d'une lettre de George Sand à Gustave Flaubert. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : Jacques Doucet. — Prix littéraires — La langue musicale. — A propos de la « langue musicale internationale ». — A quelles heures ouvrent et ferment les bibliothèques publiques à Madrid. — Restaurant et Restauration. — Le Sottisier universel. — **1er Décembre** : Le prix des livres en France. — Roland Dorgelès à l'Académie Goncourt. — Le Jury du prix Moréas. — Prix littéraires — A propos de Mata-Hari. — Encore les vies romancées. — A propos des singes de Gibraltar. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Prix littéraires. — Sur Cécile Sauvage. — L'exécution de miss Cavell et le soldat allemand qui a refusé de tirer. — Mata-Hari pacifiste. — A propos de Mata-Hari et des conseils de guerre.— La responsabilité de l'armistice ou la fin d'une légende. — Clemenceau et l'anneau de Naundorff. — A propos de Cyrano de Bergerac. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ETHNOGRAPHIE

1er Mars : Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de Paris : T. I, E. G. Waterlot : *Les Bas-reliefs des bâtiments royaux d'Abomey (Dahomey)*; — T. II, G. H. Luquet : *L'art Néo-Calédonien, documents recueillis par M. Archambault;* — T. III, R. Maunier : *La construction collective de la maison en Kabylie;* — T. IV, R. Trautmann : *La littérature populaire à la Côte des Esclaves;* — T. V, L. Baudin : *L'empire socialiste des Incas;* Volumes gr. in-8°, Paris, Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques. — Charles M. Doughty : *Travels in Arabia Deserta* (avec nouvelle préface de 1920), Londres, Jonathan Cape, 8°. — J. Tom Brown : *Among the Bantu Nomads (40 years among the Bechana with the first full description of their customs, manners and beliefs*, Londres, Seeley, Service et Cie, 8°.

FÉLIBRIGE

1er Juin : Liminaire. — XVe anniversaire de Mistral. — Le souvenir de Xavier de Ricard. — Rendons à Félix Gras ce qui n'appartient pas à Mistral. — Sur Louis Roumieux. — Manuel de grammaire béarnaise.

FOLKLORE

1er Février : Albert Nachbaur et Wang Ngen Jung : *Les Images populaires chinoises*, Peking, 16 Kan Yu Hutung (1, rue de la Pluie Bienfaisante); in-folio cart. soie de Chine orange; tirage à 200 exemplaires. — Auguste Martin, Duchartre et Garsonnin : *L'Imagerie Orléanaise*, Paris, Duchartre et Van Buggenhout, 4°, ill. — **1er Avril** : G. Arnaud d'Aguel et Léopold Dor : *Noël en Provence; usages, crèches, santons, noëls, pastorales*, 1 volume in-4°, 48 pl. hors texte et 4 aquarelles de Dellepiane, Paris, Editions Occitania. — Saboly et Ramette : *Nouvè Prouvençau*, nouvelle édition avec la musique, 1 vol., in-8°, Avignon, Aubanel frères. — J. Clamon et P. Pansier : *Les Noëls Provençaux de N.-D. des Doms* (1570-1610); 1 vol. in-8° avec musique, Avignon, Aubanel frères. — Louis Carré : *Les Poinçons de l'Orfèvrerie française*, 1 vol. in-4°, tirage de luxe, avec 12 pl., 2 dépliants et plusieurs centaines de dessins dans le texte, Paris, chez l'auteur. — Henri Pourrat : *Ceux d'Auvergne, Types et Coutumes*, 1 vol. in-4°, dessins originaux de Ed. Elzingre, Paris, Horizons de France. — Georges Rocal : *Folklore, Le Vieux Périgord*, 1 vol. pet. in-8°, ill., bois de L. de Maleville, Paris, Editions Occitania. — **1er Septembre** : Eugène Sol : *Le Vieux Quercy*, 8° de 432 p. en souscription chez l'auteur, Cahors. — Jean Seguin : *En Basse-Normandie : saints guérisseurs, saints imaginaires et dévotions populaires*, 8° ill. de bois, Paris, Dumont. — Huyghebaert : *Saint Hubert patron des chasseurs*, 8° de 160 p., planches et dessins, Anvers, Editions Véritas. — Caruel, Dacremont, Sécheret et Vaillant : *Légendes Ardennaises*, 4°, ill. en noir et en couleur, Paris, Librairie de France. — Hugues Lapaire : *Les Légendes Berrichonnes*, in-18, Paris, Gamber. — Enrich : *Folklore du Berry, Auterfoués, Aujord'hui*, t. I, in-18, Paris et Nevers, Editions du Centre. — J. M. Rougé : *Voyages en Touraine inconnue*, 2 vol. en un t. de 176 et 190 pages, ill. de dessins et planches en noir, Tours, Impr. tourangelle. — Joseph Bourrilly : *Le Costume en Provence au Moyen Age*, 8°, dessins et planches, Marseille, Bibliothèque de l'Institut historique de Provence, t. IV.

GASTRONOMIE

1er Mars : Austin de Croze : *Les plats régionaux de France*, Editions Montaigne. — Mathieu Varille : La cuisine lyonnaise, Librairie T. Masson, Lyon. — Maurice des Ombiaux : *L'art de bien manger et son histoire*, Payot, éditeur; *Le Vin*, Nouvelle Société d'édition. — Marcellys : *Les recettes de Grand'mère*, Férenczi, éditeur.

GÉOGRAPHIE

1er Janvier : Les explorations aériennes polaires. — J.-B. Charcot : *Christophe Colomb par un marin*, 1 vol. in-4°, Paris, Flammarion, s. d. [1928]. — Divers : *Contribution à l'étude du peuplement des hautes montagnes*, publication de la *Société de Biogéographie*, 1 vol. in-8°, Paris, Paul Lechevalier, 1928. — **1er Février** : E. de Martonne et L. Aufrère : *L'extension des régions privées d'écoulement vers l'Océan*, 1 vol. in-8° avec une carte au 1/50.000.000 (Union géographique internationale, publication n° 6), 1928. — M. A. Hérubel : *L'évolution de la pêche, étude d'économie maritime*, 1 vol. in-8°. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1928. — Mémento. — **1er Mars** : Paul Lemoine : *Volcans et tremblements de terre*, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque des merveilles*, avec 70 gravures, Paris, Hachette, s. d. [1928]. — Max Sorre : *Mexique et Amérique centrale* (tome XIV de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, 48 fig. en texte, Paris, Colin, 1928. — Les géographes et le transsaharien. — **15 Avril** : Institut d'Etudes Rhodaniennes : *Les Etudes Rhodaniennes* (géographie et documentation régionales), publiées sous la direction de A. Allix, vol. IV, Lyon, imprimerie Audin, 1928; *Bulletin d'hydro-météorologie et de statistique économique*, publié sous la direction de M. Pardé (année 1925), Lyon, Audin, 1928. — J. Sion : *Asie des moussons* (tome IX de la *Géographie universelle*), 1re partie, *Chine-Japon*, 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1928. — Mémento. — **15 Juin** : Albert Guérard : *L'Avenir de Paris* (urbanisme français et urbanisme américain, extension, circulation, Paris port de mer), 1 vol. in-8°, Paris, Payot. — Robert Perret : *Les Panoramas du Mont-Blanc*, 1 vol. in-4°, 210 photogravures, 1 carte, Chambéry, Dardel. — **1er Septembre** : J.-B. Charcot : *La Mer du Groenland*, 1 vol. in-8° de 210 p., phot., cartes, Desclée, Debrower et Cie, Paris-Bruges, 1929. — Marcel Rondeleux : *Les derniers jours de la marine à voiles*, 1 vol. in-8° de 300 p., Plon, Paris, 1929. — A propos du Transsaharien. — Mémento. — **15 Décembre** : J. Sion : *Inde, Indo-Chine, Insulinde* (2e partie du tome IX de la *Géographie Universelle*), Paris, A. Colin, 1929. — E. Chassigneux : *Un empire colonial français, l'Indo-Chine, le pays et ses habitants*, Paris et Bruxelles, éditions G. van Oest, 1929. — A. Mendes Corréa : *A Geografia da Prehistoria* (publication de l'Institut d'anthropologie de la Faculté des Sciences de Porto), Porto, imprensa portuguesa, 1929. — Mémento.

GRAPHOLOGIE

1er Mai : Congrès international de Graphologie, Paris, juin 1928. — Robert Sandeck : *Experimentelle Graphologie*, in-8°, 345 pp., 106 fig., Pan-Verlag, Berlin (Edition anglaise : *Expériments with Handwriting*, in-8°, 400 pp., 106 fig., George Allen, Londres). — Rose-Alsa Schuler : *Edouard Schuré à travers son écriture*, in-4°, 16 pp., 6 fig., Perrin, Paris.

HISTOIRE

15 Février : Emile de Perceval : *Le Vte Lainé et la Vie parlementaire au temps de la Restauration*, 2 vol., Champion. — Pierre de la

Gorce : *Louis XVIII*, Plon-Nourrit. — J. Lucas-Dubreton : *Louis XVIII. Le Prince errant. Le Roi*, Albin Michel. — Edmond Pilon : *La Vie de Famille au dix-huitième siècle*, préface de G. Lenotre. Collection « Jadis et Naguère », Henri Jonquières. — Mémento. — **1er Mai** : Emil Ludwig : *Napoléon*, traduction de A. Stern, préface de Henry Bidou, Payot. — Marcel Brion : *La Vie d'Attila*, Gallimard. — Lucien Bouvat : *L'Empire Mongol* (2e phase). Tome VIIIe de l'Histoire du Monde, E. de Boccard. — Paul Rival : *La folle vie de la Reine Margot*, Firmin-Didot. — Mémento — **1er Juillet** : John Drinkwater : *La Vie de Cromwell*, traduite par Roger Gaucheron, Gallimard. — *Les illustres Aventurières, ou Mémoires d'Hortense et de Marie Mancini*, préface et notes par Pierre Camo; collection « Jadis et Naguère », dirigée par M. Edmond Pilon; Henri Jonquières. — Stéphane Gsell : *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, tome VIII, Hachette. — Mémento. — **1er Septembre** : Un Aperçu de Camille Jullian sur l'Empire Romain. — Gabriel Ramon : *Histoire de la Banque de France*, d'après les sources originales, Bernard Grasset. Albert Mousset : *Le Royaume Serbe-Croate-Slovène;* son organisation, sa vie politique et ses institutions, préface de M. Albert Thomas, Directeur du Bureau International du Travail, Editions Bossard. — Mémento. — **15 Décembre** : Ch. Seignobos : *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, évolution des partis et des formes politiques, 1814-1914. Tome II, Armand Colin. — J. Aulneau : *Histoire de l'Europe centrale* (depuis les origines jusqu'à nos jours), Payot. — Dr Lucien-Graux : *Histoire des Violation du Traité de Paix*. Tome IV, janvier 1923-décembre 1926, Champion. — P. Vaucher : *Le monde anglo-saxon du XIXe siècle*. Tome XIIe de l' « Histoire du Monde », publiée sous la direction de M. A. Cavaignac, E. de Boccard. — Pierre Davaud : *Ce qu'il faut connaître de l'Histoire d'Angleterre*, Boivin et Cie. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

1er Avril : LIVRES SUR JÉSUS. — Arthur Drews : *Das Markus-Evangelum als Zeugnis gegen die Geschichtlichkeit Jesu*, Iena, Diederichs, 1928 : *Die Marienmythe*, Diederichs, 1928. — Edmil Ludwig : *Le Fils de l'homme, histoire d'un prophète*, Payot, 1928. — Robert Eisler : ΙΗΣΟΥΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΑΣ Heidelberg Winters, 1928. — M. Goguel : *Au seuil de l'Evangile, Jean-Baptiste*, Payot, 1928. — R. P. Léonce de Grandmaison : *Jésus-Christ, sa personne, son message, ses preuves*, 2 vol., Beauchesne, 1928. — Mémento.

INDIANISME

1er Juin : Louis Renou : *Les Maîtres de la philologie védique*, Paris (Annales du Musée Guimet, LXXXVIII), P. Geuthner, 1928. — *Feuilles de l'Inde*, 1er Cahier : *L'Inde et son âme*, Boulogne-sur-Seine, Publications Chitra, C. A. Hogman, 1928. — Claude Aveline : *La merveilleuse légende de Siddhârtha Çâkya-Mouni Bouddha, racontée pieusement au monde occidental*, Paris, L'Artisan du Livre, 1928. — Dr Edmond Isnard : *La sagesse du Bouddha et la science du bonheur*, Saïgon, Extrême-Asie, 1927. — Maurice Magre : *Pourquoi je suis bouddhiste*, Paris, Editions de France, 1928. — Victor Barrucand : *Le Chariot de terre cuite*, Paris, Payot, 1928. — G. Rodier : *Chants d'amour hindous*, Paris, Delpeuch, 1928.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Verhaeren à Rouen (*Liberté*, 17 novembre). — Eloge de notre temps (*Gaulois*, 10 décembre). — L'Avenir de l'Intelligence (*Action Française*, 15 décembre). — **15 Janvier** : Américanisme et Progrès (*Nouvelles littéraires*, 22 décembre). — « Holding » et « Syndi-

cats » (*Candide*, 27 décembre). — Tancrède Martel (*Nouvelles littéraires*, 22 décembre). — **1er Février** : Jean Giraudoux : « Siegfried » et l'Allemagne (*L'Europe Nouvelle*, 12 janvier). — Le Procès Sainte-Beuve-Adèle Hugo. Un faux témoin (*Nouvelles littéraires*, 12 janvier). — L'anarchie de la littérature contemporaine (*Action Française*, 17 janvier). — **15 Février** : Chronique juridique : Louis Dumur et la Censure (*Feuille d'avis officielle de la République et Canton de Genève*, 16 janvier et 23 janvier). — Mon film (*Journal*, 2 février). — **15 Mars** : Les Livres (*Le Temps*, 31 janvier). — La Comédie littéraire. Un égaré (*Candide*, 21 février). — Mon film (*Journal*, 25 et 26 février). — **1er Avril** : L'affaire des Lettres de Mallarmé à Zola (*l'Œuvre*, 7 mars, 17 mars, *Le Temps*, 4 mars, 18 mars). — Les Naufragés du romantisme, Jacques-Imbert Gallois (*Figaro Littéraire*, 2 mars). — **1er Mai** : Le cas Joseph Kessel (*Le Temps*, 7 mars; *Les Débats*, 28 février; *l'Europe nouvelle*, 16 mars; *Les Nouvelles littéraires*, 2 mars). — **15 Mai** : Lettres de Proudhon (*Action Française*, 16 avril). — Persécution des Poldèves (*Candide*, 16 avril). — A propos de M. Paul Souday; Chronique bibliographique (*Temps*, 30 avril). — **1er Août** : Presse et Littérature (*Les Marges*, Cahier d'Eté 1929). — **1er Septembre** : Lettres sur l'Art. — Symptômes (*L'Ami du Peuple*, 15 août). — Les Livres de classe empoisonnent le peuple allemand (*Candide*, 8 août). — **1er Novembre** : La Critique et ses dangers (*Le Temps*, 11 octobre). — Le Napoléon de Mérejkovsky (*l'Action Française*, 12 octobre). — **15 Novembre** : La revision du procès des *Fleurs du Mal* (*Candide*, 24 octobre, *le Journal*, 21 octobre, 18 octobre, 30 octobre). — *La Vie de Byron* (*Candide*, 17 et 24 octobre).

LETTRES ALLEMANDES

15 Janvier : Charles Andler : *La maturité de Nietzsche jusqu'à sa mort*, aux éditions Bossard, Paris. — Hans Prinzhorn : *Nietzsche und das XX. Jahrhundert* (Nietzsche et le xxe siècle), chez Niels Kampmann, Heidelberg. — Bernhard Diebold : *Der Fall Wagner. Eine Revision* (le cas Wagner, une revision). Frankfurter Societats Druckerei, Frankfurt s/ M. — Hermann Hesse : *Betrachtungen* (Méditations), chez S. Fischer, Berlin. — Léopold Ziegler : *Magna Charta einer Schule* (la « magna Charta » d'une Ecole nouvelle), chez Otto Reichl, Darmstadt. — Mémento. — **15 Mars** : Dr Heinrich Spiero : *Fontane*, chez Ziemsen, Wittemberg. — Julius Petersen : *Fontanes Altersroman* (un roman de vieillesse de Fontane) dans *Euphorion*, 29 ter Band, Heft 1. u. 2. — Max Tau : *Epische Gestaltung* (l'art de la composition épique) ; chez Rudolf Schwarz, Oldembourg. — Gerhart Hauptmann : Wanda, chez S. Fischer, Tau : *Epische Gestaltung* (l'art de la composition épique), chez Rudolf Schwarz, Oldembourg. — Gerhart Hauptmann : Wanda, chez S. Fischer, Berlin. — Kurt Heuser : *Elfenbein für Felicitas* (De l'ivoire pour Félicité), chez S. Fischer, Berlin. — Hermann Kesser : *Musik in der Pension* (Musique à la pension), chez Paul Zsolnay, Berlin, Wien, Leipzig. — Franz Werfel : *Der Abituriententag* (la fête des anciens élèves), chez Paul Zsolnay, Berlin, Wien, Leipzig. — **1er Juin** : Fritz Krökel : *Europas Selbstbesinnung durch Nietzsche. Ihre Vorbereitung bei den französischen Moralisten* (L'éveil de la conscience de l'Europe par Nietzsche. Ce qu'elle doit aux moralistes français), Verlag der Nietzsche-Gesellschaft, München. — Rudolf Kayser : *Stendhal oder das Leben eines Egotisten* (Stendhal ou la vie d'un égotiste), chez S. Fischer, Berlin. — Erwin Rieger : *Stefan Zweig*, chez J. M. Spaeth, Berlin. — Edmond Vermeil : *Beethoven*, Les éditions Rieder, Paris. — Dr Richard H. Grützmacher : *Meister der Zeit. Gerhart Hauptmann, Stefan George, Thomas Mann* (Les Maitres du temps présent : Gerhart Hauptmann, Stefan George, Thomas Mann), Dioskuren-Verlag, Mainz-Wiesbaden. — **1er Août** : Anna Seghers : *Aufstand der Fischer von St. Barbara* (La révolte des

pêcheurs de l'île Ste Barbara), chez Gustav Kiepenheuer, Postdam. — Ernst Glaeser : *Jahrgang* 1902 (la classe 1922), chez Gustav Kiepenheuer, Postdam. — Erich Maria Remarque : *Im Westen nichts Neues* (Sur le front ouest rien à signaler), Propylaen Verlag, Berlin. — Ludwig Renn : *Krieg* (Guerre), Frankfurter Societät Drückerei, Frankfurt am Main. — *Zehn Jahre deutche Geschiste* (Dix années de l'histoire de l'Allemagne, 1918 à 1928), chez Otto Stollberg, Berlin S. W. 68. — Wolf v. Derwall : *Der Kampf um den Frieden* (La lutte pour la paix), Frankfurter Societäts Druckeret Frankfurt am Main. — Ernst Niekisch : *Gedanken über deustche Politik* (Réflexions sur la politique allemande), Widerstands Verlag, Dresden. — Mémento. — **1er Octobre** : *Preussische Akademie der Künste : Jahrbuch der Sektion für Dichtkunst, 1929* (Académie prussienne des arts : Annales de la Section de poésie), chez S. Fischer, Berlin. — Heinrich Mann : *Sieben Jahre. Chronik der Gedanken und Vorgänge* (Sept années. Chronique des idées et des événements), chez Paul Zsolnay, Berlin et Vienne. — Léopold Ziegler : *Der europœische Geist* (l'Esprit eupropéen), chez Otto Reichl, Darmstadt. — Mémento. — **1er Décembre** : Stefan Zweig : *Drei Dichter ihres Lebens* (Trois maitres de l'autobiographie), Leipzig, Insel-Verlag. — Rudolf Binding : *Erlebtes Leben* (Vie vécue), chez Rütten und Loening, Frankfurt a/M. — Rudolf Binding : *Reitvorschriften für eine Geliebte* (Conseils à une amazone), chez Rütten und Loening, Frankfurt a/M. — René Schickelé : *Symphonie für Jazz* (Une symphonie pour jazz), chez S. Fischer, Berlin. — Hermann Hesse : *Trost der Nacht* (la Nuit parle et console), recueil de poésies nouvelles, paru chez S. Fischer, Berlin.

LETTRES ANGLAISES

15 Octobre : *The Concise Oxford Dictionary of Current English*, adapted by H.-W. Fowler and F.-G. Fowler from The Oxford Dictionary, New Edition revised by H.-W. Fowler, Clarendon Press. — **1er Décembre** : Revues anciennes et revues nouvelles : *The Edinburgh Review*, *The Realist.*

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

15 Février : Ralph. Chever Dunning : *Windfalls*, E. W. Titus, Paris. — Allen Tate : *Mr Pope and others poems*, Minton, Balch, New-York. — Robinson Jeffers : *Cawdor*, Horace Liveright, New-York. — Théodore Dreiser : *Moods*, même éditeur. — Edna Saint-Vincent Millay : *The Buck in the Snow*, Harpers, New-York. — Alice Corbin Henderson : *The Turquoise Trail*, Houghton, Mifflin, Boston. — Stark Young : *The Torches Flare*, Scribners, New-York. — Samuel Rogers : *Less Than Kind*, Payson and Clarke, New-York. — Donn Byrne : *Destiny Bay*, Sampson Low, Londres. — Maxwell Bodenheim : *Georgie May*, H. Liveright, New-York. — V.-F. Calverton : *The Bankruptcy of Marriage*, Macaulay, New-York. — Maria Jolas : *Le Nègre qui chante*, traduction, Les Cahiers libres. — Walt Withman : *The Eigteenth Presidency*, Tambour. — Divers : *Short Stories from Vanity fair*, H. Liveright. — Mémento. — **15 Juin** : Walter-René Fuerst et S. J. Hume : *Twentieth Century Stage-Decoration*, Knopf, New-York. — Zona Gale : *Portage, Wisconsin* (même éditeur). — Robert Hyde : *Young Family*, Payson and Clarke. — George Seldes : *You Can't Print That*, même éditeur. — *The Book-League of America.* — Jessica Nelson North : *The Long Leash*, Houghton, Mifflin. — Carlton Talbott : *Ballyhoo for a Mendicant*, Horace Liveright. — Djuna Barnes, *Ryder* (même éditeur). — Hendrik Van Loon : *Man the Miracle-maker* (même éditeur) ; *Transition Stories*, Mc Kee, New-York. — Mémento. — **15 Août** : *Shorter Novels of Hermann Melville*, Horace Liveright, New-York. — Sherwood Anderson : *Hello Towns!* (même éditeur). — Harold Loeb, *Tumbling-Mustard* (même éditeur). — Maxwell

Bodenheim, *Sixty Second* (même éditeur). — Carman Dee Barnes : *Schoolgirl* (même éditeur). — *Our Exagmination round his Factification for Incamination of « Work in Progress »*, Shakespeare and Co, Paris. — Mary E. Philips : *Edgar A. Poe, the Man*, 2 vol. in-8, The John C. Winston C°, Chicago, 1926. — Mémento. — **1er Novembre** : Actualités poétiques. — Benjamin Musser : *Dipped in Aloes*, Bozart Press, Atlanta, Georgia; *Riding at Anchor*, Broder, New-York; *The First J A P M Anthology*, Bozart. — George O'Neil : *God-beguiled*, Liveright, New-York. — Leroy Mac Leod : *Driven*, Covici, Friede, New-York. — Mac Knight Black : *Machinery*, Liveright. — Virginia Stait : *Sanctuary*, Stockwell, Londres. — H. R. Hays : *Strange City*, Four Seas, Boston. — *Tu Fu*, Mosher Press, Portland, Maine. — Harry Crosby : *Transit of Venus*, Black Sun Press, Paris. — Djuna Barnes : *A Night Among the Horses*, Liveright; *Copy 1929*, Appleton, New-York. — Bridget Dryden : *Passion is the Wind*, John Day, New-York. — Harry Hervey : *Red Ending*, Liveright. — Sigmund Spaeth : *They Still Sing of Love*, Liveright. — James Joyce : *Tales Told of Shem and Shaun*, Black Sun. — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

1er Mars : Hippolyte de Rome : *Philosophumena ou réfutation de toutes les hérésies*, première traduction française avec une introduction et des notes par A. Siouville, 2 volumes, Rieder. — P. Cloché : *La civilisation athénienne*, Armand Colin. — Démocrite : *Doctrines philosophiques et réflexions morales*, traduites et précédées d'une introduction par Maurice Solovine, Alcan. — Mémento. — **1er Juin** : Hésiode : *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, « Les Belles-Lettres ». — Ovide : *Héroïdes*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Marcel Prévost, de l'Académie française. — Mémento. — **1er Novembre** : *Psyché*, le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité, par Erwin Rohde, traduction française par Auguste Reymond, Paris, Payot. — Jérôme Carcopino : *Autour des Gracques*, études critiques, Paris, Les Belles-Lettres. — Mémento.

LETTRES BRÉSILIENNES

15 Janvier : MM. Philéas Lebesgue et Tristan de Cunha. — Les questions d'histoire et de langage au Brésil. — M. Alberto Rangel : *Inferno Verde; D. Pedro Primeiro e a marqueza de Santos; Quando o Brasil amanhecia; Livro de figuras; Sombras n' agua; Rumos e Perspectivas; Lume e Cinza.* — M. Gastão Cruls : *Coivara; Ao embalo da rede; A Amazonia mysteriosa; Elsa e Helena; A Creaçao eo Creador.* — Mémento.

LETTRES CATALANES

1er Janvier : Nicolau d'Olwer : *Resum de Literatura Catalana.* — Mateu Janés i Duran : *Pel Camins del Mon.* — J. M. Lopez-Pico : *Invocacio Secular.* — Joseph Carner : *El cor quiet.* — Collection Els Nostres Clàssics : R. Llull : *Llibre d'Amic e Amat. Llibre d'Ave Maria.* introd. de Salvador Galmès. — Francesc Eiximenis : *Regiment de la Cosa Publica*, introd. de Daniel de Molins de Rei. — **1er Septembre** : Collection Nostres Clàssics : *Poésies*, de Ramon Llull. — *Llibre de les Dones*, de Jaume Roig. — Joan Maragall : *Obres complètes.* — Fondation Bernat Metge : *Plutarque.* — *Palladios.* — *Ausone.* — T. Varro : *Rerum rusticarum, libri III.* — Mémento.

LETTRES CHINOISES

15 Février : Simone Téry : *Fièvre Jaune (la Chine convulsée)*, Flammarion. — André Malraux : *Les Conquérants*, B. Grasset. — **1er Juillet** : Marcel Granet : *La Civilisation chinoise*, Renaissance du Livre. — Henri Maspéro : *La Chine Antique*, E. de Boccard. — Camille Notton : *Annales du Siam*, Ch. Lavauzelle et Cie. — Georges E. Manue : *Sous le Signe du Dragon*, Lib. Gallimard.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

1er Mars : Sigurd Host : *Ibsens digtning og Ibsen selv (l'Œuvre d'Ibsen et Ibsen lui-même)*, Oslo, Gyldendal. — Erik Kihlman : *Ur Ibsens dramatikens idehistoria (Sur les origines idéologiques de l'œuvre d'Ibsen)*, Helsingfors, Söderström. — Fr. Ozding : *Det lärde Holland (la Hollande « savante »)*, Oslo, Gröndahl. — Francis Bull : *Fra « Hœrmandene » over « Vidderne » til « Kjärlig hedens komedie » (des « Guerriers » par « les Hauteurs » à « la Comédie de l'Amour »)*, Oslo, Dybwad. — Halvdan Koht : *Henrik Ibsen, eit Diktarliv (Henrik Ibsen, vie d'un poète)*, Oslo, Aschehoug. — Henrik Ibsen : *Hundreaarsutgave (Edition du centenaire)*, Oslo, Gyldendal. — Mémento.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Février : Vicente Aleixandre et quelques autres jeunes poètes. — Le centenaire de Fray Louis de Leon. — Mémento. — **1er Mai** : Azorin : *Félix Vargas*, Biblioteca Nueva. — Pedro Salinas : *Seguro Azar*, Revista de Occidente. — Jorge Guillen : *Cantico*, id. — **15 Septembre** : Francisco de Cossio : *Clara*, Mundo Nuevo. — Les derniers romans de Ramon Pérez de Ayala. — Joseph-Sébastien Pons : *La littérature catalane en Roussillon au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Privat (Toulouse) et Didier (Paris). — Eduardo Ortega y Gasset expulsé de France. — Mémento.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

15 Janvier : Enrique Lareta : *Zogoïbi* (traduction de Francis de Miomandre), édition du « Mercure de France ». — Mémento. — **1er Mai** : Romanciers. — Horacio Quiroga : *El Salvaje*, éditions « Buenos-Ayres », Buenos-Ayres. — José Eustacio Rivera : *La Voragine*, éditions « Cromos », Bogota. — Januario Espinosa : *La Señorita Cortes Monroy*, Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili). — Arturo Lagorio : *El Traje Maravilloso y otros Cuentos a Chalito*, Agence générale de Librairie, Buenos-Ayres. — Alberto Lasplaces : *El Hombre que tuvo una idea*, « La Cruz del Sur », Montevideo. — Mémento. — **15 Août** : LA CRITIQUE. — Robert Giusti : *Critica y Polemica*, éditions « Buenos-Aires », Buenos-Ayres. — Armando Donoso : *La Otra America*, Calpe, Madrid. — Mémento. — **15 Octobre** : LES CRITIQUES. — Alfonso Reyes : *Reloj de Sol*, Tipografia artistica, Madrid. — Enrique Molina : *Dos filosophos contemporaneos*, Nascimento, Santiago (Chili). — Pedro Henriquez Urena : *El supuesto Andalucismo de America*, Imprenta de la Universidad, Buenos-Ayres. — Max Henriquez Urena : *El Intercambio de influencias literarias entre España y America*, « Cuba contemporanea », La Havane. — Isaac Barrera : *Literatura ecuatoriana*, Imprenta de la Universidad Central, Quito. — A. Torres Rioseco : *Precursores del Modernismo*, Calpe, Madrid. — L.-D. Cruz Ocampo : *La Intelectualizacion del Arte*, Nascimento, Santiago. — Jorge Manach : *Goya*, éditions 1928, La Havane. — Guillermo Jimenez : *Cuaderno de Notas*, Aguilar, Mexico. — E. Velazquez Bringas, R. Heliodoro Valle : *Indice de Escritores*, Herrero, Mexico.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Francesco Chiesa : *Villadorna*, Mondadori, Milan. — Francesco Perri : *Emigranti*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Donna nel Sole ed altri idilli*, Mondadori, Milan. — Ferdinando Martini : *Confessioni e Ricordi, 1859-1892*, Treves, Milan. — Alberto Viviani : *Ho incontrato Manon*, Ceschina, Milan. — Alberto Viviani : *Eroica del Mare*, Bemporad, Florence. — Angelo Frattini : *L'Amante a Mille Chilometri*, Corbaccio, Milan. — Renzo Levi Naim : *Firenze, Gigina ed io*, La Vangheggia, Florence. — Mémento. — **15 Mars** : QUELQUES FEMMES DE LETTRES. — Grazia Deledda : *Annalena Bilsini*, Trèves, Milan; *Il Vecchio e i Fanciulli*, Trèves, Milan. — Bianca de Mai : *Pagare e Tacere*, Trèves, Milan. — Maria Luisa Fiumi : *La Moglie*, Bemporad, Florence. — Maria Messina : *L'amore Negato*, Ceschina, Milan. — Sibilla Aleramo : *Amo, dunque sono*, Mondadori, Milan. — Annie Vivanti : *Terra di Cleopatra*, Mondadori, Milan; *Mea Culpa*, Mondadori, Milan. — **15 Mai** : TROIS FLORENTINS. — Giovanni Papini : *Su questa Letteratura*, revue Pègaso; *Gli Operai della Vigna*, Vallecchi, Florence. — Bruno Cicognani : *Il Museo delle Figure viventi*, Trèves, Milan; *Bellinda e il Mostro*, Trèves, Milan. — Ferdinando Paolieri : *Amor senz'ali*, Trèves, Milan. — **15 Juillet** : DES POÈTES. — Dino Campana : *Canti orfici ed altre liriche*, Vallecchi, Florence. — Angiolo Silvio Novaro : *Il Cestello*, Trèves, Milan; *Il Cuore Nascosto*, Trèves, Milan; *Il Piccolo Orfeo*, Trèves, Milan; *Il Fabbro Armonioso*, Trèves, Milan; *Dio è qui*, Mondadori, Milan. — Guido Manacorda : *Sinfonie e Pastelli*, Zanichelli, Bologne; *Paolo di Tarso*, Vallecchi, Florence. — Pietro Mastri : *La Via delle Stelle*, Alpes, Milan. — Guido Marta : *Canta che ti passa*, Zanichelli, Bologne. — Diego Valeri : *Soregina*, Venise. — *Cinque Poeti*, éd. Ciclope, Palerme. — **15 Septembre** : Ardengo Soffici : *Périplo dell'Arte, Richiamo all'Ordine*, Vallecchi, Florence. — G. A. Borgese : *Il Sole non è tramontato*, Mondadori, Milan; *Autunno di Costantinopoli*, Trèves, Milan. — Giovanni Comisso : *Gente di Mare*, Trèves, Milan. — Arnaldo Fraccaroli : *Il Paradiso delle Fanciulle, ovvero American Girls*; Trêves, Milan; *Hollywood Paese d'avventura*, Trèves, Milan. — Enrico Piceni : *La Bancarella delle Novità, 11e série*, Alpes, Milan. — Mémento. — **15 Novembre** : Guido Rey : *Il tempo che torna*, Formica, Turin. — Agostino Ferrari : *Nella Catena del Monte Bianco*, Formica, Turin. — Adolfo Balliano, *Genzianella, Formica*, Turin. — Francesco Chiesa : *Racconti del mio Orto*, Mondadori, Milan. — Tommaso Gallarati Scotti : *Vita di Dante*, Trèves, Milan. — Domenico Giuliotti : *Polvere dell' Esilio*, Vallecchi, Florence. — Ardengo Soffici : *Medardo Rosso*, Vallecchi, Florence. — Grazia Deledda : *La Giustizia*, Trèves, Milan. — Sergio Pugliese : *Salvator Gotta*, Balnini e Castoldi, Milan. — Salvator Gotta : *Il Peccato originale*, Baldini e Castoldi, Milan. — Guido Da Verona : *Un' Avventura d'Amore a Téhéran*, Bemporad, Florence. — Mémento.

LETTRES JAPONAISES

15 Février : Publications de circonstances. — Les « Etudes de la Société Meiji ». — Paul Claudel : *L'Oiseau Noir dans le Soleil Levant*, éditions Excelsior, Paris. — L'Ecole de Sociologie religieuse. — Divers : *Mythologie Asiatique Illustrée* (avant-propos de Paul-Louis Couchoud), Librairie de France, Paris. — Ethnologues modernes. — La race blanche du Japon. — Dr George Montandon : *Au Pays des Aïnou*, Masson, Paris.

LETTRES NÉO-GRECQUES

15 Avril : Anghelos Sikélianos : *Delphikos Loghos (I Aphierósi)*, Delphes. — *The Dedication*, by A. Sikélianos, tyranslated by Alma

Reed; Harold Vinal, New-York. — Costis Palamas : *Pezi Dromi*, tomes A et B; Zikakis, Athènes. — J. Rizos Néroulos : *Les Korakistiques ou Amendement de la langue grecque moderne*, texte et traduction par P. A. Lascaris; Ed. Agôn, Paris. — Mémento. — **15 Août** : Sotiris Skipis : *Anthestiria* (*Le Bouclier d'Hercule*, etc.); Agôn, Paris. — G. Ghiannoulatos : *To en Delphis Mandsion kai I Appollôniaki Mania*; Imp. K. Kallonarkhis, Athènes. — A. Politis : *O Hellinismos kai I néôtéra Aiyiptos*, tome Ier; Grammata, Alexandrie. — *Dictionnaire encyclopédique*, Elefthéroudakis, Athènes. — Ilias Voutiéridis : *Néohelliniki Stikhouryiki*, Kollaros, Athènes. — Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Mai : Paulo Osorio : *Le portugais, langue oubliée*. — Teixeira de Pascoaes : *Livro de Memorias*, Atlantida, Coimbra. — T. de Pascoaes : *O Bailado*, Lumen, Lisbonne-Porto. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Verbo Ser e Verbo Amar*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — A. Corrêa d'Oliveira : *Auto das Quatro Estacões*, Imprensa moderna, Porto. — Antonio Botto : *Cantares*, Sassetti et Cie, Lisbonne. — Eduardo Blanco-Amor : *Romances galegos*, Editorial Celtiga, Buenos-Aires. — Mémento. — **15 Juin** : Adolf Schulten : *Viriato*, traduit de l'allemand par Alfredo Ataide : Renascença Portuguesa, Porto. — De Faria : *Descendance de D. Antonio, Prieur de Crato, XVIIIe Roi de Portugal*, Lausanne. — De Faria : *Nos Archives*, Lausanne. — Damião Pérès : *1580, O Governo do Prior do Crato*, Comp. édit. do Minho, Barcelos. — Raul Proença et autres : *Guia de Portugal*, Biblioteca national de Lisboa. — Claudio Basto : *O Doutor Diabo*, Maranus, Porto. — Vicente Risco : *O Porco de pé*, Editions « Nos », La Corogne. — Mémento. — **15 Octobre** : Pestana Junior : *D. Cristobal Colom ou Symam Palha*, Imp. Lucas, Lisbonne. — Jaime Cortesão : *Italia azul*, Renascença portuguesa, Porto. — Wenceslau de Moraes : *Naï-Nippon* (*O grande Japão*), Scara Nova, Lisbonne. — Afranio Peixoto : *Camoes e O Brasil*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Luis da Cunha Gonçalves : *Camões não esteve em Macaru*, Imp. da Universidade, Coimbra. — Mémento.

LETTRES RUSSES

1er Février : Léon Tolstoï : *Les Quatre livres de lecture*, trad. Charles Salomon, Edition du Centenaire, Bossard. — Anton Tchekhov : *La Steppe*, t. X; *Récit d'un Inconnu*, t. XI; *Voisins*, t. XII, Collection des œuvres complètes d'A. Tchekhov, trad. Denis Roche, Plon. — Boris Pilniak : *L'Année Nue*, trad. L. Bernstein et M. Desormeaux, Nouvelle Revue Française. — Vsevolod Ivanov : *Le train blindé n° 1469*, trad. Siderski, Nouvelle Revue Française. — Serge Séménov : *La Faim*, trad. Brice Parrain, Ed. Montaigne. — Nicolas Ognev : *Le Journal de Kostia Riabtzev*, trad. H. Pernot, collection Le Prisme, Calmann-Lévy. — **1er Avril** : *Lettres de Tolstoï et à Tolstoï*, Gosisdat, 1929. — L. Tolstoï et V. V. Stassov, Ed. Priboï, 1929. — Dostoïevski : *Correspondance*, vol. Ier, Gosisdat, 1928. — Leonid Grossman : *Dostoïevski dans ses étapes de la vie*, Edition coopérative des Ecrivains, Moscou, 1928. — **15 Avril** : *La révolution de 1905 et l'Autocratie*, Gosisdat 1928. — *Les écrivains de notre époque. Dictionnaire bibliographique des écrivains russes du XXe siècle*, P. L. Kozmine. — Vsevolodzky-Herngross : *Histoire du théâtre russe*, Leningrad et Moscou, 1929. — A. Vichnievsky : *Bribes de souvenirs*, Ed. Academia, 1928. — R. M. Blanc : *L'Amérique*, Paris, 1928. — **1er Juillet** : *Le Journal de la comtesse Tolstoï*, vol. II, 1891-1897, Ed. Sabachnikov, Moscou. — V. Jdanov : *L'amour dans la vie de Tolstoï*, deux volumes, Ed. Sabachnikov, Moscou. — Mme A. O. Smirnov :

Journal, Souvenirs et Lettres, Ed. « La Fédération », Moscou 1929. — Tatiana Stchepkina-Koupernic : *Le Journal de ma Vie*, Ed. « La Fédération », Moscou. — Vsevolodsky-Herngross : *Histoire du Théâtre russe*, tome II, éd. Tea-Kino-Petchat, Moscou 1929. — B. Mazing : *Nadiejdine*, Ed. Tea-Kino-Petchat. — M. L. Goldstein : *Plaidoiries et articles*, Paris, 1929, Ed. de la Source. — Une enquête littéraire en U. R. S. S. — A propos du roman de Boulgakov : *Les journées de Tourbine*. — A. Tivel et M. Kheïmo : *Dix années de Komintern; décisions et chiffres*, Gosisdat 1929.— **15 Août** : Léon Tolstoï : *Œuvres complètes*, Editions d'Etat, Moscou-Leningrad, 1928. — **15 Novembre** : A. F. Koni : *Souvenirs*, tome V; Ed. Priboï, Leningrad. — *Le Provocateur* (Souvenirs et documents sur Azev), Ed. Priboï, Leningrad. — A. R. Kougel : *Profils de Théâtre*, Tea-Kino-Pétchat, Moscou, 1929. — J. Krasnoperov : *Souvenirs*, Moscou, Edition de la Jeune Garde. — L'Incident Pilniak-Zamiatine.

LETTRES SUÉDOISES

1er Juillet : Sigfrid Siwertz : *Selambs (La Famille Selamb)*; *En handfull Dun (Une Poignée de Plumes)*; *Det stora Varhuset (le grand magasin)*, Stockholm, Bonnier. — Arthur Möller : *Det vita Djuret (L'Animal blanc)*; *Kroppens Komedier (Les Comédies du Corps)*; *Passion (La Passion)*, Stockholm, Bonnier.

LINGUISTIQUE

15 Mai : E. Tonnelat : *Histoire de la langue allemande*, A. Colin. — L.-Ph. Geoffrion : *Zigzags autour de nos parlers, simples notes* (chez l'auteur, 125, rue de la Claire-Fontaine, Québec), 2e série. — G. Bonnard : *Manuel de phonétique française; Théorie, Exercices, Lectures*, Payot. — J.-C. Palamountain : *Précis de prononciation française avec des lectures phonétiques*, Champion. — Mémento.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Charles Péguy : *Morceaux choisis, prose, avec une préface de Lucas de Pesloüan*, Gallimard. — André Spire : *Quelques Juifs et demi-juifs*, 2 vol., Bernard Grasset. — Louis de Robert : *De Loti à Proust, Souvenirs et Confidences*, Ernest Flammarion. — Clément Vautel : *Voyage au pays des snobs*, Editions Montaigne. — **15 Janvier** : John Grand-Carteret : *L'Histoire, la vie, les mœurs et la curiosité par l'image, le pamphlet et le document (1450-1900)*, Librairie de la Curiosité et des Beaux-Arts, 4 vol. in-4°. — *Œuvres de Boileau*, publiées d'après les textes originaux avec des notes par Jacques Bainville, tomes I et II, La Cité des Livres. — *Œuvres de Madame de La Fayette*, publiées d'après les textes originaux avec une introduction et des notices par Robert Lejeune, tome II, La Cité des Livres. — **1er Février** : André Fontainas : *Mes souvenirs du Symbolisme*, Nouvelle Revue critique. — Charles Maurras : *Les Princes des Nuées*, Jules Taillandier. — Fagus : *Lettres à Paul Léautaud*, La Connaissance. — Léon Riotor : *L'Hôtel de Ville*, Hachette. — Hector Talvart : *La Fiche bibliographique française*, Jean Foucher à La Rochelle. — *Anthologie des Prosateurs nés entre 1870 et 1880*, Les Marges. — *Nouveaux conteurs nés en 1894 et 1901*, Les Marges. — Charles-Louis Philippe : *Lettres à sa mère*, Gallimard. — **15 Février** : *Balzac mis à nu et les dessous de la Société romantique d'après les Mémoires inédits d'un contemporain*. Préface et notes par Charles Léger, G. Gaillandre. — Jules Bertaut : *Le Père Goriot de Balzac*, Amiens, Edgar Malfère. — Dr Moreau-Defarges : *Balzac à Issoudun*, Revue du Centre. — Alfred de Vigny : *Journal d'un poète*, Nou-

velle édition revue et augmentée par Fernand Baldensperger, Londres, The Scholartis Press. — Robert de Traz : *Alfred de Vigny*, Hachette. — **1er Mars** : Princesse Bibesco : *Au bal avec Marcel Proust*, Gallimard. — Noël Santon : *La Poésie de Rachilde*, Le Rouge et le Noir. — Marie-Thérèse Gadala : *Ceux que j'aime*, Figuière. — Alphonse Séché : *La Vie des Fleurs du Mal*, Malfère. — Charles Chassé : *Styles et physiologie*, Albin Michel. — **15 Mars** : Maximin Deloche : *Les vrais Mémoires du cardinal de Richelieu*, Bordeaux, Impr. J. Bière. — C.-A. Sainte-Beuve : *Port-Royal*. Edition documentaire établie par René-Louis Doyon et Charles Marchesne, tome IX, La Connaissance. — La Bruyère : *Les Caractères*, Editions G. Crès et Cie, 2 vol. — Mémento. — Revues. — **1er Avril** : René Schwob : *Moi juif, livre posthume*, Plon. — Stanislas Fumet : *Ernest Hello ou le Drame de la Lumière*, Editions Saint-Michel. — Léon Bloy : *Lettres à ses filleuls Jacques Maritain et Pierre van der Meer*, Stock. — Roger Allard : *Calliope ou du Sublime*, Emile Hazan. — B. Dussane et T. Derême : *La Querelle des comédiens et des poètes*, le Divan. — Marc Ickowicz : *La littérature à la lumière du matérialisme historique*, Marcel Rivière. — **15 Avril** : Gustave Cohen : *Le Théâtre en France au Moyen Age. I. Le Théâtre religieux*. Avec 59 planches en héliogravure, Editions Rieder. — J.-E. Schneegans : *Le Théâtre édifiant aux XIVe et XVe siècles*, Boccard. — Louis Thuasne : *Le Roman de la Rose*, Edgar Malfère. — *Le Roman de la Rose*, principaux épisodes traduits par Mme B. A. Jeanroy, E. de Boccard. — André Mary : *La loge de feuillage où il est devisé de l'enfance d'Eracle, de Cligès et Feniec et de Guillaume d'Angleterre*. Illustrations de Maurice Lalau, Boivin. — Joseph Anglade : *Les troubadours de Toulouse*, Toulouse, Edouard Privat, Paris, Henri Didier. — *La Roseraie d'Arménie*, Pages choisies des meilleurs poètes du Moyen Age. Traduction précédée d'une introduction et accompagnée de notices par Archag Tchobanian, Ernest Leroux. — **1er Mai** : Charles Maurras et Raymond de La Tailhède : *Un débat sur le Romantisme*, Flammarion. — Paul Léautaud : *Passe-Temps*, Mercure de France. — Vlaminck : *Tournant dangereux*, Stock. — Gérard Bauer : *Les Métamorphoses du Romantisme*, L'Artisan du Livre. — Jean Thomas : *Quelques aspects du Romantisme contemporain*, les Belles-Lettres. — **1er Juin** : André Suarès : *Variables*, Emile-Paul. — Pierre Lièvre : *Esquisses critiques, 3e série, Valéry Larbaud, Paul Valéry, Louis Codet, Maurras, Gide, Schwob, Morand*, Le Divan. — Etienne Burnet : *Essences (Paul Valéry, Montherlant, Proust)*; Editions Seheur. — Edmond Estève : *Un grand poète de la vie moderne, Emile Verhaeren*, Boivin et Cie. — F. Jean Desthieux : *Le dernier des Encyclopédistes, Paul Adam*, Boivin et Cie. — A.-M. Gossez : *Les Poètes du XXe siècle, tome I*, Figuière. — Maurice Wolf : *Les maîtres de la pensée éducatrice, tome I*, Editions du Loup. — **15 Juin** : *Les Odes d'Anacréon, Teien, traduites de Grec en Français par Remy Belleau, de Nogent-au- Perche*. Ensemble quelques petites hymnes de son invention, La Connaissance. — Remy Belleau : *Jan qui ne peult*, sans nom d'éditeur. — *Œuvres complètes de Rabelais, I. Gargantua; II. Pantagruel*. Texte établi et présenté par Jean Plattard, Editions Fernand Roches. — *Propos rustiques de Noël du Fail suivis des Baliverneries*. Avec une introduction, des notes, un glossaire et une bibliographie par Louis-Raymond Lefèvre, Garnier frères. — *Les Aventures satyriques de Florinde, Habitant de la basse Région de la Lune*. Publiées d'après l'exemplaire de 1625, Le Cabinet du Livre. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux par Théophile Dufour, t. X et XI, Armand Colin. — *Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même*. Tome VIII. Introduction de J. D. Rolleston, G. Crès et Cie. — **1er Juillet** : Paul Souday : *La Société des grands esprits*, Hazan. — Pierre Lasserre : *Faust en France et autres études*, Calmann-Lévy. — *Œuvres complètes de Mérimée, Théâtre de Clara Gazul*, Editions Fernand Roches. — Fidao-Justiniani : *Qu'est-ce qu'un classique?* Bloud et

Gay. — **15 Juillet** : Félix Gaiffe : *Le Mariage de Figaro*, Malfère. — Daniel Mornet : *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*, Mellottée. — René Groos : *La vraie figure de Rivarol*, Librairie de France. — Rivarol : *Discours sur l'Universalité de la Langue française*. Edition critique avec une introduction et des notes par Marcel Hervier, Delagrave. — *Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par Charles de Brosses*. Préface par Edmond Pilon, Les œuvres représentatives, 2 vol. — *Lettres du Président de Brosses à Ch.-C. Loppin de Gémeaux*, publiées pour la première fois par Yvonne Bezard, Firmin-Didot. — **1er Août** : Fernand Vandérem : *Le Miroir des lettres*, Tomes VII et VIII, Flammarion. — Paul Voivenel et Lucien Lagriffe : *Sous le signe de la P. G. La Folie de Guy de Maupassant*, préface de *Camille Mauclair*, La Renaissance du livre. — Jean Larnac : *Histoire de la Littérature féminine en France*, Kra. — Mémento. — **15 Août** : Jean Amiel : *Six Ataciens célèbres*, Carcassonne, Au Livre du Pays. — Gabrielle Réval : *Les grandes Amoureuses romantiques*, Albin Michel. — Fernand Baldensperger : *Alfred de Vigny*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny*, t. I, *Les Poèmes*, Editions Fernand Roches. — Théophile Gautier : *Emaux et Camées*, édition définitive (1872), suivie de *Poésies choisies*, avec une esquisse biographique et des notes par Adolphe Boschot, Garnier frères. — Maurice Wolff : *Le roman de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte*, suivi d'un choix de leurs lettres et du roman *Wilhelmine*, Perrin. — Frédéric Mistral (neveu) : *Un poète bilingue, Adolphe Dumas, 1806-1861*, ses relations avec les romantiques et avec les félibres, Editions des Presses françaises. — **1er Septembre** : Pierre Lasserre : *Trente années de vie littéraire, Pages choisies*, Editions Prométhée. — René Dumesnil : *En marge de Flaubert*, Librairie de France. — Fernand Desonay : *Le Rêve hellénique chez les Poètes Parnassiens*, Champion. — Louis Barthou : *Pêcheur d'Islande de Pierre Loti*, Librairie Mellotée. — Auguste Bréal : *Cheminements*, Gallimard. — Mémento. — **15 Septembre** : André Bellessort : *Heures de parole*, Perrin. — Charles Clerc : *La Vie tragi-comique de Georges de Scudéry*, Edition Spes. — Henry Lyonnet : *Le Cid de Corneille*, Edgar Malfère. — Roger Crétin : *Les Images dans l'œuvre de Corneille*, Edouard Champion. — Roger Crétin : *Lexique comparé des Métaphores dans le théâtre de Corneille et de Racine*, Edouard Champion. — Georges Mongrédien : *Athalie de Racine*, Edgard Malfère. — **1er Octobre** : Marcel Coulon : *La Vie de Rimbaud et de son œuvre*, Mercure de France. — François Ruchon : *Jean-Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence*, Honoré Champion. — Rolland de Renéville : *Rimbaud le voyant*, Au Sans Pareil. — **15 Octobre** : René Herval : *Falaise, cité normande*, Rouen, édition de la Vicomté; Caen, L. Jouan et R. Bigot. — Gustave Fagniez : *La Femme et la Société française dans la première moitié du XVIIe siècle*. Préface par M. Funck-Brentano, Libr. universitaire J. Gamber. — Nora Atkinson : *Eugène Sue et le Roman-Feuilleton*, Nemours, Impr. André Lesot. — **1er Novembre** : Léon Daudet : *Flambeaux*, Grasset. — Henri Mazel : *Avant l'Age d'or*, Chastanier à Nîmes. — André Fontaine : *Verhaeren et son œuvre*, Mercure de France. — Pierre Lièvre : *Supplément au Paradoxe et le Comédien de Diderot*, Editions du Trianon. — Pierre Lièvre : *Préface à la Nuit sur le Moment, le Hasard au coin du feu de Crébillon fils*, Le Divan. — Lucien Daudet : *Autour de soixante Lettres de Marcel Proust*, Gallimard. — Léon Pierre-Quint : *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, Kra. — Bernard Fay : *Panoramas des littératures contemporaines, Littérature française*, Kra. — **15 Novembre** : Carlos Fischer : *La Vie au XVIIIe siècle. Les Salons*, Marcel Seheur. — André Billy : *La Vie Amoureuse de Sophie Arnould*, Flammarion. — Rétif de la Bretonne : *La Vie de mon père*. Préface de Paul Bourget, Jules Tallandier. — Fernand Fleuret : *Supplément au spectateur nocturne de Restif de La Bretonne*. Cuivres et bois originaux de Laboureur, Edit. du Trianon. — Benjamin Constant : *Adolphe, suivi de lettres du même auteur*. Préface par

André Thérive, Payot. — *Œuvres complètes de Benjamin Constant, Adolphe*, Texte établi et présenté par Jacques Bompard, Edit. Fernand Roches. — Etienne Aubrée : *Lucile et René de Chateaubriand chez leurs sœurs de Fougères*, Honoré Champion. — Chateaubriand : *Scènes et portraits historiques*, recueillis et préfacés par Christian Melchior-Bonnet, Jules Tallandier. — **1er Décembre** : *Correspondance de Paul Verlaine avec une préface et des notes, par Ad. Van Bever*, Messein. — Raymond Clauzel : *Sagesse et Paul Verlaine*, Malfère. — Pierre Calmettes : *La grande passion d'Anatole France*, Editions Seheur. — Gustave Cohen et Lucas de Peslouan : *Le dernier projet littéraire de Maurice Barrès, Descartes et la Princesse Elisabeth*, Les Amis d'Edouard. — **15 Décembre** : René Jasinski : *Les années romantiques de Th. Gautier*, Libr. Vuibert. — René Jasinski : *L' « España » de Th. Gautier*. Edition critique, Libr. Vuibert. — Th. Gautier : *Ecrivains et artistes romantiques*, Introduction par Camille Mauclair, Jules Tallandier. — Marcel Bouteron : *Les Carnets Balzaciens*, fascicules 6 et 8, *Correspondance inédite avec la duchesse de Castris* (1831-1848), ornée d'un portrait et de cinq illustrations; *Correspondance inédite avec le docteur Nacquart* (1823-1850), ornée d'un portrait et de cinq illustrations, Editions Lapina. — Pierre Abraham : *Balzac*, avec soixante planches hors-texte en héliogravure, Edit. Rieder. — Philippe Bertault : *Balzac et la musique religieuse*, Jean Naert. — P. Barrière : *Honoré de Balzac et la tradition littéraire classique*, Hachette. — P. Barrière : *Honoré de Balzac. Les romans de jeunesse*, Hachette.

LITTÉRATURE COMPARÉE

15 Avril : Stefan Zweig : *Tolstoï*, trad. Alzir Hella et Olivier Bournac, Ed. Victor Attinger. — Mémento. — **1er Juin** : Louis J.-A. Mercier : *Le Mouvement humaniste aux Etats-Unis*, Hachette. — Henri Tronchon : *Renan et l'Etranger*, Publications de l'Université de Strasbourg, Les Belles-Lettres. — Georges Lafourcade : *La Jeunesse de Swinburne*, Publications de l'Université de Strasbourg, Les Belles-Lettres. — Mémento. — **15 Décembre** : *Die Misanthropie Chamforts* von Dr. Georg Gabod.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Janvier : Edward Gordon Craig : *De l'art du théâtre*, traduction française par Geneviève Seligman-Lui, éditions de la Nouvelle Revue Française.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Paul Becquerel : *Les Plantes*, Bibliothèque des Merveilles, Hachette. — Albert Jarrin : *Sur quelques phénomènes de la vie des plantes*, Imprimeries réunies à Chambéry et Gauthier-Villars. — J. A. Heckel et Lucien Fournier : *Le Renard argenté*, son élevage, organisation d'une ferme, librairie agricole Maurice Mendel. — **15 Janvier** : Rapports et discussions des Instituts internationaux de Physique et de Chimie, fondés par Ernest Solvay. — Mémento. — **15 Février** : René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique*. III. Thermodynamique, Hermann. — Charles Fabry : *Eléments de thermodynamique*, Colin. — Jules Lemoine et Joseph Guyot : *Chaleur*, tome II du cours de physique, Vuibert. — Jules Faivre-Dupaigre, Jean Lamirand et Léopold Brizard : *Chaleur*, tome II du cours de physique, Masson. — Augustin Boutaric : *La chaleur et le froid*, Flammarion. — William Dériaz : *Les mesures de températures courantes*, Béranger. — **1er Mars** : Charles Richet : *Apologie de la Biologie*, collection des Apo-

logies, G. Doin. — Jean Rostand : *Les Chromosomes artisans de l'hérédité et du sexe*, le Roman de la science, Hachette. — **15 Mars** : Jean Bosler : *Astrophysique*, Hermann. — **1er Avril** : Etienne Rabaud : *Eléments de Biologie générale*, deuxième édition revue, Bibliothèque de philosophie contemporaine, F. Alcan. — Jacques Picard : *Essai sur la logique de l'invention dans les sciences*, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. — **15 Avril** : Charles Brunold : *La Sarabande éternelle*, Collection « le Roman de la science », Hachette. — Marcel Boll : *Matière, électricité, radiations* (ce qu'il faut connaître pour suivre les progrès de la physique actuelle), Delagrave. — Mémento. — **1er Mai** : Auguste Lumière : *Le Cancer, Maladie des Cicatrices*, préface du professeur L. Bérard, Masson. — Otto Warburg : *Métabolisme cellulaire et Métabolisme des Tumeurs*, travaux du Kaiser Wilhelm Institut für Biologie, Berlin, Dahlem; traduits par E. Aubel et L. Genevois, avec figures dans le texte; 2 tomes, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — **15 Mai** : Marcel Boll : *L'électron et les applications de l'électricité*, Bibliothèque d'éducation par la science, dirigée par Emile Borel; Albin Michel. — E. Aisberg : *J'ai compris la T. S. F.*, préface de René Mesny, Etienne Chiron. — P. Maurer : *Comment utiliser l'électricité dans la maison*, Dunod. — Mémento. — **1er Juin** : Max Aron : *Vie et Reproduction*, notions actuelles sur les grands problèmes de la biologie animale, Masson. — P. Bouin : *Eléments d'Histologie*, I, avec 200 figures et 2 planches en couleurs; F. Alcan. — **15 Juin** : Albert Kirrmann : *La chimie d'hier et d'aujourd'hui*, Gauthier-Villars. — René Dubrisay : *Leçons sur la chimie générale*, Gauthier-Villars. — Mémento. — **1er Juillet** : R. Brugia : *Révision de la doctrine des localisations cérébrales*, unité segmentaire des réflexes; préface du professeur Pierre Marie; Masson. — Dr Ed. Claparède : *Théorie biologique du Sommeil et de l'Hystérie*, Archives de psychologie, XXI, septembre 1928. — Dr Emile Devaux : *la Genèse de l'intelligence humaine*, Revue générale de sciences, mars 1929. — George Montandon : *Un singe d'apparence anthropoïde en Amérique du Sud*, Comptes rendus, Académie des sciences, 11 mars 1929. — **15 Juillet** : Georges Bouligand : *L'intuition mathématique*, « Revue scientifique » du 25 mai 1929. — L'œuvre de Pierre Boutroux. — Edmond Noël et Jean Prévost : *Deux heures de mathématiques*, préface d'Emile Meyerson, collection Fontenelle, Kra. — Mémento. — **15 Août** : Récents progrès en physique théorique (I). — **1er Septembre** : H. Coutière : *Le Monde vivant*, Histoire naturelle illustrée, tomes II et III, Société des Atlas pittoresques. — M. de Réaumur : *Histoire des Fourmis*; introduction de E.-L. Bouvier, avec notes de Charles Pérez, Encyclopédie entomologique, C. Lechevalier. — Eugène Evrard : *Le Monde des Abeilles*, Bibliothèque scientifique, Payot. — Dr Louis Roule : *Les Poissons et le Monde vivant des eaux*, t. III, voyages et migrations, 16 planches en trichromie et 54 dessins, Delagrave. — Auguste Lameere : *Précis de Zoologie*, Douin. — Marcel Roland : *Tableau de Lilliput ou Essai sur les Infusoires*, collection de « la Grande Revue », édition Rieder. — **15 Septembre** : Récents progrès en physique théorique (II). — **1er Octobre** : H. Vignes : *Physiologie gynécologique et Médecine des femmes*, Masson. — H. Penau, L. Blanchard et H. Simonnet : *Le Problème des glandes à sécrétion interne*, les Propriétés physico-chimiques et pharmaco-dynamiques des Hormones, I, *l'Hypophyse*, Collection les Problèmes biologiques, Presses universitaires. — **15 Octobre** : Récents progrès en physique théorique (III). — **1er Novembre** : *La chimiatrie*, commentaires par M. Coutière d'un livre récent de H. Gideon Wells : *Les Aspects chimiques de l'immunité*, traduit et annoté par le Dr L. Boëz, Doin. — P. Hauduroy : *Les Ultra-virus et les formes filtrantes des microbes*, Masson. — E. Téchoueyres : *La Genèse des épidémies et la contagion*, Gazette médicale de France, 1929. — **15 Novembre** : Maurice Schlick : *La théorie de la connaissance et la physique moderne*, « Scientia », 1er mai 1929. — Albert Mochi : *Notes en marge à « De l'explication dans les sciences »*

de M. Meyerson, « Revue philosophique », juillet-août 1929. — André Lamouche : *Essai sur la méthode des sciences*, « Revue philosophique », juillet-août 1929. — Mémento. — **1er Décembre** : Louis Vialleton : *L'Origine des êtres vivants; l'illusion transformiste;* librairie Plon. — Rémy Perrier : *Place de l'Homme dans la série animale*, Revue philosophique, 1929. — **15 Décembre** : Henri Volkringer : *Les Etapes de la Physique*, Gauthier-Villars. — Mémento : Louis de Broglie lauréat du prix Nobel.

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Janvier : *Le Saint Jérôme* de Dürer, du Musée de Lisbonne, exposé au Louvre. — La 3e exposition internationale de la gravure sur bois originale au Musée des Arts décoratifs. — Le Musée Napoléon à l'Ile d'Aix et le Musée napoléonien de Rome. — Vente à Amsterdam de la collection Six; vente à Berlin d'œuvres d'art des collections russes; la « *Madone* de Sienne », de Raphaël, vendue aux Etats-Unis. — Mémento. — **1er Mars** : A la Bibliothèque Nationale : « Exposition des plus belles reliures »; publication d'albums et édition de fac-similés des richesses de la Bibliothèque. — Au Musée du Louvre : conférences de muséographie. — Au Musée des Arts décoratifs : 3e Exposition de la Décoration française contemporaine. — Le centenaire du Musée de Montpellier. — Mémento. — **15 Avril** : Les nouvelles salles de la peinture française du XIXe siècle au Musée du Louvre et le remaniement du Musée du Luxembourg. — Au Musée Carnavalet : L'Exposition du Théâtre à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles. — L'Exposition de la Société des peintres-graveurs français à la Bibliothèque Nationale. — Mémento. — **15 Mai** : L'Exposition de l'art suédois ancien et moderne au Musée des Arts décoratifs et au Musée du Jeu de Paume. — L'Exposition historique de l'ordre souverain de Malte à la Bibliothèque Nationale. — Exposition de l'œuvre de J.-F. Schall à la galerie Jean Charpentier. — Mémento. — **15 Juin** : L'exposition de « la Fleur et l'Oiseau dans l'art chinois » au Musée Cernuschi. — L'exposition Gustave Courbet au Petit-Palais. — Exposition de tapisseries de la Renaissance à la Manufacture des Gobelins. — Exposition de céramique russe ancienne à la Manufacture de Sèvres. — Exposition de la bijouterie, joaillerie et orfèvrerie au Musée Galliera. — Expositions au Musée des Arts décoratifs. — L'exposition des colonies françaises de l'Amérique du Nord à l'hôtel de la Société de géographie. — Expositions à la Bibliothèque de Versailles et à la Manufacture nationale de Beauvais. — Exposition d'art japonais au Jeu de Paume. — Mémento. — **1er Août** : La nouvelle salle des fouilles d'Afghanistan au Musée Guimet. — Exposition des peintres-graveurs allemands contemporains à la Bibliothèque Nationale. — Exposition de l'œuvre du sculpteur P.-W. Bartlett au Musée de l'Orangerie. — Exposition « Les Etats-Unis et la France au XVIIIe siècle » à la galerie Jean Charpentier. — Mémento. — Exposition de céramique russe ancienne à la Manufacture de Sèvres. — **1er Septembre** : Les nouvelles salles de la peinture française au Musée du Louvre; nouveaux enrichissements du Musée; peintures, dessins, objets d'art. — Une exposition de dessins français du XVIIe siècle au Musée de Maisons-Laffitte. — Deux musées provençaux : le Musée Arbaud, à Aix; le Musée Van Gogh, à Saint-Rémy. — Mémento. — **15 Novembre** : Au Musée de Versailles : le nouveau musée de la vieille aile; les nouvelles salles de l'attique du Nord; l'exposition de la troisième République. — A Malmaison : la « Table des Maréchaux ». — L'exposition d'art religieux moderne du Musée Galliera. — Erratum.

MUSIQUE

1er Mai : SALLE PLEYEL : Orchestre symphonique de Paris. — OPÉRA-COMIQUE : *La Fiancée vendue*, de Smétana; *Riquet-à-la-Houppe*, poème de M. Gastambide, musique de M. Georges Huë. — OPÉRA NATIONAL : *Le Mas*, pièce lyrique en trois actes de M. J. Canteloube. — *Le Poirier de Misère*, de M. Marcel Delannoy.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Septembre : Le Hradchin du Président Masaryk. — **1er Octobre** : L'Avenir du film silencieux.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Janvier : A propos de la mobilisation russe. — **1er Février** : L'Ecole Polytechnique et la Révolution de 1848. — **1er Mars** : Orestes Ferrara : *Machiavel*, traduction par Francis de Miomandre, Honoré Champion. — Alfred Mortier : *Machiavel, Pages choisies*, Albin Michel. — **15 Mars** : Le 70e anniversaire de M. Paul Milioukov. — **1er Mai** : L'attentat de Sarajevo et la Franc-Maçonnerie. — **1er Juin** : Comment le « Mercure de France » devint « Mercure Français » et ce qu'il en advint. — **15 Juin** : Le Mercure et l'exécution de Louis XVI. — **1er Juillet** : Nouvelles et dernières considérations sur la prise du fort de Douaumont. — **1er Août** : L'attentat de Sarajevo et les responsabilités de la guerre. — **1er Septembre** : Le Lieutenant-général des armées navales, Comte de Grasse, et l'Indépendance américaine. — **1er Novembre** : A propos de « la légende du coup d'éventail ».

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

1er Février : Oscar Wilde et Alfred Douglas. — **1er Mars** : Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas. — Manuscrits et petits papiers d'Henry Murger. — **15 Mars** : Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas. — Une propriété de Benjamin Constant. — **1er Avril** : Les visites académiques de Leconte de Lisle. — **15 Avril** : Le Cinquantenaire de Villemessant. — **1er Mai** : L'anniversaire des adieux de Samain à la vie. — **15 Juillet** : Vers retrouvés de Charles Baudelaire. — **15 Septembre** : Paul Groussac. — **1er Octobre** : Sur une correspondance de Sainte-Beuve. — Une nouvelle adaptation de M. André Maurois : Lord Byron, d'après M. de Lescure. — **15 Octobre** : Le Journal et la crise du français. — **1er Novembre** : La Tombe de Marceline.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

15 Septembre : Du Transformisme à l'Instinct. — **1er Novembre** : Une erreur de Renan. Les prétendus trous de sonde dans les nécropoles phéniciennes.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : A. Kerenski : *La révolution russe* (1917), Payot. — **1er Février** : Fröis Fröisland : *Fortellinger fra Fronten, Récits du Front*, Oslo, Gyldendal. — **15 Février** : Raymond Poincaré : *Au Service de la France. 5. l'Invasion*, Plon. — **15 Avril** : K. F. Nowak : *Versailles (1919)*, Rieder. — Edouard Benès : *Souvenirs de guerre et de Révolution (1914-1918)*, tome I, E. Leroux. — Winston S. Churchill :

The World Crisis (1916-1918), part. I, London, T. Butterworth. — 1er Mai : V. A. Michelsen : *La Guerre sous-marine*, Payot. — Kseble Chatterton : *Les Bateaux-Pièges*, Payot. — Von Schoultz : *Avec la Grand-Fleet* (1915-1918), Payot. — V. A. Bacon : *Le scandale de la Bataille du Jutland*, Payot. — V. A. Harper : *La vérité sur la Bataille du Jutland*, Payot. — Conrad Haussmann : *Journal d'un député au Reichstag pendant la Guerre et la révolution*, Payot. — **15 Juin** : Winston S. Churchill : *The World Crisis 1916-1918, par. II*, London, T. Butterworth. — **15 Août** : F. Benès : *Souvenirs de guerre et de révolution*, II, Leroux. — **1er Septembre** : Lieutenant-colonel E. Mayer : *Trois Maréchaux : Joffre, Gallieni, Foch*. Documents bleus, Gallimard. — Col. Paquet : *Verdun (janv.-fév. 1916). Dans l'attente de la ruée*, Berger-Levrault. — Maréchal Pétain : *La Bataille de Verdun*, Payot. — **15 Septembre** : Broussilov : *Mémoires*, Hachette. — Général J. Rouquerol : *L'Aventure de l'amiral Koltchak*, Payot. — **15 Octobre** : Jacques de Coussange : *Det slesvigske sporgsmaal og selvbestemmelsesretten. La question slesvigoise et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes*, Copenhague et Flensborg, Slesvigsk forlag. — **15 Novembre** : P. Martial Lekeux : *Le Patelin de Notre-Dame*, Editions Saint-Michel, Bruxelles. — Paul Tuffrau : *Nos jours de gloire*, Cahier de la Quinzaine. — **15 Décembre** : Joseph Pilsudski : *L'Année 1920*, Renaissance du Livre. — Général Camon : *La manœuvre libératrice du maréchal Pilsudski*, Alcan.

PHILOSOPHIE

1er Janvier : PSYCHOLOGIE. — Paul Choisnard : *Introduction à la Psychologie comparée*, Alcan 1924. — Jean Prévost : *Essai sur l'Introspection*, au Sans Pareil, 1927. — D.-G. Saint-Paul : *Thèmes psychologiques*, I et II, Vigot, 1926 et 1928. — Dr Eug.-Bernard Leroy : *Les visions du demi-sommeil*, Alcan, 1926. — A. Joussain : *Les passions humaines*, Flammarion, 1928. — D. Bertrand-Barraud : *Etudes Philosophiques*, I. *Des bases critiques d'un empirisme psychologique radical*. — II. *De la nature affective de la conscience*, Vrin, 1926 et 1927. — **15 Janvier** : M. D. Roland-Gosselin, O. P. : *Aristote*, Flammarion. 1928. — Emile Bréhier : *La Philosophie de Plotin*. — *Histoire de la Philosophie*, I, III : *Moyen Age et Renaissance*, Alcan, 1928. — Saint Thomas d'Aquin : *Somme Théologique*, I. Dieu. Trad. nouv. avec Introd. et notes, par Edmond Perrin, Rieder, 1927. — Pedro Descoqs, S. J., *Thomisme et Scolastique* (Archives de Philosophie, V), Beauchesne, 1927. — Mémento. — **15 Février** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Raymond Lenoir : *Les historiens de l'esprit humain. Fontenelle, Marivaux, lord Bolingbroke, Vauvenargues, La Mettrie*, Alcan, 1926. — Maine de Biran : *Œuvres*. V. *Les discours philosophiques de Bergerac*, édités par P. Tisserand, Ibid., 1925. — Félix Ravaisson : *De l'habitude*, nouvelle éd., avec Introd. par Jean Baruzi, ibid. 1927. — *Pages choisies des philosophes lyonnais*. I : Ballanché. Notice par Tancrède de Visan, Lyon, Masson, 1926. — Paul Archambault : *L'Œuvre philosophique de Maurice Blondel*, Bloud et Gay, 1928. — Gilbert Maire : *H. Bergson*, Nlle Revue Critique, 1926. — Jean Baruzi : *Philosophes et savants français du XXe siècle*. I, *Philosophie générale et métaphysique*; III, *Le problème moral*, Alcan, 1926. — **15 Mars** : S. Freud : *Ma vie et la Psychanalyse*, suivi de *Psychanalyse et Médecine*, trad. de l'allemand par Marie Bonaparte, Paris, Gallimard, 1928, N. R. F. — *Essais de Psychanalyse*, Trad. Jankelevitch, Paris, Payot, 1927. — Dr Otto Rank : *Le traumatisme de la naissance*, trad. Jankelevitch, *ibid.*, 1928. — Dr A. Marie : *La psychanalyse et les nouvelles méthodes d'investigation de l'inconscient*, Paris, Flammarion, 1928. — Georges Politzer : *Critique des fondements de la psychologie*. I. *La psychologie et la psychanalyse*, Paris, Rieder, 1928. — Mémento. — Congrès Intern. de Psychologie appliquée

(Paris, 21-27 mars). — **1er Mai** : PSYCHOLOGIE. — Ch. Richet : *L'intelligence et l'homme*, Alcan, 1927. — Bertrand Russell : *Analyse de l'esprit*, Payot, 1926. — G. Gentile : *L'esprit. acte pur*, Alcan, 1925. — B. Bourdon : *L'intelligence*, Alcan, 1926. — W. Kœhler : *L'intelligence des singes supérieurs*, Alcan, 1927. — Mémento. — **1er Juillet** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — Ch. Appuhn : *Spinoza*, Delpeuch, 1927. — René Hubert : *D'Holbach et ses amis*, ibid. 1928. — Denis Saurat : *Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre*, Rieder, 1928. — Moses Judah Aronson : *La philosophie morale de Josiah Royce*, Alcan, 1927. — Floris Delattre et Maurice Le Breton : *William James, extraits de sa correspondance*, Payot, 1924. — **15 Juillet** : PSYCHOLOGIE. — Dr Pierre Janet : *De l'angoisse à l'extase. Etudes sur les croyances et les sentiments*, tome II, Alcan, 1928. — Maurice Mignard : *L'unité psychique et les troubles mentaux*, *ibid.*, 1928. — H. Piéron : *L'Année Psychologique*, 28e année, 1927, *ibid.*, 1928.

LES POÈMES

1er Janvier : Philippe Chabaneix : *Le Bouquet d'Ophélie*, « Le Divan ». — André Salmon : *Carreaux*, « Nouvelle Revue Française ». — Justinien Ricot (d'Haïti) : *Pétales et Paillons*, Jouve. — **15 Janvier** : Anna de Brancovan (Comtesse de Noailles) : *Poèmes d'Enfance*, Grasset. — Sully-Prudhomme : *Choix de Poésies*, Lemerre. — Marie-Louise Dromart : *Sur mes Pipeaux Fleuris*, « Revue des Poètes ». — Louis-Carle Bonnard : *Ave Maria*, « Librairie de France ». — *Anthologie des Poètes méditerranéens contemporains : 1re série, Comté de Nice*, « l'Aloès ». — **1er Février** : Henri Dalby : *Pleine Terre*, « à la Jeune Parque ». — René Kerdyk : *Sentiments*, « Librairie de France ». — Henri de Lescoët : *Ciels peints*, « l'Ermitage ». — Léon Riotor : *Spicilège* (1878-1928). Figuière. — Edouard Silva : *Les Voluptés*, Figuière. — Gaston Couté : *La chanson d'un gas qu'a mal tourné*, Eugène Rey. — Joachim Gasquet : *Des chants, de l'amour et des hymnes*, Flammarion. — **15 Février** : André Mary : *Poèmes (1903-1928)*, Firmin-Didot. — Louis Lefebvre : *Naître*, Garnier frères. — Louis Lefebvre : *Prière*, Messein. — Tristan Derème : *Le Ballet des Muses*, Emile-Paul frères. — **1er Mars** : Adrienne Blanc-Péridier : *Un Jour de Larmes et de Prières*, « éditions Spes ». — Marthe Frontard : *Légendes et Paysages*, « éditions de la Pensée Latine ». — Mimose Spring : *Des chansons... tout simplement*, « éditions de la Revue du Centre ». — Renée Jardin : *Chansons pour Maryvonne*, Edouard Champion. — Solange Duvernon : *Entre quatre murs*, Marcel Senac. — Suzanne Bloch-Roukhomovsky : *L'Ame Pensive*, Messein. — Violette Rieder : *Départs*, « à la Belle Edition ». — Léon Laleau : *Le Rayon des Jupes*, « les Amis de Tristan ». — Charles Guérin : *Œuvres : II. l'Homme intérieur, Derniers Vers*, « Mercure de France ». — Emile Verhaeren : *Œuvres : V, la Multiple Splendeur. Les Forces Tumultueuses*, « Mercure de France ». — **15 Mars** : Jules Supervielle : *Saisir*, « Nouvelle Revue Française ». — Jeanne Marvig : *Avec les Dieux... et les Héros*, « aux éditions Minerva ». — Albert Tustes : *Les Sirénéennes*, « Nouvelle Revue Critique ». — Louis Pergaud : *Poèmes*, Messein. — Léon Deubel : *Œuvres*, « Mercure de France ». — Gaby-Libert : *Les Chiennes*, F. de Launay. — **1er Avril** : J. Pourtal de Ladevèze : *Jeu*, « Le Divan ». — Marcel Dumenger : *Au chevet d'une jeune morte...*, s. n. d'édit. — Jean Ville-Albert : *A l'Heure douce...*, « éditions Hébé ». — Armand Got : *D'Aquitaine*, Figuière. — Eugène Lapeyre : *Les Regrets*, « collection de l'Ermitage ». — Gérardot de Sermoise : *Le Cœur*, « Librairie de France ». — André Chardine : *Soirs*, « éditions de la Feuille en 4 ». — Marc Chesneau : *Les Ailes libres*, « la Revue des Indépendants ». — Ernst Toller : *Le Livre de l'Hirondelle*, « les Cahiers du Sud ». — **15 Avril** : Stehlmud :

Poèmes de l'Eau, « Editions des Ponts-de-Claix ». — Stehlmud : *Poèmes de l'Air*, « Editions de la Pensée Latine ». — Raoul Rebour : *Les Cloches Païennes*, « la Revue Mondiale ». — Romain Thomas : *Diptyque*, « La Renaissance du Livre ». — André M. de Poncheville : *Mil neuf Cent Dix*, s. n. d'éditeur. — Georges Adam : *Petits Commerces*, s. n. d'éditeur. — Henri Druart : *Phantasmes et Fantaisies* « Le Pampre ». — Loys Labèque : *Missions* (Editions Argo). — André Delacour : *Le Voyage à l'Etoile*, « La Revue des Poètes ». — **1er Mai** : Jean de La Ville de Mirmont : *L'Horizon Chimérique*, suivi de *Les Dimanches de Jean Dézert* et *Contes*, préface de François Mauriac, Bernard Grasset. — Victor Margueritte : *Au fil de l'heure*, Flammarion. — Pierre Reverdy : *La Balle au Bond*, « les Cahiers du Sud ». — Emile Ripert : *Poèmes choisis*, Figuière. — **15 Mai** : André Spire : *Poèmes de Loire*, Grasset. — Georges Hain : *Le Cyprès sur l'Azur*, Garnier. — Léon Vérane : *Bars*, « les Facettes ». — Frédéric Saisset : *Le Miroir des Songes*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Emmanuel Aegerter : *Poèmes d'Europe*, Messein. — Francis André : *Poèmes Paysans*, « les Ecrivains Réunis ». — **1er Juin** : Gustave Kahn : *Images Bibliques*, J. Snell. — Lucien Dubech : *Poèmes*, « La Cité des Livres ». — Marc Lafargue : *Les Plaisirs et les Regrets*, Garnier. — **15 Juin** : Pierre de Nolhac : *Le Testament d'un Latin*, Plon. — Alfred Droin : *La Triple Symphonie*, Perrin. — Roger Allard : *Poésies légères*, Gallimard. — R. E. Hart : *Insula Beata*, « la Typographie Moderne », Port-Louis, Ile Maurice. — Edwin Michel : *Lumières*, « la Typographie Moderne », Port-Louis, Ile Maurice. — **1er Juillet** : Raoul Boggio : *Rythme de mon Berceau*, « Librairie de France ». — Paul d'Amarix : *La jeune vagabonde*, s. n. d'éd., Nice. — Marcel Ormoy : *Elégies Secrètes et Maritimes*, « éditions des Iles de Lérins ». — M. P. Boyé, Gérardot de Sermoise, L. Legriel, M. Ormoy, A. Payer : *Vingt Poèmes*, précédés de stances de Fernand Mazade, P. Briquet. — Fernand Mazade, Xavier de Magallon, Henri de Lescoët et Paul d'Amarix : *Poèmes Inédits*, « Librairie de France ». — **15 Juillet** : Armand Godoy : *Le Drame de la Passion*, Emile-Paul frères. — Philéas Lebesgue : *Présages*, Delpeuch. — R. de Maratray : *Poèmes à une Seule Femme*, Delpeuch. — Léon Bocquet : *Les Branches lourdes*, Messein. — Léon Bocquet : *Crucifixions*, Messein. — Lucien Boudet : *Fantasques*, Messein. — **1er Août** : Claude Dervenn : *L'Horizon*, Delpeuch. — Renée Jardin : *Appareillage*, « le Rouge et le Noir ». — Nathalie Kraemer : *Des Voix montent...*, « la Caravelle ». — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *L'Heure trouble*, D. Chabas, Mont-de-Marsan. — Emilie Arnal : *L'Hôte Divin*, Plon. — Mme Renée Humbert Gley : *Pérennité*, Figuière. — Marie Koudacheva : *Sur l'Ecume*, Figuière. — Zarie Stambolian : *Divinité*, Jouve. — **15 Août** : Francis Carco : *La Bohême et Mon Cœur*, Emile-Paul frères. — Paul Eluard : *L'Amour, La Poésie*, « Nouvelle Revue Française ». — Emile-Pierre Jalbert : *Les Tableaux en Musique*, « éditions Sagesse ». — Paul Piat : *Inquiétudes*, Messein. — Erik Ruyssen : *Camées de Cendre et d'Emeraude*, « Revue littéraire et artistique ». — Ernest Rieu : *Douze douzains de Ballades françaises*, « Les Gémeaux ». — Edouard Beaufils : *Le Sortilège*, Lemerre. — Edouard Beaufils : *A l'Appel de la Muse*, Lemerre. — **1er Septembre** : Marcel Ormoy : *Le Bonheur est dans une Ile, ou le Livre des Sagesses*, « le Rouge et le Noir ». — Eugène-Claude Armel : *Laques Rouges*, « les Facettes ». — Eugène-Claude Armel : *Poème du Désir et du Plaisir*, « collection de l'Ermitage ». — La comtesse de Noailles, Pierre Camo, Charles Derennes, Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Fernand Mazade, Paul Valéry : *Le Nouveau Livre de la Pléiade*, « Librairie de France ». — **15 Septembre** : André Mora : *Neptune-Paris*, Messein. — André Berry : *Epithalame*, « Le Rouge et le Noir ». — Edmond Spalikowski : *Les Jours chantent*, Rouen, Defontaine. — Pierre Nocquet : *Printemps Normand*, « Les Gémeaux ». — Albert Bausil : *Poèmes d'Amour et d'Automne*, « Occitania ». — Daniel Dyke-Noël : *Stèles fleuries*, G. Durassié. — Alban Guyraud : *Quatre Fresques pour l'Amour, suivi du Poème d'Omphale*, « éditions de l'Archer ». — Georges

Lafourcade : *Edéa, et autres Poèmes,* « éditions Marsyas ». — Germain Trézel : *Les feux du Prisme,* « Revue des Poètes ». — Léon Delhoume : *L'Avril de nos beaux Ans,* Guillemot, à Limoges. — Raymond Genty : *La Robe à travers les Branches,* Figuière. — Georges Grand : *Souvenirs Mythologiques,* Figuière. — Maurice Fleurial : *Les Soupirs Interdits,* « La Caravelle ». — Gilbert Trolliet : *Petite Apocalypse,* Messein. — Georges Neveux : *La Beauté du Diable,* Nouvelle Revue Française. — Albert Mary : *Echos et Reflets,* « la Caravelle ». — **1er Octobre** : Philippe Chabaneix : *A l'Amour et à l'Amitié,* Fernand Mourlot. — Mathilde Sabathé : *Suite Mineure,* « l'Indépendant d'Agen ». — Jean Loyson : *Orphée,* « Librairie de France ». — Louis-Carle Bonnard : *Guirlande,* « Librairie de France ». — Marcel P. Joubert : *Mazarinades,* Messein. — **15 Octobre** : Georges Chennevière : *Œuvres poétiques,* « Nouvelle Revue française ». — Louis Chadourne : *Accords,* « Nouvelle Revue française ». — Joseph Faraone : *Fanes,* Bossard. — S. n. d'auteur : *Poèmes Guerriers,* s. n. d'éditeur. — **1er Novembre** : Louis Pize : *Golfes du soir,* « éditions des Iles de Lérins ». — Jacques Ayrens : *La Neuvième Vague,* Lemerre. — Pierre Lambry : *Les Chants de la Vingtième Année,* L. Fouque. — Louis Cappy : *Haltes Niçoises,* « Sous le signe de l'Olivier ». — Auguste Jehan : *Nouvelles Méditations Versaillaises,* Jouve. — Alice George Vallières : *Amours Défuntes, Amours vivantes,* Lemerre. — Doëtte Angliviel : *Jeux au Jardin,* « L'Arche ». — Diane de Cuttoli : *L'âme Fervente,* « éditions de la Revue mondiale ». — Marie Delétang : *Nocturnales,* Messein. — Alice Héliodore : *Sagesse de France,* « La Caravelle ». — Valentine Estoup : *La Danse des images,* « éditions Sagesse ». — Tristan Tzara : *De nos oiseaux,* Kra. — **15 Novembre** : Emile Ripert : *Le train bleu,* Flammarion. — Maurice Caraco : *Dièse et Bémol,* « aux Editions d'Art Humain ». — Jean Dayen : *Mezzo-Voce,* « la Brise ». — Gabriel Trotobas : *Les Sonnets Précieux,* Draguignan, Olivier-Joullan. — Paul Villa : *Dans les Bruyères du Comminges,* Toulouse, les Frères Douladoure. — Jean Rateau-Landeville : *Les Harpes du cœur,* « libr. de la Revue Française ». — Eugène Autric : *L'Urne d'Ivoire,* Chiberre. — Marcel Darchambeau : *Connaissance de soi-même,* Messein. — **1er Décembre** : Théo Varlet : *Ad Astra, et autres Poèmes,* Messein. — Jean-Marie Guislain : *Clairières,* « l'Ermitage ». — Robert Milliat : *P. P. C.,* « Editions du Bibliophile angevin ». — André Martel : *La Chanson de la Chair,* « éditions de l'Olivier », Toulon. — **15 Décembre** : Léon Laleau : *Abréviations,* « Librairie de France ». — André Fontainas : *Allusions,* « Librairie de France ». — Henri de Lescoët : *Les Ombres,* « éditions des Iles de Lérins ». — Albert Flory : *Les Tercets,* « Au Pigeonnier ». — Maurice Chevrier : *Propos,* « Les Terrasses de Lourmarain ». — Paul Harel : *Pages choisies, vers et prose,* Emile Langlois, Argentan. — Paul Musurus : *Sonnets et Stances,* Lemerre.

POÉTIQUE

1er Novembre : Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs,* Gabriel Beauchesne, 1925.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Mars : Stellet : *Haut les mains! Souvenirs vécus d'un détective français* (Messageries Hachette). — **1er Mai** : La castration pénale. — **1er Juin** : Léon Daudet : *Paris vécu,* Nouvelle Revue française. — **15 Juin** : La répression criminelle. — **1er Juillet** : Jean-Maurienne : *Les Coulisses du Palais,* A. Méricant édit. — Vicomte Charles d'Alauzier : *Toute nue,* Editions Mécène. — **15 Juillet** : Louis Lépine : *Mes Souvenirs,* Payot. — **15 Août** : Général de Kochko : *Scènes du monde criminel russe,* traduit du russe par Hippolyte de Witte, Payot. —

1er Septembre : Louis Dumur : *Le Sceptre de la Russie*, L'Artisan du Livre. — René Fulöp-Miller : *Raspoutine et les femmes*, Payot. — **1er Octobre** : Georges Rème : *Mes évasions*, Editions de France. — **15 Décembre** : Le Jeu.

PRÉHISTOIRE

15 Mars : Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques, France*, tome III, Genève, Georg et Paris, Leroux, 8°. — E. C. Florance : *L'Archéologie Préhistorique, Protohistorique et Gallo-Romaine en Loir-et-Cher*, Blois, Imprimerie Centrale, 8°. — A. Debruge : *La Grotte des Hyènes du Djebel-Roknia* (comptes rendus annuels), Constantine, Braham, 8°, *Préhistoire d'Afrique ou trente années de recherches et de fouilles dans notre grande colonie*, Le Mans, Monnoyer, 8°. — O. G. S. Crawford : *Air Survey and Archaeology* (avec cartes et planches), Southampton, Ordnance Survey Office, 4°. — Haakon Shetelig : *Préhistoire de la Norvège*, Institut for Sammenlignende Kulturforskning, Tome V, Oslo, Aschehoug, in-18.

PUBLICATIONS D'ART

1er Janvier : Albert Flament : *La Vie de Manet*, Plon. — Francis Carco : *La Légende et la Vie d'Utrillo*, Grasset. — E. des Courières : *Charles Pequin*, « Nouvelle Revue Française ». — André Warnod : *Les Peintres de Montmartre*, « Renaissance du Livre ». — Adolphe Willette : *Pauvre Pierrot*, Messein. — Marc Elder : *Gabriel Belot, peintre imagier*, Delpeuch. — Paul Gautier : *Le sens de l'Art*, Payot. — **15 Juin** : André Michel : *Sur la peinture Française au XIXe siècle*, Colin. — Georges Leconte : *La vie héroïque et glorieuse de Carpeaux*, Plon. — Rainer Maria Rilke : *Auguste Rodin*, Emile-Paul. — Georges Soulié de Morant : *Histoire de l'Art Chinois, de l'antiquité jusqu'à nos jours*, Payot. — Jacques Robiquet : *L'Art et le goût sous la Restauration*, Payot. — François Lehel : *Notre Art Dément*, Jonquières. — Jean Goudal : *Volontés de l'Art Moderne*, Rieder. — **15 Septembre** : Adolphe Basler : *Le Cafard après la fête*, Budry. — Adolphe Basler : *La Sculpture moderne en France*, Crès. — Paul Guillaume et Thomas Munro : *La Sculpture Nègre Primitive*, Crès. — Claude-Roger Marx : *Camille Pissarro*, Gallimard. — Charles Kunstler : *Paulémile Pissarro*, Girard et Bunino. — Gabriel Mourey : *François Quelvée*, Gallimard. — Armand Fourreau : *Les Clouet*, Rieder. — M. Borissavliévitch : *Les théories de l'architecture*, Payot. — Mémento. — **1er Décembre** : Charles Léger : *Courbet*, Crès. — Eugenio d'Ors : *La Vie de Goya*, Gallimard. — Marthe de Fels : *La Vie de Claude Monet*, Gallimard. — Marcel Braunschvig : *La Femme et la Beauté*, Colin. — André Fontaine : *L'Art Belge*, Alcan. — Adrien Blanchet : *La Mosaïque*, Payot. — Mémento.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Paul Monet : *Entre deux feux. — Français et Annamites*, Rieder, 1928. — Léon Archimbaud, député : *La plus grande France*, Hachette, 1928. — Général Juillian : *Souvenirs de l'Expédition de Chine 1900-1902*, Peyronnet, 1928.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

1er Février : Maurice Beaumont : *La grosse Industrie allemande et le Charbon*, G. Doin. — Le même : *La grosse Industrie allemande et le Lignite*, G. Doin.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Une Enquête des *Cahiers de la Quinzaine*. — M. Valéry et le commerce des lettres-missives. — *Les Droits de l'Ecrivain dans la Société*, par M. Pierre-Quint. — Faut-il interdire le commerce des lettres-missives? — Opinions de MM. Berthélemy, Henri Robert, Sébastien-Ch. Leconte. — Théorie de la propriété des lettres-missives. — Propriété mobilière et propriété littéraire. — Missives d'écrivains défunts. — Manuscrits inédits. — Restriction du droit des héritiers. — Classement des inédits à titre d'objets historiques. — L'avis de M. Souday. — Difficultés d'un texte législatif. — **1er Avril** : *Le Jury et la Pratique de la Correctionnalisation*. — Mémento. — **15 Mai** : Les lettres de Mallarmé à Zola et la propriété des lettres-missives. — **1er Juillet** : Faut-il donner au Jury l'application de la peine? — **1er Septembre** : Responsabilité civile. — Maîtres et commettants. — Domestiques et préposés. — Accident d'auto. — Délit de chasse. — Acte étranger aux fonctions d'un employé. — Acte commis dans les fonctions. — Le jury et l'application de la peine. — Mansuétude des magistrats de carrière. — Crime dit « passionnel ». — Circonstances atténuantes. — Maximum et minimum. — Mémento. — **15 Novembre** : Exception de jeu. — Chèques sans provision. — Jugements insuffisamment motivés. — Sociétés des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. — Mécanisme de la perception des droits d'auteurs. — Domaine public. — Domaine public payant. — Caisse nationale des Lettres, Arts et Sciences. — Congrégations non autorisées. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Juillet : La mort de Foch. — Maréchal Foch : *Paroles de soldat*, Figuière. — R. Recouly : *Le Mémorial de Foch*, Editions de France. — Com. Ch. Bugnet : *En écoutant le Maréchal Foch*, Grasset. — *** : *Feu l'Armée française*, Fayard. — René Cabannes : *La Nation armée et le parti socialiste*. — G. Zeller : *L'Organisation défensive des frontières du Nord et de l'Est au XVIIe siècle*, Berger-Levrault. — Col. Ed. Munson : *Le Maniement des hommes*, Flammarion. — Col. Lucas : *Ce que tout chef doit savoir*, Berger-Levrault. — L. Col. Baills : *De l'Emploi tactique de l'organisation du terrain et des destructions*, idem. — G. Camon : *Pour apprendre l'Art de la Guerre*, id. — R. Recouly : *Bonaparte à Toulon*, Edit. de France. — Mémento. — **15 Décembre** : Le Bi-Centenaire de Suffren. — Boutet de Monvel : *La vie martiale du bailli de Suffren*, Plon. — G. Lecomte : *Les Prouesses de Suffren*, Renaissance du Livre. — H. Malo : *Jean Bart*, Renaissance du Livre. — Général Weygand : *Turenne*, Flammarion. — Marcel Dupont : *Le général Lassalle*. — Tancrède Martel : *Un galant chevalier*. — Com. Coste : *La Psychologie du Combat*. — Com. Pechkoff : *La Légion étrangère au Maroc*, Marcelle Lesage. — P. Roques : *Blücher, Scharnhorst, Gneisenau*. — Robert Duché : *Un Plan de guerre contre l'Allemagne*.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Juillet : René Leyvraz : *Les Chemins de la Montagne*, Bloud, Gay. — Léon Meunier : *Le Vrai Message de Jésus*, Editions Jean Meyer.

LES REVUES

1er Janvier : *Revue bleue* : la nouvelle université en Allemagne. — *Lille-en-Flandre* : une ballade en l'honneur du chansonnier Tac-Coen; souvenir de celui-ci. — *L'Etat moderne* : tout ce qu'ignore l'université.

— *Le Correspondant* : une musique composée pour la déesse Raison, employée par la suite aux offices solennels de la cathédrale, à Tours. — Mémento. — **15 Janvier** : *Le Cahier de l'Ami* : témoignages favorables à la candeur de ce temps. — *La Muse française* : hommage à M. Philippe Chabaneix qui vient, pour ses 30 ans, de publier « le Bouquet d'Ophélie ». — *L'Ermitage* : un poème de M. Henry Dérieux. — *Les Amis d'Emile Zola* : un souvenir de M. Gaston Chérau. — Mémento. — **1er Février** : *La Revue hebdomadaire* : un poème de M. Robert Honnert. — *Le Manuscrit autographe* : un poème de M. André Mora. — *Les Cahiers du Sud* : hommage à Marseille; M. Pierre Audibert, détenu en prévention d'escroquerie, collaborateur anonyme malgré lui; M. Louis Brauquier chante son port natal. — *Sagesse* : un poème de M. Francis André. — Mémento. — **15 Février** : *Revue des Deux Mondes* : la grammaire de l'Académie, présentée par M. Abel Hermant. — *Les Marges* : trois poètes maudits : Maurice de Faramond, Georges Périn, Charles Ovigny. — *Le Correspondant* : Antoine, créateur de la fonction de metteur en scène. — Naissance : *Raison d'être*. — Mémento. — **1er Mars** : *La Revue des Vivants* : Dostoïewski au bagne; lettre inédite. — *La Revue de France* : le « grenier » de Goncourt généreusement défendu par M. Georges Lecomte. — Naissance : *Latinité* : vues littéraires de MM. R. de la Tailhède, Henry Charpentier et Jacques Reynaud. — Mémento. — **15 Mars** : *Le Monde nouveau* : Gauguin journaliste. — *La Revue Mondiale* : influence d'Edgar Poe sur Mallarmé. — *La France active* : lettres de Jean Lorrain à Edmond de Goncourt. — Naissance : *La Revue Marxiste* : son objet, son enquête. — Mémento. — **1er Avril** : *Revue des Deux Mondes* : lettres inédites de Diderot à Mlle de Vollan. — *Le Correspondant* : les types littéraires créés par Victor Hugo. — *La Nouvelle Revue* : Huysmans à Igny et à Ligugé. — *Sagesse* : vers de M. André Chardine. — Naissances : *L'archer*, à Toulouse; *Tambour*, à Paris; *Le Point*, à Paris. — Mémento. — **15 Avril** : *La Revue européenne* : atmosphère proustienne à Saint-Moritz. — *Europe* : vue d'avenir, par M. Emmanuel Berl. — *Le Rouge et le Noir* : les sept points d'initiation au divin, ou la prose pure, après la poésie pure. — *La Grande Revue* : action et danger du snobisme littéraire. — Naissance : *Essais*. — Mémento. — **1er Mai** : *Latinité* : un beau poème de M. Maurice Chevrier. — *Les Primaires* : extraits du carnet de guerre et de lettres de Louis Pergaud. — *Revue de l'Université de Lyon* : poèmes chinois. — *Le Correspondant* : Béranger et l'Académie française; la candidature de Victor Hugo soutenue par le chansonnier. — Naissance : *La courte paille* : un alinéa de M. René Lelu. — Mémento. — **1er Juin** : *La Revue de Paris* : fragments du journal intime d'Axel de Fersen. — *La Revue du centre* : le régionalisme : son danger. — *L'Archer* : les lauriers d'une muse de département. — *Le Correspondant* : un accident à un duc-ambassadeur; Pie IX en 1848. — *Le Divan* : Francis Carco, poète. — *Méditerranea* : hommage (trop éclatant) à M. Armand Godoy. — Mémento. — **15 Juin** : *Le Mail* : causes d'une amitié de Charles Péguy. — *Les Marges* : un récit espagnol de Mme d'Aulnoy; Joseph de Maistre jugé par M. Denis Saurat. — *Europe* : M. J. Jolinon, les morts et les revenants de guerre. — *La Revue des Vivants* : Marseille, par M. André Suarès. — Mémento. — **1er Juillet** : *Sagesse*. — Sur deux exemples poétiques choisis par M. Daniel-Rops. — *La Grande Revue* : poème de M. Fernand Romanet. — *Revue bleue* : La source probable de la « Recherche de l'absolu » de Balzac; qui était Cyliani? — *Le Correspondant* : une page peu connue de Musset sur Venise. — Mémento. — **15 Juillet** : Sur Georges Courteline. — *La Muse française* : « tout est dans Hugo », déclare M. Maurice Rat. — *La Revue de France* : Joffre à l'Elysée en janvier 1915; le prince de Galles et sa haine contre le Kronprinz. — *Revue Universelle* : le Corrège vu par Stendhal. — Mémento. — **1er Août**: *Revue des Deux Mondes* : Viennet bave sur Vigny, Hugo, Stendal, et raconte une séance orageuse à l'Académie française. — *Les Nouveaux Essais Critiques* : témoignage d'un combattant sur l'échec d'avril 1917. — *Orbes* : une

page imbécile du douanier Rousseau; valeur de la mort, août 1914, d'après une femme. — *Vers et Prose* : Un poème de M. Tristan Bernard. — Mémento. — **15 Août** : *Poésie* : « Téléphone », par M. Dessoudeix. — *Notre Temps* : L'Allemagne demande un chef. — *Le Correspondant* : un administrateur de bureau de bienfaisance. — *Raison d'être* : une œuvre d'une fillette de huit ans. — *Revue des Deux Mondes, Revue de Paris, Le Crapouillot* : articles de MM. René Doumic, Henry Bidou et Robert Rey sur Georges Courteline. — Mémento. — **1er Septembre** : *Revue d'Afrique* : Descartes et le modernisme musulman. — *Le Correspondant* : M. Hermann Bahr, écrivain autrichien, énonce le rôle de Proust dans la littérature française. — *Le Divan* : Poèmes de M. Guy Lavaud. — *L'Ermitage* : numéro en l'honneur de M. Fernand Mazade; un sonnet de M. Henri de Régnier; opinions de MM. Camille Mauclair et Mario Meunier. — Mémento. — **15 Septembre** : *Zarathoustra* : un homme aurait fabriqué de l'or. — *L'Opinion* : une statue de Molière par Caffieri, à mettre en lumière. — *L'Alsace française* : les urnes de Bouzonville. — *Revue des Deux Mondes* : aspects et propos de Sainte-Beuve peu avant sa mort. — *Notre Temps* : croquis de l'actuel Berlin. — Mémento. — **1er Octobre** : *La Revue de Paris* : aspects de la Chine actuelle. — *La Revue mondiale* : prélude d'un octogénaire à ses souvenirs. — *La Nouvelle Revue française* : le douanier Rousseau, découverte d'Alfred Jarry. — *Le Feu* : Paul Arène commenté par ses compatriotes. — Mémento. — **15 Octobre** : *La Revue des Vivants* : Emile Goudeau et Charles Cros vus par M. Maurice Donnay. — *La Revue de France* : M. le maréchal Pétain et la gloire. .. *La Grande Revue* : la geste de *l'anguille*, chantée par M. Pierre Guéguen. — Mémento. — **1er Novembre** : *La Revue de Paris* : entrée nocturne de Napoléon III à Sedan. — *La Grive* : d'un « Message à la Forêt » de M. Saint-Pol-Roux. — *La Renaissance d'Occident* : un peintre décorateur de négresses. — *Le Thyrse, Le Mercure de Flandre* : poèmes de Mme Cécile Périn et de M. Maurice Dufrène. — Mémento. — **15 Novembre** : *La Revue hebdomadaire* : Notes de Barrès, à propos de la mort de Verlaine. — *La Revue universelle* : empire de la mort sur Barrès; Barrès asiatique; veillée funèbre auprès d'Alphonse Daudet. — *Latinité* : « fragments d'une tragédie d'Alceste », par M. Edouard Marye. — *Le Carrefour* : Histoire de fous. — Mémento. — **1er Décembre** : *Notre Plume*, organe de « l'Académie d'Art des Jeunes »; liste des académiciens; extrait des statuts de cette académie; M Paul Valéry, vu par M. Pierre Veniat qui a 18 ans; vers de MM. Robert Delahaye, Valentin de Manoll..., Pierre Chabert; prose de Mlle Suzanne Verscheure. — *La Nouvelle Revue française* : Victor Hugo jugé par Pierre Louys en 1889. — *Mediterranea* : la poésie et le poème, définis par M. F. Jean-Desthieux. — Mémento. — **15 Décembre** : *La Revue des Vivants* : un très grand écrivain, M. André Suarès juge l'œuvre de Marcel Proust. — *Les Amitiés* : un éreintement de Théophile Gautier. — *La revue franco-annamite* : un poème de Trân-ke-Xuong. — *La Revue de Paris* : le théâtre et le cinéma actuels jugés par Mme Colette. — *Les Primaires* : « Novembre » par M. Roger Denux. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : André Maurois : *Climats, Grasset.* — Jacques Boulenger : *Miroir à deux faces*, librairie Gallimard. — Georges Duhamel : *Les sept dernières plaies*, Mercure de France. — Jean Martet : *Marion des neiges*, Albin Michel. — Pierre Drieu La Rochelle : *Blèche*, Librairie Gallimard. — Maurice Bedel : *Molinoff, Indre-et-Loire*, Librairie Gallimard. — Francis Carco : *Rue Pigalle*, Albin Michel. — Jean Lahovary : *Le Carnet d'un égoïste*, Librairie Plon. — **15 Janvier** : Constantin-Weyer : *Un homme se penche sur son passé*, Editions Rieder. — André

Chamson : *Le crime des justes*, Grasset. — André Obey : *Le joueur de triangle*, Grasset. — Marius-Ary Leblond : *Etoiles*, J. Ferenczi et fils. — Jean Baudouin : *Dépouilles*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Nicolas Ségur : *Le voluptueux printemps*, E. Fasquelle. — Gabriel d'Aubarède : *Agnès*, Librairie Plon. — René Trintzius : *La rose des vents*, Librairie Gallimard. — Ivan Goll : *Agnus Dei*, Librairie Emile-Paul. — Charles Oulmont : *Cœur à corps*, Grasset. — **1er Février** : Martin Maurice : *Amour, terre inconnue*, Librairie Gallimard. — Henri Duclos : *L'abbesse*, Bernard Grasset. — Maurice Beaubourg : *Rousquiqui, Catherine de Médicis*, André Delpeuch. — Louis-Frédéric Rouquette : *La bête bleue*, J. Ferenczi et fils. — Henri Bachelin : *L'été de la Saint-Martin*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Charles Géniaux : *Les ravageurs de beauté*, E. Flammarion. — Paul Haurigot : *Court-circuit*, Emile-Paul. — A. Dubois La Chartre : *La jeune grecque*, Bernard Grasset. — Paul-Emile Cadilhac : *Les flambeaux éteints*, J. Ferenczi et fils. — Mémento. — **15 Février** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (1re partie). — André Demaison : *Le pacha de Tombouctou*, A. Fayard et Cie. — Louis Charbonneau : *L'orchidée noire*, J. Ferenczi et fils. — Claire Goll : *Le nègre Jupiter enlève l'Europe*, G. Crès et Cie. — Louise Faure-Favier : *Blanche et Noir*, J. Ferenczi et fils. — Pierre Mac Orlan : *Dinah Miami*, Larousse. — Jean Dorsenne : *Océane*, J. Ferenczi et fils. — Marc Le Goupils : *Dans la brousse calédonienne*, Perrin et Cie. — Alain Laubreaux : *Yan-le-Métis*, Albin Michel. — Emile Bernard : *La danseuse persane*, Calmann-Lévy. — Mémento. — **1er Mars** : Rabette-Fernand Divoire : *Un homme dans la boucle*, Bernard Grasset. — René Bizet : *La petite fille que j'aime*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Pierre Humbourg : *Tous feux éteints*, Editions de la Nouvelle Revue française. — J.-H. Rosny aîné : *La fille des rocs*, E. Flammarion. — Maurice Renard : *Un homme chez les microbes*, Editions G. Crès. — Jean Schlumberger : *Les yeux de dix-huit ans*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Thierry Sandre : *Les yeux fermés*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Maurice Larrouy : *Trop de bonheur*, Editions de France. — M. Curnonsky et J.-W. Bienstock : *Le café du Commerce*, Albin Michel; *Le magasin de frivolités*, Editions G. Crès. — Lucien Aressy : *Les nuits et les ennuis de Montparnasse*, Jouve et Cie. — Mémento. — **15 Mars** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (2e partie). — Albert Touchard : *Le cuirassé « Philanthropie »*, Librairie Grasset. — Elian J. Finbert : *Le batelier du Nil*, Librairie Grasset. — J.-L. André-Bonnet : *Sous le signe du Quetzal*, Librairie Fasquelle. — Albert Gervais : *Une fille de H'an*, Librairie Grasset. — Richard Bourdet : *Gaou Tieng*, Librairie Plon. — Claude Eylan : *L'héritière du roi Salomon*, Librairie Grasset. — Ferdinand Duchêne : *Le berger d'Akfadou*, Albin Michel. — Pierre Daye : *Blancs*, Editions de France. — Henry Casseville : *Sao, l'amoureuse tranquille*, Editions Crès et Cie. — André Doderet : *Voyage aux îles de la Société*, Editions de France. — **1er Avril** : ROMANS FÉMININS (1re partie). — Rachilde : *Madame de Lydone, assassin*, J. Ferenczi et fils. — Christiane Aimery : *La source corrompue*, Perrin. — Sarah Lévy : *O mon goye*, E. Flammarion. — Claude Frémy : *Le fils de Desdémone*, Editions Radot. — Suzanne Martinon : *Les tourmentés*, Plon. — Madeleine Gautier : *Extravagance*, Nouvelle Revue critique. — Eve Paul-Margueritte : *La fiancée captive*, E. Flammarion. — Colette : *Le voyage égoïste, suivi de Quatre saisons*, J. Ferenczi et fils. — **15 Avril** : Henry de Montherlant : *La petite infante de Castille*, Bernard Grasset. — J. Kessel : *Belle de jour*, Nouvelle Revue française. — Auguste Bailly : *Soir*, A. Fayard et Cie. — Franz Hellens : *La femme partagée*, Bernard Grasset. — Marc Stéphane : *La cité des fous*, Bernard Grasset. — Henri Malo : *Clorinde*, Plon. — Geo London : *Lévy-Pendules*, Librairie des Champs-Elysées. — Pierre Frondaie : *La côte des dieux*, Emile-Paul. — Willy : *Contes sans feuilles de vigne*, Louis Querelle. — François Mauriac : *Préséances*, E. Flammarion. — **1er Mai** : ROMANS FÉMININS (2e partie). — Colette : *La seconde*, J. Ferenczi et fils. — Lucie Delarue-Mar-

drus : *Hortensia dégénéré*, J. Ferenczi et fils. — Céline Lhotte : *La petite fille aux mains sales*, Renaissance du Livre; *Sur les fortifs du Paradis*, Renaissance du livre. — Henriette Charasson : *Grigri*, E. Flammarion. — Geneviève Duhamelet : *L'espace d'un matin*, Bloud et Gay. — Jean Portail : *La femme enchaînée*, Crès et C[ie]. — Julien Reyne : *Notre-Dame de l'amitié*, Edition de la Revue Mondiale. — Lya Berger : *Les sources ardentes*, Editions de la vraie France. — Guillemette Marrier : *La poupée sans visage*, Société française d'édition pour tous. — Marguerite Burnat-Provins : *Le voile*, Albin Michel. — Renée Dunan : *Eros et Psyché*, Editions de l'Epi. — Gabrielle Réval : *La tour du feu*, G. Crès et C[ie]. — Mathilde Alanic : *Nicole, Jeune Grand'Mère*, E. Flammarion. — **15 Mai** : Marcel Prévost : *L'homme vierge*, Editions de France. — Julien Green : *Léviathan*, Librairie Plon. — Maurice Genevoix : *Cyrille*, E. Flammarion. — **1[er] Juin** : ROMANS HISTORIQUES. — Auguste Bailly : *Le radeau de la Méduse*, Renaissance du Livre. — Francis de Miomandre : *La vie amoureuse de Vénus*, E. Flammarion. — Octave Aubry : *Gaspard Hauser*, A. Fayard et C[ie]. — Léon Riotor : *Une famille de loups*, Editions S. E. T. — Jules Perrin : *L'ermite de Montoire*, E. Fasquelle. — André Charmain : *La vie étrange de la Chevalière d'Eon*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Henri Deberly : *Tombes sans Lauriers*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Pierre Fervacque : *Les demi-vivants, roman d'une captivité*, E. Fasquelle. — **15 Juin** : Jacques Chardonne : *Les Varais*, Bernard Grasset. — Roger Martin du Gard : *Les Thibault, La mort du père*, Editions de la Nouvelle Revue française. — François Mauriac : *Trois récits*, Bernard Grasset. — Eugène Hollande : *Un amour de perdition*, Perrin et C[ie]. — André Demaison : *Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages*, Bernard Grasset. — Pierre de Régnier : *Colombine ou la grande semaine*, Emile-Paul. — Pierre Lièvre : *Ouvrages galants et moraux*, Editions de la Nouvelle Revue française. — **1[er] Juillet** : Jérôme et Jean Tharaud : *La chronique des frères ennemis*, Librairie Plon. — Jacques de Lacretelle : *Histoire de Paola Ferrani*, E. Flammarion. — John-Antoine Nau : *Archipel Caraïbe*, Editions Excelsior. — Nicolas Ségur : *Le mariage charnel*, Albin-Michel. — Albert Erlande : *Si belle en ce miroir*, J. Ferenczi et fils. — Eugène Montfort : *Cécile ou l'amour à dix-huit ans*, E. Flammarion. — Marcel Rouff : L'homme de cinquante ans, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Henry Noëll : *Bariolages*, Editions Occitania. — Mémento. — **15 Juillet** : Henri Béraud : *Le 14 juillet*, Librairie Hachette. — Claude Farrère : *L'autre côté*, E. Flammarion. — Jean Giono : *Colline*, Librairie Grasset. — Jacques Bainville : *La tasse de saxe*, Librairie Grasset. — Pierre Dominique : *L'Indienne de Blois*, Librairie Grasset. — René de Weck : *Un fou revient parmi les sages*, Librairie Plon. — Marc Elder : *La belle Eugénie, Les dames Pirouette*, J. Ferenczi et fils. — Lucien Warney : *L'homme qui vécut sa mort*, Librairie de la Revue Française. — Raoul Gain : *Aux crochets de Dieu*, Editions Montaigne. — **1[er] Août** : Paul Souday. — André Gide : *L'Ecole des femmes*, Nouvelle Revue française. — Georges Bernanos : *La joie*, Librairie Plon. — Gaston Chérau : *Apprends-moi à être amoureuse*, J. Ferenczi et fils. — Binet-Valmer : *La tragédie du retour*, E. Flammarion. — René-Marie Hermant : *Sale coin*, Bernard Grasset. — Albéric Cahuet : *Le manteau de porphyre*, Librairie Fasquelle. — Maurice Renard : *Le carnaval du mystère*, Editions Crès. — **15 Août** : Pierre Benoit : *Erromango*, Albin Michel. — Tristan Derème : *Patachou, petit garçon*, Emile-Paul. — Jean Gaument et Camille Cé : *Plus vrai que la vie*, Bernard Grasset. — Louis Thomas : *Melila*, Baudinière. — André Wurmser : *Changement de propriétaire*, Nouvelle Revue française. — Gabriel-Joseph Gros : *Un parfum d'aventure*, Editions Crès et C[ie]. — Herbert Wild : *Le retour interdit*, Albin Michel. — Jean Le Lec : *Instincts*, E. Flammarion. — Ferdinand Fabre : *Mgr Formose*, E. Fasquelle. — **1[er] Septembre** : Jules Romains : *Quand le navire...*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Ernest Pérochon : *Le crime étrange de Lise Balzan*, Plon. — Georges Imann : *La Russe*,

Nouvelle Société d'Edition; *le ménage Herbelin*, Calmann-Lévy. — Emile Zola : *Madame Sourdis*, E. Fasquelle. — Jean Nesmy : *Le miroir en éclats*. — Alin Laubreaux : *Diane la goule*, Albin Michel. — Paul Ginisty : *Le crime des deux comédiens*, Editions de France. — Comte René de Martimprey : *Drames de chasse et d'amour*, Emile Nourry. — **15 Septembre** : Louis Dumur : *Le sceptre de la Russie*, Albin Michel. — Jean Cocteau : *Les enfants terribles*, Bernard Grasset. — Léon Daudet : *Le voyage de Shakespeare*, Edition de la Nouvelle Revue française; *Le cœur brûlé*, E. Flammarion. — Marcel Berger : *L'amour sans amour*, E. Flammarion. — Gil Robin : *Noël Mathias*, Editions Kra. — Henri Duvernois : *Spectatrice*, Editions des Portiques. — Tristan Bernard : *Le voyage imprévu*, Albin Michel. — Alec Scouffi : *Au Poiss' d'or*, Editions Montaigne. — **1er Octobre** : Rachilde : *Madame Adonis*, J. Ferenczi et fils. — Lucie Delarue-Mardrus : *Amanit*, E. Fasquelle. — Nicole Stiebel : *Jean Sauvage*, La Renaissance du Livre. — Denise Van Moppès : *Dormeuse*, Bernard Grasset. — Simone Berson : *Nous ne savons qu'aimer*, E. Flammarion. — S. de Just : *Chauffage central*, Malfère. — Jane Catulle-Mendès : *Orlinda, cœur corse*, Louis Querelle. — Adrienne Lautère : *Six et quart*, E. Fasquelle. — Lucienne Fabre : *La noce*, Bernard Grasset. — Armen Ohanian : *Le Soliste de sa majesté*, Bernard Grasset. — Jean Portail : *Fruit d'orage*, Editions Crès et Cie; *Les Cocktails de Paris*, Editions des Portiques. — **15 Octobre** : Abel Hermant : *La flamme renversée*, E. Flammarion. — André Salmon, Geo London, Fernand Divoire : *Le Roman d'un crime*, Editions des Portiques. — Victor Gœdorp : *Le coup de trois*, Bernard Grasset. — Jean Tousseul : *La veilleuse*, Editions Rieder. — Louis-Jean Finot : *L'allumeuse*, Albin Michel. — André Baillon : *La vie est quotidienne*, Editions Rieder. — André David : *Le vice d'une femme*, Editions de France. — Jean Marèze : *Le cœur à droite*, J. Ferenczi et fils. — Maurice Courtois-Suffit : *Le rossignol américain*, Editions « Au sans pareil ». — **1er Novembre** : Marcel Arland : *L'ordre*, Edition de la Nouvelle Revue française. — René Crevel : *Etes-vous fous?* Edition de la Nouvelle Revue française. — Pierre Descaves : *L'enfant de liaison*, E. Flammarion. — Victor Méric : *La « der des der »*, Editions de France. — Paul Achard : *Nous, les chiens*, Edition des Lettres françaises. — Jean de Lapeyrière : *Les trois dames et celle d'atout*, E. Fasquelle. — Maurice Magre : *Lucifer*, Albin Michel. — Jean-François Valabrègue : *Aux sources du plaisir*, E. Fasquelle. — **15 Novembre** : ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX. — Jean Martet : *Gubbiah*, Albin Michel. — Myriam Harry : *Le Petit prince de Syrie*, Arthème Fayard. — Pierre Valmigère : *La Jonque d'or*, Société Française d'Editions pour tous. — Jehan Cendrieux : *François Phuoc, métis*, E. Fasquelle. — Lise de Maureilhac : *Aurora ou le rancho de l'Ombu*, Edition de la Vraie France. — Ferdinand Duchêne : *L'aventure de Sidi-Flouss*, Albin Michel. — Jean d'Esme : *Le Soleil d'Ethiopie*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Bernard Combette : *L'Isolement*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Paul Wenz : *Le Jardin des coraux*, Calmann-Lévy. — Robert Randau : *Les Explorateurs*, Albin Michel. — Jean Toussaint Samat : *Razava*, E. Fasquelle. — **1er Décembre** : Georges Duhamel : *Le Club des Lyonnais*, Mercure de France. — André Thérive : *Le Charbon ardent*, Bernard Grasset. — Francis Carco : *Images cachées*, Albin Michel. — Henri Duvernois : *Maxime*, E. Flammarion. — René Jouglet : *L'Etrangère*, Calmann-Lévy. — Mémento. — **15 Décembre** : Henri Ghéon : *Les jeux de l'Enfer et du Ciel*, E. Flammarion. — Jean Martet : *Dolorès*, Albin Michel. — Jean Giono : *Un de Baumugnes*, Bernard Grasset. — Henri Bachelin : *L'orage d'hiver*, Edition de la Nouvelle Revue Critique. — Pierre Véry : *Pont égaré*. — Henri Hertz : *L'Enlèvement sans amant* : Edition Rieder. — Mémento.

SCIENCE FINANCIÈRE

1er Mai : François Piétri : *La Querelle du Franc*, Librairie Hachette. — Victor de Marcé : *Le Contrôle des Finances en France et à l'Etranger*, Librairie Félix Alcan. — F. Imbrecq : *Annexes 1929 aux Traités pratiques de l'Impôt sur les bénéfices commerciaux, sur les bénéfices non commerciaux et de l'Impôt général sur le revenu*, Librairie Fiscale. — **1er Novembre** : Irving Fisher : *L'Illusion de la monnaie stable*, Payot.

SCIENCES MÉDICALES

1er Janvier : Docteur Nguyên van Luyên : *Etude médico-sociale de la Mortalité des enfants du premier âge*, 1928, Librairie M. Lac, Paris. — *Le surmenage*, Journal médical français, juin 1928. — Dr Gilbert Robin : *Le mensonge chez l'enfant*, l'Hygiène mentale, septembre-octobre 1928. — H. F. Antignat : *Conférence d'hygiène générale*. — Dr Victor Trenga : *Guérir?...* Norbert Maloine, édit., Paris. — Jacques Lourbet : *L'expérimentation biologique*, Saint-Girons (Ariège). — L.-A. Lichy : *La Dangereuse plaisanterie des sérums et des vaccins, d'après les déclarations des auteurs mêmes*, éd. de l'Antivivisection, 52, rue de Rome, Paris. — Dr Roger Amsler : *La Psychologie du tuberculeux dans la Littérature contemporaine*, A. Bruel, Angers. — **15 Janvier** : Raoul Allier : *Le Non civilisé et nous : Différence irréductible ou identité foncière?* Payot. — Roger Lambelin : *Les Victoires d'Israël*, Grasset. — Philippe Rocher : *Par la grâce de Dieu, voyage au royaume de France en l'an 1950*; Chastanier, Nîmes. — Mémento. — **1er Mars** : M. Laignel-Lavastine : *La Méthode concentrique dans l'étude des psychonévrosés*, A. Chahine, édit., 46 fr. — Docteur Paul Farez : *Causeries sur l'art de bien gérer sa santé*, l'Expansion scientifique française, éd., 16 fr. — Docteur Mollet et Rémi Pacher : *Le magnétisme qui guérit*, Le François, éd., 18 fr. — Docteur L. Dartigues : *Le renouvellement de l'organisme*, G. Doin, édit. — **15 Mai** : Henry Mac Master : *La folie de Robert Schumann*, Maloine, édit. — Docteur Paul Guérin : *L'Etat contre le Médecin, Vers une Renaissance corporative*, Maloine, éd., 1929. — Lucien, Parisot, Richard : *Traité d'Endocrinologie, glandes surrénales et organes chromaffines*, G. Doin, édit., 1929. — E. Régis et Hesnard : Troisième édition entièrement refondue dans la *Psychoanalyse*, Alcan, éd. 1929. — Docteur Maurice de Fleury : *Les Fous, les pauvres fous et la Sagesse qu'ils enseignent*, Librairie Hachette, 1929. — Médecin Inspecteur Général A. Migon : *Le service de santé pendant la guerre 1914-1918*, 4 volumes, Masson et Cie, éd. — **15 Août** : Dr Ch. Fiessinger : *Les pronostics du praticien en clientèle*, N. Maloine, 1929. — Henry de Varigny : *Mort et fausse mort*, Alcan, 1929. — Dr F. Nidergang : *Défendez votre santé* (ce que tout le monde doit savoir au sujet des dents), Le François, 1929. — Dr René Allendy : *Orientation des idées médicales*, Au Sans Pareil, 1929. — Dr H. Vignes : *Physiologie gynécologique et médecine des femmes*, Masson et Cie, 1929. — Dr P.-L. Rehm : *Guérir... sans médecin*, Soc. Parisienne d'édition, 1929. — Dr S. Elosu : *La maladie de Jean-Jacques Rousseau*, Fischbacher, 1929. — Drs V. Doiteau et E. Leroy : *La folie de Van Gogh*, éditions, Æsculape. — **15 Décembre** : R. Brugia : *Révision de la Doctrine des localisations cérébrales*, Masson, 1929. — A. C. Guillaume : *L'Endocrinologie et les états endocrino-sympathiques*, G. Doin, 1929. — Docteur G. Saint-Paul : *Utilisons les assassins*, Vigot, 1929. — Docteur Edouard Trubert : *Contribution à l'étude de l'Hystérie et de la Mythomanie*, A. Legrand, 1929. — Docteur Edmond Locard : *L'Analyse des poussières en criminalistique*, Revue internationale de criminalistique, septembre 1929. — Sur les Chefs de Clinique.

SCIENCE SOCIALE

15 Février : Maurice Hauriou : *Précis de Droit constitutionnel*, 2e édition, Larose. — Daniel Bertrand-Barraud : *L'Elite et les rapports naturels avec l'Etat et la nation. Une République hiérarchique*, Vrin. — Exécution testamentaire d'Auguste Comte : *Circulaire aux fidèles. Le Calendrier positiviste*. — **15 Mars** : Jean Sépulcre : *Force et Morale, esquisse d'une morale de la force*, La Renaissance du Livre. — Eugène W. Burgess : *La Non Partisan League, une expérience américaine de socialisme agraire*, préface d'Edouard Lambert, Bibliothèque de l'Institut de Droit comparé de Lyon, Marcel Giard. — L. J. Dalbis : *Le Bouclier franco-canadien*, suivi d'*Au pays de Guibert*, par Louis Hémon, éditions Spes. — Mémento. — **15 Avril** : J. Wilbois et A. Letixerant : *Comment faire vivre une entreprise*, Alcan. — Pierre Lasserre : *Georges Sorel théoricien de l'impérialisme. Ses idées. Son action*, Cahier de la Quinzaine, L'Artisan du Livre. — André Philip : *Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme*, préface de Bernard Lavergne. — Alexandre Zévaès : *Jules Guesde, 1845-1922*, Marcel Rivière. — Mémento. — **1er Juin** : Léon de Poncins : *Les forces secrètes de la Révolution : Franc-Maçonnerie, Judaïsme*, Editions Bossard. — Emmanuel Malynski : *Le Triangle et la Croix*, Librairie Cervantès. — H.-G. Wells : *La Conspiration au grand jour*, Editions Montaigne. — Guy Félix Fontenaille : *La loi des lois : l'Introduction à la loi; l'homme innombrable; le livre de la légitimité*, Editions Baudinière. — Mémento. — **15 Juin** : René Gibaudan : *Les Idées sociales de Taine*, Editions Argo. — Maurice Gaffiot : *Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps*, Marcel Rivière. — Reymondin : *La vérité comptable en marche. Contribution à la restauration économique et financière de la France et à l'organisation de la nation en temps de guerre*, Edition d'Experta, 17, rue Despouettes, Paris. — Mémento. — **15 Juillet** : Louis Rougier : *La mystique démocratique; ses origines, ses illusions*, Flammarion. — Dr P. Guérin : *Les Assurances sociales*, Documents nationaux, 18, Boulevard Ornano, Paris. — Dr E. Lieck : *Les Méfaits des assurances sociales en Allemagne et les moyens d'y remédier*. — Mémento. — **15 Août** : Georges Valois : *Un nouvel âge de l'humanité*, Librairie nationale. — Jacques Valdour : *La Doctrine corporative*, Arthur Rousseau — Albert Marescal : *L'Ecole et l'exode rural*, Union des intérêts économiques, 16, place de la Madeleine. — Louis Fondard : *L'Ecole devant le problème paysan*. Marseille, Ged, 48, rue Paradis. — *Les Assurances sociales* (numéro spécial), L'Animateur des Temps nouveaux. — Mémento. — **15 Septembre** : Georges Guy-Grand et autres : *La Renaissance religieuse*, Alcan. — Louis Teissonnière : *Le Mouvement de la nouvelle Réformation*, Foyer de l'âme, 45, rue de Loxum, Bruxelles. — Alphonse Séché : *La Morale de la Machine*, Malfère. — Albert Counson : *La Civilisation : action de la science sur la loi*. — Mémento. — **15 Octobre** : Emmanuel Malynski : *La Grande Guerre sociale* et la *Démocratie victorieuse*, tomes XI et XII de la *Mission du Peuple de Dieu*; Librairie Cervantès. — Bernard Shaw (traduction Hamon) : *Guide de la Femme intelligente en présence du Capitalisme et du Socialisme*, Editions Montaigne. — Mémento. — **15 Novembre** : Jacques Valdour : *Libéraux, Socialistes et Catholiques sociaux, étude historique et critique*, Rousseau. — Marie-Thérèse Nisot : *La question eugénique dans les divers pays*, Association internationale pour la protection de l'enfance, Bruxelles, Van Campenhout, 22, rue des Larvissiens. — Fernand Auburtin : *En danger de mort*, Académie d'éducation et d'entr'aides sociales, Editions Spes, Mémento.

THÉATRE

1er Janvier : *Le Cercle*; trois actes de M. Somerset Maugham, adaptation française de M. H. de Carbuccia à la maison de l'Œuvre. — *La Reine Fiammette*; 6 actes en vers de Catulle Mendès, aux Français. — *Les Ratés*; 14 tableaux de M.-H.-R. Lenormand, à l'Odéon. — *Lindbergh*; 3 actes, 18 tableaux de M. Sacha Guitry, au Châtelet. — *Départs*; 15 tableaux de M. Simon Gantillon au théâtre de l'Avenue. — *Une tant belle fille;* 3 actes de M. Jacques Deval, au théâtre Antoine. — **15 Janvier** : *Moloch*; 4 actes de M. Boussac de Saint-Marc, aux Français. — **1er Février** : Une soirée au Moulin Rouge. — *Doublé*; 3 actes de M. Jacques Sindral. — *Je t'attendais*; 3 actes de M. Jacques Natanson au théâtre Michel, au Gymnase. — *Wisky*; 4 actes de M. Edmond Guiraud, d'après le roman de M. Léon Hennique. — *Amours*; 3 actes de Paul Nivoix, à l'Odéon. — **15 Février** : *Le Retour de Jérusalem*; reprise des 4 actes de M. Maurice Donnay, à la Porte-Saint-Martin. — **1er Mars** : *Le Procès de Mary Dugan*; trois actes de M. Bayard Veiller, adaptation de MM. Henry Torrès et N. de Carbuccia. — *Les trois sœurs*; 4 actes d'Anton Tchekhov, traduction de M. et Mme Pitoëff et Pierre-Jean Jouve. — La Goulue. — *Suzanne*; 3 actes de M. Stève Passeur, au Théâtre Louis Jouvet. — **15 Mars** : *L'Exaltation*, 3 actes de M. Edouard Schneider, au Théâtre Antoine. — **1er Avril** : Errata. — M. Antoine s'endort au théâtre Antoine. — *C'est le Dieu de la Jeunesse*; 4 actes de Claude Dazil, au théâtre des Arts. — *Le marchand de Paris*; 3 actes de M. Edmond Fleg, aux Français. — *Une vie secrète*; 3 actes de M. H.-R. Lenormand, au Studio des Champs-Elysées. — **15 Avril** : *Mélo*; 3 actes et 11 tableaux de M. Henry Bernstein, au Gymnase. — **1er Mai** : Une lamentable représentation du *Malade Imaginaire*, au théâtre de l'Avenue. — **15 Mai** : *Pauvre Napoléon;* 3 tableaux de M. Bernard Zimmer, aux Français. — *Jean de la Lune;* 3 actes de M. Marcel Achard, au Théâtre Louis Jouvet. — Chagrin d'auteur. — **1er Juin** : *Un homme d'hier*; 4 actes de M. Louis Artus, à la Renaissance. — *L'ennemie*; 3 actes de M. André-Paul Antoine, au Théâtre Antoine. — *Il manquait un homme*; 3 actes de M. Félix Gandéra, à l'Athénée. — **15 Juin** : *Les Egarés*; 4 actes de Mme Marguerite Duterme, à la Comédie Caumartin. — Le Pèlerinage des amis de Mallarmé. — Une lettre de M. François Mauriac. — **1er Juillet** : *Antoinette Sabrier*; 3 actes de M. Romain Coolus aux Français. — *La Castiglione*; 9 tableaux de M. C. Régis Gignoux à la Comédie des Champs-Elysées. — **15 Juillet** : Le théâtre d'Azorin — **1er Août** : Lugné-Poë abandonne la Maison de l'Œuvre .— Grand remue-ménage à la Comédie-Française. — Le Baron de Rothschild nous offre un théâtre. — Paul Souday. — Eve Lavallière. — **1er Septembre** : Sur les noirs, à propos des *Oiseaux noirs* (Black Birds) au Moulin Rouge. — **15 Octobre** : Critiques. — *La Fugue*; 3 actes et 4 tableaux de M. Henri Duvernois, au Théâtre Saint-Georges. — *Le dernier Tzar*; 4 actes et 5 tableaux de M. Maurice Rostand. — *La Gloire*; 2 actes de M. Lucien Glaize, à l'Odéon. — **1er Novembre** : *L'ascension de Virginie*; 3 actes de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, au Théâtre de la Michodière. — *Les Joyeuses commères de Windsor*; de William Shakespeare, adaptation de Bernard Zimmer, musique de Georges Auric, au théâtre Antoine. — *Histoire de France*; 4 actes, 14 tableaux de M. Sacha Guitry, au théâtre Pigalle. — **15 Novembre** : *La Nuit d'auberge*, un acte en vers de M. Gabriel Nigond. — *La chienne du roi*, un acte de M. Henri Lavedan. — Un nouvel assaut de M. Jacques Copeau vers la place d'administrateur. — *Le feu qui reprend mal*, 3 actes de M. Jean-Jacques Bernard, aux Français. — *La Lettre*, 3 actes, 5 tableaux, de M.-W. Somerset Maughan, traduction de M. Horace de Carbuccia, à l'Athénée. — **1er Décembre** : *Le Grand Voyage;* 3 actes de M. R. C. Sheriff, adaptés par M. Lucien Besnard et Mme Virginia Vernon, au théâtre Edouard VII. — *Lui*; 3 actes, 5 tableaux, de M. Alfred Savoir, à la Potinière. — *La*

Princesse lointaine; reprise des 4 actes en vers d'Edmond Rostand, au théâtre Sarah-Bernhardt — *La Belle Marinière*; 3 actes de M. Marcel Achard, à la Comédie-Française. — **15 Décembre** : Georges Clemenceau auteur dramatique. — *Amphitryon 38*; trois actes de M. Jean Giraudoux à la Comédie des Champs-Elysées. — *Dans la rue*; trois actes de M. Elmer Rice, adaptés par M. Francis Carco, à l'Appolo.

VARIÉTÉS

1er Février : Les « Livres de la Jungle » et le Scoutisme. — **1er Septembre** : L'Esprit de Montesquiou. — **1er Novembre** : L'information.

VOYAGES

15 Janvier : Herman-George Scheffauer : *Visage de la nouvelle Amérique*, Rieder. — Albert Londres : *Marseille porte du Sud*, Editions de France. — **1er Mars** : V. Blasco-Ibañez : *Le Voyage d'un romancier autour du Monde*, Flammarion. — Maurice Soulié : *L'Equipage révolté*, Marpon. — **15 Avril** : Dr Raymond Penel : *Sud contre Nord* (Croisières Latines; Argentine, Uruguay, Brésil, Espagne), Perrin. — René Vanlande : *L'Amazone au Camp* (récits d'Orient, d'Afrique et d'Asie), J. Peyronnet. — **15 Mai** : P. Huc : *Dans la Chine*, 2 vol., Plon. — Marius Boisson : *Coins et recoins de Paris*, Bossard. — **1er Juin** : Pierre Daye : *Le Japon et son Destin*, Perrin. — Rose-Annie Rogers : *L'Ile Abandonnée* (traduit de l'anglais), Simon Kra. — **1er Septembre** : Alexandra David-Neel : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Plon. — Lily Jean-Javal : *Vers le soleil de minuit*, ibid. — **15 Septembre** : Paul Morand : *Paris-Tombouctou*, Ernest Flammarion. — Henry Bidou : *Le Nid de Cygnes*, id. — **1er Décembre** : Jérôme Carcopino : *Ostie*, Laurens. — Jacques-Emile Blanche : *Passy*, Pierre Laffitte.

CHEZ  PLON

J. L. VAUDOYER
Grand Prix de Littérature. Académie Française 1928

NUIT A L'HOTEL BEAUX-MONTS

Nouvelles. In-16.. 12 fr.

SIMONE RATEL

TROIS PARMI LES AUTRES

Roman. In-16.. 12 fr.

DANIEL-ROPS

L'AME OBSCURE

Roman. In-16.. 15 fr.

EMMANUEL ROBIN

ACCUSÉ, LÈVE-TOI. . . .

(Prix du Premier Roman 1929)

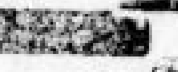
Roman in-16.. 12 fr.

W. H. HUDSON

VERTES DEMEURES

Roman de la forêt tropicale
Traduit de l'anglais par VICTOR LLONA

In-16.. 15 fr.



Du même auteur :

LE PAYS POURPRE

Aventures du nommé Richard Lanb dans la "Banda Oriental"
racontées par lui-même
et mises en français par VICTOR LLONA
N° 3 de la collection FEUX CROISÉS, première série

In-8 écu sur alfa.. 18 fr.

LA PALATINE
collection d'Éditions originales



MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

MES CAHIERS. II (1896-1898)

In-8 écu sur alfa, tiré à 2200 exemplaires numérotés.................... 25 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18........ 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16........ 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18........ 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-VI[e] (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18	12 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18	12 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18	12 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18	12 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18	12 »
La Sandale ailée. Volume in-18	12 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18	12 »
1914-1916. *Poésies.* Volume petit in-18	5 »
Vestigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16	12 »
Flamma tenax, 1922-1928. Volume in-16	12 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18	12 »
La Double Maîtresse. Volume in-18	12 »
Les Amants singuliers. Volume in-18	12 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18	12 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18	12 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	12 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	12 »
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18	12 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18	12 »
Couleur du Temps. Volume in-18	12 »
La Flambée. Volume in-18	12 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18	12 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18	12 »
Romaine Mirmault. Volume in-18	12 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	12 »
Histoires incertaines. Volume in-16	12 »
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16	12 »
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16	12 »
L'Escapade. Volume in-16	12 »

LITTERATURE

Figures et Caractères. Volume in-18	12 »
Sujets et Paysages. Volume in-18	12 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	2 30
Portraits et Souvenirs. Volume in 18	12 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16	9 »
Proses datées. Volume in-16	12 »
L'Altana *ou la vie Vénitienne,* **1919-1924.** Deux volumes in-16	24 »

THEATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18	12 »